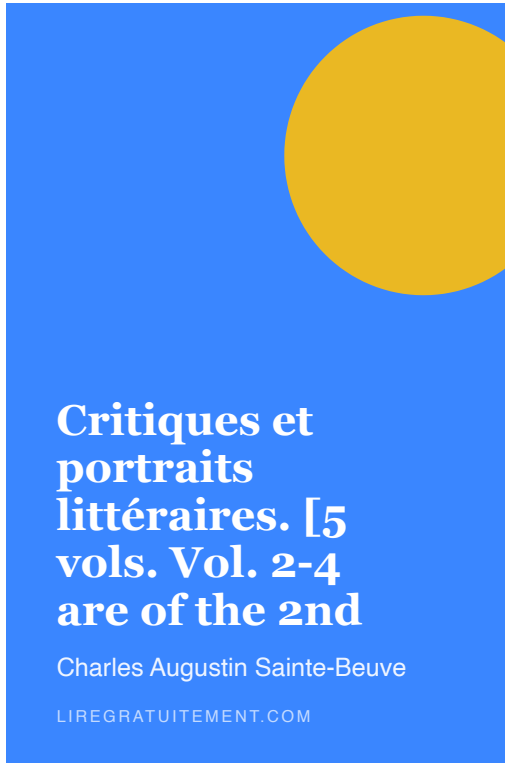




Critiques et portraits littéraires. [5 vols. Vol. 2-4 are of the 2nd ed.]

Charles Augustin Sainte-Beuve

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Critiques et portraits littéraires. [5 vols. Vol. 2-4 are of the 2nd ed.]

Dans ravertissement placé en tête des second el troisième Yolumes de cet ouvrage ; qui parurent en 1 836 , j'ai dit , et il m'avait semblé en eflPet , qu'un quatrième volume me suffirait pour épuiser les noms d'auteurs que je tenais à traiter encore. Voici pourtant deux volumes nouveaux, et je suis loin; selon toute apparence^ d'avoir terminé. Décidément, ce genre de portraits que l'occasion m'a suggéré , et dont je n'aurais pas eu l'idée probablement sans le voisinage des Revues j m'est lY. a

devenu une forme commode, suffisamment con« sistante , et qui prête à une infinité d'aperçus de littérature et de mojrale : celle-ci empiète naturellement avec les années , et la littérature , par moments » n'est plus qu'un prétexte. Ce qu'on appelle littérature , d'ailleurs , a pris un tel accroissement de nos jours que, par elle, on se trouve introduit et induit sans peine à toutes les considérations sur la société et sur la vie. Je ne prends donc plus à cet égard ombre de détermination, surtout négative; je laisse ma série ouverte, heureux d'y ajouter à chaque propos (toujours avec soin) le plus qu'il me sera possible, et de ces portraits, puisque la veine s'y mêle, je ne dis même plus : Je n'en ferai que cent.

Avril 1839.

PAU M. DE LAMARTINE

Bien des talents poétiques, des demi-talents, après les premiers succès et un éclat passager d'espérances, ne survivent pas à la jeunesse; ou même une première et seule production heureuse les épuise, comme ces beautés fragiles qu'un premier enfant détruit. Les vraies beautés ne sont pas ainsi, les vrais talents encore moins : ils se renouvellent, s'augmentent long-temps, se soutiennent et varient avec les âges. Pour ne prendre que les génies lyriques, c'est-à-dire ceux

IV

qui excellent à revêtir toutes les émotions de leur âme par l'image et par le nombre, leur faculté n'est jamais plus grande, plus au complet qu'après la jeunesse et durant le milieu de la vie. D'ordinaire ils ont débuté par chanter l'amour; tout autre intérêt, tout autre charme se perdait dans celui-là : mais, à mesure que ce ravissement intérieur a cessé, leur âme s'est élargie vers plus d'objets. L'œuvre ne s'est plus reproduite peut-être aussi saillante aux yeux du public qu'au début, mais la faculté qui se manifeste dans les œuvres successives a grandi. L'âme du vrai poète lyrique, après qu'y pâlit l'amour, est comme un Bosphore où le feu grégeois n'illumine plus la nuit, et qui éclaire moins ses rivages, mais qui les réfléchit mieux. Tout poète-amant dit plus ou moins à son amie :

Aimons-Dous, ô ma Bien-aimée, Et rions des soucis (fui-
bercent tes mortels !

Quand la sublime illusion cesse , quand l'amour à révolé aux cieux, tout le monde d'alentour reparaît , dans une ombre d'abord , mais bientôt tout s'éclaire comme d'une aube croissante; l'innocence reprend sa place dans l'univers. Le sentiment timide, qui avait tout laissé désert en s'enfuyant, se retrouve} successivement en beau^

coup d'autres sentiments dont chacun est moindre , mais dont l'ensemble anime et reflète à un point de vue Trai la création. Qui fera le poète lyrique alors, sous l'empire de cette faculté immense , plus calme , mais qui débordé en s'accumulant , plus désintéressée , plus froide en apparence, mais si prompte à s'ébranler au moindre souffle et à rouvrir ses profondeurs émues ? Oh! que de sons inépuisables, renaissants, perpétuels , oh entendrait , on noterait, près de lui, si on l'écoutait dans ses solitudes aux automnes ou aux printemps! Que de fleurs les brises commençantes vous apporteraient sous son ombre ; que de feuilles demi-mortes , les premiers aquilons! Car tout lui parle; si l'unique et brillante pensée ne tient plus son cœur , il n'est non plus indifférent à rien. L'oiseau qui passe , la voile qui blanchit , la mouche heureuse qui scintille dans le soleil , se peignent plus distincts que jamais dans ce lac de l'âme , uni à la surface , et dont les grandes douleurs ont creusé et abîmé le fond. Le chant du pâtre , les voix de la famille ^isé un moment dans le sillon , tout ce qui a le son de la vie , répond en lui à des places secrètes, et le provoque à dire les joies ou les douleurs des mortels. Tant de flambeaux chéris, qui pour lui ont disparu de la terre , éclairent par derrière au loin, en mille endroits indéterminés-

la scène; à chaque reflet passager, partout où il entend un bruit, un soupir, où il voit une beauté, une grâce , il dit : C'est là.

Le grand poète lyrique , à cet âge de calme et de mélancolique puissance., s'il se dérobo un instant aux obsessions des affaires et du monde pour remettre le pied dans ses solitudes, sent donc aussitôt et à chaque pas déborder en lui des chants involontaires; il les livre comme la nature fait ses germes, il ne les compte plus. Et pourtant l'art «st quelque chose; la gloire a ses droits; elle parle aussi à son heure, même aux plus négligentes de ces divines natures. Le besoin de recueillir dans une œuvre définitive tant de force féconde et tant de richesses nées du cœur , se fai(sentir et devient le rêve qui , comme Tombre , s'accroît avec les années. On se dit que le chant tout seul n'est peut-être pas un monument suffisant dans la mémoire des hommes, de ceux qui n'auront pas, jeunes eux-mêmes, entendu la jeune voix du * poète; oïl se dit qli'une harpe éolienne n'éternise pas d'assez loin un tombeau. Heureux le poète lyrique, le frère harmonieux des Coleridge et des Wordsworlh, qui peut à temps, et mieux qu'eux, se ménager une œuvre d'ensemble, une œuvre (s'il est possible) qu'une lente perfection accomplisse ; où ne sera pas plus de génie assurément que dans ces feuilles sibyllines éparses.

JOGELYN. 5

âme sacrée du poète , mais une œuvre plus commode à confj-prendre et à saisir des générations survenantes ; — espèce d'urne portative que la Caravane humaine , en ses marches forcées • ne laisse pas derrière, et dans laquelle eHe conserve a jamais une gloire !

Si les années en se déployant ne^ nuisent pas au cours d'inspiration du vrai poète lyrique , les événements, les révolutions qui déconcertent et ruinent les talents de courte haleine, le servent aussi. Il a été utile à M. de Lamartine , c6mme au petit nombre

de talents éminents qui s'étaient Ués à la cause de la restauration, que cdile-ci tombât. Les barrières du champ-clo9 n'exista&t plus, ces talents ont pu, sans infidélité, aller à leur tour dans tous les champs de l'avenir, qui déjà, de bien des côtés, s'enseménçaient sana eux ; ils ont pu arriver à teihps, et là^ en perspectives sociales, en espérances, en images sublimes, prélever , par droit de génie , toutes les dîmes glorieuses, qu'ils ajoutent chaque jour à leurs vieilles moissons. Les génies abondants et forts sont comme ces villes populeuses qui croissent vite et qui reculent tous les dix ans leur enceinte. Hors de l'enceinte première , au pied du rempart qu'ils semblaient s'être tracé , des essais de culture nouvelle et d'art plus libre s'étendent, d'industriels faubourgs naissent au hasard /et bientôt

prennent consistance. Mais, a ce moment, le gé-* nie qui observe, noblement jalou»^ se sent sv l'étroit; sourcilleux vers l'avenir, il dirait presque au pouvoir suzerain duquel il a reçu trop tôt sa liwite /comme certains amanls héroïques dans les fers de leurs cruelles : A ht que vous me gênez l Aussi, dès qu^une occasion s'olFre, il brise sa muraille, il envahit, il possède, il bâte et décore tout ce développement nouveau, il cherche à tout enserrer dafis une muraille nouvelle qui soit encore marqvée à sa devise et à son nom- La révolutipii de juillet a été une de ces occasions d'agrandissement légitime que n'ont pas laissée passer deux oA trois génies ou talents éminents ; eux du moins, ils ont secoué à leur manière leurs traités d^ 1S15, et ils ont bien fait.

M. de Lamartine est un de ces génies. En pi)-^ litique» en pensées sociales^ comme il dit, ^n religion , en poésie même, a proprement parler , il a vu évidemment avec ardeur son horizon s'agrandir, et son œil a joué plus à l'aise^ tout cadre factices étant

tombé. Ses derniers écrits, discours ou chants, attestent cette aspiration nouvelle, quoique ses Œuvres publiées ayant juillet 1850, en puissent également offrir bien des témoignages, et quoique ce développement semble chez lui, comme tout ce qui émane de sa nature heureuse, une inspiration jaillissante,

immédiate et une expansion saccadée, plutôt qu'un effort impatient et une conquête,

La grande épopée qu'il prépare et dont nous possédons déjà mieux que des promesses, ne peut que gagner ces mouvements d'un si noble esprit. Désormais, on le voit, ce n'est plus par le côté des perspectives, ni par aucune restriction de coup d'œil qu'elle aurait chance de manquer. Le mot même, si illustre, d'épopée humaine a été prononcé dans sa préface récente par le poète. C'est à lui, doué plus qu'aucun du don divin, de savoir et de vouloir enclorre dans la forme durable ces grandes idées dégagées, de faire qu'elles vivent aux yeux, et qu'elles aient terminent par des contours, et qu'elles se composent dans des ensembles, qu'avoue l'éternelle Beauté. Mais tenons-nous-en au gage le plus sûr, tenons-nous à ce que nous possédons.

On n'a à s'inquiéter en rien de la manière dont Jocelyn se rattache, comme épisode, au gracieux poème annoncé. Le prologue et l'épilogue font une bordure qui découpe l'épisode dans le tout, et nous l'offre en tableau complet. C'est comme tel que nous le jugerons, et Jocelyn est un poète; faut des champs et du hameau; malgré ce nom breton de rare et fine race, je ne le crois pas né en Bretagne; il serait plutôt de Touraine, de quelqu'un de ces jolis hameaux voisins de

Loire » oabs lesquels Goldsmith npus dit qu'il a fait danser bien des fois l'innocente jeunesse au son de sa flûte, et qui ont dû lui fournir plusieurs traits dont il a peint son délicieux Auburn. Jocelyn a seia^ ans au 1^ mai 1786, et il se met depuis lors à se raconter à lui-même en chants nuis ses pensées adolescentes. Il est allé k la ditfise du village, il y a vu Anne, Blanche, Lucie , toutes à la Ibis , toutes à Fenvi si belles. Il rêve donc son rêve de seize ans, vaguement ému, le long de la charmille du jardin , en lisant Paul et Virginie ^ . Jocelyn, c'est Paul lui-même, c'est ^ Lamartine à cet âge , c^est notre adolescence à tous dans sa fleur d'alors développée, épanouie. Rien de bizarre , rien d'extraordinaire ni de &rouche; rien ohez Jocelyn de ce que d'admirables poètes ont su rendre dans des types maladie , bien qu'immortels. Né cherchez à son firon t nul éclair d'Hamlet , de René ou de Prométhée , de kl race vouée au vautour ; il est de celle de Sein. Itous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer, ce qui est particulier à Lamartine consiste dans un certain tour naturel de sentimentltt communs k tous. Il ne débute jamais par rien d'exceptionnel , soit en idée , smt en sentiment j mais, dans ce qui lui est commun avec tous,

* Paul et Virginie ne fat publié que deux ans plus tard, en 1788 j mais le poète n'est pas tenu \ la ehronologie du bibliographe.

il s'élève , il idéalise. Il arrive ainsi qu'on le suit aisément, si haut qu'il aille » et que le moindre cœur tendre monte sans fatigue avec lui.

Jocelyn est donc l'enfant pieux de toutes les familles heureuses , le frère de toutes les jeunes filles. Il a vu sa sœur souffrir et pâlir au retour du bal du hameau; il a entendu, caché derrière le feuillage , les timides aveux de Julie au sein de sa mère. Mais

Julie est pauvre; Ernest, qu'elle aime, a des parents exigeants. Jocelyn a tout compris, et il se décide au sacrifice. S'il entre dans l'église, s'il renonce pour Julie à sa part du modique héritage, elle pourra épouser Ernest. Il déclare donc sa vocation à sa famille, et, le cœur brisé, mais en triomphant de son trouble, mais heureux du bonheur d'Ernest et de Julie, il quitte le toit natal pour le petit séminaire.

Ce qui est vrai des sentiments de Lamartine ne l'est pas moins des aventures qu'ici il invente. Rien de bien cherché, rien de compliqué au premier abord. Dans les scènes qui vont suivre, on retrouvera des situations, la plupart connues, toujours faciles à combiner, et par ces moyens simples il obtiendra une attache croissante, il finira par atteindre au pathétique déchirant.

Là même où les situations deviendront extraordinaires, elles seront de celles que l'imagination accepte aisément, parce qu'elle est disposée,

depuis d'Urfé y depuis Théocrite et bien avant» à les inventer ainsi dans ses rêves. Cette invraisemblance se trouve de la sorte plus facile à accepter pour tout lecteur naïf, que ne le serait souvent une réalité plus serrée de près et plus, motivée. Par cette continuité du naturel même dans l'invraisemblable, Jocelyn me semble parfois un roman de l'abbé Prévost, écrit par un poète disciple de Fénelon.

Quelques livres heureux, qui commencent à s'user, ont eu le doux honneur d'une longue popularité dans la famille : Télémaque Robinson, Paul et Virginie. Dans les derniers temps Walter Scott a pris quelque part de cet héritage domestique si enviable. Ses romans, comme Lamartine l'a noté dans l'Épître

adressée k l'illustre enchanteur, se lisent volontiers autour de la table du soir, sans que la pudeur ait à s'embarrasser. Pourquoi Jocelyn ne serait-il pas \: son tour un de ces livres populaires dans la famille? Pourquoi, pénétrant rapidement dans la classe moyenne de la société nouvelle, n'aurait-il pas pour lot d'initier, les femmes surtout, au sentiment poétique qui doit tempérer des habitudes de plus en plus positives? Pourquoi n'aurait-il pas, dans l'absence de croyance véritablement régnante, à maintenir ces sentiments de christianisme moral ^ sans prétention dogma^

JOCELITN. 1 1

tique» de christianisme qui n'a plus la prière^ du soir en commun, mais qui (en attendant ce que réserve l'avenir) peut se nourrir encore par de touchants exemples et des effusions affectueu^^? Le christianisme de Jocelyn, qui n'a rien d'offensif pour l'orthodoxie sévère, n'a rien de répulsif non plus pour toute philosophie qui admet Dieu. Ce poème doux et éternel ne conviendrait-il pas exactement à cette situation? L'œuvre se trouve la famille par rapport à la religion et à la morale? N'aurait-il pas pour effet possible de lui offrir l'idéal permanent des sentiments de fils, de frère, d'amant, de prêtre évangélique, comme toute belle âme non tourmentée le conçoit encore? Une des moralités qui transpirent de ce noble ouvrage » n'est-ce pas? Hme conciliante insinuante de l'idée chrétienne c'est-à-dire de l'esprit de sacrifice, avec les idées de travail et de liberté? La portion de progrès, telle qu'elle s'offre par M. de Lamartine, n'a rien d'acres ni de blessant; jamais de bile ni au bord ni au fond; on a beau presser, il est impossible qu'aucun sentiment équivoque sorte de là. Aussi, par beaucoup de raisons, quoique ces sortes de succès

soient de ceux qu'on puisse le moins prédire et provoquer, je ne sais me dérober à l'idée que Jocelyn en mérite un semblable et y atteindra; Les endroits quelque peu viis de passion et

de tendre amorce sont dominés, traversés et comme assainis , par des courants d'une chasteté purifiante; un sentiment d'ineffable beauté plane toujours et pacifie l'âme pudique qui lit. Les familles n'ont plus aujourd'hui de filles destinées au cloître, et elles n'ont guère de fils destinés à l'autel ; le ipot d'amour n'est donc pas en lui-même nécessairement alarmant , et il n'a effarouché d'ailleurs ni dans Paul et F[^]irginie ni dans Télémaque. Les objections au genre de succès que nous appelons de tous nos \œux , et qui nous semble désirable pour l'honneur moral d'une nation chez[^]qui la classe moyenne adopterait ./oc[^]/yn, autant que pour la fortune de Jocelyn lui-même; ces objections se tireraient plutôt[^], selon nous, des longueurs du livre et de certaines abondances descriptives ; car on peut dire plifs que jamais de Lamartine en ce poème , comme il dit de certains arbres des Alpes au printemps :

La sève débordant d'abondance et de force Goalait en gommess
d'or aui fentes de l'écorce.

Mais, pour un livre déjà lu, dans lequel (comme je le suppose) on reprend, on relit sans cesse; dans lequel le frère, déjà étudiant, ou la sœur aînée choisit les morceaux à lire à haute voix , le soir, autour de la table à ouvrage, cette abon-

JOCBLYN. 1 5

dance, cette richesse extrême, qui laisse au choix tant de liberté heureuse, et qui rassemble en chaque endroit tant de genres de beautés, a bien aussi ses avantages. Des critiques ont remarqué

qu'il n'est pas dans Homère une seule beauté mémorable que le divin vieillard ne répète, ne varie en trois ou quatre endroits, au risque souvent de l'affaiblir ; je ne sais s'ils ont conclu de là pour ou contre l'existence d'un Homère. Chez Lamartine , chez celui que je voudrais saluer aujourd'hui comme l'Homère d'un genre domestique, d'une épopée de classe moyenne et de Êimille, de cette épopée dont le bon Voss a donné l'idée aux Allemands par Louise, que le grand Goethe s'est appropriée avec perfection dans Hermann et Dorothée, et dont Beattie , Gray , Collins, Goldsmith, Baggesen, parmi nous l'auteur de Marie^ sont des rapsodes soigneux et charmants, d'inégale haleine; — chez Lamartine^ le plus abondant de tous, on pourrait noter quelque chose de l'habitude homérique dans la reprise fréquente des mêmes beautés, des mêmes images, et quelquefois presque des mêmes vers^.

* Dans Jocelyn (3* époque), ces vers :

L'heure ainsi s'en allait l'une a l'autre semblable , L'ombre tournait autour des troncs noueux d'érable,

rtpellent ces beaux vers de la pièce au marquis de La Maisonfort :

14 CRITIQUES ET "PORTRAITS.

Ce ne sont pas là des obstacles. Il y en aurait plutôt dans certaines incorrections grammaticales, dans quelques-unes de ces négligences de rime et de langue, que le poète (a dit autrefois Nodier) semble jeter de son char à là foule en expiatioà de son génie , et qu'en prenant une plus pastorale image, je comparerais volontiers à ces nombreux épis que le moissonneur opulent , au fort de sa chaleur , laisse tomber de quelque gerbe mal liée , pour que l'indigence ait à glaner derrière lui et à se consoler encore. Mais il

ne faut pas cela. Il ne faut pas qu'au milieu d'une émouvante lecture encercle, un au-^ diteUr peu disposé, comme il s'en trouve, un jaloux consolé ait droit de faire entendre une remarque discordante , et de susciter une discussion sèche; il ne faut pas que Toncle, venu là par hasard , Fonde qui a fait autrefois de bon-

hes études sous l'Empire, mais qui depuis a

été dans la banque, puisse lancer sa {ihfotestation^ au nom de la règle violée , à travers cette admi-

ï^onchalamment coaché près du lit des fontaines ,

Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes.

En un endroit de Jocelyn , il est dit : *

Ses cheveux que d'un an le fer n'% fetranchés j

et dans un autre , en parlant de Tévêque :

Sa barbe que d'un an le fer n'a retranchée.

JOCELYN. l5 ,

ration affectueuse de l'aimable jeunesse; qu'il ait ,. lieu de jeter, pour ainsi dire, sa poignée de poussière dans cet essaim d'abeilles égayées qui se doraient au plus beau rayon. Aussi, quand , à une seconde édition prochaine, le poète aura corrigé une douzaine (je n'ai pas compté) d'in-* ' corrections, de concessions trop largement faites a la rime et à la mesure, au détriment de la règle ou de l'analogie ^, il aura fourni une chance de plus à ce succès croissant, pacifique, établi , tout de cœur et non de lutte, que nous voulons à Jocelyn.

Mais, au milieu de notre propre discussion mêlée à nos conjectures et à nos désirs sur la destinée du poème, nous oublions Jocelyn en personne , qui est entré au petit séminaire , et qui a dû , il est vrai , y rester six longues années. Nous le retrouvons en 95. L'orage grondant vient battre les murs de la sainte maison dans laquelle il {prolongeait sa vie de prière , et par**

1 Aioti » à des fin de vers , débri , ehamoi , à l'envia ; ainsi tuœ* même; et des singuliers là où le pluriel est implique forcément danf l'idée et n^est autre que Tidée :

Combien de choie iieinie en mon cœur il réveille !

Il tst aussi , par rapport à l'oreille , un certain nombre de vers brusqués et , en quelque sorte, provisoires^ que je signalerai à la retouche de Tau-' <eur pour cette seconde édition: iome i«r, te iS^dlela page 134 » le 6' ^e h page 264 ; le 1 3* de la pagu 3i4i <te.

fois de rêverie. Bientôt Tassaut commencé ; l'injure et tout-à-l'heure la mort sont aux portes. Sa mère , sa sœur , toute sa famille , sont en fuite déjà, et vont chercher quelque abri au-delà des mers ; lui-même, avec douze louis d'or qu'on lui fait secrètement remettre , il n'a que le temps de s'échapper. Comme petit détail exact, j'aimerais mieux que Jocelyn sortît du séminaire avant 93 , avant la mort du. roi , et dès 92 , ce qui abrégèrait d'autant l'année 94 , trop longue dans le poème! Jocelyn s'échappe donc en changeant d'habit ; il gagne le Dauphiné , Grenoble , et arrive aux Alpes. Un pâtre le recueille , et lui indique , comme plus sûre et tout-à-fait inviolable , une grotte , une vallée close , inconnue de tous, et dans laquelle on ne parvient que le long de rampes étroites et par un périlleux sentier. Après les horreurs des

massacres, après les angoisses de la fuite , et celles même d'une route si escarpée , au moment où Jocelyn met le pied, par-delà le précipice, dans la haute et douce vallée dont il s'empare , oh ! en ce moment^ comme il s'écrie vers le ciel, comme il foule délicieusement la mousse ! comme il s'ébat tour à tour et s'agenouille ! Il faut l'entendre , poète, triompher dans sa solitude, et en des chants inextinguibles bénir la nature et Dieu. Jocelyn , seul , dans la Grotte des Aigles , rentre

'dans une situation qu'ont rêvée une fois tous les cœurs sensibles épris de la nature au printemps. Sa Grotte des Aigles , c'est son île Saint-Pierre plus inaccessible , une île de Robinson grandiose et poétique, une Otaïti déserte et aussi fortunée. U me rappelle Chactas ou René dans les savanes, Obermann a Fontainebleau ou à Gharrières. Ou plutôt il ignore tout cela; il ne songe qu'il se plonger dans l'ivresse sereine de ces hauts lieux, à remercier l'Auteur , à bénir sur la montagne pendant le bouleversement de la terre , sur la montagne où sa vallée est pendue au rocher comme un nid , et offerte au soleil comme une corbeille. Jocelyn recommence naïvement Éden, sans rien de creusé ni de sauvage! heureuse simplicité^naissante ! l'élévation libre et facile compense en lui la profondeur. Mais la nature ne suffit pas toujours; l'ennui va venir à l'homme solitaire, et la langueur. Jocelyn, sans être prêtre, était déjà près de l'autel; il ne pourrait désirer sans honte une Eve inconnue ; il s'est enfui un jour, tout effrayé de lui-même, pour avoir trop compâlaisamment regardé , à travers les châtaigniers, l'adorable sourire satisfait d'un jeune pâtre et de sa compagne; mais il voudrait un cœur d'ami, un compagnon du moins de son exil et de cette félicité que ne troublent que par instants les orages et les crimes d'en bas. Ne vous

IV

20 CRITIQUES ET PORTRAITS.

bucoliques des Florian, des Gessner, des Haller, sont élevés, ici k la hardiesse et k la grandeur , dans ce cadre majestueux des Alpes, et 94- au fond. Abel était heureux à la face de ses parents inconsolés , le lendemain de la chute du monde. Tandis que le sang d'André Chénier, de Marie- Antoinette et de madame Roland arrosait l'échafaud, l'hymne de ces deux enfants planait et montait au ciel dans le printemps d'avant Thermidor, dé dessus leur piédestal embaumé. Double triomphe, admirablement senti, perpétuellement vrai, de la jeunesse et de la nature, en face du désastre ardent de la société ! C'est bien la le poète qui déjà s'était écrié, indiquant k l'âme blessée rimmortel dictame des forêts :

Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aîne ; Plonge-t-
pdairs son sei|i qu'elle t'ouvre toujours ! V- t Quand tout change
pour toi , la sature est la même , Et le même soleil se lève sur tes
jours^

C'est bien de celui qui avait chanté par la bou-che de Çhilde-
Hajrold déclinant :

Triomphe, disait-il , immortelle Naturel 6tc., etc.

Mais la société reprend ses- droits, le devoir parle, l'idylle n'a
eu qu'un jour. Jocelyn appirepcl que son vieil évêque e8^|^ns les
cachots de orenoble, k la veille de l^Chafaud, et/ju'il ré-

clame un de ses enfants. . Jocelyn a découvert d'ailleurs que
Laurence n'est qu'une jeune fille , que son père avait déguisée
ainsi pour la commodité de la fuite , et que plus tard un confus

sentiment de pudeur avait retenue. Il s'échappe donc une nuit, pendant le sommeil de Laurence, de la vallée périlleuse et troublée ; il accourt à Grenoble, il se glisse dans le cachot, et là, aux pieds du saint évêque qu'il trouve implorant tour à tour, menaçant et ordonnant, s'agite en lui la lutte pathétique dans laquelle il ne se relève que prêtre et à jamais consacré [^]. Jocelyn debout reçoit la confession de l'évêque, l'absout et le prépare ; mais lui-même , le devoir accompli , dans l'épuisement de son effort surnaturel , il retombe saisi d'une maladie qui le jette jusqu'aux pertes de la mort. Quand ses idées lui reviennent distinctes , il se trouve dans un hospice[^]

* Il a été fait par pluriel critiques, et en particulier dans le Semeur du 33 mars 1836, des objections essentielles à la légitimité de cette conduite de Tévêque. Saint-Martin, en son temps, avait montré aussi, dans une remarquable critique de Zaïre , * que Lonsignan, Nérestan, avaient un Christianisme plus formaliste que vif; car, selon lui, le christianisme ne n'aurait point interdit le mariage entre Zaïre et Orosmane , saint Tani ayant dit que la femme fidèle Justifierait le mari infidèle. Toutes ces objections sont fondées ; mais l'émotion du lecteur non dogmatique n'y regarde pas de si près et n'entre guère dans cette sphère de considérations. Voltaire Ta très bien marqué dans son commentaire sur P. t. t. l'yeuete (acte II, scène VI). t. i. t. m. t. pas à dire pourtant qu'il ne vaudrait [^] mieux mi [^]tti , par lui art accompli , t. o. a [^] prévoir, t. o. t. o. Acilier. ■ * -

entouré de sœurs charitables; Thermidor est passé, Ton respire. Sa première pensée est qu'il est prêtre, et que Laurence vit. La sœur de Tévêque va elle-même chercher à la Grotte des Aïlles La pauvre agenouillée , qui attend depuis la fatale nuit, et

qui ne veut pas croire à une 'séparation éternelle. Bref, cette séparation étonnante, Jocelyn, qui a passé deux ans de convalescence morale et d'épreuve dans une maison de retraite ecclésiastique, reçoit la cure de Valneige, petit Village situé tout au haut des Alpes et c'est de là que, vers 98, il écrit à sa sœur, revenue avec sa mère de l'exil, les détails que tout le monde a lus, de son pauvre presbytère, de ses laborieuses journées, de ses nuits iroulées encore.

Cette poésie de curé de campagne est neuve en France, et M. de Lamartine méritait bien de l'y introduire et de l'y naturaliser. Elle existe depuis long-temps en Allemagne, en Angleterre surtout; on fera une douce et piquante histoire de tous les pasteurs, recteurs, curés ou vicaires, qui ont été poètes ou que les poètes ont chantés. La Louise de Yoss est fille du vénérable pasteur de Grunau, et son amant Yalter est lui-même l'ami d'un village voisin. Goldsmith, dans son L'élégant poème du J'ai l'air d'un abandonné, a peint l'idéal de tous ces curés modiques, de ces vicaires

bienfaisants, dont il a reproduit ensuite le portrait avec plus de réalité, mais non moins de charme, dans son Vicar de Wakefield. Fielding à l'exemple de Joseph Andrews a également un bon curé, et la Pamela de Richardson, à défaut du jeune lord, ne doit-elle pas épouser quelque vicar? Mais, pour nous en tenir au curé de campagne, poète ou poétique, c'est à celui du Village abandonné qu'il faut le reconnaître comme type aimable :

A man he was to ail the country dear, And passing rich with
 his Oortf pounds a few,

Delille , dans PHomme des Champs^ en vmitant ce fin et
doux tableau , nous l'a tout-à-fait dé^. guré par le vague et la ba-
nalité deg trs^it^ : >

Yoyez-vous ce modesU et pieuK ^riB^bytère f Là vit rhomme
de Dieu dont le saint ministère Du peuple réuni présente au ciel
les vœux , Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux , Sou-
lage ie malheur» cansacre rhyméa^fu^*

et plus loin : ,

Honorez ses travaux ! Q«e son logis antique ,

Par tous reoda déoeiit et non pas magnifique , etc, 4

Ëi cela au \iei du SitÈi& taillis et du jardin souf*^ riant de i'w-
nable çnré d'Âuburn ! Qu'on metito

^4 CRITIQUES ET POUTRAITS.

aussi en regard Tintérieur de Jocelyn à Val-^ neigé:

Le jardin , le verger, quelques arpents de prés , Les châtaignes
, les noit , de petits coins de terre , . -Qae je bêche moi-même au-
tour du presbytère ;

Tout abonde ; le pain y cuit pour Tindigeot ,

Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.

Dans son Epître au curé de Roquencourt , Ducis , plus voisin
de la nature que Deliile , avait dit :

Ton presbytère étroit , sous ton humble clocher, A l'église atte-
nant , suffit pour te cacher* Le jardin , qu*à grand'peine un quart

d'arpent compose , Gomme un autre a son iys> son œillet et sa rose. * Un lilas , à sa porte , annonce le printemps ;

JJut cyprès nous y dit : « Tout passe avec le temps. »

Le charmant rousselet , la bergamote encore ,

D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore ; etc., etc.

En Angleterre; avant ces derniers temps^ avant les réformes qui menacent, la situation de curé de campagne, dans un joli pays, entouré d'une tendre famille, avec de grandes roses de mer au seuil du logis et à la fenêtre.^ était un rêve d'idylle tout trouvé. Thompson, fils d'un ministre, avait gardé sans doute pour s.es fraîches peintures Bien des réminiscesqces gracieuses d'en-*^ fance. Le tendre William Cowper était le sixièm

JOCELYN. a5

filis d'un Révérend, car les Révérends, d'ordinaire , avaient six ou dix enfants. Avec ces nombreuses familles, ou même sans cela, la réalité était parfois pour eux moins fleurie que le rêve du poète. Penrose, s'il m'en spuvient, s'est plaint de cette vie si pauvre, si condamnée à une fatigue que la dîme toujours ne nourrissait pas. Hervey , le chantre méditatif, souffrait de la gêne. Mais celui qui a le mieux exprimé cette autre face du tableau, et qui a pris en main avec génie la cause du vrai et de la vie non convenue , dans la peinture des curés et des vicaires, c'est Grabbe. Après une jeunesse pleine de misère , étant entré lui-même dans cette humble condition de recteur de village ou de bourg, il en a retracé les alentours;» les accidents de ridicule, de sujétion ou de souffrance , avec une vigueur sagace et mordante. Son premier poème, le J^illage^ qui accuse, en dépit des Tityres

et des Corydons, les mœurs grossières et la pauvreté hideuse d'une population voisine des côtes, ne nous montre guère le prêtre du lieu que comme trop affairé pour pré-voir au convoi du pauvre, et remettant la prière funèbre jusqu'au prochain dimanche. 11 pour*suit la même idée de peinture réelle avec plus de détail dans son Registre de Paroisse; c'est une réaction formelle et déclarée ^contre l'idéal des Thojmssq et des Goldsmith. Toutes ces

20 GRITIQVIS ET FORTKAITS.

félicités embellies de presbytère ou de eliaunière> il iM les a trouvées nulle part : mais partout des vices , partout des douleurs : depuis le déluge , dit-il, Auburn ni Eden n'Exisienl plus. Dans son poème du Bourgy les deux portraits du ministre (^vicar) et du vicaire ou second (car^i^^) sont des morceaux achevés de précision^ de grâce malicieuse, de reU^ personnel et domestique. La figure fade, douce, souriante toujours, inoffensive et circonspecte , du bon ministre , atteste dans Le peintre un moraliste rival des Johnson et des Swift; jamais l'insignifiance d'un visage n'a pris autant de consistance aux yeux. Ce bon ministre, àm% ^ la peur est l'unique passion ^iri^ante , deviendrait , en des temps orageux , le' pendant exact du curé Abon<tio'des Fiancés de Mansoni. Quant au vicaire (curate) , îi e^ admîf^le et touchant de vérité naïve : sa science dans Lss classiques grecs, JBa pauvreté , la maladie de sa fismme ; ses quatre filles si belles et pieuses, ses cinq fils qsi s'affligent aviec lot ^ ee mémoû^ de Marchand , entre deux feuillets , qui le vient troubler au milieu du Uvr^grec qu'il commentait dans l'oubli de see maux j i# a joie simple , triomphante, un matin qu'il a lu au réveil et qu'il annonceLji sa famille cpi'une s<)>d||é littéraire (il le tient ^ bonne

source) â^ fondé enfin , pour publier les livres des auteurs plp-
vrei» ; toutes

JOGSLTN. ^7

ces petites scènes suecessÎtes composent un ensemble fini qui
ne peut être que de Wilkie ou de Crabbe.

M. dfi Chateaubriand 9 dans ses Mémoires, a raconté , de son
ancienne et pauvre vie en An-* gletecre, une attendrissante aven-
ture, qui a pour objet une divine Charlotte, fille d'un ministre de
campagne, d'un Révérend très fort aussi en grec, comme ils le
sont tous : le presbytère anglais encadré de ses fleurs , et avec
toute sa précieuse netteté , y reluit dans une belle page. A travers
des vallées où paissent des vaches, de jolis petits Chenuns sablés
nous y conduisent. La vie de nos curés de campagne en France
n'a rien qui ait favorisé un genre pareil d'inspiration et de poé^
sîe. S'il avait pu naître quelque part , c'eAt été en Bretagne, oii les
pauvres clercs ^ après quelques années de séminaire dans les
Cotes-du^ Nord, retombent d'ordinaire à quelque hameau vdisin
du lieu natal. M. Souvestre nous a réeemlueut indiqué liette veine
naïve de poésie semiecclesiastique dans ses études des Bretons.
M. Brizeux nous a introduits parmi ce joyeux, essaim d'écoliers
qui bourdonnait et gazouilHdt autour des haies du presbytère
chez son curé d'Ansano. Quelques pages enfin des Paroles ^un
Croyant j quelques-unes èxk images tout^lutiites et non
p(dUi({U«B , pourraient se mp-

porter a cette poésie de curé de campagne en Bretagne. Mais
la difficulté d'une double langue çh ce pays, et aussi la sévérité
des habitudes catholiques , dans lesquelles l'amour humain chez
le prêtre n'a point d'expression permise, n'ont pas laissé naître et

grandir jusqu'à l'état de litté* rature ces instincts poétiques étouffés deis pauvres clercs. Jocelyn est notre premier curé de campagne qui ait chanté.

Jocelyn, remarquons-le bien, chante, tant qu'il n'est pas tout-a-fait guéri encore; il chante, tant que l'image de Laurence le trouble et continue de partager son cœur. Ce qu'il nous raconte, ou plutôt ce qu'il raconte à sa sœur et ce l]u'il se rappelle à lui-même, ce n'est pas vieux et apaisé qu'il y revient; depuis cette dernière maladie à laquelle il manque de succomber, peu après la mort de Laurence, le manuscrit cesse. Jocelyn guéri a vécu de longues* années encore , et il s'est tu , ou du moins il n'a plus li-repassé ses douleurs. L'amitié du Botaniste a pli les î^orer jusqu'au moment où Marthe l'a aidé à retrouver ces papiers anciens qui n'étaient point destinés à survivre, La vraisemblance catholique du poëme est ainsi sauvée. Si , dans le , Jocelyn que nous possédons, on aperçoit jusqu'à la fin quelque%rait d'amour trop tendre, ce reste de faiblesse a dû être corrigé, durant les longues

JOCKLYN. 29

années suivantes , par cette vie toute pratique , de laquelle le Botaniste nous a dit :

La douleur qu'elle roule était tombée au fond ;

Je ne 'soupçonnais pas même un lit si profond ;

Nul signe de fatigue ou d*une &me blessée

Ne trahissait en lui la mort de la pensée ;

Son front, quoiqu'un peu grave, était toujours serein ,

On n'y pouvait rêver la trace d'un chagrin

Qu'au pli que la douleur laisse dans le sourire ,

A la compassion plus tendre qu'il respire ,

Au timbre de sa voix ferme dans sa langueur... ^

A la fin des lettres de Jocelyn à sa sœur , après tous ces détails journaliers de prière , de travail, de charité , le curé de Valneige se représente , la nuit, veillant, agité encore, lisant tantôt V Imitation y tantôt les poètes :

Dans mes veilles sais fin , je ressemble, ô ma sœur, A ce Faust enivré des philtres de l'école, etc., etc.

c Je ne voudrais pas ce Faust, me disait une

« belle âme bien éclairée dans la pratique chré-

^ 4 'arrête là ma ciuti|)a4 n^adoptant pas respression fêlure du cœur ^ai «e trouve dans le vers suivant. Ce rapprochement du cœur k demi brisé et d'une porcelaine f%\ précieuse qu^on la fasse) est d'un oicdre matériel inférieur, qui déroge, selon moi, à Timpresaion sentimentale; j'aimerais mieux un vers métaphysique un peu vague , qu'une image n^a» térielle si particularisée. Ceci touche à quelques innovations contestables dans le procédé de M. de Lamartine. J'ai déjà traité ce point de style, .en m'appuyant précisément de son autorité, dans' l'art|ple sur madame

. "fi-

30 CRITIQUES IT PORTRAITS;

•r tienne : ^and on travaille et qu'on fait «on ir devoir de curé le jour , on dort la nuit. » — Oui; mais ce Jocelyn du commencement n'est pas arrivé et fixé encore; il n'a pas encore trouvé son

calpie, ni peut-être toute sa foi; il n'a pas enseveli Laurence* Skis tard , quand Jocelyn a triomphé de cette maladie à laquelle se termine le manuscrit de ses confidences, quand il est tel que le Botaniste Ta connu, ses nuits sont calmes : toute fièvre de passion ou d'incertitude a cessé. Il ne reste plus de lui que le mi-^ nistre de charité , Fhomme des admirables paraboles qu'il débite à son troupeau; et, s'il ne maudit pas te juif, si on sent qu'il n'aurait d^anathème , ni contre le vicaire savoyard , ni contre un confrère vaudois de l'antr coté des Alpes , ce n'est pas doute ni tiédeur de foi , c'est qu'il est de ce christianisme assurément fort justifiable, de ce christianisme, clément, comme Jésus , an bon Samaritain.

La mère de Jocelyn , «Saibll^ par kt^ f«lfgti€

DiBslMi'ées-Valmore, tome 1 1 , page i65 ; mais^ dans Jûee-
tyn^ a côfë da

petit nUDibre de ces innerations con^establef , combien d'aatres faciles et hetirfliise»! je ▼rtodrais qu'ift ce tiot a celles-la :

Tantôt Ksant, tantôt ëcorçaut qae1<|oe tige., "Suivant d^un oail dtctrait Tins^te qui voltige , Ueao qui colile an soleil en petits diamantt , Ou l'oreiiiie etouée à des boardonntmenU !

JOCELYN. 51

et la souffrance , a désiré revoir le Tillage natal, dans lequel sa maison ancâ^ome ne lui appartient plus;^ elle a désiré y embrasser an moment , en- .core.une fois, son fils^ qui abandonne pour quelque temps Valnéige*^ Jocelyn , lorsqu'il s'était in&rmé de la

sa«|é de cette mère bien-aimée auprès de sa sœur lors de leur retour ^ avait dit avec cette beauté de cœur qui n'est qu'à lui :

Mais , dis-moi , rien n*a-t-il changé dans ses beaux traits ?

Soit-il art-il toujours ce tendre et beau rayon , Dont nos Troncs ressentaient la tiède impression ? Sur sa lèvre attendrie et pâlissante , a-t-elle encore Ce sourire toujours mourant ou près d'éclore ? Son front art-il gardé ce petit pli réticent ? Que nous baissons tous deux pour Teffacer, ma sœur. Quand son &me , le soir, au Jardin recueillie , Neos regardait jouer avec mélancolie ?

Mais, quand il la revoit si changée, quelle douleur est la sienne, mêlée de funèbre pressentiment ! La mère de Jocelyn veut parcourir une dernière fois la maison natale dans l'absence du nouveau possesseur. C'est une scène analogue à celle d'Amélie et de René revoyant le manoir paternel; plus loin, lorsque Jocelyn doit étisevelir Laurence à la Grotte 'des Aigles, il pourra rappeler Chactas ensevelissant A|a1a; car ce n'est pas, je l'ai déjà dit, par le point de départ singulier des situations que ce poème se distique^

jf^

«... y mais par leur naturel , par leur développement » leur fraîcheur et leur jet de source à chaque pas , par l'inspiration et l'émanation qui s'élève du tout : là vraiment se déploie l'originalité, le génie. Si vous avez perdu une mère , si , nourri aux affections 4(P famille , vous avez éprouvé quelqu'une de ces grandes et saintes douleurs qui devraient rendre bon pour toute la vie, lisez, relisez, pour retrouver vos émotions les meilleures, la visite à la maison natale, l'évanouissement de la mère de Jocelyn , la rentrée folâtre des enfants du nouveau possesseur , courant de haie

en haie, tandis qu'Elle^ on l'emporte par l'autre porte sans connaissance ^ et, après cette mort, les larmes du fils pieux, sa , foi soulageante, ses retours vers les jours passés de tendres leçons et d'enfance heureuse.

Quand le bord de s^a robe était mon horizon !

Lisez pour vous, lisez aux autres; baignez-vous, baignez-les dans ces salutaires et abondantes douleurs!

Après un court voyage à Paris (vers 1800), où il retrouve, sans lui parler, Laurence en proie aux dissipations du monde, et après avoir aussi conçu une rapide et profonde idée de la renaissance du^ siècle , Jocelyn s'enfuit à la hâte

'vers set montagnes et se replonge en cet air âpre et vivifiant dont il a besoin pour ne pas défaillir. C'est à cette partie de sa vie que se rapportent les admirables enseignements , si appropriés à l'esprit de son troupeau , la parabole du Nil^ des Deux Frères^ 1% leçon d'astronomie aux enfants du village, terminée parle dialogue (f^ V Aigle et du Soleil. On peut rapprocher moralement «t litlérairement ce genre familial au curé de Valneige de «quelques belles paraboles des Paroles d'un Croyant et de celles de Krummacher, pasteur k Brème ^ . L'histoire du Tisserand appartient au registre de paroisse d'un Crabbe attendri et compatissant. Mais rien ne se peut comparer pour l'abondance rurale et le sacré de l'inspiration au morceau des Laboureurs. Ces antiques et éternelles géorgiques (ascroëum Carmen) 9 reprises par une voitt chrétientie , ont une douceur nouvelle et plus pénétrante ; la sainte sueur humaine ^ mêlée à la sueur fumante

A M. Tabbé Bautain en a traduit la première partie , et M. Marinier a poblié la suite. Krummacher est pasteur à Brème, comme

Hebel, cité plus bas , était prélat protestant k Garlsruhe , comme Tegner le poète aiiédois, qui a fait entee antres poésies ecclésiastiques , une espèce d'idylle sur ta Première Communion et une pièce sur la Consécration» du Prêtre, est fils de pasteur et lui-même évêque de Vexio en Suède. On me parle atfssi de Thérémmin, pasteur en Prusse , qui a fait des vers sur les cimetières' et sur la mort. C'est, on le voit , une série toute pareille a celle des cur^s-poèies d'Angleterre.

IV

34 CRITIQUES ET PORTUAITS.

de la terre, est bénie; le respect, la religion du travail tous gagne, et, à l'heure du midi, quand k famille épuisée s'arrête et va boire un moment %. la source y on s'écrie humainement avec le ^poète :

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte Uoubli des pas quMI fiut marcher ; Seignetr, qor ehacim sur sa route Trouve son eau dans le rocher !

Que ta grâce les désaltère ; Tous ceux qui marchent sur la terre Ont soif à quelque heure dn jour :

'^ais , à leur lèvre desséchée , Jaillir de ta source cachée 'La goutte de paix et d*ameur !

"-et tout l'hymne qui suiu

Jocelyn nous o£fre beaucoup plus de particularilés dans le détail , de curiosité pittoresque , domestique, Idcale, que les précé-

dents poèmes iiû Lamartine , et marque en ce sens chez lui une nouvelle manière. Pourtant , ce qui continue de distinguer expressément le poète, c'est encore la grandeur , l'élévation à laquelle il revient , vers laquelle il s'échappe toujours par quelque côté. Son paysage , » détaillé qu'ik veuille le faire , ne représente jamais dans tous les sens de rhorizon ces autres paysages vraiment locaux et déterminés de Goldsmith, du Hollandais Fott, de Bnrns, de Hebel; toujours quelque ouverture

JOGELYN. 35

de ciel se fait sur uq point, par où il monte k l'instant et plane ; et alors , k ces hauteurs , le vaste paysage ondoyant recommence. La nature prise à vol cT oiseau est surtout familière k Lamartine et a Jocely n ; après - qu'il a discerné quelque temps de son œil perçant et doux les détails qui sont a ses pieds , les bœu& qu'on attelle , les rejets de frêne qu'on leur effeuille ,. les rameaux ombrageux qu'on leur plante sur la tête, et les mouches que les enfants chassent à leurs flancs , le voila , en un clin-d'œil , qui revole k l'autre bout de l'horizan , ou qui repart sur une nuée. C'est en cela que son paysage , jusque dans ses acquisitions nouvelles , diffère toujours de ces paysages plus exactement clos , et comme entre deux haies » de Grunau , d'Âuburn , et de certaines peintures des rives de T Yarrow hn Ecosse , du Skorf en Bretagne , dans lesquelles les perspectives du ciel elles-mêmes nous apparaïseni plus encadrées. S'il y perd quelque chose en confection , en fini , il y gagne en aisance , en largeur d'ensemble, et le petit détail, même quand il s'y livre , n'a jamais chez lui le prenez^ garde de la miniature «

Wordsworth et Coleridge, deux grands poète» pittoresques et méditatif , n'y ont pas échappé : il y a chez eux de la miniature,

qui s'associe pourtant avec une très haute élévation. Ce serait

une assez neuve et utile manière de caractériser Lamartine, et de renouveler l'étude tant de fois faite de sa poésie, que de le comparer d'un peu près avec ces deux grands Iakistes , qu'il connaît fort légèrement sans doute , et desquels il se rapproche et diffère par de frappants endroits. Goleridge, dans sa jeunesse, a fait d'admirables Poèmes méditatifs , dans lesquels la nature anglaise domestique y si verte^ si fleurie, si lustrée, décore à ravir, et avec une inépuisable richesse, des sentiments d'effusion religieuse^ conjugale ou fraternelle; soit que le soir dans son verger, entre le jasmin et le myrte , proche du champ de fèves en fleur, il montre à sa Sara^Tétoile du soir,, et se perde, un moment, au son de la harpe éolienne, en des élans métaphysiques et mystiques ,* qu'il humilie bientôt au pied de la foi; soit qu'il abandonne ensuite ce doux cottage^ de nouveau décrit, mais trop délicieux, trop embaumé à son gré pendant que ses frères souffrent (vers l'année 93), et qu'il se replonge vaillamment dans le monde pour combattre le grand combat non sanglant de la science , de la liberté et de la vérité en Christ ; soit qu'envoyant à son frère , le révérend George Goleridge , un volume de ses œuvres , il y touche ses excentricités, ses erreurs, et le félicite d'être rentré de bonne heure au nid natal; soit qu'un matin , vi-

site par de chers amis , dans un collage encore , il s'étant foulé > je crois , le pied , sans pouvoir sortir avec eux, du fond de son bosquet de tilleul où il est retenu prisonnier, il fasse en idée l'excursion champêtre, accompagne de ses rêves aimables Charles surtout, l'ami préféré ^, et se félicite devant Dieu d'être ainsi privé d'un bien> promis, puisque l'âme y gagne à s'élever et qu'elle contemple ; soit enfin que , dans son verger toujours, une nuit

d'avril, entre un ami et une femme qu'il appelle notre sœur y il écoute le rossignol et le proclame le plus gai chanteur , et raconte comme quoi il sait, près d'un château inhabité, un bosquet sauvage tout peuplé de rossignols chantant à volée ^ en chœur , et entrevus dans le feuillage sous la lune , au milieu des versluissants : Oh ! quand son enfant sera d'â^e, nous dit-il en finissant^ son cher petit, bégayant encore, et qui sait déjà reconnaître l'étoile du soir, comme il le réjouira avec de tels sons! confirme il l'habitue à associer l'idée de joie à l'image A% la nuit! comme il veut lui donner en toutes choses, pour compagne de jeux, la nature! On voit, par ces traits imparfaits, quelles ^doivent être chez Coleridge la curiosité brillante, l'étincelle perpétuelle du détail , et en même temps l'élévation et la spiritualité des sentiments. Il y*

^- Gharlei Lamb. '

a en lui une irrésistible sympathie par tous les points avec la Vie universelle., et il cherche ensuite à réprimer cette expansion , à la ramener dans un ordre régulier de foi ; il y a en lui , si je Tose dire ^ du bouddhiste qui tâche d'être méthodiste. Cette lutte et ce Contraste ont un grand charme ; et le petit nombre de Poèmes rtiéditatifs dont je parle n'ont pas été assez distingués et loués comme des exemples excellents, selon moi, d'un genre si précieux de poésie. Dans le Jocelyn de Lamartine , l'admirable apostrophe :

O mon chien ! Dieu sait seul la distance «ntre nous ,

Seul il sait quel degré de Téchelle de Têtre

Sépare ton instinct de l'instinct de ton maître , etc., etc.,

rentre , à quelques égards , dans l'universalisme idéalist^e de Coleridge. Mais là encore , comme partout , Lamartine n'a pas de détour, de retour compliqué , de subtilité métaphysique ou de restriction méthodiste. En parlant de son chien avec effusion , avec charité, il est toujours dans cette large voie humaine , au bout de laquelle , du plus loin , on aperçoit près de leurs maîtres les chiens d'Ulysse et de Tobie. M. Ampère, parlant d'après Cassien des solitaires de la Thébaïde et de leurs rapports souvent merveilleux avec les lions et les divers animaux , a suivi ingénieusement dans le christianisme jusqu'à saint

François d'Assise cette tendresse particulière de quelques moines pour les bêtes de Dieu. Mais ce genre de sentiments exceptionnels dans le christianisme et dans l'humanité sent déjà la secte. Au contraire, les belles apostrophes de Lamartine à Fido , loin de paraître singulières à personne, ne feront que rendre la pensée de bien, des cœurs.

Mais c'est avec Wordsworth que les rapports de Lamartine, en ressemblance et en différence, me paraissent plus nombreux et plus sensibles.[^] Wordsworth pense avec Akenside, dont il prend le mot pour devise , « que le poète est sur terre et pour revêtir par le langage et par le nombre « tout ce que l'âme aime et admire; » et Lamartine nous dit quelque part en son Voyage d'Orient : « Je ne veux voir que ce que Dieu et l'homme ont fait beau ; la beauté présente , il réelle, palpable, parlant à l'œil et à l'âme, et non la beauté de lieu et d'époque. Aux savants c'est la beauté historique ou critique ; à nous , « poètes, la beauté évidente et sensible, etc., » Mais ces deux poètes , fidèles également à la beauté naturelle, d'une âme aussi largement ouverte à la réflexion , se distinguent de la manière dont ils s'élèvent et par laquelle ils

arri-» vent k l'embrasser , k la dominer^ Lamartine y va toujours par le plus droit chemin , d*un seul

40 CRITIQUES ET PORTRAITS.

essor, en vue de tous. S'il est curieux de détail en un endroit, c'est comme par accident; il s'élance de la ensuite d'un plein vol , et ne cherche pas à lier le petit au grand par une subtilité symbolisante , heureuse peut-être^ mais détournée. Ainsi, quand ses deux personnages, Jo* - celyn et Laurence , du sein de leur montagne , chantent le printemps , c'est tout ce qu'il y a de plus direct en naissance de sentiments , de plus trouvé d^abord , quoique bientôt aussi élevé que possible. Wordsworth, lui, ne procède pas de cette soKte. Four arriver à des hauteurs égales , il se dérobe par des circuits nombreux , compliqués. Je prends presque au hasar.d , dans le der> nier recueil qu'il a publié {Yarrow remiied), deux ou trois termes de comparaison. S'il monte au sommet d'un mont , et qu'il veuille en s'asseyant bénir Dieu au bout du pèlerinage , il fera, par exemple, le sonnet suivant auquel il donnera pour titre :

REPOSEZ-VOUS ET REIIERGIEZ

AV SOIHET DE GLENCBOE.

, Ayant nShité loog-temps d'an pas loard et pesant Les Tftfnpes, an sommet désiré dà yoyage , Prés da chemin gravi , bordé de fin herbage. Oh I. cfiii n'aime À tomber d'an cœar reconnaissant t

Qui ne s'y coucherait , délassé , se berçant Ani propos entre amis , ou seul , au cri sauvage Du faucon , près de là perdu dans le nuage ,

— Nuage du matin , et qui bientôt descend ?

Mais, le corps étendu , n*oublions pas que Tàme ,

De même que Foiseau monte sans agiter

Son aile, ou qu'au torrent, sans fatiguer sa rame.

Le poisson sait tout droit en flèche remonter,

— L*âme (la foi l'aidant et les grâces propices) Peut monter son air pur, ses torrents , ses délices l

Lamartine , très probablement , ayant fait le même pèlerinage , eût entonné ^on hymne d'actions de grâce, au sommet, sans s'arrêter k cette comparaison , fort belle d'ailleurs , mais cherchée, de roiseau et du poisson, avec l'âme qui monte, tandis que le corps est étendu immobile. S'il arrivait devant la hutte d'un Highlander^ avec une femme, une dame , pour compagne de voyage, qui marquerait quelque répugnance à entrer dans cette hutte enfumée , il la lui décrirait avec détail^ avec grâce , comme il fait pour Valneige, et se complairait bientôt magnifiquement à la bénédiction de Dieu sur les coeurs simples qui y sont cachés, mais sans trop s'arrêter et sans plus revenir a l'hésitation de sa compagne. Or, Wordsworth nous parle ainsi de la Cabane du Highlander :

Éile est bâtie en terre, et la sauvage fleur Orne un faite croulant ; toiture mal fermée , Il en sort, le matin, une lente fumée, (Voyez) belle au soleil, blanche et torse en vapeur !

Le clair ruisseau des monts coule auprès ; n'ayez peur D'approcher comme lui ; quand Tàme est bien formée , On est humble, on se sait, pauvre race, semée Aui rocs, aui durs sentiers, partout où vit un cœur !'

Sous oe toit affaissé de terre et de verdure , Par ce chemin rampant Jusqu'à la porte obscure , Venez ; plus naturel , le pauvre a ses trésors :

Un cœeur doni , patient , bénissant sur sa route ,

Qui , s'il supportait moins , bénirait moins sans doute....

Ne restez plus ainsi , ne restez pas dehors !

Si Lamartine se souvient d'une scène » d'un< paysage qu'il ne peut revoir , il le reproduit , il le décrit avec abondance et limpidité , avec tendresse : ainsi Milly ^ ainsi son Lac , ainsi les souvenirs de Jocelyn. Je prendrai encore dans le recueil de Varrow remuèd un endroit. C'est ua souvenir qu'a le poète d'un site de la Clyde, qu'il a visité autrefois , et que quelque circonstance , dans son second voyage , l'empêche de revoir, ^ordsworth analyse son regret ; il est près de s'a£Qiiger d'abord , puis il se dit , comme Coleridge retenu dans son bosquet de tilleul , qu'il y a moyen d'éluder le regret, de le racheter par la mémoire, par la pensée. C'est un véri-

table sonflet psychologique , fait pour plaire k Reid , à Stewart , à M. Jouffroy. Nous essaierons de le rendre :

LE CHATEAU DE BOTHWELL

Pans les toan de Bothwell , prisonnier autrefois, Plas d*nn brave
oubliait (tant cette Clyde est belle !) De pleurer son malheur et sa
cause fidèle. Moi-même » en d*autres temps , Je vins là ; — je
vous vois

Dans ma pensée encor, flots courants , sous vos bols ! Mais,
quoique revenu près des bords que j*appelle » ^e ne puis rendre
aux lieux de visite nouvelle. — Regret I — Passé léger» m*allez-
vous être un poids ? . . .

Mieux vaut remercier une ancienne journée Pour la joie au so-
leil librement couronnée , Que d*aigrir son désir contre un pré-
sent jaloux.

Le Sommeil Va donné son pouvoir sur les songes , Mémoire ;
tu les fais vivants et les prolonges ; Ce que tu sais aimer» est-il
donc loin de nous ?

Lamartine réfléchit volontiers les objets en sa poésie , comme
une belle eau de lac , parfois ébranlée à la surface , réfléchit les
hautes cimes du rivage ; Wordsworth est plus difflGicile à suivre a
travers les divers miroirs par lesquels il nous donne a regarder sa
pensée. Aussi l'un est populaire , relativement à Tautre qui a eu
peine a se faire accepter , a se faire lire. Jècelyn, parlant

aux enfants du village , ou à ses paysans, trouve de faciles et
saisissables paraboles; le poète de Rydal-Mount a plutôt le don
des symboles : voilàen deux mots la différence. Dans son dernier
recueil, Wordsworth , comme Lamartine, se montre accessible
aux progrès futurs de l'humanité ; et , à son âge , et poète comme
il est de la poésie des bois , des lacs , de la poésie volontiers soli-

taire, son mérite d'acceptation est grand. Il a fait un majestueux sonnet à propos des paquebots à vapeur^ canaux et chemins de fer , tous ces Moui^emens et ces Moyens ^ comme il les appelle , qui , en tachant passagèrement les grâces aimables de la INature, sont pourtant avoués d'elle, et reconnus sous leur fumée comme des enfants légitimes, gages de l'art et de la pensée de l'Homme ; et le Temps , le Temps saturnien , toujours jaloux , joyeux de leur triomphe croissant sur son frère l'Espace, accepte de leurs mains hardies le sceptre d'espérance qu'ils lui tendent , et leur sourit d'un grave et sublime sourire. On sent dans ce magnifique sonnet ce qu'il en coûte à la noble muse druidique des bois , à la muse des contemplations et des superstitions solitaires, pour saluer ainsi ce qui ravage déjà son empire et la doit en partie détrôner; c'est presque une abdication auguste : je m'en attendris comme quand Moïse a sacré.

Josué et salué le nouvel élu du Tout-Puissant, comme quand Énée, par ordre du Destin, s'arrache à la Didon aimée, pour fonder la Ville inconnue. Il obéit, il se hâte, mais il pleure, lacrymœ vohuntur inanes. Ces pleurs , amère et vaine rosée, à la face du héros ou du poète, répondent à merveille à ce qui vient d'être dit de l'austère sourire du Temps ,

... And smiles on you with cheer sublime.

Lamartine en son nom , ou par la bouche de Jocelyn , a moins de peine à se résigner. Non seulement il accepte, mais il célèbre , mais il se réjouit, mais il marche l'un des premiers, et l'étoile au front. La parabole de la Caravane , qui terminera heureusement cette comparaison avec Wordsworth , va nous offrir trente vers qui ne me semblent pouvoir être surpassés, pour Pexpression et pour l'idée, en aucune poésie :

La Caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et , ne pouvant pousser sa route plus avant ,
Les chênes Vabritaient du soleil et du vent ;
Les tentes , aux rameaux enlaçant leurs cordages ,
Formaient autour des troncs des cités , des villages,
Et les hommes épars sur des gazons épais
Mangeaient leur pain à Tombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée ,
Ces hommes se levant à la même pensée ,

46 CRWIKUES ET PORTRAITS.

Portant la hache aux troncs , font crouler à leurs pies
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés ;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires ,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires ,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre , et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte ,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte !

Or» pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets , L'homme continuant son ravage sublime Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme ; Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé Le fleuve était partout couvert et traversé , Et , poursuivant en païi son étemel voyage , La Caravane avait conquis l'autre rivage.

C'est ainsi que le Temps , par Dieu même conduit , PassOk, pour avancer, sur ce qu'il a détruit ; Esprit saint ! cenduis-les , comme un autre Moïse, Par des chemins de païi à la terre promise !!!...

Lamartine ou Jocelyn , comme on le voudra , a un optimisme serein et supérieur, qui, dans la réalité de tous les jours , pourrait ne pas se vérifier aisément, mais qui reprend son courant général de vraisemblance à mesure que la sphère s'épure et que l'horizon s'élargit. Dans la région où Jocelyn habite, à la hauteur de Yalneïge, le mal cesse par degrés; les miasmes des villes expirent et se dissipent dans cet air vif des sapins et des mélèzes. Il y a delà douleur toujours

JOCIÎLYN. 47

(car l'homme la traîne partout) , mais moins de yices ; et , tandis qu'en bas , dans les foules , nos pas se heurtent , tournent souvent sur euxmêmes, et finalement se découragent, de loin, d'en haut, aux yeux du pasteur et du poète, s'aperçoit mieux peut-être la marche constante de l'humanité sous le Seigneur.

11 y aurait pour nous de quoi discourir sur /oc^/j/2-poème longuement encore. Nous n'avons pas touché les détails du voyage à Paris , et plus tard ceux de la maladie , de la confession , de la mort et de l'ensevelissement de Laurence. Et dans les inter-

valles , que d'endroits engageants , que de sources murmurantes à chaque pas , au bord desquelles nous pourrions, comme à ce sommet de Glencroe , tomber d'un cœur recon[^] naissant! mais les propos entre amis doivent eux-mêmes prendre fin , si doux qu'ils soient. Un dernier trait seulement. Pour ceux qui aiment l'homme dans Lamartine (et ce nombre en est grand) , Jocelyn doit avoir une valeur biographique ou du moins psychologique bien précieuse. Le bon et tendre curé a existé sans doute, je le crois; mais ce qui est sûr , c'est que le poète a fait maintes fois confusion de son âme et de sa propre destinée avec lui. Jocelyn n'est bien souvent que Lamartine à peine dépaycé , ayant légèrement romancé et poétisé ses souvenirs,

50 CRITIQUES ET PORTRAITS.

riant et enchanté comme à Paul et à Virginie[^] ^ux autres plus allier , plus sévère et imposant, comme à Emile et à Werther; pour les natures tout aussitôt mûres et prudentes dont nous voulons parler, l'apprentissage est plus de plainpied, moins hasardeux; le monde, dès l'abord, n« se découvre ni si riant, ni si solennel, ni si Contraire; il vaut à la fois moins et mieux que cela. La plupart des hommes, après la jeunesse passée, reviennent à un sens exact des choses. Ceux qui ont commencé par l'enthousiasme confiant et innocent ont appris, à force de mécomptes, à connaître le mal, et souvent, en cet âge de l'expérience chagrine, ils deviennent enclins à lui faire une bien grande part. Quand M. de La Rochefoucauld ne fut plus amoureux ni /rondeur, il se surfit sans doute un peu la malice humaine , contre laquelle l'exaltaient encore sa

goutte et ses mauvais yeux. Ceux qui l'ont pris d'abord de très haut avec les choses, et qui ont été d'après stoïciens et des rê-

veurs sombres avant vingt-cinq ans, se rabattent, au contraire, en continuant de vivre et deviennent plus indulgents, plus indifférents du moins. L'auteur de *Werther*, s'il a jamais un moment ressemblé à son héros, serait une belle preuve de cet apaisement graduel, dont on pourrait citer d'autres» exemples moins contestables. Mais les esprits es-

HA DAME GUIZOT. 51

sentiellement critiques et moralistes n'ont le plus souvent besoin ni de grands mécomptes ni de désabusements directs pour arriver à leur plein exercice et à leur entier développement. Ils sont moralistes en un clin-d'œil, par instinct, par faculté décidée, non par lassitude ni par retour. Boileau n'eut pas besoin de traverser de vives passions et des torrents bien amers pour tremper et appliquer ensuite autour de lui son vers judicieux et incisif. Malgré le peu qu'on sait de la vie de La Bruyère, je ne crois pas qu'il ait eu besoin d'avantage de grandes épreuves personnelles pour lire /comme il l'a fait^ dans les cœurs. Cette faculté-là, cette vue se déclare dès la jeunesse en ceux qui en sont doués : Yauvenargues nous apparaît de bonne heure un sage. Dans cette famille illustre et sérieuse des moralistes, qui, de La Rochefoucauld et de La Bruyère, se continue par Yauvenargues et par Duclos, madame Guizot est l'auteur le dernier venu, et non, à ce titre, apprécié encore.

Le moraliste y k proprement parler, a une faculté et un goût d'observer les choses et les caractères, de les prendre n'importe par quel bout selon qu'ils se présentent, et de les pénétrer, de les approfondir. Foir lui, pas de théorie générale, de système ni de méthode. La curiosité pratique le dirige. 11 ^n est, pour ainsi dire, à la

botanique d'avant Jussieu , d'avant Linnée , a la botanique de Jean-Jacques. Ainsi , toute rencontre de société, toute personne devient (>our lui 'matière a remarque , à distinction ; tout lui est point de vue qu'il relève. Son amusement, sa création, c'est de regarder autour de lui, au hasard, et de noter le vrai sous forme concise et piquante. Un individu quelconque, un fâcheux, un insignifiant, passe, cause; on l'observe, il est saisi. On lit un livre, dès la préface on en tire la connaissance de l'auteur, on entre dans sa pensée ou oh la contredit; à la vingtième page, que de réflexions le livre a déjà fait naître ! l'esprit a presque fait son volume à propos de celui-là. La critique littéraire n'est jamais pour l'esprit moraliste qu'un point de départ et qu'une occasion. — On assiste à la représentation d'une pièce de théâtre; que de contradiction aussi ou de développement on y apporte! On ne se dit pas seule* ment : « Cela' est bon; cela est mauvais; je suis \$c amusé ou ennuyé; » on refait, on converse en soi-même; on revoit en action les caractères, non pas au point de vue de la scène, mais selon le détail de la réalité ; Tartufe suggère Onuphre. Le moraliste va ainsi, avec intérêt, mais sans hâte, au fur et a mesure, sachant et annotant quantité de choses sur quantité de points. Quant mi lien. général et aux lois métaphysiques, il ne

s'y aventure pas ; il est plus de tact que de doctrine , particulièrement occupé de rhomix^e civilisé, de l'aocident social, et il s'en tient dans ses énoncés à quelques rapprochements pour lui manifestes, sûr, après tout, que les choses justes ne se peuvent jamais contrarier entre elles. Là Bruyère me semble le modèle excellent du mo^e moraliste ainsi conçu. De nos jours je ne me figure pas un La Bruyère. Nous avons, dit«on, 1^ liberté de la presse; mais un livre comme celui de La Bruyère trouverait-il grâce devant nos mœurs? Le pauvre auteur serait honni , j'imagine ,

toutes les fois qu'il sortirait de la maxime et qu'il en viendrait aux originaux en particulier. Les gentilshommes de Versailles entendaient mieux la raillerie que plusieurs de nos superbes modernes. Une autre raison plus fondamentale entre autres[^] qui rend le La Bruyère difficile de nos jours, c'est qu'on ne sait plus bien ce que sont certains dé[^] âttls auxquels le moraliste jette tout d'abord u»' coupd'œil pénétrant, et que sa sagacité éventa pour ainsi dire. Un mpt, par exemple , qu'on ne dit plus guère jamais , et sur lequel pourtant vivaient autrefois les moralistes ^ les satiriques et^ les comiques, est celui de sol : c'est qu'on n'est plus très sensible à ce défaut-là ; et la sottise , un peu de sottise, si elle se joint à quelque talent, devient plutôt un instrument de succès.^ Un peu^

de sottise à côté de quelque talent^ c'est comme une petite enseigne qu'on porte avec soi , et sur laquelle est écrit : Regardez ma qualité! Or, nous vivons dans un temps où le public aime autant être averti d'avance et officieusement sur les qua* lités d'un quelqu'un que d'avoir à les découvrir de lui-même. Mais, au moment oii nous avons k parler d'un moraliste excellent, ne désespérons pas trop de l'avenir d^un genre si précieux, et qui, jusqu'à ces derniers temps, n'aVait jamais chômé en France. Madame Guizot l'a dit en je ne sais plus quel endroit: Quand il se produit dans un ordre de choses un inconvénient qui se renouvelle et dure, toujours il survient, et bientôt, des gens d'esprit pour y remédier. '

Madame Guizot a été plus connue et classée jus* qu'ici comme auteur de remarquables traités sur l'éducation que comme moraliste à proprement parler. Les deux volumes recueillis sous le titre «de Conseils de Morale la montrent pourtant sous ce jour, mais pas aussi k l'origine , pas aussi nativement, si je puis dire ,

qu'une étude attentive de son talent nous l'a appris k connaître. Ses brillants débuts de moraliste se rattachent sur-tout k une partie de sa vie qui confine au ^{^viii} siècle, et qu'on a moins relevée que ses derniers travaux.

Mademoiselle Pauline de Meulan, née en 1773,

à Paris , fut élevée au sein des idées et des habitudes du inonde distingué d'alors. Son père, M. de Meulan, receveur-général delà généralité deParis[^] jouissait d'une grande fortune a laquelle il faisait honneur avec générosité et bon goût ; sa mère , demoiselle de Saint-Chamans, était de qualité et d'une ancienne famille noble du Périgord ^ qci eut même des représentants aux croisades, lia ' société ordinaire qui fréquentait la maison de* M/de Meutan ne différait pas de celle de M. Neckei[^], de M. Tufgot; c'étaient MM. de Rulhière, de Gondorcet, Champfort[^]De Vaiiies[^]Suard, etc. M. de Meulan avait pris pour secrétaire à gro» appointments Colléy dont mademoiselle deMeu-' lan, dans-fâ Pubtidste, jugea plus tard4[^]ilC<[^]m<[^]réSf et k qui elle reconnaissait, à tiravers la.gai^{^^} beaucoup d'honneur el d'élévation* d'âme. Fort aimée de sa mère, fort sérieuse[^] intelligente .mais[^] sans vivacité décidée, asse£ malade, la jeun*é Pauline passa ses premières années dans ce m onde dont elle recevait lentement une profonde empreinte, plus tard si apparente; c'était comme lii[^] fond ingénieux, régulier et vrai, qui se peignait à loisir en elle, et qu'elle devait toujours retrouver.. Rien d'ailleurs; dans cette enfance et dalis cettb première jeunesse, de cet enthousiasme sensible dont mademoiselle Necker , de sept ans son aînée, donnait déjà d'éloquents témoignages. « Je.[^]

56 CRITIQUES BT PORTRAITS.

« ne me rappelle qu'imparfaitement Werther ^ ^ ff que j'ailn dans ma jeunesse) » écrit-elle après^ quelques années , et il devait en être ainsi de bien des lectures qui ont le plus de prise sur les jeunes âmes et durant lesquelles la sienne ne réagissait pas. Aux approches de la révolution, le mouvement commença de lui venir; elle mettait de l'intérêt aux choses, au triomphe des opinions qui furent dans ce premier développement de 87 et 48 à 89^ étaient les siennes et celles du monde^ qu'elle Tentourait. Mais les divisions ne tardèrent pas^ de se produire , et les secousses croissantes déjouèrent presque aussitôt ce premier entraînement de son âme. L'impression générale que lui laissa la révolution ^t celle d'un affreux spectacle qui brouillait toutes ses affections et ses habitudes^ y quoique plutôt dans le sens de ses opinions. Peut-être il tint à cela qu'elle n'ait pas eu plus de jeunesse. Ces deux idées contradictoires en présence lui posaient une sorte d'énigme oppressante et douloureuse. Sa raison approuvait et se révoltait à la fois dans une même cause. Ainsi s'aiguillonnait en cette passe étroite un esprit que nous allons^ * voir sortir de l'écueil ferme, mordant, incisif, très sensible aux désaccords, allant droit au réel et le détachant nettement en vives coupures.

C'est aussi dans la même épreuve que cette âme sérieuse se trempait à la vertu. La mort de son

MADAME GLIZOT. 67

père dès 90, la ruine de sa Camille, le séjour forcé à Passy et les réflexions sans trêve durant l'hiver de 94 à 95, concentrèrent sur le malheur des siens toutes ses puissances morales, et son énergie se déclara. C'est dans ce long hiver qu'un jour, en dessinant, elle conçut le soupçon, nous dit M. de Rémusat , qu'elle pourrait bien avoir de l'esprit *. L'idée qu'il y aurait

moyen de se servir de cet esprit un jour, pour subvenir à des gênes sacrées , dut mouiller à l'instant ses yeux de no* blés larmes. Elle lut davantage ; elle lisait lentement; son esprit fécond et réfléchi , dès les premières pages d'un livre , allait volontiers k ses propres pensées suscitées en foule par celles de Fauteur. Elle savait l'anglais et s'y fortifia ; cette langue nette , sensée , énergique , lui devint familière comme la sienne propre. D'anciens amis de sa famille, MM. Suardet De Vaines, l'encouragèrent k de premiers essais avec une bienveillance Suivie, attentive. Un piquant morceau écrit en 1807, des Amis dans le malheur, me paraît contenir quelques allusions à cette situation des années précédentes. Tous les amis de mademoiselle de Menlan ne forent pas sans doute pour elle aussi essentiels, aussi effectifs que MM. De Vaines

^ Noo\$ évitons de reproduire diverses particularités qu'on aime à trouver dans la notice de M. de Rémusat, tracée avec ce talent délié à la fois et élevé qu'on Ini connaît , et dont il n'est que trop avare.

etSuard. Les mêmes personnes qui, plus tard, la plaignaient si charitablement d'être devenue journaliste^ purent la faire quelquefois sourire ironiquement par leurs conseils empressés et vains. « Beaucoup d'amis à compter, disait-elle,. « sans pouvoir y compter; beaucoup d'argent k • manier, sans pouvoir en garder; beaucoup de « dettes, pas de créances, beaucoup d'affaires « qui ne vous rapportent rien. » Elle songeait probablement dans ces derniers mots à ses propres embarras domestiques, à cette fortune de plusieurs millions, entièrement détruite , qu'elle sut arranger, liquider comme on dit, sans en rien sauver que la satisfaction de ne rien devoir. Elle déploya à ce soin, durant des an-

nées, une ibculté remarquable d'action et d'entente des affaires', qu'elle contint du reste, en tout temps,, à son intérieur.

Le premier essai littéraire de mademoiselle de. Meulan fut un roman en un volume , intitulé les- Contradictions ou ce qui peut en arriver et publié en l'an vu : elle avait vingt*six ans environ. Ce début me semble caractéristique, étant d'un auteur si jeune et femme. Le héros, au premier chapitre,, s'éveille le décadi matin , heureux d'aller se marier le même jour avec l'aimable et vive Charlotte. Son domestique, Pierre, espèce de Jacques le Fataliste honnête et décent, l'habille en,

disant suivant son usage : « Eh bien ! ne Tavais^je « pas toujours dit à Monsieur? » On va chez la fiancée qui est prête^ et de là à la municipalité où l'on attend; mais l'officier municipal ne vient pas^ sa femme est accouchée de la veille , il faut bien qu'il ait son décadi pour s'amuser avec ses amis et fêter la naissance de son enfant. « Ce « sera pour demain, n se dit chacun , et Ton s'en revient un peu désappointé ; le rival , qui est de la noce en qualité de cousin de Charlotte , sourit; l'optimiste Pierre répond à son maître tout irrité, par son mot d'habitude : < Qui sait? » Le lendemain il pleut , on arrive trop tard à la municipalité y et l'officier n'y est déjà plus. Le surlendemain , il faut que le fiancé parte en toute hâte pour assister une vieille tante qui se meurt. Bref, de décadi en primidi, de primidi en duodi, de contre-temps en contrent emps ^ le mariage avec Charlotte, qui est coquette, ne peut manquer de se défaire, le héros d'ailleurs étant lui-même assez volage et très irrésolu. La situation, qui semble d'abord piquante , se prolonge beaucoup trop et devient froide.. L'enjouement qui persiste et revient perpétuellement sur lui-même à quelque chose d'obscur et de concerté; mais, pour avoir eu l'idée

de faire un sujet de roman de ce guignol en grande partie imputable au calendrier républicain et à l'imbroglio des décadi, pri-»

60 CIUTTIQUES ET PORTRAITS.

midi, etc., etc.; pour s'être complu à ce cadre de petite ville de province, où figurent des personnages assez gracieux, mais nullement héroïques, des fâcheux, des coquettes, des irrésolus, il fallait obéir à un tour d'esprit, décidément original dans cet âge de jeunesse, à un sentiment prononcé des ridicules, des désaccords, des inconvénients : ainsi Despréaux débutait par une satire sur les embarras de Paris. On relèverait aisément dans les Contradictions, qu'on pourrait aussi bien intituler les Contrariétés ^ un certain nombre de jolies remarques sur les gens qui font les nécessaires, sur les personnes dénigrantes. Voici un trait bien fin sur les évasions qu'on se fait à soi-même dans les cas difficiles : « Je ne «r sais, dit le héros du roman, si tout le monde « est comme moi, mais quand je me suis long- « temps occupé d'un projet qui m'intéresse beau- «r coup, quand la difficulté que je trouve à en « tirer parti m'a contraint à le retoter en dif- (c différents sens, je me refroidis et n'attache plus « aucun prix à la chose à laquelle, l'instant d'au- « paravant, je croyais n'en pouvoir trop mettre. » Et ailleurs : « Comme il arrive toujours lorsqu'on M est occupé d'un projet, si peu important qu'il « puisse être, j'oubliai pour un instant tous mes tt chagrins* » Que dirait de mieux un ironique de quarante-cinq ans, retiré du monde? Ce qu'on

MADAME GUIZOT. 61

appelle rêverie et mélancolie ne s'entrevoit nulle part ; mais il y a un touchant chapitre de VEcu de six francs qui rappelle tout-à-fait un chapitre à la Sterne écrit par mademoiselle de Lespinasse. Henriette, qui finit par* remplacer Charlotte dans le cœur du héros, petite personne de vingt-quatre ans, assez grasse et très fraîche ^ a du charme; la fragile Charlotte est drôle, et non pas sans agrément. Ce héros qui a si peu de passion, légèrement bête comme un original de La Bruyère, et qui rêve Une nuit si plaisamment qu'il va en épouser ^ua/re^ devient tendre à la fin quand il éclate en larmes aux pieds d'Henriette^. Le style est bon, court, net, clair, sans mauvaises locutions; une fois » pourtant il s'agit d'une personne qu'on n'aurait jamais connue sous un semblable rapport y une de ces manières de dire que ne toléraient Voltaire ni Courier; M. Suard aurait dû ne point laisser passer cela ; il aurait coupé la racine la

1 Madame Guizot aimait à l'attribuer que, quand, jeune fille, elle essaya ce {premier roman , elle avoua, pour qu'elle réussit , à imiter certains traits de l'esprit du temps, quelques-uns même dont son innocence parfaite soupçonnait* au plus la valeur. Elle les ajoutait à mesure qu'elle lut Tenait \ l'esprit, et sans scrupule, en se disant: C* ut pour ma mère! —ce Si j'avais soupçonné plus, ajoutait-elle en racontant cela^ « j'en aurais mis bien davantage, tant je me répétais avec confiance : C'est « pour ma mère ! » Cette agréable explication n'empêche pas le tour d'esprit ^ (énergie des Contradictions d'être d'instinct et non d'emprunt , naturel chez l'auteur et non fait exprès.

seule espèce de défaut, plus tard reprochable à ce style si simple d'ailleurs, si vrai , et surtout fidèle à la pensée.

Il n'y a pas plus trace , dans les Conrads ^ fions ^ de sentimentalité religieuse , que de toute autre disposition rêveuse ou passionnée. Le rôle de Pierre , qui se soumet eii chaque chose à la Providence, a un grain de raillerie douce et fine qui ne saurait choquer personne , mais qui n'est pas fait non plus pour exalter. Le bon Pierre/ avons-nous dit déjà , est une sorte de Pangloss honnête, un Jacques le Fataliste qu'on peut accueillir. En prononçant, avec les ménagements convenables , ces noms toujours un peu suspects et mal sonnants , que ce nous soit une occasion d'ajouter qu'un des traits les plus marquants de l'esprit de mademoiselle de Meulan a ses débuts et dans les feuilletons du P^^/imto où nous allons l'avoir, c'a été de n'avoir aucune prudence fausse, aucune délicatesse rechignée. Cette raison grave, cette conscience parfaite, ne traçait autour d'elle aucun cercle factice pour s'y enfermer. Mademoiselle de Meulan ne croyait pas déroger en jugeant longuement Collé à la rencontre. Entre un feuil^leton sur la Princesse de Clèves et un autre sur Eugène de Rothelin, elle abordait franchement le roman de Louvet, et, sans grosse indignation, sans se voiler, elle le persiflait comme prétendu

tableau de mœurs , le convainquait de faux , et le renvoyait aux couturières, marchande^ de mode, garçons perruquiers et clercs de procureurs d'avant la révolution , pour lesquels il avait été fait sans doute. Madame Roland , qui trouvait ce roman joli, et qui précisément y cherchait avec un secret plaisir les mœurs d'une classe qu'elle détestait, serait devenue pourpre j si elle avait lu le feuilleton de mademoiselle de Meulan, et aurait du coup été guérie.

Un endroit des Contradictions montre bien à quel point la pensée de mademoiselle de Meulan allait d'elle seule, et se formait en toutes choses ses propres jugements. C'est lorsque Pierre, encouragé par le médiocre enthousiasme de son maître devant la colonnade du Louvre, lui dit: « C'est beau sûrement; mais, avec la permission de monsieur, on le trouve surtout ainsi parce « qu'il faut venir de loin. Car, pour moi, « j'aime beaucoup mieux notre église qui a de « férents dessins et des figures dans des niches, « que ces colonnes toutes semblables et qui « ne signifient rien. » Cette opinion sur le gothique, énoncée en l'an vu par la bouche de Pierre, a-t-elle d'autre portée que celle d'une boutade piquante? je ne l'oserai dire. Mais je retrouve plus tard mademoiselle de Meulan qui arrive à des opinions également neuves et justes

en matière de poésie, par suite de cette même indépendance et de drpiture de raison. Dans deux feuilletons de novembre 1808, sur VU sage des Expressions communes en Poésie^ le critique partant d'un vers de Baudouin ^ où M. Lemer cier avait mis chevaux ^vl lieu de coursiers, essaie de détermintsr les conditions selon lesquelles « n peut introduire en vers les expressions communes. Pans un autre feuilleton de mars 4809 » sur le Christophe Colomb de ce même auteur aujourd'hui si arrêté, si négatif, et qui était alors en veine de susciter toutes les questions nouvelles, le critique discute encore le mélange du comique et du tragique. Aucun faux scrupule, aucune tradition superstitieuse ne gêne sa raison sagace dans ce délicat examen. Ce n'est ni par le côté pittoresque ni par les grands effets de contraste dramatique qu'elle traite les choses, et elle ne fait pas, selon moi, la part suffisante aux ressources infinies du talent et à l'imprévu de l'art. Mais, à chaque mot, on sent une personne d'idées, de goût sain et ingé-

nieur , sans préjugés, allant au fond, et rationaliste éclairée en toute matière.

La Chapelle d'Ayton qui parut peu après les Contradictions et qui offre bien plus d'intérêt romanesque , me semble avoir bien moins de signification comme début et comme présage du

HADÂHE GdIZOT. 65

Le futur de l'auteur. Mademoiselle de Meulan, Vêtant mise à traduire les premières pages d'un roman anglais , Emma Courtney, se laissa bientôt aller à le continuer pour son compte et à sa guise. C'était la grande vogue alors des romans anglais avec force événemens et émotions. Notre jeune écrivain essaya de faire de la sorte et y réussit. Son imagination l'aida dans cette combinaison assez naturelle et surtout attendrissante. Si on la compare à beaucoup des romans d'alors , la Chapelle d'Ayton paraîtra très raisonnable , très sobre d'exaltation , et pure de la sensiblerie régnante. L'auteur , ému mais tous les jours sensée domine ses personnages , ses situations, les arrête, les prolonge ou les croise à son gré ; on y sent même trop cette combinaison de tête et l'absence de la réalité éprouvée et pourtant moins trahie. De jolies scènes domestiques, des intérieurs de famille , et la continuité aisée des caractères, attestent d'ailleurs cette portion de faculté dramatique , cette science de mise en scène et en dialogue dont madame Guizot a fait preuve en bien d'autres ouvrages et dans ses Contes y compris l'Écolier et jusque dans ses Lettres sur l'Education, Car, à un degré modéré et dans les limites du moraliste, elle avait l'imagination inventive; ses pensées, loin de rester à l'état de maxime, entraient volontiers IV. 5

enjeu et en conversation dans son esprit. Elle savait faire vivre et agir sous quelques aspects des caractères qui n'étaient pas de simples corpiers. Elle ne goûtait rien tant que ce don créateur là où il éclate dans sa merveilleuse plénitude. Molière, Shakespeare et Walter Scott étaient ses trois grandes admirations littéraires, les seules où il entrât de l'affection.

M. Stiard avait fondé le Publiciste vers 1840. Ce que M. Guizot a si bien dit sur le salon et la société de cet académicien distingué, se peut appliquer tout-à-fait à la feuille qui exprimait les opinions de son monde avec modération, urbanité, et d'un ton de liberté honnête. La philosophie du XVIII^e siècle, éclairée ou intimidée par la évolution, a dit M. de Rémusat, formait l'esprit de ce recueil. La Décade qui allait tout à l'heure devenir impossible, représentait cette philosophie dans ce qui lui restait d'ardeur non découragée et de prosélytisme, dans son ensemble systématique et ses doctrines générales, et embrassait à la fois la politique, la religion, l'idéologie, la littérature. Le Journal des Débats relevait sur tous les points la bannière opposée. M. Suard, l'abbé Morellet et leurs amis, qui étaient des partisans du XVIII^e siècle et non de la révolution, qui s'arrêtaient volontiers à d'Âlem*

* Rsvtm franfaiu, septembre 1849.

bert sans passer à Condorcet, et demeuraient pratiquement fidèles à leurs habitudes d'esprit et à leurs goûts fins d'autrefois, ne se trouvaient pas réellement représentés par la Décade, et se trouvaient chaque matin soulevés et indignés, autant qu'ils pouvaient l'être, par les diatribes et les palinodies du Journal des Débats ou du Mercure. Mademoiselle de Meulan, introduite au Publiciste dès l'origine par l'amitié de M. Suard, y trouva donc

une nuance suffisamment conforme à celle de sa pensée , et un cadre commode à des essais de plus d'un genre. Elle ne tarda pas à y exceller. Durant près de dix ans qu'elle écrivit dans cette feuille sur toutes sortes de sujets , sur la morale , la société, la littérature, les spectacles, les romans, etc., etc., on ne saurait se faire idée, à moins de parcourir les articles mêmes , du taknt varié , de la fécondité et de la justesse origigne qu'elle déploya. Tantôt anonyme , le plus souvent signant de l'initiale P, quelquefois de l'initiale R, ou sous une infinité d'autres , tantôt se répondant par un personnage . emprunté et controversant avec elle-même , at* taquant vivement les Geoffroy, les Fiévée, M. de La Harpe, M. de Bonald, (car elle aimait la polémique et ne s'y épargnait pas)^ reprenant et jugeant, à l'occasion de quelque éloge académiq que ou de quelque réimpression , Yauvenargues,

68 GKITIQUKS £T PORTRAITS.

Boileau, Féneion^Duclos, madame de Sévigné, madame de La Fayette» madame Des Houlières, Ninon , madame Du Chatelet ; ne manquant pas de les venger des soties atteintes \$ caractérisant au passage Colin d'Harle^ille , Beaumarchais, Picard, madame Gottin, madame de Souza; dissertant de l'élégie , ou bien morigénant don* cernent madame de Genlis ; sa verve de raison ne se ralentit point a tant d'emplois , et ne s'égare jamais aux vaines phrases. Elle a dit quelque part de la raison chez Boileau : c(C'était en lui « un organe délicat , prompt , irritable , blessé fc d'un mauvais sens comme une oreille sen?- « sible l'est d'un mauvais son, et se soulevant « comme une partie oflfensée sitôt que quelque « chose venait à la choquer, j» Il y a un peu de C6tte vivacité, de cette vigilance de raison, en mademoiselle de Meula]^ durant la période si active où nous Talions suiwe. Tout

ce côté décile, critique littéraire , polémique philosophique, n'est pas connu autant qu'il le faudrait. Les deux volumes , intitulés *Conseils de Morale*, ont été presque en entier formés de pages extraites ça et là dans ses articles , de débuts piquants et originaux de feuilletons à propos de quelque comédie du temps oubliée mais on a laissé en dehors ses jugements sur les auteurs. En parlant avec un inexprimable intérêt ces feuilles

MADAME GUIZOT. Gq

nombreuses réunies par la piété domestique , il nous est venu le désir qu'un volume encore d'extraits , un volume plus littéraire que les *Conseils de Morale*, et conservant sans façon le cachet primitif, pût «y ajouter et mettre en lumière, ou du moins sauver d'un entier oubli tant de jugements une fois portés avec rectitude et finesse, plus d'un trait précis qu'on devra moins bien redire en parlant des mêmes choses, et plus d'un qu'on ne redira pas.

Les premiers articles que mademoiselle de Mûlan donna au *Puissant* furent recueillis et réimprimés vers 1802 en un petit volume in-12 qui n'a pas été mis en vente. Ils trouvèrent place aussitôt dans un volume des *Mélanges* que publia vers ce temps M. Suard. C'est à cette occasion que madame de Staël , toujours empressée et en frais de bon cœur pour le mérite naissant , écrivait à cet académicien : « J'ai lu avec un plaisir infini plusieurs morceaux de vos *Mélanges* et je n'ai pas besoin de vous dire à quelle distance je trouvais ceux signés P. de tous les autres. Mais dites-moi , je vous prie , si c'est mademoiselle de Menlan qui a écrit le morceau sur Vauvenargues et celui sur le Tfaïbet, les Anglais, etc. C'est tellement supérieur, même à beaucoup d'esprit , dans une femme , que j'ai cru vous y reconnaître. » Ce dut être d'après la réponse.

qu'elle reçut de M. Suard , que madame de Staël écrivit à mademoiselle de Meulan pour lui offrir les sentiments d'une amie et la prier de vouloir bien user d'elle . comme d'un banquier qui lui demandait la préférence. Mademoiselle de Meulan accepta de ces avances tout le parfum bienveillant qui s'en exhalait. Dans ces premiers articles d'elle , il avait été question de madame de Staël. À propos d'une phrase de l'auteur de Malifina , de madame Cottin , qui semblait dénier à son sexe la faculté d'écrire aucun ouvrage philosophique, le critique rappelait l'ouvrage récent de madame de Staël sur la Liuératate ^ et en prenait occasion d'y louer plus d'un passage , de relever plus d'un censeur, et de toucher à son tour quelques points avec une réserve sentie. Madame de Staël, qui y recevait d'ingénieux conseils tels que celui, par exemple, ^être plus sensible au concert qu'au bruit des louanges ^ n'en eut pas moins, comme nous voyons, une^ reconnaissance qui honore son cœur, de même que ces conseils honoraient la raison digne et fine de mademoiselle de Meulan.

Atala était appréciée dans un article par ce critique si intelligent et si mûr au début , avec une admiration tempérée de très judicieuses remarques. Et tout à côté de cet hommage rendu au vrai talent dans les rangs de la cause reli-

MADAMi: GLIZOXi 7I

gêuse , mademoiselle de Meulan remeltait à leur place le citoyen La Harpe et le aVoye/iVauxcelles qui avaient pris sujet d'un article dMle«ur VÉducaion des Filles de Fénelon , pour se livrer, l'un en plein Lycée , Tautre je ne sais oii , à la déclamation d'usage sur \éjanatisme d'irréligion et aux autres lieux-communs qui faisaient explosion alors. Dans une lettre à un ami qu'elle supposait méditant une brochure en faveur des philosophes, elle

lui demande spirituellement pourquoi une brochure? « Est-ce pour prouver tr que Voltaire est un grand poète et Zaïre une <r pièce touchante, ou bien que le mot de phi^ « iosophe n'est pas exactement le synonyme de « septeembriseur? » Et de ce ton de douairière du Marais qu elle affectionne : « La manie de « votre âge , dit-elle en . terminant , est de vou- « loir Êûre entendre la raison aux hommes; « l'expérience du mien enseigne qu'il est plus « sûr de les y laisser revenir ; que le temps les ff ramène d'ordinaire à la raison et k la vérité; tt mais que la raison et la vérité n'ont presque « jamais convaincu personne. » Cet esprit si expérimenté et si sûr, qui débute par où d'autres sages finissent, patience! iipus le verrons se développer avec les ans, d'une étonnante manière, dans lésons de la foi, de l'enthousiasmer et de la tendresse. Ces âmes économes de passion-

et bien conservées ont des retours d'élévatioit et de ehaleulr aux saisons où les autres , d'abord dissipée^, fiKlissent. Les nobles et tardives pas^ sîons leur sortent souvent de dessous la raison profonde, comme le pur froment des derniersgreniers du sage se verse dans la disette et dani^ rtûvev de tous. Ainsi de celle dont nous parlons : elle commence du ton de Dudos, elle finira en se faisant lire Bos&uet. Mais a'anUeipons pas.

Dès les premiers feuillets du Publicisiey à la date de floréal an x;, sous le titre de Pensées détachées s'en trouvent quelques-unes du cachel le plus net, du tour le mieux creusé ,~-trè8 fines à la fois et très étendues, très piquMEites et très générales ; par exemple : « Un mot spirituel « n'a de mérite pour nous que lorsqu'il nou» «: présente une idée que nous n'avions pas con- « eue; et un mot de sensibilité, lorsqu'il nou» « retrace un sentiment que nous avons éprouvé. « C'est la difiîérence d'une nouvelle

connaissance (f à un ancien ami. » Et cette autre : a La gloire «
 ^st le superflu de l'honneur; et, comme toute « autre espèce de
 superflu, celui-là s'acquiert « souvent aux dépens du nécessaire.
 — L'honneur tf est moins sévère que la vertu; la gloire est « plus
 facile à contenter que l'honneur; c'est « c que, plus un homme
 nous éblouit par sa libé-

« rallié^ moins nous songeons à demander s'il a it payé ses
 dettes, j» — Elle entre à tout moment dans le rrai par le para-
 doxal , dans le sensé par le piquant , par la pointe pour ainsi dire
 ; il y a du Sénèque dans cette première allure de son esprit, du Sé-
 nèque avec bien moins d'imagi-^ nation et de couleur , mais avec
 bien plus de sûreté au fond et de justesse : une sorte d'/u<« meur
 y donne Taecent» Elle aime à citer le phi* losophe Lichtenberg.
 Beaucoup de ces feuilletons sont autant de petites œuvres char-
 mantes , faisant jensemble , se répondant Fun à l'auUre par des
 situations qu'elle imagine , par dés cor-respondances qu'elle se
 suggère. Elle sait s'y créer une forme , comme on dit. Mais son
 esprit ne se réservait pas à de certains jours. Bien des pensées
 durables, recueillies dans les Conseils de Morale j ont été dkcer-
 nées et tirées du milieu de quelque article sur un Êide roman ,
 sur un plat vaudeville; elles y naissaient tout à coup comme une
 fleur dans la fente d'un mur ^. Ces nombreuses pensées qui ne se
 contrariaient

1 K Les amours de la jeunesse ont besoin d'un peu de surprise
 ^ comme celles qsi venaient ensuite ont besoin d'un peu d'habi-
 tude. » (i5 thermidor an xiii, à propos d'un roman , JuU de
 Saint' Olmoni,)

«L'amour, la jeunesse, les doux sentiments de la nature,
 offrent bien autant de chances de vie que de mort , autant de

moyens de consolation que de malheur. On ne succombe au regret que lorsqu'il n'existe plus aucun sentiment capable de vous en distraire; et celui qui perd ce

74 CRITIQUES ET POÉTRAITS.

jamais parce qu'elles étaient justes, et qui même, se rejoignaient à une certaine profondeur dans l'esprit de mademoiselle de Meulan, composaient pour elle une vue du monde et de la société plutôt qu'un ensemble philosophique sur l'âme et ses lois. Une femme qui a soutenu avec honneur un nom illustre, madame de Condorcet, de quinze ans environ l'aînée de mademoiselle de Meulan, et qui se rattachait plus directement au monde de la Décade[^] tentait vers cette époque, dans ses Lettres à Cabanis sur la Sympathie, une analyse, à proprement parler philosophique, sur les divers sentiments humains. Dans cet essai trop peu connu, il serait possible de noter quelque trait qui se rapprocherait du genre de mademoiselle de Meulan, celui-ci par exemple, que l'esprit est comme ces instruments qui surchargent et fatiguent la main qui les porte sans en faire usage. » Mais, en général, la méthode est distincte et même opposée. Une certaine passion, comme chez Helvétius, du bonheur universel, une croyance animée au vrai et un zèle de le produire (qui n'était pas encore venu

qu'il aime le mieux, n'en mourra point, « "il aime encore quelque chose. » (13 prairial an xii, à propos d'on conte de madame de Genlis.) ^ « Une femme arrivée au terme de la jeunesse ne doit plus supposer qu'elle puisse avoir commerce avec les passions, fut-ce même pour les vaincre; on sent que sa force doit être dans le calme, et non dans le courage. » (19 avril 1806.)

à mademoiselle de Meulan), émeuvent cette lente analyse , circulent en ces pages abstraites, y mêlent en maint endroit la sensibilité et une sorte d'éloquence qui touche d'autant mieux qu'elle est plus contenue. Que le portrait de l'homme bienveillant et sensible a d'attrait austère ! Et toutes les fois qu'elle a à s'occuper de Famour , avec quelle complaisance grave et triste elle le fait ! et comme cette coupe enchantée qui termine trahit bien l'ir-rémédiable regret jusqu'au sein des spéculations de la sagesse! Madame de Condorcet avait reçu la passion et I« flambeau du xviii^e siècle. Mademoiselle de Meulan n'en avait que le ton, le tour, certaines habitudes de juger et de dire ; la passion, à elle, devait lui venir d'ailleurs.

Il serait agréable a coup sûr , mais trop minutieux et trop long, de relever dans les articles non recueillis de madame Guizot la quantité de droites et fines observations dont elle a marqué chaque auteur. Quoique la critique littéraire ne soit jamais le principal pour elle , elle y a laissé des traces que je regretterais de voir a jamais effacées. Duclos n'a jamais été mieux atteint de tout point que dans un feuilleton du 6 août 1810: Boileau est placé à son vrai degré de supériorité en plusieurs feuilletons de pluviôse an xiii. Elle n'était pas, comme esprit , sans quelque rapport

avec lui, Boileau, sauf la prédominance, en ellev. du côté de moraliste sur le côté littéraire. Elle savait à merveille la littérature anglaise , et en*

possédait les poètes, les philosophes ; on la pourrait rapprocher elle-même d'Addison et de Johnson, ces grands critiques-moralistes. Je trouve, en juillet et août 1789, des articles d'elle sur Colin d'Harle ville ; elle dislingue en son talelil deux époques diverses séparées par la révolution^ Tune marquée par des suc-

cès , l'autre par àe\$ revers; dans cette dernière. Colin , très firap-
pé du bouleveraement des mœurs, essaya de les peindre et y
échoua : « Car, dit-elle, ce n'était point « la société que Colin
d'Harleville était destiné a tr peindre ; ses observations portent
plutôt an (c dedans qu'au dehors de lui-même; il peint « ce qu'il a
senti plutôt que ce qu'il a vu , etc. » Le nom de Colin d'Harlevillé
restera dans l'histoirç littéraire, et oh courrait risque, en
igno«rant ce jugement d'un coup d'œil si sûr , de voir et de dire
moins juste a son sujet. On réimprimait et on publiait alors, vers
1806, chez Léopold CoUin , une quantité de lettres du dix-sep-
tième et du commencement du dix-huitième siècle , de mademoi-
selle de Montpensier, de Ninon, de madame de Coulanges, de
mademoiselle De Launay, etc. ; mademoiselle de Meulan en parle
comme l'eût fait une d'entre elles , comme une

de leurs conlemporaines , un peu tardive. Elle

* dit de madame Des Houlières : « Ses idylles n'ont

fc peut-être d'autre défaut que de vouloir absolu-

« ment être des idylles.... Elle a mis de l'esprit

< partout, et des fleurs où elle a pu. » — « Le ta-

< lenf de madame Cottin ne permet guère de le t juger, dit-
elle, que lorsque les émotions qu'elle « a fait naître sont passées,
et ces émotions do- « rent long-temps. » — Elle dit du style de
madame de Genlis qn^U est toujours bien et jamais mieux ^.
Avec tant de qualités délicates et ingénieuses qui faisaient d'elle
une dernière héritière de madame de Lambert , elle avait des.
qualités fortes; la polémique ne l'effrayait pas; les coups qu'elle y
portait, dans sa politesse railleuse,

1 Dans le compte-rendu de Valmanaeh des Muses de l'an xix (1806), mademoiselle de Meulan distiogae et cite, au long une idylle intitulée Gtyeère, et signée Bdranger, dont elle trouve le ton naturel et l'idée touchante. Il est piquant que le premier éloge donné au talent de Béranger (car ce ne peut être que lui) vienne de ce côté.. Voici l'idylle citée dans l'article :

UN VIEILLARD..

Jeune fille au riant visage ,

Que cherchaites-tu sous cet ombrage ?

UNE JEUNE FILLE.

Des fleurs pour orner mes cheveux.

Je me rends au prochain village Avec le printemps et les jeux.

Bergères, bergers amoureux , Vont danser sur l'herbe nouvelle ;

78 CRITIQUES ET PORTRAITS.

étaient plus rudes que ceux que le poète attribue à Herminie, Que de fois elle s'en est plu à rabattre, avec gaieté et malice , la cuisinière de Geoffroy et consorts , même sur le latin qu'elle savait un peu! Mais sa plus mémorable querelle, et qui mériterait d'être reproduite , fut celle qu'elle soutint en vendémiaire et brumaire anxieuse contre M. de Fionald. L'auteur de la Législation primitive avait démontré au long dans le Mercure^ selon la méthode des esprits violents ou paradoxaux voués aux thèses absolues , qu'il y avait nécessité d'être athée pour quiconque n'était pas chrétien et catholique. Mademoiselle de Meulan, sous le masque du Dispu-

teur, releva le raisonnement opiniâtre avec un persiflage amer et sensé : « Il faut bien se disputer, monsieur : sans

Glycère est sans doute avfct eax , De ce hameau c'est la plus belle ; Je veux l'efTacara leurs yeux.

Voyez ces fleurs, c'est un présage...

LE VIEILLARD

Là repose , jeune étrangère , La plus belle de ce hameau.

Ces fleurs pour effacer Glycère , Tu les cueilles sur son tombeau !

MADAME <;UIZOT, 79

*« cela, la vie a beau être courte » elle serait en « yérité trop longue... C'est un trésor pour moi ^ que votre raisonnement contre le déisme.. « « Quoi ! monsieur ; la vérité nécessairement dans a Vun ou Vautre extrême ! et cela parce ^Wune « même proposition ne peut être plus ou moins € vraie J eïc. » Un défenseur officieux de M. de Bonald intervint pendant la querelle, et, dans des lettres adressées au PubUdste^ essaya de pallier le paradoxe de son ami , et aussi d'inculper le ton de raillerie dont avait usé le Disputeur. C'est alors que celui-ci répondit au tout par une dernière et vigoureuse lettre qui s'élève à des accents éloquents. Après avoir cité ce mot d'un ancien, que toute pensée qui ne peut supporter l'épreuve de la plaisanterie est au. moins suspecte^ après avoir rappelé Pascal sur la Grâce ^ Boileau sur VAm^our de Dieu^ et M. de La Harpe lui-même plaisantant les

Théophile Anthropes, mademoiselle de Meulan renvoie à ses adversaires le reproche du danger qu'ils croyaient voir pour les idées religieuses en ces prises à partie trop vives : « Vous traitez dans les journaux ce que « vous ne voulez pas qu'on traite à la manière « des journaux!... Vous y parlez de la religion ! « Qui ne peut en parler comme vous?... Un « homme pourra être l'opprobre de la littérature « et se constituer le soutien de la religion ; et les

80 CRITIQUES ET PÉNALITÉS.

« amis de la religion applaudiront; et il semblera « que, trop heureuse qu'on lui trouve des défenseurs, on l'abandonne aux mains qui daignent la servir!... Non, monsieur; vous réserverez à « des discussions, qui ne sont pas faites pour la multitude, des asiles plus inviolables, des voix plus incorruptibles... etc.; » et toute la fin de la lettre. Ainsi le combat allait bien à cette âme; elle naissait à la passion sérieuse du vrai, à la chaleur de la raison.

Il était difficile qu'on ne parlât pas beaucoup dans le monde des articles de mademoiselle de Meulan, et qu'on n'en parlât pas en divers sens. Un talent si élevé, une franchise de plume si à l'aise en chaque sujet, n'éveillaient pas toujours une bienveillance très sincère. On ne pouvait refuser l'estime à l'écrivain, on se rejetait sur les convenances particulières à la personne. Ces amis qu'on a dans le malheur et qu'elle a si bien relevés, ces amis de Job, en tout temps les mêmes, la plaignaient assez haut de cette nécessité où elle était, femme et ainsi née, d'écrire des feuilletons, surtout des feuilletons de théâtre. Ennuyée de cette compassion maligne, elle y répondit admirablement, le 18 décembre 1807, par une lettre d'une femme journaliste à un ami :

«c On « censure donc mes feuilletons, mon ami, c'est « en vérité leur faire bien de l'honneur ; mais la

MADAME GUIZOT. Si

fc criliqie s'étend, dites-vous, jusque sur moi, •« sur lé parti que j'ai pris d'écrireidans un jour- ^ nal , et surtout d'y rendre compte des nou-

« yeautés théâtrales Ce i%proche que l'on

tr m€ fait , c'est donc que je suis femme , car tr ce ne peut être de ce que je suis journaliste. « Ceuxde mes censeurs qui me connaissent savent; « trop bien pourquoi je le suis. Mais ne crain^ « draient-ils pas d'avohr un reproche K se faire « à eux-mêmes, si, par une opinion légèrement « énpnée , ils parvenaient a m'ôter ou du moins « a me rendre plus dijBScile le courage dont j'ai « f pu avoir besoin» pour sacrifier à ce que je re- ^ gardais comme un devoir, des convenances que 4c mon éducation et mes habitudes m'avaient ap- « pris à respecter. Je les connais, vous le savez, « mon amîj ces convenances , qui font du rôle « de journaliste le plus bizarre peut-être que « pût dhoisir une femme, si' elle pouvait l'adop- ^ ter par choix... Oh! je vous assure qu'il ne \leur par||t pas, a vos amis, si ridicule qu'à « moi , car ils ne l'ont pas vu de si près. S'ils « connaissaient comme mol les graves intérêts * ^ qu'il faut ménager , les importantes considéra- « tions dont il faut s'occuper, et les risibles griefs « auxquels il faut répondre, et les hommagtis « bien plus risibles qu'il faut recevoir, et tout ce « tracas de petites passions dont. la solitude d'une iv. • • 6

« femme n'empêche pas que le bruit ne par- « vienne ju8f|u'à elle; s'ils voyaient au milieu de « tout cela un travail sans attrait

pour Tesprît « et sans dédomnftigement pour Tamour-prôpre, ^ alors je leur permettrai de dire ce qu'ils en « pensent, et de penser^ si cela leur convenait, « que je l'ai entrepris pour mon plaisir .«-^Qu'ils V ne songent pourtant pas à m'en plaindre, cela « serait aussi déraisonnable que de m'en blâmer :

Ce qae J'ai fait , AbneT) j'ai cru le devoir faire ; ^

« je le crois encore et ne vois pas de raiison pour « pi'àffliger maintenant des inconvénient» que « j'ai prévus d'abord sans m'en effrayeh Vous « savez avec quelle joie je m'y suis soumise v ^t •r dans quelle espérance ; vous m'avez peut'^être tr vue même les envisager avec quelque fierté, « en prenant une résolution dont cesinconvé- « nients faisaient le seul mérite. Eh bien ! rien « n'est changé; pourquoi mes sentiments lèse- «r raient-ils? etc., etc. j »' Voilà bieu la femnie saintement pénétrée des idéesi de devoir et de ' travail , telle que la*société nouvelle de plus en plus la réclame , telle que madame Gtiizot sera toute sa vie; sortie dessalons oisifs et polis du xpn^ siècle, et l'exemple de la femme forte, sen-)\$ée, appliquée, dans le premier rang de la classe moyenne.

•

C'est dans le cours de cette longue collaboration au Publicisie^ qu'eut lieu un incident sou- 'vent raconté, presque romanesque, autant du moins^ qu'il ^tait posiûble entre personnes d'ordre et d'intelligence, et qui eut des conséquences souveraines sur la destinée de mademoiselle de Meulan. Au mois de mars 1807, soua le coup de nouvelles douleurs domestiques, et dans un grand* dérangement de santé, elle se vit forcée d'interrompre an moment son travail; mais une lettre arrive, qui lui ^ofire des articles qu'on tacliera de rendre dignes d'elle durant tou{ le temps de l'interruption. L'auteur de la lettre non signée, et des articles

qu'après quelque première difficulté , elle agréa avec reconnaissance , était M« Guizot. Très jeune , obscur encore , il avait entendu parler a M.. Suard de mademoiselle de Meulan, de sa situation, et il avait écrit. On trouve en effet, dans lePUBLICISTE de ces mois, un certain nombre d'articles de mélanges, de littérature et de théâtre, signés F. Cette circonstance singulière lia bientôt ces deux esprits éminents, beaucoup plus que le rapport assez inégal des âges et même le désaccord des opinions ne l'eussent probablement permis sans cela. M. Guizot arrivait dans le monde avec des convictions philosophiques et religieuses, très prononcées , et qui avaient quelque chose alors de la rigueur absolue-

84 CRITIQUES ET PORTAITS.

lue de la jeunesse. Hostile au XVIII^e siècle et à son scepticisme, plus qu'à la révolution dont il acceptait les résultats , sauf à les interpréter et à les modifier, il rencontrait une disposition assez contraire chez mademoiselle de Meulan. Celle-ci , de plus, avait un peu pour idée , nous l'avons vu , « que le temps seul ramène les hommes à la Vraie raison et à la vérité; mais que la raison et la vérité n'ont presque jamais convaincu personne.» Elle disait encore que « la raison , par malheur, « n'est faite que pour les gens raisonnables. » Le jeune homme, sorti de Nîmes et de Genève, ayant gardé des ferveurs du calvinisme une croyance de christianisme unitaire et une sorte d'enthousiasme rationnel , se sentait le devoir et le besoin d'aller à un bout, d'y pousser les autres , de convaincre, de faire preuve au-dehors de cette pensée avant tout influente et active. En un mot, en se rencontrant tout d'abord,, mademoiselle de Meulan et lui, à une grande élévation d'idées, ils y arrivaient partis d'origines intellectuelles diverses et

presque contraires. Il est bien vrai que, durant^ ces années de long et sérieux travail , mademoiselle de Meulan avait de plus en , plus appris k se vouer au vrai , à le croire,utile, a le défendre, à se passionner au moins indirectement pour lui , en cherchant querelle k toute erreur, et aussi k régler chaque acte de sa vie

MADAME GDIZOT. 85

sévère par l'enpire, déjà religieux, de la volonté et de la raison. Ce ne fut pourtant pas le moin-

, dre triomphe de Tesprit de M. Guizot que de conquérir, d'échauffer par degrés à ses convielions, à ses espérances , et de renouveler enfin , e#se l'associant , cet autre esprit déjà fait, auquel long-temps le cadre de M. Suard avait suffi, et qui semblait avoir atteint sa maturité naturelle dans une originalité piquante.

Au reste , en voyant ce qu'il donna , on coû^ durait ce que lui-même^ il reçut. On ne conquiert y on n'occupe si intimement un esprit de la force de mademoiselle de Meulan , qu'en modifiant le sien propre et en l'assouplissant sur bien des points. Dans ces sortes d'actions réciproques, chacun même tour à tour semble avoir triomphé selon qu'on examine l'autre. Et ici , tout en gardant la direction dans l'influence, l'esprit victorieux dut subir et ressentir une part essentielle dans le détail , en diminution d'idées absolues, en connaissance précoce du monde et manie-ment de la société et des hommes.

Le maria^ge n'eut lieu qu'en avril 1 81 2. A partir de ce temps , une seconde époque, celle dans laquelle elle est plus connue , commence pour

' madame Guizot. La chaleur des affections se fortifie pn elle de l'ardeur des convictions , et ce double feu^ moins brillant qu'échauffant , va jus-

86 CRITiQUES ET PORTRAITS..

qu'au bout animer et nourrir s^ années de sérieux bonheur. Ce n'est plus k uji moraliste de la fin du xviii® siècle que nous aurons affaire, c'est k un écrivain de l'ère nouvelle et laborieuse, à une mère attentive et enseignante, qui sait les épreuves et qui prépare des hommes ; à un philosophe vertueux occupé de faire sentir en chaque ordre Taccord du droit et du devoir, de l'examen et de la foi, de la règle et delà liberté. Sa forme sera moins vive que par le passé, moins incisivement paradoxale, moins insouciant avec légère ironie. Le sentiment continu du réel, du vrai, du bien , dominera et dirigera en tout jpoint Fingénieux. Avec des principes fixes et élevés , tout d'elle tendra désormais à un but pratique. Elle préluda en cette voie , dès après son mariage, par des articles, contes et dialogues, insérés dans les Annales de f Éducation y recueil qu'avait fondé M. Guizot , et que les événements de 1814 interrompirent. Elle publia vers ce temps les Enfans , contes, premior ouvrage auquel elle attacha son nom , guidée par un sentiment de responsabilité morale. Elle reprit en 1821 cette suite de travaux, naturellement suspendue durant les premières années politiques de son mari , elle les reprit par zèle du bien et par honorable nécessité domestique , et Ton eut successivement Raoul et Victor ou PÉcoUer

MADAlkfE GUIZOX. 87*

(1821); les WoMwawor Contes (1823), les Let^ ires de FamieUe sur H Éducation, son véritable monument (1826); une Fa-

mille ne parut qu'en f 828 9 après sa mort. Dans tous, ces ouvrages (les Lettres de Famille exceptées, qu'il faut considérer à part), une invention heureuse « réalisée, attachante, où Tauteur ne perce jamais, revêt un sens excellent. Celle qui, JI vingt-cinq ans, avait débuté par «le faire personne dun certain^ âge ou même douairière du Marais^ entre non moins exactement, à mesure qu'elle viçilUt, dans les divers personnages de ce petit mondç de dix a quatorze ans, en y apportant une morale saine, la morale évangélique, éternelle, qui s'y proportionne sans s'y rapetisser. <c Son idée favorite, son idée chérie, est-il dit dans' la préface à' une Famille, c'était que la même éducation morale peut et doit s'appliquer à toutes les CK^nditions; que, sous l'empire dei /circonstances extérieures les plus diverses, dans la in-jiuvaise et dans la bonne fortune, au sein d'une destinée petite ou grande, monotone on agitée, l'homme peut atteindre, l'enfant peut çtre amené k un développement intérieur à peu près semblable, à la même rectitude, la même délicatesse, la même élévation dans les sentiments et dans les pensées; que l'âme humaine enfin porte en elle de quoi suffire à toutes les-

chances, à toutes les combinaisons de la con-^ dition humaine, et qu'il ne s'agit que de lui ré-* vèler le secret de ses forces, et de lui en enseigner l'emploi, j» Gomment^madame Guizot, de raison un peu ironique, d'habitudes d'esprit unpeu dédaigneuses qu'elle était, se Irouva-t-elle conduite si vite et si directement à cette idée plénière de yéritable démocratie humaine? Comment en fit-elle l'inspiration unique et vive de tous ses ouvrages qui suivirent? Elle était devenue mère. Son sentiment filial avait été très ardent, très pieux; son amour maternel fut a^idelà de tout, comme d'une persotme mariée tard, s'attachant d'une force sans pareille à un fils qu'elle n'avait pas espéré, et sur lequel, selon

l'heureuse expression d'un père, elle a laissé toute son empreinte
 K Ses ouvrages sur l'éducation furent donc à ses yeux un acte
 d'amour et de devoir maternel; dans la préface des Lettres de Fa-
 mille elle n'a pu se contenir sur ce cher intérêt, comme elle
 l'appelle. Avant d'être mère, elle travaillait, elle écrivait pour
 soutenir sa mère, mais c'était tout. Elle pouvait douter de l'action
 de la vérité et de la raison parmi le monde ; elle voyait le mal , le
 ridicule , la sottise, et n'espérait guère. Une fois mère, elle conçut
 le besoin de croire à l'avenir meilleur ,.

. Elle a été ici: avide depuis dans la fleur de la jeunesse.

^ HADAMARD CUIZOT. Sg

à l'homme perfectible , aux vertus des générations contempo-
 raines de son enfant. Elle comptait médiocrement sur l'homme ,
 elle ne vit de moyen de l'améliorer que par l'enfance et se mit à
 l'œuvre sans plus tarder. Ceux qui ne sont ni mère ni père , et qui
 n'ont pas la foi pure et simple du catéchisme, s'ils savent un peu
 le monde et la vie , arrivés à trente ans, sont bien embarrassés
 souvent en face de l'enfance. Que lui dire, à cet être charmant et
 rieur, mais ayant le germe des défauts déjà? Comment l'initier
 par degrés à la vie, l'éclairer sans le troubler, le laisser heureux
 sans le tromper? On fait alors, si l'on est sensible , comme Gray
 qui , revoyant le collège d'Eton et les jeux des générations fo-
 lâtres, se dit après avoir souri d'abord à leurs ébats et se les être
 décrits complaisamment :

Hélas ! déduit la bergerie ,

Agneaux déjà marqués du feu ,.

La troupe , de plaisir, s'écrie '

Sans regarder la fin du jeu.

Courant à si longue haleinée ,

Ils n*ont pas vu la Destinée

Se tapir au rayin profond.

Oti ! dites-leur la suite amère ,

Lot de tout être né de^ttère ;

Homme, dites-leur ce quMIs sont !

Faut-il en effet vous le dire ,

Enfants t faut-il les dénombrer • ^

90 CRITIQUES ET PORTaAlİS.

Ces maiux , ces vautours de délire Que chaque cœur sait engendrer ?

Notre enfonce aussitôt passée , Au seuil riqjastice glacée Fait révolter un Jeune sang; Refus muet, dédain suprême , Pnio Tai-greur qu'en marchant on sème , Hélas ! que peuti^tre on ressent !

Chacun souffre ; nn cri lamentable Dit partout l*homme malheureux/ L*homme de bien pour son semblable , Et les égoïstes pour eux.

Ce fruit aride des années , Qu'à nos seules tempes fanées Un œil Jaloux découvrirait ; Ce fond de misère et de cendre , Enfants, faut-il donc vons Tappreadiet En fant-ii garder le sçret ?

Le bonheur s'enfuit assez vite ; Le mal assez tôt est venu ; S'il est vrai que nul ne Vévîte , Assez tôt vous l'aurez connu.

Jouez , jouez , Ames éclosent »

Croyez au sourire des choses Qu'un matin d'or vient empourprer 1 Dans l'avenir à tort on creuse; Quand la sagesse est doolourense.

Il est plus sage d'ignorer.

Mais| du moment qu'on n'est plus, comme Gray, un célibataire mélancolique et sensible, du moment qu'on est père, qu'on est mère surtout,

; MADAME GUIZOT. QI

on ne s'enC lient pas à ces vagues craintes , à ce quiétisme désolé. On est à la fois plus intéressé h la vigilance et plus accessible à l'espérance que cela. On sent que beaucoup de ces nuages d'épouvante, que l'imagination de loin assemble à plaisir, s'évanouissent dans le détail et à mesure qu'on aborde chaque sentier. Madame Guizot, qui» en toutes choses, était une nature opposée au vague inquiet et au rêveur, l'ennemie de ce qui n'aboutit pas et de tout fantôme , eut un souci dès qu'elle fut mère, et elle alla droit à la difficulté qui se posait. Elle avait cru l'homme inimaginable, la raison un heureux hasard et presque un don ; elle avait écrit , avec une raillerie ingénieuse » sur l'Utilité des bonnes raisons. Elle voulut alors répondre à sa prévention antérieure, se réfuter en abordant l'oeuvre à la racine , par le seul endroit corrigible et sensible de l'humanité, par l'enfance; et tout le reste de sa vie d'intelligence fut voué au développement et à l'application de cette pensée salutaire.

Mademoiselle de Meulan avait eu fréquemment l'occasion d'écrire quelques pages sur l'éducation et d'essayer ses idées à ce sujet. Dès 1802, nous trouvons un article d'elle k propos d'une réimpression du petit traité de Fénelon ; elle y disait : cf Les préceptes sur l'éducation i^'ont toujours paru la chose du monde la plus ii^ertaine< L'ap-

plication des principes varie si souvent, les règles sont sujettes à tant d'exceptions, qu'un traité de ce genre ne saurait être trop court, parce qu'on ne peut le faire assez long ni le composer d'idées assez générales p*our qu'il soit susceptible de s'adapter à toutes les idées particulières. » Sous forme de lettres d'une belle 'mère à son gendre (thermidor an XIII), elle avait parlé du plus ou moins de convenance de l'éducation publique pour les femmes, et s'était prononcée contre, avec un sens parfait, mais avec beaucoup de gaieté aussi ou plutôt de piquant , et de son ton le plus dégagé d'alors. Dès la première des Let^ très de Famille j que le ton est autre, lorsque madame d'Attilly ouvre son cœur qui se fond^ dit-elle , de tendresse à regarder ses enfants! Le mordant se fait jour encore par places, par points , comme quand il s'agit de l'oncle de Revey, qui, en se mettant à son vsrhist, prétend qu'on est toujours éleifé. Mais le fond est en entier sérieux, ce qui n'empêche pas la finesse de bien des traits de s'y détacher. Pour bien juger un tel livre , surtout d'utilité et d'application , il faudrait avoir autorité, expérience, et s'être, formé ses propres idée^eur le sujet. « Le moment « des réformes politiques est celui des plans d'é- «) ducation , n a dit une femme spirituelle et généreuse, madame de Rémusat, qui elle-même a

payé sa dette utile avec charme. Depuis Emile, en effet, les plans d'éducation n'ont pas manqué; ils ont redoublé dans ces derniers temps, ou du moins les plaintes contre l'éducation et la situation particulièrement des femmes, se sont renouvelées avec une vivacité bruyante. Du milieu de tant de déclamations vaines, où figurent pourtant ça et là quelques difficultés considérables et des griefs réels, le livre de madame Guizot, qui embrasse l'éducation tout entière, celle de l'homme comme celle de la femme ^ offre une sorte de transaction probe et mâle entre les idées anciennes et le progrès nouveau. Ce que j'appelle transaction n'était à ses yeux que la vérité même dans son ménagement humain nécessaire, mais sur sa base inébranlable. Les lettres xii et xiii ^ c^une grande beauté philosophique, démontrent les principes de conscience et de raison sur lesquels elle fonde le devoir, et expliquent comment tout son soin est de faire sfpparaître et se dessiner par degrés la règle à la r^son^de l'enfant, pour qu'il y dirige librement de bonne heure, et dans les proportions de son existence, sa jeune volonté. — Faire régner de bonne heure autour de ces jeunes esprits une atmosphère morale, où ils se dirigent par le goût du bien, les faire gens de bien le plus tôt possible, c'est là son but, son effort, et, à moins de

94 CRITIQUES ET POETRAITS.

préjugés très contraires, on lui accorde ^ en Tentendant, qu'elle a et qu'elle indique les vrais moyens de réussir. Il est certain du moins que, dans la plupart des cas, quand l'enfant est bien né, comme on dit, quand il ne recèle pas en lui de faculté trop excentrique ou de passion trop obstinée qui déjoue, le bon résultat doit s'obtenir d'après les soins qu'elle fait prendre. Au reste, la raison de madame Guizot, qui a pied dans le fait même,

admet, pressent les cas d'insuffisance et en avertit : « Je le vois plus clairement chaque jour, dit madame d'Âtilly, la jeunesse est de tous les âges de la vie celui que l'enfance nous révèle le moins ; une influence indépendante du caractère la domine avec un empire contre lequel on peut d'avance lui donner des forces, mais sans prévoir de quelle manière elle aura à s'en servir. » Madame Guizot relève en un endroit une assertion de mistress Hannah More sur la nature déjà corrompue des enfants, et elle la combat. En ce point notez-le*, madame Guizot est fermement du siècle, de la philosophie, de l'expérience qui examine, va jusqu'au bout et ne se rend pas ; elle ne fait intervenir aucun élément mystérieux et irrationnel dans l'éducation. C'est par là qu'il la faut distinguer assez essentiellement de madame Necker de Saussure, cet autre auteur excellent, et avec laquelle elle s'est ren-

contrée d'ailleurs sur tant de détails, comme madame Necker elle-même se plaît à le faire remarquer en maint endroit de son second volume. Elle tient une sorte de milieu entre Jean-Jacques et madame Necker, à la fois pratique comme Jean-Jacques ne l'est pas, et rationaliste comme madame Necker de Saussure ne croit pas qu'il suffise de Tête. Au tome second, les lettres XLIX et suivantes, traitent à fond, dans une admirable mesure, toute la question si délicate, si embarrassante, de l'éducation religieuse à donner aux enfants. Si la manière de voir de madame Guizot ne peut atteindre ni satisfaire ceux qui ont précédemment une opinion très arrêtée, de pure foi et rangée à la tradition rigoureuse, elle a cet avantage de répondre, de s'adapter à toutes les autres opinions et situations plus ou moins mêlées qui sont l'ordinaire de la société actuelle, et d'offrir un résultat praticable à madame Mallarmé comme à madame de Lassay. A

un endroit de cette discussion , le nom et l'autorité de Turgot sont invoqués, et l'on sent comment les prédilections de l'auteur reviennent encore et s'appuient par un bout au XVIII^e siècle, mais relevées et agrandies. Le livre de madame Guizot restera après V^emile^e marquant en cette voie le progrès de la raison saine , modérée et rectifiée de nos temps , sur le génie hasardeux ,

comme en politique la Démocratie de M. de Tocqueville^e est un progrès sur le Contrat social. Essentiel à méditer, comme conseil , dans toute éducation qui voudra préparer des hommes solides à notre pénible société moderne , ce livre renferme encore, en manière d'exposition , les plus belles pages morales, les plus sincères et les plus convaincues , qu'à côté de quelques pages de M. Jouffroy, les doctrines du rationalisme spiritualiste aient inspirées à la philosophie de notre époque.

Jusqu'à quel point, indépendamment de ses travaux personnels, madame Guizot prenait-elle part à ceux de son mari, à tant d'honorables publications accessoires dont il accompagnait son œuvre historique fondamentale, et dans lesquelles, à partir de la traduction de Gibbon, elle put être en effet son premier auxiliaire. Qu'il nous suffise de savoir qu'elle avait épousé tous ses intérêts, ses labeurs studieux comme ses convictions , et n'essayons pas de discerner ce qu'elle a aimé à confondre. Son bonheur fut grand : sa sensibilité qui s'accroissait avec les années, déchaînait le privilège des mœurs sévères ! le lui faisait de plus en plus chérir, et , je dirai presque , regretter. Cette sensibilité de qui elle avait dit si délibérément dans sa jeunesse : (^ La sensibilité épargne à plus de maux qu'elle n'en donne, car elle de-

« truit d'un coup les chagrins de Pégotisme ^ de « la vanité , de l'ennui, de l'oisiveté, etc. , » cette sensibilité à qui elle dut tant de

pures délices , fiit-elle toujours pour elle une source inaltérable ; et, en avançant vers la fin, ne devint-elle pas» elle , raison si forte et si sûre ; une âme douloureuse aussi? Sa santé altérée; au milieu de tant d'accords profonds et vertueux , le désaccord enfin prononcé des âges; ses vœux secrets (une fois sa fin entrevue) pour le bonheur du fils et de l'époux, avec une autre qu'elle, avec une autre elle-même ; il y eut là sans doute de quoi attendrir et passionner sa situation dernière plus qu'elle ne l'aurait osé concevoir autrefois pour les années de sa jeunesse. Son rajeunissement exquis d'impression se développait en mille sens et se portait sur toutes choses. EHe n'avait guère jamais voyagé , à part quelque tournée en Languedoc et dans le midi, où M. Guizot l'avait conduite en 1814; elle n'avait que peu habité et peu vu la oampagne ; mais elle en jouissait dans ses dernières saisons, comme quelqu'un qui, forcé de vivre aux bougies, n'aurait aimé que la verdure et les champs. Le moindre petit arbre de Fassy et du bois de Boulogne lui causait une fraîcheur d'émotion vivifiante.

Elle n'a pourtant jamais décrit la nature. De tout temps elle a moins songé à décrire , à pein-

IY. 1 '

g8 CRITIQUES ET PORTRAITS.

dre-<:e qu'elle senlait , qu'à exprimer ce qu'elle peMait. Elle n'aimait pas l'art avant tout, et voyait le fond plutôt que la forme , préférant la pensée moderne à la beauté antique. Son idée ingénieuse» et trop vraie peut-*être , était même que la sensibilité ne passe si bien dans les œuvres de l'art qu'en se détournant un peu de la vie. Je lis dans un morceau d'elle (47 juillet 1810) : « Notre

flambeau s' allume au feu du sentiment^ a dit le poète de la Mé-
tomanie, et je croirai bien qu'on peut en effet regarder la sensibili-
té comme l'aliment de la poésie; mais c'est lorsqu'elle n'est pas
employée à autre chose» et que, tout entière au service du poète
» elle sert à éveiller son imagination , non à l'absorber. Il faut
sans doute qu'un poète soit sensible » je ne sais s'il est bon qu'il
soit touché; » et elle continue, réfutant ou interprétant le vers de
Boileau sur l'élégie. Cette idée qu'elle avait de l'espèce d'illusion ,
ou même de mensonge ;, inhérent à l'art» ne l'empêchait pas,
vers la fin» d'être extraordinairement émue » et au-delà du degré
où l'on en jouit » de certaines représentations ou lectures» et de
n'en pouvoir supporter l'effet. Personne de réalité» de pratique et
d'épreuves, elle ne se prêtait pas volontiers à la mise en oeuvre
de la douleur» et ne se laissait pas contenir et bercer dans l'idéale
région. M. de Ré-

HADAME GUIZOT. 99

Misat a cité d'elle ce pathétique aveu (1821) : « L'effet des
oeuvres de l'art doit être tel qu'au^ une idée de réalité ne s'y
joigne; car, dès qu'elle y pénètre , l'impression en est troublée et
devient bientôt insupportable. Voilà pourquoi je ne puis plus sou-
tenir au spectacle, ou dans les romans, ou dans les poèmes, sous
les noms de Tancrède, ou de Zaïre, ou d'Othello, ou de Delphine,
n'importe , la vue des grandes douleurs de l'âme ou de la desti-
née. En fait de bonheur et de . malheur ^ ma vie a été si pleine ,
si vive , que je ne puis , sans que la main me tremble , toucher à
quelqu'une de ses profondeurs. La réalité perce pour moi tous les
voiles dont l'art peut s'envelopper; mon imagination, une fois
ébranlée, y arrive du premier bond. 11 n'y a depuis longtemps
que la* musique qui ait produit sur moi , dans TAgnesCy l'effet

attaché en général aux œuvres de Fart. Je n'avais pu supporter le finale de Roméo et Juliette; celui de Vjignese seul m'a &it pleurer sans me déchirer le cœur. »

Est-ce par l'effet d'un choix sympathique et de quelque prédilection , qu'elle se clonna , vers la fin, à traiter ce sujet d'Héloïse <et d'Abeilard , cil la passion traverse et pénètre raustém^é , où l'abbesse savante , qui a des soupirs de Sapho , les exprime souvent en des traits de Sénèque ?

Cet essai 9 auquel s'attachait sa plume sérieuse , e[^]t si bien mené jusqu'au milieu, a été interrompu par la mort.

. . Du moins, si la sensibilité de madame Guizot se subtilisait, s'endolorissait, pour ainsi dire, de plus en plus, sa religion en s'étendant 4Gi'eut jamais de ces inquiétudes qui, trop souvent, l'accompagnent au sein de& âmes tendres ou graves. Née catholique , atteinte de bonne heure par rindiÉfÉrence qu'on respirait dans l'atmosphère du siècle , revenue , après des doutes qui ne furent jamais hostiles ni systématiques , à un déisme chrétien très fervent , à une véritable piété, elle s'y reposa, elle s'y apaisa. Lés abîmes de la grâce , du sakit , ne la troublèrent point en s'ouvrant aux bords de sa voie. Elle avait confiance. La prière , comme un entretien avec l'Etre tout-puissant et bon, la fortifiait, la consolait. Un jour, peu après son retour de Plombières, où elle avait en vain cherché quelque soulagement , comme la conversation , près d'elle , s'était engagée et roulait depuis quelque temps sur la question de savoir si l'individualité persiste, après ia mort ou si l'âme s'absorbe dans le grand Etre , elle sortit de son abattement déjà extrême, et, d'une voix par degrés raffermie, résumant les diverses opinions, elle conclut avec

MADAME GUIZOT. IOL

vivacité et certitude pour la persistance del'âme individuelle au sein de Dieu ^ . Le l^" août 1827, au terme de sa lente maladie, à dix heures du matin , elle pria son mari de lui faire quelque bonne lecture ; il lui lut une lettre de Fénelon pour une personne malade, et, l'ayant finie /il passa à un sermon de Bossuet sur l'immortalité de rame : pendant qu'il lisait, elle expira. On l'ensevelit, comme elle l'avait désiré, selon le rit de l'église réformée à laquelle appartient son mari , et dont les cérémonies funèbres ne contrarient pas cette croyance simple qu'elle avait. Personne de vérité jusqu'au bout , elle ne voulut mêler , même aux devoirs qui suivent la mort , rien de facticis et de convenu , rien que de conforme à l'intime pensée.

Elle avait un goût vif pour la conversation j elle l'aimait, non pour y briller , mais par mouvement et exercice d'intelligence. On l'y pouvait trouver un peu rude d'abord ; sa raison inquisitwe^ comme elle dit quelque part, cherchait le fond des sujets. Mais l'intérêt y gagnait, les idées naissaient en abondance , et , sans y viser, elle exerçait grande action autour d'elle. Que dire encore, quand on n'a pas eu l'honneur de la connaître personnellement , de cette femme

* Voir article du Globe, 7 août 1827, de M. de Guizard.

d^intelligence » de sagacité , de mérite prefcmd' et de yertUy qui, entre les femmes du temps, n'a eu que madame de Staël' supérieure à elle, supérieure , non par la pensée , mais seulement par quelques dons ? Le sentiment qu'elle inspire est tel que les termes d'estime et de respect peuvent seuls le rendre , et que c'est presque un manquement envers elle, toujours occupée d'être et si

peu de paraître , que de venir prononcer a son sujet les mots d'avenir et de gloire.

16 mai 1836.

•mmmmm

A L'ÉTRANGER

Il arrive assez fréquemment de l'étranger des diatribes fort vives contre notre littérature actuelle, nos drames, nos romans, etc. , etc. En réponse à l'admiration , a la bienveillance enthousiaste avec laquelle nous avons accueilli ses derniers grands hommes, l'Angleterre , en particulier, découronnée comme elle l'est aujourd'hui de ses plus beaux noms littéraires , se montre -d'une sévérité singulière contre la France , qui, seule pourtant, depuis la disparition des

Goethe , des Schiller , des Byron et des Scott , continue d'offrir une riche succession de poètes, et une variété renaissante de talents. Comme ce n'est pas du tout ici une défense systématique ni patriotique que nous prétendons faire, nous laissons dès l'abord le chapitre des drames qui » d'ailleurs , composés la plupart pour les yeux ,. sont plus dans le cas d'être jugés aune première vue, même par des étrangers qui ne feraient que passer. Mais un article du Quarterly Review^ reproduit par la Reivue britannique avec une certaine emphase et des réserves qui sont un peu' là pour la forme (car elle-même a souvent exprimé pour son compte des opinions analogues), intente contre toute notre littérature actuelle un procès criminel dans de tels termes , qu'il

est impossible aux gens d'humble sens et de goût ^ dont notre pays n'a pas jusqu'ici manqué , de taire Timpresign qu'ils reçoivent de semblables diatribes importées de l'étranger , lorsque toutes les distinctions à faire , toutes les proportions à noter entre les talents et les œuvres, sont bouleversées et confondues dans un flot d'injures que l'encre du traducteur épaisait encore. ^

C'est une question sur laquelle il y a lieu au moins de douter que celle de la compétence des étrangers à juger une littérature lout-a-fait contemporaine , surtout quand cette littérature est

DES JUGEMENTS A L'ÉTRANGER. 105

là française. A moins d'y être préparés par des voyages , par un long séjour et toutes sortes de renseignements qui équivalent à une naturaUsation, que peuvent dire ces étrangers sinon que d'approchant plus ou moins et de provisoire? Certes , au xvm^e siècle , je n'aurais pas récusé comme juges très compétents Bolingbroke , Horace Walpole, Hume ou Grimm. Mais ils con* naissaient la France et la bonne compagnie d'alors, autrement que pour avoir passé six mois en Touraine, comme a fait peut-être l'auteur de l'artide. Je m'en remettrais encore très volontiers à des juges comme Mackintosh, esprits sages, subtils, prompts, et bien introduits, bien pourvus, dès leur débuts de l'indispensable cicérone. On a vu pourtant des natures d'élite plus réfractaires malgré un long séjour. M. Wil. de Schlegel, cet illustre critique, a toujours été assez injuste ,. et, malgré les années qu'il a vécu ici, toujours assez mal informé à notre égard. Pour moi , j'oserai le dire , quant à ce qui est tout-à-fait contemporain et d'hier, et qui demande une comparaison attentive, éveillée et de détail , un étranger , quelque instruit et sensé % qu'il soit , ne peut , demeurant absent , porter qu'un jugement approximatif, incomplet, re-

latif, et, pour parler dans le style en usage sous Louis XIV , qu'un jugement grossier^ comme le

ferait le plus reculé des provinciaux qui voudrait être au fait de la littérature de la capitale. Les plus grandes intelligences n'échappent pas à cet inconvénient. Goethe , si sagace et si ouvert à* toutes les impressions qu'il ait été , jugeait un peu de travers et d'une façon très subtile notre jeune littérature contemporaine ; il y avait man^ que de proportion dans ses jugements ; ce qu'il pensait et disait Ik-dessus au tempjs du Globe^ pouvait être précieux pour le faire connaître , lui , mais non pour nous faire connaître , nous« Il était d'un goût incertain» équivoque, en ce qui nousu concernait ; et nos destinées littéraires ne dépendaient nullement de ses oracles. Le grand critique Tieck a fait, il y a quelque temps, une sortie contre notre littérature actuelle ; il n'y tenait compte que des excès, et l'anathème portait a faux. Pour juger une littérature contemporaine , surtout quand c'est la française , il faut être là, observer les nuances, distinguer les rangs, dégager l'original de l'imitateur, séparer le délicat et le fin d'avec le déclamatoire, noter le rôle qui souvent se mêle vite à Tinspi* # ration d'abord vraie ; il faut discerner cela noi^ seulement d'auteur k auteujc, mais jusqu'au sein d'un même talent ; de loin, il n'y a qu'à renoncer.

L'article du Quarterly Review peut être bon ,

suffisant, relativement à l'Angleterre ; c'est une . mesure d^hygiène morale, je dirai presque de police locale. On nous croit malades , pestiférés : on fait défense k toute personne saine et bien pensante de nous lire; à la bonne heure! Faites la police chez vous, messieurs ; vous avez bien commencé par Byron, Shélley, par Godwin, pat plusieurs de vos vrais poètes et de vos grands

hommes^ que votre prudence a mis à l'index ; ce serait trop d'exigence à nous de nous plaindre. L'auteur de cet article courroucé peut, et même doit être un homme fort instruit , de sens, scho- / ar distingué, sachant le grec, l'histoire, les langues. Son article, pour nous autres Français, est tout simplement.... (le mot à HnintelUgent rendrait faiblement ma pensée) , et il offre une confusion en tout point, qui doit nous rendre très humbles et un peu sceptiques dans les jugements que nous portons des littératures auxquelles nous n'avons pas assisté, même quand nous avons les pièces en main et que nous les avons compulsées soigneusement.

La filiation que l'auteur commence par établir entre les romanciers actuels et ceux du siècle^ dernier est toute factice. M. de Balzac n'émane aucunement de Jean-Jacques. Crébillon fils n'a jamais eu, au xvi^e siècle, l'influence régnante que l'auteur lui attribue ; sa vogue ne fut jamais

de la gloire , et resta toujours très secondaire* : En parlant des romans du siècle passé , l'auteur oublie trop que > sur le pied dont il le prend 9 il n'aurait pas manqué alors, s'il avait vécu', de confondre ce qu'il veut bien séparer aujourd'hui» GU'Blas lui-même, a jamais consacré, a. dû un peu scandaliser en son temps les puritains d'outre-Manche et les évêques-théologiens, s'ils l'ont seulement entr'ouvert. Dieu sait avec quelle horreur on parlait alors de Voltaire dans les honnêtes familles d'Angleterre , de Voltaire que l'auteur oppose à Jean - Jacques , comme un homme de génie à un fou. Tout ce tableau qu'on nous donne du xviii^e siècle est faux , chargé , noirci par la passion politique , et tendant à faire ressortir notre enfer actuel , qui , selon l'auteur , en est venu.

Sa manière de commencer le procès qu'il nousintente par l'examen sérieux et appliqué de Paul, de Kock , doit faire sourire les gens de talent qu'il inculpe, et d'un sourire plus fin et plus malicieux que l'auteur ne voudrait assurément , s'il savait sa méprise : mais il faut l'y laisser. En ^causant quelquefois avec des étrangers d'esprit nouvellement débarqués et tout affamés de nos illustres , cela va assez bien d'abord Lamartine, Béranger ce n'est pas trop de confusion allons Puis, tout d'un coup, à la.

]>ES JUGEMENTS A L'ÉTRANGER. IO9

troisième ou quatrième question , Fauteur chéri

qu'ils ont au fond du cœur échappe « Et

Paul de 'Koek ! » s'écrient-iis. On a bien de la peine à leur expliquer que ce n'est plus du tout la même chose , qu'il peut bien avoir son mérite, qu'il l'a probablement, mais qu'on ne sait pas au juste , qu'on ne l'a pas lu. L'auteur anglais ne s'est donc pas heureusement orienté en commençant; il aime, en lisant, le pêle-mêle ; il y a un peu de béotisme dans son début; comme il est fier et rude, ce n'est pas nous qui essaierons de le ramener et de lui indiquer les sentiers plus sûrs , moins à portée, de son regard : Heu 16quid is immisi fonùbus aprum !

M. Hugo , qu'il introduit très naïvement après Paul de Kock , est tout d'abord dénoncé, pour %K Notre-'Dame ^ comme un disciple de Scott, comme un plagiaire de Quentin Durward. Scott a été lu, admiré, aimé, et, si l'on ose dire, compris ici de telle sorte, qu'on n'est pas suspect quand on lui refuse une part de plus. Non, la Notre-Dame de Paris ne ressemble pas à un roman de Walter-Scott. L'auteur anglais s'est laissé prendre à une couple de scènes où figure Louis XI. L'inspiration fondamentale

de Notre[^] Dame[^] qui est la cathédrale, appartient en original a M. Hugo , et né pouvait être exécutée que par un écrivain de ce style. Mais style[^] qu'est-

i 10 CRITIQUES ET PORTRAITS,

ce cela? Nous n'expliquerons pas à l'auteur anglais quel cas nous faisons de M. Hugo sous cet aspect. De loin, et d'une langue a l'autre, on n'y regarde pas de si près ; on ne va qu'au gros du roman, ce qui contribue à faire > en propres termes, un jugement fort grossier[^] comme j'ai remarqué déjà qu'on le disait fort poliment sous Louis XIV.

Une femme célèbre qui , en arrivant a la gloire, a été si indignement accueillie de toutes sortes d'injures qu'elle se doit à elle-même (pour le dire en passant) de redoubler de respect quand elle prononce certains noms illustres de son sexe; cette femme, qui ne le cède à aucun homme en talent , n'échappe pas à la prise de l'auteur an^{*} glais. U cherche ridiculement et en grammairien commentateur Torigine de son nom emprunté; il lui conteste son titre (fort réel) et ses armoiries (auxquelles elle ne tient guère) ; et cette légèreté railleuse, cette convenance de ton, ont vraiment leur prix et toute leur délicatesse , on le sent, de la part d'un auteur qui vient nous prêcher le décorum. Les parties contestables et critiquables de ce talent supérieur sont confondues avec ses pages les plus charmantes. Les -œuvres les plus suaves et les plus chastes de sa plume ont passé , chez l'auteur anglais qui nous lisait en masse [^] dans une même bouchée, pour

ik[^]

ainsi dire, que les plus fortes; Lwinia n'a fait ^u'un seul morceau avec Leone Leoni. Pour prendre une comparaison tout-a*fait à la portée d'un respectable scholar , comme nous aimons à supposer qu'est l'auteur, c'est un peu , qu'il le ' sache bien, comme s'il avait avalé, aans s'en douter, Ânacréon dans Archiloque. IncUana et Valeniine tombent frappées du même coup que Léliay laquelle est livrée net au bourreau. M. de Vigny doit se féliciter d'avoir échappé , tant par ses drames que par ses romans, productions d'un talent ai rare et si fin , à cette critique quelque peu cyclopéenne. L'auteur anglais a fait du moins 9k M. de Balzac la grâce insigne de discerner son Eugénie Grandet d'avec le Père. Goriot .

Quant à la question des respects dus au ma-

riage, et des atteintes qu'un illustre auteur y aurait portées par ses écrits , et des conséquences, sociales que l'écrivain anglais y rattache , c'est un point qui vient d'être traité , et par l'auteur même inculpé, contre un adversaire français; trop distingué , trop capable et trop courtois , dans des termes trop parfaitement convenables et dignes ^, pour que je prétende^m'en mêler. Ce sont Ik matières graves et discrètes, auxquelles d'ailleurs la défense , selon moi , nuirait presque

* Revue deParist ag mai i836, réponse de George Sand à M. Nisard.

112 CRITIQUES ET POKTKÂts.

autant que l'attaque , si cette défense se prolongeait et devenait une thèse opposée a une autre thèse. Que la littérature actuelle soit assez pea prude , qu'elle aime les exceptions , les cas sin* guliers , les situations scabreuses ou violentes^ je ne le nie-

rai pas , et je lui souhaiterai un peu plus de tempérance, au nom de la morale sans doute , mais aussi au nom du goût. Le goût , il faut bien le dire , n'est pas tout-à-fait la même chose que la morale, bien qu'il n'y soit pas op* posé. La morale, établie d'une façon stricte, peut être quelquefois en méfiance du goût et le ' faire taire ; si difficile et si dédaigneux qu'il soit , elle est moins étendue et moins élastique que lui. Quand une personne de principes et de croyance religieuse me parle contre un certain genre littéraire au nom de sa conscience, je m'incline et ne discute pas ; c'est de sa part un motif supérieur qui interdit un danger, un écueil ; il n'y a pas de comparaison à faire entre les avantages gracieux qu'on pourrait réclamer , et les inconvénients funestes qu'elle y croit voir. Quand Racine fut convaincu de la doctrine de , INicole , il cessa de Êdre des tragédies. C'était le parti le plus sûr. Devant saint Paul, Anacréon et Horace n'existent pas; la ceinture de Vénus est k quitter pour l'austère cordon. Mais la société n'en est pas là , et, dans la discussion pré-

DES JUGEMENTS A L'ÉTRANGER. li5

«sente , lorsqu'en prenant le parli sévère , on se tient simplement à la morale du monde , à ce qu'on appelle êtr^ honnête homme, à la morale qui admet la comédie et la tragédie , Tartufe et Phèdre^ et la ceinture de Vénus et les jardins d'Armide, oh! alors le goût peut intervenir en son' nom et faire valoir ses motifs. Or , depuis qu'il y a des sociétés civilisées., des littératures polies, ces littératures, soit «ur le théâtre, soit dans les poésies lyriques , soit dans les autres genres d'imagination,* ont vécu sur des exceptions pathétiques, passionnées, criminelles souvent , sur des amours , des séductions , des faiblesses, et les œuvres qu'on admire le plus parmi les hommes sont celles qui ont triomphé dans

la forme et l'expression , dans un certain charme qui y respire 5 dans une certaine moralité qui résulte autant de la beauté de la production que de la conclusion expresse , ou qui même est quel* quefois en sens contraire de cette conclusion littérale qu'on y pourrait voir. Cette beauté , il faut en convenir, cette harmonie de contours et de composition , qui peut ifé^vev jusqu'à un certain point les désordres du fond , nos écrivains modernes , si éclatants dans le détail , ne l'ont guère ^ et c'est la peut-être ce t}u'il faudrait leur demander plutôt qu'une moralité directe que l'art véritable n'a jamais cherchée et qu'il IV. 8

Il4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

fuirait , j'en suis sûr , obstinément , sitôt qu'on la lui afficherait avec solennité. Le mariage, entre autres choses esseûtietles dans la "vie , est de celles qui se respectent d'autant plus qu'on en parle moins et qu'on les prêche moins. Qu'oit en jouisse, qu'on y trouve avec veftii le bon^ heur, mais toute inspiration n'est pas là. Dafis Tétat de démocratie ou plutôt de classe moyenne oii nous allons de plus en plus , il y a i^ti écueil» un faux idéal toutrk-fait à éviter pour Fart et pour le goût. Qu'on s'imagine une littérature quri serait de nature à satisfaire à première vue, bon Dieu ! les susceptibilités moralistes d'outre-mer, les ménages vertueux, mais étroits, de toutes les provinces, ou encore la majorité d'une chambre des députés (je demande pardon atout ce que cette majorité renferme de membres individuellement spirituels) : le jour où il y aura une telle littérature, claire, évidente, bien dé« duite, bien moralisante, n'offrant incontestablement que d'honnêtes tableaux , ce jotir-'lk hi société aura gagné beaucoup en tout autre point que le goût. C^tté espèce de littérature , qui sera un symptôme de tant d'autres prospérités et de tant de. mérites

désirables, adviendr[^], nous l'espérons; mais il devra y avoir à côté une littérature un peu moins à l'usage de ces bons et honnêtes esprits étrangers , de cette' majorité

DES JUC[^]EIJ[^]Ît» A t'Èfttk[^]mi. 115

de classe moyenne, de chtiâibre des dépu* tés, etc., etc.; il y aura totijouïs une littérature plus en quête des exceptions , des idées avancées et encore paradoxales , des sentiments profonds, orageux, tourmentants, dits poétiques et romanesques! Heureuse cette littérature à là fois plus démocratique et plu[^] aristocratique , ' plus raffinée et plus audacieuse, tùùini ràoyenne en un txiot, si elle n'est[^]pas jetée hot[^] de toute beauté et de tout calme d'exécution [^] hors d'un certain bon selis îndispeiisabie au géiiiie et de ceHaine[^] don-dhione éternelles de l'art, pat* la pruderie, l'honnêteté exemplaire et les prétentions établies de l'autre littératu^fe ! AiijouM'hui nous n'en sommes pas là. Toutefois, au bruit de la réaction morale qui semble depuis queltjue temps s'organiser , et à laquelle l'article reproduit par la Revue britannique vient ptêter stt grosse Toix , nous concevotis qu'il y ait de quoi niетtre hdt-s des gon[^]ls «une littérature, même tan pcU pldé patiente que ne l'est la nôtre. L'article en question est , dans son genre , une manière de grossièreté qui vaut (en fait d'offense au goût et à là yraié décence) tout ce qu'il impute k cette littérature un[^]peu/relâchée. Si l'article était resté là où il a paru i c'est-à-dire hors de Fraiicè, nous l'y aurions laissé à l'usage des préjugés tories et des ' vanités littéraires nationales qu'il caresse ; mais ,

146 CRITIQUES BT PORTRAITS.

puisqu'on a jugé k propos de nous le reproduire en France comme une pièce qui a quelque in[^]térêt et quelque gravité , il

nous a été naturel d'en dire notre avis. Au reste , un seul ouvrage où un sentiment vrai, une situation touchante >' une idée digne d'être méditée , apparaîtraient sous des formes qui auraient attrait et fraîcheur y> servirait plus la cause du goût et de la morale dé* licate que toutes ces discussions et récriminations, stériles que, pour cette raison, nous nous hâtons de clore. Ceci soit dit sans faire bon marché pour notre nation de cette faculté de vraie cri* tique qu'elle a toujours possédée, et dont elle n'est pas si dénuée aujourd'hui. C'est en France encore (que les rei^iewers étrangers daignent le croire) que les ouvrages qu'on lui reproche de faire naître sont le plus promptement, le plus finement critiqués, raillés, sinon par écrit tous les jours, partout ailleurs, en causant, au coin d'une rue ou d'un salon, dans la moindre rencontre de gens qui à demi-mot s'entendent. Athènes enfin n'est pas si anéantie qu'on s'en vante là-bas : elle existe , je ne dis pas à l'Académie tous les jours, ni dans le gros des journaux^ mais, bien qu'éparse, c'est un plaisir de plus de la savoir là et de la retrouver. Que si l'auteur de l'article ou autres de son bord me demandaient où se dérobent par hasard ces coins

DES JUGEMENTS À L'ÉTRANGER. II⁷

d'Athènes, je me garderais bien de le leur dire. Quand des gens comme ceux-là surviennent en tumulte , il faudrait avant tout , si l'on était sage, se tenir coi dans le plus petit des buissons de l'Hy mette, leur abandonnant à discrétion toute la Réotie et même tout le Péloponèse.

15 Juin 1836.

LA BRDTERK .

Vers 1687, année où parut le livre des Caractères¹ le siècle de Louis XIV arrivait à ce qu'on peut appeler sa troisième période ; les grandes Œuvres qui avaient illustré son débat et sa plus brillante période étaient accomplies ; les grands auteurs vivaient « à la fin de la plupart, mais se reposaient. On peut distinguer, en effet, comme trois siècles dans cette littérature glorieuse. Le premier, celui de Louis XIV ne fit que, donner net que prêter plus ou moins sa faveur.

LA BRUYÈRE. 1^{er} IQ

lui vint toute formée de l'époque précédente; j'y range les poètes et écrivains nés de 1690 à 1626 ou même avant 1620, La Rochefoucauld, Pascal, Molière et La Fontaine, madame de Sévigné. La maturité de ces écrivains répond ou au commencement ou aux plus belles années du règne auquel on les rapporte, mais elle se produisait en vertu d'une force et d'une nourriture antérieures. Une seconde génération très distincte et propre au règne même de Louis XIV, celle de laquelle on voit Boileau (dit l'Ucine)² et qui peut nommer encore Fléchier, Sourdalquep³, etc.» tous écrivains ou poètes, fut née à dater de 1639, et ils débutèrent dans le monde au plus tôt vers le mariage du jeune roi. Boileau et Racine avaient à peu près terminé leur œuvre à cette date de 1657 ils étaient tout occupés de leurs fonctions d'historiographe. Heureusement, Racine allait être tiré de son service de 1650 années par madame de Maintenon⁴ qui régnait pleinement par son génie en ce lieu du grand règne, et sa vieillesse commençante lui devait longtemps encore soutenir et relever la majesté. C'était donc un admirable moment que cette fin d'été radieuse, pour une produc-

tion nouvelle de mûrs et brillants esprits. La Bruyère et Fénelon parurent et achevèrent,, par des grâces imprévues » la beauté

CRITIQUES ET CONTRAITS.

d'un tableau qui se calmait sensiblement et auquel il devenait d'autant plus difficile de rien ajouter. L'air qui circulait dans les esprits, si Ton peut ainsi dire, était alors d'une merveilleuse sérénité. La chaleur modérée de tant de nobles œuvres , l'épuration continue qui s'en était suivie, la constance enfin des astres et de là saison, avaient amené l'atmosphère des esprits à un état tellement limpide et lumineux , que, dit prochain beau livre qui saurait naître-, pas un mot inmanquablement ne serait perdu, Opas une pensée ne resterait dans l'ombre, et que tout naîtrait dans son Trai jour. Conjoncture unique ! éclaircissement & favorable en même temps que redoutable à toute pensée ! car combien il faudra de netteté et de justesse dans la nouveauté et la profondeur ! La Bruyère en triompha Vers les mêmes années , * ce qui devait nourrir à sa naissance et composer l'aimable génie de Fénelon était également disposé et comme pétri de toutes parts} mais la fortune et le caractère de La Bruyère ont quelque chose de plus singulier.

On ne sait rien ou presque rien de la vie de La Bruyère, et cette obscurité ajoute, comme on l'a remarqué, à l'effet de son livre, et, oh peut dire , au bonheur piquant de sa destinée. S'il n'y a pas une seule ligne de son livre unique qui, depuis le premier instant de la publication ,

ne soit venue et restée en lumière, il n'y a pas, en revanche, un détail particulier de l'auteur qui soit bien connu* Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre , et le visage

de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé-. Jean de La Bruyère était né dans un village proche Dourdan , en 1639, disent les uns; en 1644, disent les autres et D'Olivet le premier, qui le fait mourir à cinquante-deux ans (1696). En adoptant cette date de 1644 , La Bruyère aurait eu vingt ans quand parut *Andromaque* ; ainsi tous les fruits successifs de ces riches années mûrirent pour lui et furent le mets de sa jeunesse; il essayait, sans se hâter, la chaleur féconde de ces soleils. Nul tourment, nulle ennuie. Que d'années d'étude ou de loisir durant lesquelles il dut se borner à lire avec douceur et réflexion , allant au fond des choses et attendant! Il résulte d'une note écrite vers 1720, par le père Bougerel ou par le père Le Long , dans des mémoires particuliers qui se trouvaient à la bibliothèque de l'Oratoire, que La Bruyère a été de cette congrégation . Cela veut-il dire qu'il y (ut simplement élevé ou qu'il y fut engagé quelque temps? Sa première relation avec Bossuet se rattache peut-être à cette circonstance. Quoi

^ Histoire manuscrite de l'Oratoire , par Adry, aux Archives de Rouen.

qu'il en soit y il venait d'acheter une charge de* trésorier de France à Caen lorsque Bossuet, qu'il invitait on ne sait d'où, l'appela près de M. le Dauphin pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres avec mille écus de pension.

D'Olivet qui est malheureusement trop bref sur le célèbre auteur, mais dont j'ai parlé ailleurs. nous dit en des termes essentiels : « On le représente comme un homme qui avait « une âme si paisible avec ses amis et des loisirs, faisant

unhop choix des uns et des « autres; ne cherchant ni ^e fiiyant le plaisir ; i|^ujoars disposé à une joie modeste , et ingé- « nienx à la fiiire naître ; poli dans ses manières « et sage dans ses discours; craignant toute aorte « d'ambition, même celle de montrer de Tesff prit. » Le témoignage de l'académicien se troirre confirmé d'une manière frappante par celui de Saint-^Simon qui insiste , avec l'auiorité d'un témoin non suspect d^indulgence , précisément sur ces mêmes qualités . de bon goût et de sagesse :n Le public, ditâl, perdt bientôt après « (1fio6) un homme ilIniAre par son . esprit, jpar « SQn style et par la connaissance des hommee; ff je veux dire La Bruyère, qui mourut d'app- «(plexie a Versailles., après avoir surpassé Théo-

LA BKtJTÉRE. 120

« phratte en travaillant d'après lui et avoir peint «* lei iioitoies de notre temps dans ses nouveaux « Carmçtères d'une manière inimitable. C'4|ait n d'ailliecivs un fort honnête homme, de très « honne compagnie, simple, sans rien de pédant ff et £m1 ^sintéressé. Je Favais asses connu pour «le regretter et les ouvrages que son âge et sa « aanié pouvaient faire espérer de lui. » Boileau se montrait un peu plus difficile en fait de ton et de manème que le duc dé Saint-Simon , quand iléermit a Racine, 19 mai 1687: « Maximilien r (pourqtici câ sobriquet de MarimUi^^) m'est « venu voir & Aiiteuil et m'a lu qudque chose de « Btm-Théepkrcme . C'est un fort honnête homme f k qnt U ne manqueroit rien si la nature Tayaîf^ « fidt aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du ir reste 9 il a de Tesprit, du savoir et du mérite.» Noua reviendrone sur ee jugement de Boileau r La ft^uyère était déjà un peu à ses yeux un homme des générations nouvelles, un de ceux en qui volontiers l'on trouve que l'envie d'avoir de Pespnt

après nous, et autrement que nous, est pfaib grande qu'il ne faudrait.

Ce même Saint-Simon, qui regrettait La Bruyère, et qui avait plus d'une fois causé avec lui , nous peint ^ maison de Condé et M. le Duc en particulier, l'élève du« philosophe, en de^^ traits qui réfléchissent sur l'existence intérieure

de celui-ci. A propos de la mort de M. le Duc , 1710, il nous dit avec ce feu qui mêle tout, et quSHTait tout voir à la fois : « Il était d'un jaune r livide, l'air presque toujours furieux^ mais en « tout temps si fier , û audacieux, qu'on atait « peine à s'accoutumer à lui. Il avait de Pesprit , « de la lecture , des restes d'une excellente édu- « cation (je le crois bien)^ de la politesse et des « grâces même quand il voulait , mais il totilàil

« très rarement Sa férocité était extrême, et

« se montrait en tout. C'était une meule toujours (c en Tair , qui faisait fuir devant elle , et dont ff ses amis n'étaient jamais en sûreté , tantôt par « des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face, etc. » À l'année 1697, il raconte comment, tenant les États* de Bourgogne à Dijon à la place deM. le Prince son père, M. le Duc y donna un grand exemple de l'amitié des princes et une bonne leçon à ceux qui la recherchent. Ayant un soir, en effet, poussé San teuil de vin de Champagne, il trouva plaisant de verser sa tabatière de tabac d'Espagne dans un grand verre de Vin et le lui oflk*it à boire ; le pauvre Théodas si naïf^ si ingénu, si bon convive et plein de verve et de bons mots, mourut dans d'affreux vomissements. Tel était le petit-fils du grand Condé et l'élève de La Bruyère. Déjà le poète Sarrasin était mort autrefois sous le bâton

d'tin Conti dont il était secrétaire. A la manière énergique dont Saint-Simon nous parle de cette race des Gondés, on Toit comment par degrés en elle le héros en viendra à n'être plus que quelque chose tenant du chasseur ou du sanglier. Du temps de La Bruyère , Tesprit y conservait une grande part; car, comme dit encore Saint- Simon, de Santeuil , cr M . le Prince Tavait presque « toujours à Chantilly quand il y allait ; M. le Duc « le mettait de toutes ses parties j c'était de toute « la maison de Con dé à qui l'aimait le mieux, et « des assauts continuels avec lui de pièces d'es- « r prit en prose et en vers, et de toutes sortes d'a- « musements, de badinages et de plaisanteries. » Là Bruyère dut tirer un fruit inappréciable , comme observateur, d'être initié de près à cette &mille si remarquable alors par ce mélange d'heureux dons, d'urbanité brillante , de férocité et de débauche. Toutes ses remarques sur les héros et les enfants des dieux naissent de la; il y a toujours dissimulé l'amertume : « Les Enfants ff des Dieux, pour ainsi dire, se tirent des règles « de la nature et en sont comme l'exception. Ils M n'attendent presque rien du temps et des anr née^. Le mérite chez eux devance l'âge.] Ils « naissent instruits , et ils sont^ plus tôt des c hommes parfaits que le commun des hommes « ne sort de l'enfance. « Au chapitre des Grands,

i26 CRITIQUES «f PORTRAITS.

il s'est échappé à dire ce qu'il avait dû penser si souvent : « L'avantage des Grands sur les autres « biwnies est immense par un endroit : j^ leur (c cède leur bonne chère ^ leurs riches atneli- blcH « ments, leurs chiens^ leurs chevaux, leurs èi»« « ges, leurs nains , leurs fous et leurs flatteurs.; «r mais je leur envié le bon-

heur d'avoir k leur « service des gens qui les égalent par le oÉWt
 et « par l'esprit, et qui les passent quelquefois, n Les réflexions
 inévitables, que le scandale dea mœurs princières lui inspirait,
 n^étaient paé per-» dues, on peut le croire, et ressortaient
 mo^jr^n-* nant détour : « Il y a des misères sur la iérté quf « sai-
 sissent le cœur : il manque à quelques^Uhsr «: jusqu'aux ali-
 ments 3 ils redoutent l'hiVéi'; lia «r appréhendent de Tivre. L'on
 mange àillètrâ «r des fruits précoces; Ton force la terre et là «
 saisons, pour fournir a sa délicatesse. Dé sitn- ^ pies bourgeois,
 seulement k cause qu'ils étaient « riches, ont eu l'audace d'avalier
 en un seul « morceau la nourriture décent familles. Tienne « qui
 pourra contre de si grandes extrémités^ je « me jette et me réfugie
 dans la médiocrité. * Les simples bourgeois viennent là bien à
 propos pour endosser le reproche , mais je ne répondrais pas que
 la pensée ne fiit écrite un soir en rentrant d'un de ces soupers de
 demi-dieux, où M. le Duc poussait de Champagne Santeuil.

LA BRUTÈftl. 127

La Bruyère, qui aimait là lecture des anciens, eut un jour l'idée
 de traduire TKéophraste , et il penaa à glisser à la suite et à là fa-
 veur de saMra^ dttctîon (quelquei-unes de ses propices ré-
 flexions sur les mœurs modernes* Cette traduction de Théo-
 phraste n'était-elle pour lui qu'un prétexte ou fiit-elle vraiment
 l'occasion déterminante et le premier dessein principal? On pen-
 cherait phitôj; pour cette supposition moindre, en Yojant la fo-
 role de l'édition dans laquelle parurent d'à* IK>rd les Caractères j
 et combien^Théophraste y occupe une grande place* La Bruyère
 était très pénétré de cette idée , par laquelle il ouvre son premier
 chapitre , que tout est du et que Ton vient trop tard après plus de
 sept mille ans qu'A y a des hommes j et qui pensent. 11 se déc^e

de l'avis que nous avons vu de nos jours partagé par Courier, lire et relire sans cesse les anciens, les traduire si l'on peut, et Jies imiter quelquefois : « On ne saurait en écrivant rencontrer le par-
« faut, et, s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation. » ■ Aux anciens, La Bruyère ajoute les habiles d'entre les modernes comme ayant enlevé à leurs successeurs tardifs le meilleur et le plus beau. C'est dans cette disposition qu'il commence à glaner, et chaque épi, chaque grain qu'il croit digne, il le range devant nous. La pensée du difficile, du dur et du parfait Fœcupe

128 Critiques et portraits.

visiblement, et atteste avec gravité, dans chacune de ses paroles, l'heure solennelle du siècle où il écrit. Ce n'était plus l'heure des coups d'essai. Presque tous ceux qui avaient porté les granils coups vivaient. Molière était mort; long-temps après Pascal, La Rochefoucauld avait disparu; mais tous les autres restaient là rangés. • Quels noms ! quel auditoire auguste, consommé, déjà un peu sombre de front, et un peu silencieux ! Dans son discours à l'Académie, La Bruyère lui-même les a énumérés en face ; il les avait passés en revue dans ses veilles bien des fois auparavant. Et ces Grands, rapides connaisseurs de l'esprit ! et Chantilly, écuyer des maîtres ouvriers ! et ce. Roi, retiré dans son boudoir, qui le domine tout ! quels juges, pour qui, sur la fièvre du grand tournoi, s'en vient aussi demander la gloire ! La Bruyère a tout prévu, et il ose. Usait la mesure qu'il faut tenir et le point où il faut frapper. Modeste et sûr, il s'avance ; pas un effort en vain, pas un mot de perdu ! du premier coup, sa place qui ne le cède à aucune autre est gagnée. Ceux qui, par une certaine disposition trop rare de l'esprit et du cœur, sont en effet comme

il dit , de se Uvrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage
^ ceux-lk éprouvent une émotion, d'eux seuls concevable, en ou-
vrant la petite édition in-lî, d'un seul volumç, année

LA BRUYÈRE. 12Q

1688, de trois cent soixante pages en fort gros caractères , des-
quelles Théophraste, avec le discours préliminaire , occupe cent
quarante-neuf, et en songeant que , sauf les perfectionnements
réek et nombreux que reçurent les éditions suivantes » tout La
Bruyère est déjà là.

Plustard , à partir de la troisième édition, La Bruyère ajouta
successiTement «t beaucoup k cbacim de ses seize chapitres. Des
pensées qu'il av^it peut-être gardées en portefeuille dans sa pre-
mière circonspection , des ridicules que son livre même fit lever
devant lui , des originaux qui d'eux-mêmes se livrèrent , enri-
chirent et ac çomplirent de mille façons le chef-d-œuvre. La pre-
mière édition renferme surtout incomparablement moins de por-
traits que tes suivantes. L'excitation et l'irritation de la publicité
les fit naître sous la plume de l'auteur , qui avait principalement
songé d'abord à des réflexions et re-* marques morales , «'ap-
puyant même à ce sujet du titre dePrwerbes donné au livre de Sa-
lomon. Les Caractères ont singulièrement gagné aux additions :
mais on voit mieux quel fut le dessein naturel, l'origine simple du
livre et, si j'ose dire , son accident heureux , dans cette première
et plus courte forme.

En le faisant naître en 1W4, La Bruyère avait quarante-trois
ans en 87. /Ses habitudes IV. 9

étaient prises , sa vie réglée ; il n'y changea rien^ La gloire soudaine qui lui vint ne l'éblouit pas ; il y avait songé de longue main , l'avait retournée en tous sens, et savait fort bien qu'il aurait pu ne point l'avoir et ne pas valoir moins pour cela. Il avait dit dès sa première édition : « ^ Combien « d'hommes admirables et qui avaient de très « beaux génies sont morts sans qu'on en « t « parlé! Combien vivent encore dont on ne « parle point et dont on ne parlera jamais ! » Loué, attaqué, recherché, il se trouva seulement peut-être un peu moins heureux après qu'avant son succès, et regretta sans doute à certains jours d'avoir livré au public une si grande part de son secret. Les imitateurs qui lui survinrent de tous côtés, les abbés de Yilliers, les abbés de Bellegarde (en attendant les Brillon, ÂUéaume et autres, qu'il ne connut pas et que les Hol* landais ne surent jamais bien distinguer de lui), ces auteurs nés copistes qui s'attachent à tout succès comme les mouches aux mets délicats, ces Trublets d'alors, durent par moments lui causer de l'impatience : on a cru que son conseil a un auteur né copiste (chap . desOui^rages de VEsprîi)^ qui ne se trouvait pas dans les premières éditions, s'adressait à cet honnête abbé de Yilliers. Reçu à l'Académie le 15 juin 1693, époque où il y avait déjà eu en France sept éditions des

LA BRUYÈRE. 131

Caractères , La Bruyère mourut subitement d'apoplexie en 1696 et disparut ainsi en pleine gloire , ayant que les biographes et commentateurs eussent avisé encore à Tapprocher, à le saisir dans sa condition modeste et à noter ses réponses ^ . On lit dans la note manuscrite de la bibliothèque de l'Oratoire , citée par Âdry , « que madame' la marquise de Belleforière , de cr qui il

était fort l'ami, pourrait donner quelques « mémoires sur sa vie et son caractère. » Cette madame de Belleforière n'a rien dit et n'a probablement pas été interrogée. Vieille en 1720, date de la note manuscrite, était-elle une de ces personnes dont La Bruyère, au chapitre du Cœur, devait avoir l'idée présente quand il disait: « 11 y a quelquefois dans le cours de la « vie de si chers plaisirs et de si tendres engage- « ments que Ton nous défend, qu'il est naturel « de désirer du moins qu'ils fussent permis : de « si grands charmes ne peuvent être surpassés « que par celui de savoir y renoncer par vertu.»

1 II paraît qu'une première fois, en 1691, et sans le solliciter, La Bruyère avait obtenu sept voix pour l'Académie par le bon office de Bussy, dont ainsi la chatouilleuse prudence, il est permis de le croire, prenait les devants et se mettait en mesure avec l'auteur des Caractères, On a le mot de remerciement que lui adressa La Bruyère [J.Vouveties Lettres de Bussy-Rabutin, tome VU). C'est même la seule lettre qu'on ait de lui, avec un autre petit billet agréablement grondeur à Santeuil[^] imprimé sans aucun soin dans le Sanioliana, [^].

iSa CRITIQUE ET PORTRAITS.

Était-elle celle-là même qui lui faisait penser ce mot d'une délicatesse qui va à la grandeur? « L'on peut être touché de certaines beautés si imparfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se « borne à les voir et à leur parler[^]. »

Il y a moyen, avec un peu de complaisance, de reconstruire et de rêver plus d'une sorte de vie cachée pour La Bruyère, d'après quelquesunes de ses pensées qui recèlent toute une destinée et, comme il semble, tout un roman enseveli. A la manière dont il

parle de l'amitié , de ce goût qu'elle a et auquel ne peui[^]ent atteindre ceux qui sont nés médiocres y on croirait qu'il a renoncé pour elle a l'amour ; et, à la façon dont il pose certaines questions ravissantes, on jurerait qu'il a eu assez l'expérience d'un grand amour pour devoir négliger l'amitié. Cette diversité de pensées accomplies , desquelles on pourrait tirer tour à tour plusieurs manières d'existence charmantes ou profondes , et qu'une seule personne n'a pu directement former de sa seule et propre expérience , s'explique d'un mot : Molière, sans être Âlceste, ni Philinte, ni Orgon, ni Ârgan, est successivement tout cela ; La Bruyère , dans

[^] Cette dame a pu être Marie-Renée de Bellerorière , fiUe du Grand- Veneur de France, ou encore Justine-Hélène de Hénin, fille du seigneur de Querevain, mariée à Jean-Maximilien-Ferdinand, seigneur de Belle, forière (Voir Moreri.) J'inclinerais pour la première.

LA BRUTERE. I[^]D

le cercle du moraliste , a ce don assez pareil , d'être successivement chaque cœur; il est du petit nombre de ces hommes qui ont tout su.

Molière, à l'étudier de près, ne fait pas ce qu'il prêche. Il représente les inconvénients, les passions , les ridicules , et dans sa vie il y tombe; La Bruyère jamais. Les petites inconséquences du Tartufe[^] il les a saisies, et son Onuphre- est irréprochable : de même pour sa conduite, il pense à tout et se conforme à ses maximes, a son expérience. Molière est poète, entraîné, irrégulier, mélange de naïveté et de feu, et plus grand, plu[»] aimable peut-être par ses contradictions mêmes; La Bruyère est sage. Il

ne se maria jamais : « Un homme libre , avait-il « observé , et qui n'a point de femme , s'il a « quelque esprit , peut s'élever au-dessus de sa « fortune , se mêler dans le monde et aller de « pair avec les plus honnêtes gens. Cela est « moins facile k celui qui est engagé ; il semble ir que le mariage met tout le monde dans son tf ordre. » Ceux à qui ce calcul de célibat déplairait pour La Bruyère , peuvent supposer qu'il aima en lieu impossible et qu'il resta fidèle a un souvenir dans le renoncement.

On a remarqué souvent combien la beauté humaine de son cœur se déclare énergiquement

134 CRITIQUES ET PORTRAITS.

a travers la science inexorable de son esprit j « Il faut des saisies de terre, des enlèvements « de meubles , des prisons et des supplices , je « l'avoue; mais justice, lois et besoins a part, V ce m'est une chose toujours nouvelle de coq- « templer avec quelle férocité les hommes trai- « tent les autres hommes. » Que de réformes, poursuivies depuis lors et non encore menées à fin , contient cette parole ! le cœur d'un Fénelon y palpite sous un accent plus contenu. La Bruyère s'étonne, comme d'une chose toujours nouçelle^ de ce que madame de Sévigné trouvait tout simple, ou seulement un peu drôle : le xviii^ siècle, qui s'étonnera de tant de choses , s'avance. Je ne fais que rappeler la page sublime sur les paysans : « Certains animaux farouches, etc. (chap. de VHomme).» On s'est accordé à reconnaître La Bruyère dans le portrait du philosophe qui, assis dans son cabinet et toujours accessible malgré ses études profondes, vous dit d'entrer, et que vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent , si c'est une occasion de vous obliger.

Il était religieux , et d'un spiritualisme fermement raisonné , comme en fait foi son chapitre des Esprits forts ^ qui, venu le dernier, répond tout ensemble h une beauté secrète de^ composition , h une précaution ménagée d'avance

LA BRUYERE. 1 55

contre des attaques qui n'ont pas manqué , et à une conviction profond<ie. La dialectique de ce chapitre est forte et sincère; mais l'auteur en avait besoin pour racheter plus d'un mot qui dénote le philosophe aisément dégagé du temps où il vit, pour appuyer surtout et couvrir ses attaques contre la fausse dévotion alors régnante. La Bruyère n'a pas déserté sur ce point l'héritage de Molière : il a continué cette guerre courageuse sur une scène bien plus resserrée (l'autre scène, d'ailleurs, n'eût plus été permise) , mais. avec des armes non moins vengeresses. 11 a •&it plus que de montrer au doigt le courtisan , qui autre fois portait ses cheveux, en perruque désormais, Thabit serré et le bas uni, parce qu'il est dévot ; il a fait plus que de dénoncer à l'avance les représailles impies de la Régence, par le trait ineffectable : Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée ; il a adressé à Louis XIV même ce conseil direct , à peine voilé en éloge : « C'est une chose délicate à un prince « religieux de réformer la cour et la rendre « pieuse : instruit jusques oii le courtisan veut « lui plaire et aux dépens de quoi il ferait sa for*- « tune, il le ménage avec prudence^ il tolère, « il dissimule , de peur de le jeter dans l'hypo- K crisie ou le sacrilège; il attend plus de Dieu et « f du temps que de son zèle et de son industrie. »

Malgré ses dialogues sur le quiétisme , malgré quelques mots qu'on regrette de lire sur la révocation de Fédit de Nantes, et quelque endroit favorable k la magie , je serais tenté plutôt de

souçonner La Bruyère de liberté d'esprit que du contraire. Né chrétien et Français^ il se trouva plus d'une fois, comme il dit, contraint dans la satire; car, s'il songeait surtout à Boileau en parlant ainsi, il devait par contre-coup songer un peu à lui-même, et à ces grands sujets qui lui étaient défendus. Un sonde d'un mot, mais il faut qu'aussitôt il s'en retire. Un est de ces esprits qui auraient en peu à dire (s'ils ne l'ont pas dit) pour sortir sans effort et sans étonnement de toutes les circonstances accidentelles qui tmtreignent la vue. C'est bien moins d'après tel ou tel mot détaché, que d'après l'habitude entière de son jugement, qu'il se laisse voir ainsi; En beaucoup d'opinions comme en style, il se rejoint assez aisément à Montaigne.

On doit lire sur La Bruyère trois morceaux essentiels, dont ce que je dis ici n'a nullement la prétention de dispenser. Le premier morceau en date est celui de l'abbé D'Olivet dans son Histoire de l'Académie. On y voit trace d'une manière de juger littérairement l'illustre auteur, qui devait être partagée de plus d'un esprit c/ajusque à la fin du xvii^e et au commencement

LA BRUYÈRE

du xviii^e siècle : c'est le développement et, selon moi, réclaircissement d'un mot un peu obscur de Boileau à Racine. D'Olivet trouve chez La Bruyère trop d'art^e trop à l'esprit, quelque abus de tné-iaphores : « Quant au style précisément ^ M. de c La Bruyère ne doit pas être lu sans défiance, » parce qu'il a donné, mais pourtant avec une « mi>dération, qui, de nos jours, tiendrait lieu de mérite, dans ce style affecté, guindé, en-» f tortillé, etc.

» Nicole , dont La Bruyère a paru dire en un endroit qu'il ne pensait pas assez ^ , devait trouver, en revanche, que le nouveau moraliste pensait trop , et se piquait trop vivement de raffiner la tâche. Nous reviendrons sur cela tout à l'heure. On regrette qu'à côté de ces jugements , qui , partant d'un homme de goût et d'autorité, ont leur prix , D'Olivet n'ait pas procuré plus de détails, au moins académiques, sur La Bruyère. La réception de La Bruyère à l'Académie donna lieu à des querelles, dont lui-même nous a entretenus dans la préface de son discours et qui laissent à désirer quelques explications. Si heureux d'emblée qu'eût été La

1 Toutes les anciennes éditions nomment en effet Nicole comme étant celui que désigne ce trait {Des Ouvrages de l'Esprit) : Deux écrivains dans leurs ouvrages, etc., etc.; mais il faut conclure qu'il se rapporterait beaucoup mieux à Balzac.

158 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Bruyère , il lui fallut , on le voit, soutenir sa lutte à son tour comme Corneille, comme Molière en leur temps, comme tous les vrais grands. Il est obligé d'alléguer son chapitre des Esprits forts et de supposer à l'ordre de ses matières un dessein religieux un peu subtil , pour mettre à couvert sa foi. Il est obligé de nier la réalité de ses portraits, de rejeter au visage des fabricateurs ces insolentes clefs comme il les appelle : Martial avait déjà dit excellemment : *Impròhe facit qui in alieno libro ingeniosus est.* — « En « vérité, je ne doute point, s'écrie La Bruyère en avec un accent d'orgueil auquel l'outrage a «(forcé sa modestie , que le public ne soit enfin « étourdi et fatigué d'entendre depuis quelques « années de vieux corbeaux croasser autour de « ceux qui , d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs «écrits. » Quel est ce corbeau qui croassa, ce Théobalde

qui bâilla si fort et si haut k la ha^ rangue de La Bruyère , et qui, avec quelque» académiciens , faux confrères , ameuta les coteries et le Mercure Galant ^ lequel se vengeait (c'est tout simple) d'avoir été mis immédiatement au-dessous de rien ? Benserade , k qui le signalement de Théobalde sied assez, était mort était-ce Boursault qui , sans appartenir à l'Aca-

LA BRUYÈRE. iSg

démie^ avait pu se coaliser avec quelques-uns du dedans? Etait-ce le vieux Boyer ^ ou quelque autre de même force? D'Olivet montre trop de discrétion là-dessus. Les deux autres morceaux essentiels à lire sur La Bruyère sont une notice exquise de Suard, écrite en 1782, et un Eloge approfondi par Victorin Fabre (1810). On apprend d'un morceau qui se trouve dans V Esprit dès Journaux (février 1782), et où l'auteur anonyme apprécie fort délicatement lui-même la notice de Suard , que La Bruyère, déjà moins lu et moins recherché au dire de D'Olivet, n'avait pas été complètement mis à sa place par le xvm® siècle : Voltaire en avait parlé légèrement dans le Siècle de Louis XIV : « Le marquis de « Yauvenargues , dit Tauteur anonyme (qui se- « rait digne d'être Fontanes ou Garât), est «r presque le seul, de tous ceux qui ont parlé de « La Bruyère, qui ait bien senti ce talent vraiment « grand et original. Mais Yauvenargues lui-même ff n'a pas l'estime et l'autorité qui devraient ap-

V appartenir à un écrivain qui participe à la fois « de la sage étendue d'esprit de Locke , de la

V pensée originale de Montesquieu , de la verve « de style de Pascal , mêlée au goût de la prose

1 Ce serait plutôt Boursaait que Boyer ; car je me rappelle que Segrais a dit a propos des épigrammes de Boileau contre Boyer : « Le pauvre « M. Boyer n'a jamais offensé personne. »

1/FO CRITIQUES ET PORTRAITS.

ce de Voltaire ; il n'a pu faire ni la réputation de La Bruyère ni la sienne. » Cinquante ans de plus, en achevant de consacrer La Bruyère comme génie , ont donné à Vauvenargues lui-même le vernis des maîtres. La Bruyère , que le xvii^e siècle était ainsi lent à apprécier , avait avec ce siècle plus d'un point de ressemblance qu'il faut suivre de plus près encore.

Dans ces diverses études charmantes ou folies sur La Bruyère , comme celles de Suard et de Fabre, au milieu de mille sortes d'ingénieux éloges, un mot est lâché qui étonne, appliqué à un aussi grand écrivain du xvii^e siècle. Suard dit en propres termes que La Bruyère avait plus d'imagination que de goût. Fabre, après une analyse complète de ses mérites, conclut à le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire , s'il montrait toujours au tant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent. C'est, la première fois qu'à propos d'un des maîtres du grand siècle on entend toucher cette corde délicate, et ceci tient à ce que La Bruyère, venu tard et innovant véritablement dans le style , penche déjà vers l'âge suivant. Il nous a tracé une courte histoire de la prose française en ces termes : « L'on écrit régulièrement depuis < vingt années; Ton est esclave de la construction; l'on a enrichi la langue de nou-

L4 BRUYÈRE. II^e

« vains tours, secoué le joug du latinisme, et « réduit le style à la phrase purement française; « l'on s'est presque retrouvé le

nombre que Mal- « herlfe et Balzac avaient les premiers rencontré, « et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé « perdre ; Ton a mis enfin dans le discours tout « l'ordre et toute la netteté dont il est capable : « cela conduit insensiblement à y mettre de « l'esprit. » Cet esprit, que La Bruyère ne trouvait pas assez avant lui dans le style , dont Bussy, Pellisson, Fléchier , Bouhours , lui offraient bien des exemples, mais sans assez de continuité , de consistance ou d'originalité, il l'y voulut donc introduire. Après Pascal et La Rochefoucauld, il s'agissait pour lui d'avoir une grande , une délicate manière , et de ne pas leur ressembler. Boileau, comme moraliste et comme critique, avait exprimé bien des vérités en vers avec une certaine perfection. La Bruyère voulut faire dans la prose quelque chose d'analogue, et, comme il se le disait peut-être tout bas, quelque chose de mieux et de plus fin. Il y a nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop aisément communes, dans Boileau, que la Bruyère n'écrit jamais et n'admellait pas dans son élite. Il devait trouver au fond de son âme que c'était un peu trop de pur bon sens, et, sauf le vers qui relève, aussi peu rare que bien

142 CRITIQUES ET PORTRAITS.

des lignes de Nicole. Chez lui tout devient plus détourné et plus neuf; c'est un repli de plus qu'il pénètre. Par exemple, au lieu de ce genre de sentences familières à l'auteur de *Y^ért* poétique :

Ce que Ton conçoit. bieu s* énonce clairement , etc. , etc.,

il nous dit, dans cet admirable chapitre des *Ouif rages* de *V Esprit^* qui est son art poétique h, lui et sa rhétorique : « Entre toutes les différentes « expressions qui peuvent rendre une seule

de « nos pensées , il n'y en a qu'une qui soit la (t bonne: on ne la rencontre pas toujours en

« parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins « qu'elle existe , que tout ce qui ne Test point « est faible et ne satisfait point un homme d'esté prit qui veut se faire entendre. » On sent combien la sagacité si vraie , si judicieuse en^ core , du second critique , enchérit pourtant sur la raison saine du premier. Â l'appui de cette opinion , qui n'est pas récente , sur le caractère de novateur entrevu chez La Bruyère , je pourrais faire usage du jugement de Vigneul-Marville et de la querelle qu'il soutint avec Coste et Brillon à ce sujet; mais, le sentiment de ces hommes en matière de style ne signifiant rien, je m'en tiens k la phrase précédemment citée de D'Olivet. Le goût changeait donc, et La

LA BRUYÈRE. 145

Bruyère y aidait insensiblement. Il était bientôt temp» que le siècle finît : la pensée de dire autrement, de varier et de rajeunir la forme, a pu naître dans un grand esprit ; elle deviendra bientôt chez d'autres un tourment plein de saillies et d'étincelles. Les Lettres Persannes^ si bien annoncées et préparées par La Bruyère, ne tarderont pas a marquer la seconde époque. La Bruyère n'a nul tourment encore et n'éclate pas, mais il est déjà en quête d'un agrément neuf et du Irait. Sur ce point il confine au xvni® siècle plus qu'aucun grand écrivain de son âge; Vauvenargues, a quelques égards, est plus du xvn^ siècle que lui. Mais non;... La Bruyère en est encore pleinement , de son siècle incomparable , en ce qu'au milieu de tout ce travail contenu de nouveauté et de rajeunissement , il ne manque jamais, au fond, d'un certain goût simple.

Quoique ce soit l'homme et la société qu'il ex[^] prime surtout, le pittoresque , chez La Bruyère, s'applique déjà aux choses de la nature plus qu'il n'était ordinaire de son temps. Comme il nous dessine dans un jour favorable la petite ville qui lui paraît peinte sur le penchant de la colline! Comme il nous montre gracieusement, dans sa comparaison du prince et du pasteur, le troupeau, répandu par la prairie, qui broute Therbe menue et tendre! Mais il n'appartient

144 CRITIQUES ET PORTRAITS.

qu'à lui d'avoir eu l'idée d'insérer au chapitre du Cœur les deux pensées que voici : « U y a « des lieux que l'on admire; il y en a d'autres « qui touchent et où Ton aimerait à vivre. » — V U me semble que l'on dépend des lieux pour « l'esprit , l'humeur, la passion , le goût et les « sentiments* » Jean -Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, avec leur amour des lieux, se chargeront de développer un jour toutes les nuances , closes et sommeillantes , pour ainsi dire , dans ce propos discret et charmant. Lamartine ne fera que traduire poétiquement le mot de La Bruyère, quand il s'écriera :

Objets inanimés , avez-vois donc une &me Qui s'attache à notre Àme et la force d'aimer ?

La Bruyère est plein de ces germes brillants.

U a déjà l'art (bien supérieur à celui des transitions qu'exigeait trop directement Boileau) de composer un livre , sans en avoir l'air, par une sorte de lien caché, mais qui reparaît, d'endroits en endroits, inattendu. On croit au premier coup d'œil n'avoir affaire qu'à des fragments rangés les uns après les autres , et l'on marche dans un savant dédale .où le fil ne cesse pas. Chaque pen-

sée se corrige, se développe, s'éclaire, par les environnantes. Puis Timprévu s'en mêle à l'out moment y et, dans ce jeu continu d'entrées

LA BRUYÈRE. 145

'en matière et de sorties , on e^t plus d'une fois •enlevé à des soudaines hauteurs que le discours continu ne permettrait pas : Ni les troubles ^ Zéjibiejqui agitent votre empire ^ etc. Un fragment de lettre ou de conversation^ imaginé ou simplement encadré, au chapitre des Jugemens : Il disait que V esprit dans cette bête personne était un diamant bien mis en œuvre, etc., est lui-même un adorable joyau que tout le goût d'un André Chénier n'aurait pas mis en œuvre et en valeur plus artistement. Je dis André Chénier à dessein, malgré le disparate des genres et des noms; et, chaque fois que j'en viens à ce passage de La Bruyère , le motif aimable ,

Elle a vécu , Myrto , la jeune Tarentine , etc. ,

me revient en mémoire et se met à chanter en moi.

Si l'on s'étonne maintenant que, touchant et inclinant par tant de points au xiii^e siècle, La Bruyère n'y ait pas été plus invoqué et célébré, il y a une première réponse: c'est qu'il était trop sage, trop désintéressé et reposé pour cela; c'est qu'il s'était trop appliqué à l'homme pris en général ou dans ses variétés de toute espèce , et il parut un allié peu actif, peu spécial, à ce siècle d'hostilité et de passion. Et puis le piquant

IV

146 CRITIQUE* ET POaTRAITS.

de certains portraits tout personnels avait disparu. La modfi s'était mêlée dans la gloire du livre, et les modes passant. Font enelle {Cydias) ouvrit le kyhi* siècle, en é<ant discret à bon droit sur La Sruière qui l'avait blessé; Fonte nelle, en demeurant daos le salon cinquante a«e de plus que les autres , eut ainsi un long dernier mot «ur bien des ennemis de sa jeunesse. Voltaire, arceaux, aurait pu questionner sur La Bruyère M alezieu , un des familiers de la maison de Condé , «in peu le collègue de notre philosophe dans l'éducation de la duchesse du Maine et de s^s frères, et qui avait lu le manuscrit dea Caractères avant la publication; m^s Vpltailro ne paraît pas s'en être soucié. Il convenait à un esprit calme et fin comme Tétait Suard , de ré- parer cette négligence injuste, avant qu'elle s'autorisât ^ . Aujourd'hui , La Bruyère n'est plus a remettre à son rang. On se révolte , il est vrai , de temps à autre, contre ces belles réputations simples et hautes, conquises à si peu de frais, ce semble; on ea veut secouer le joug\$ mai^, à chaque effort contre elles, de près, on retrouve cette multitude de pensées admirables, concises, éternelles, comme autant de chaînons indes-

1 On peut voir au tome II des Mémoires de Garât sur Suard , p. 368 et soi?., avec quel à-propos celui-ci cita et commenta un jour le cka- . pitriB 4«s Grands dans le salon de M. Pe Yainea^.

LA BRUYÈRE. 1^'J

tructibles ; on y est repris de toutes parts comme dans les divines mailles des filets de Vulcain.

La Bruyère fournirait à des choix piquants de mots et de pensées qui se rapprocheraient avec agrément de pensées presque pareilles de nos jours. Il en â sur le coeur et les passions surtout qui rencontrent à l'improviste les analyses inté<^ rieures de nos contemporains. J'avais noté un «ndifoit où il parle des jeunes gens , lesquels , a clause des passions qui les ccmusent, dit-il, supportent mieux la solitude que les vieillards , et je rapprochas sa remarque d'un mot de Lélia sur les promenades solitaires de Sténio. J'avais noté aussi sa plainte sur Finfirmité du cœur humain trop tôt consolé, qui manque de sources inépuisables de douleur pour certaines pertes , et Je la rapprochais d'upe plainte pareille dans Atala. La rêverie, enfin , a côté des personnes qu'on aime , apparaît dans tout son charine chez La Bruyère. Mais, bien que, d'après la remarque de Fabre , La Bruyère ait dit que le choix des pensées est ini^ention, il faut convenir que cette invention est trop facile et trop séduisante avec lui pour qu'on s'y livre sans réserve. — En politique , il a de simples traits qui percent les époques et nous arrivent comme des flèches : (c Ne penser qu'à soi et au présent, source d'er- « reur en politique. »

148 CRITIQUES ET PORTKAITS.

Il est principalement un point sur lequel les écrivains de notre temps ne sauraient trop méditer La Bruyère , et sinon l'imiter, du moins rhpnorer et Tenvier. Il a joui d'un grand bonheur et a fait preuve d'une grande sagesse : ayee un talent immense , il n'a écrit que pour dire ce qu'il pensait; le mieux dans le moins, c'est sa devise. En pariant une fois de madame Guizot> nous avons indiqué de combien de pensées mémorables elle avait parsemé ses nombreux et obscurs articles , d'où il avait fallu qu'une main pieuse, un œil ami, les allât discerner et détacher. La Bruyère, né

pour la perfection dans un siècle qui- la favorisait , n'a pas été obligé de semer ainsi ses pensées dans des ouvrages de toutes les sortes et de tous les instants; mais plutôt il les a mises chacune. à part, en saillie, sous la face apparente, et comme on piquerait sur une belle feuille blanche de riches papillons •étendus. « L'homme du meilleur esprit, dit-il , « est inégal....; il entre en verve, mais il en sort : ((alors, s'il est sage, il parle peu, il n'écrit

« point Chante-t-on avec unrhumeVNe faut-

^ il pas attendre que la voix revienne? » C'est de cette habitude, de cette nécessité déchanter avec toute espèce de voix , d'avoir de la verve h toute heure, que sont nés la plupart des défauts littéraires de notre temps. Sous tant de formes

LA BRUYÈRE. 149'

gentilles, sémillantes ou solennelles, allez au fond : la nécessité de remplir des feuilles d'impression , de pousser à la colonne ou au voltime sans faire semblant, est là. Il s'ensuit un déve* lopement démesuré du détail qu'on saisit , qu'on brode, qu'on amplifie et qu'on effile au passage , ne sachant si pareille occasion se retrouvera. Je ne saurais dire combien il en résulte, à mon sens, jusqu'au sein des plus grands talents, dans les plus beaux poèmes , dans les plus belles pages en prose , — oh ! beaucoup de savoir-faire , de facilité, de dextérité, de main-d'œuvre savante, si l'on veut ; mais aussi ce je ne sais quoi que le commun des lecteurs ne distingue pas du reste , que l'homme de goût lui-même peut laisser passer dans la quantité s'il ne prend garde , — le simulacre et le faux-semblant du talent, ce qu'on appelle chique en pâture et qui est l'affaire d'un pouce encore habile même alors que l'esprit demeure absent. Ce qu'il y a de chique dans les plus belles

productions du jour est effrayant, et je ne l'ose dire ici que parce que , parlant au général , l'application ne saurait tomber sur aucun illustre en particulier. Il y a des endroits où, en marchant dans l'œuvre , dans le poème , dans le roman , l'homme qui a le pied fait s'aperçoit qu'il est sur le creux : ce creux ne rend pas l'écho le moins sonore pour le vulgaire. Mais qu'ai-[^]

r5o CRITIQUES ET PORTBAITS.

je dit? c'est presque là un secret de procédé qu'il faudrait se garder entre artistes pour ne pas décréditer le métier. L'heureux et sage La Bruyère n'était point tel en son temps ; il traduisait Il soir loisir Théophraste et produisait chaque penusée essentielle à son heure. H est yrai que ses miHe écus de pension comme homme* de lettres eè M. fe Duc et le logement à Phôtel de Condé haîr procuraient une condition à l'aise qui n'a point d'analogue aujourd'hui. Quoi qu'il en. soit »[^] el? sans faire injure à nos mérites laborieux , son premier petit in -1[^]2 devrait être à demeure' sur notre table, à nous tous écrivains modernes, si abondants et si assujettis, pour nous rappeler un peu a l'amour de la sobriété , à la proportion éhr la pensée au langage. Ce serait beaucoup déjà que d'avoir regret de ne pouvoir faire ainsi.

JVujourd'hui que Yjirt péétique de Boileau est véritablement abrogé et n'a plus d'usage , la lecture du chapitre des Owrages de V Esprit sérail encore, chaque matin, pour les esprits critiques, ce que la lecture d'un chapitre de Vlrmtaion est pour ks âmes tendres.

La Bruyère , après cela , a bien d'autres appli* cations possibles par celte foule de pensées in[^] gériiusement profondes sur

l'homme et sur la vie. A qui voudrait se réformer et se prémunir contre les erreurs, les exagérations^ les faux en-

iA BRUYÈRE. 151

traînementSy il faudrait, comme au premier jour de 1688, conseiller le moraliste immortel. Par malheur, on n'arrive à le goûter et on ne le découvre , pour ainsi dire , que lorsqu'on est déjà soi-même au retour, plus capable de voir le mal que de faire le bien, et ayant déjà épuisé à faux bien des ardeurs et Jes entrepises C'est^ beaucoup néanmoins que de savoir se consoler ou même se chagriner avec lui.

1er juillet 1836.

Du temps de madame de Sévigné , à côté d'elle et dans son intimité la plus chère , il y eut une femme dont l'histoire se trouve presque confondue avec celle de son aimable amie. C'était celle que Boileau désignait pour la femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux. Cette personne n'écrivit pourtant qu'assez peu, à son loisir, par amusement, et avec une sorte de négligence qui n'avait rien du métier ; elle haïssait surtout d'écrire des lettres , de

sorte qu'on n'en a d'elle qu'un très petit nombre, et de courtes; c'est dans celles de madame de Sévigné plutôt que dans les siennes qu'on la peut connaître. Mais elle eut en son temps un rôle à part, sérieux et délicat , solide et charmant, un rôle en effet considérable , et dans son genre au niveau des premiers. A un fonds de tendresse d'âme et d'imagination romanesque, elle joignait une exactitude naturelle, et, comme le disait sa spirituelle amie, une divine raison qui ne lui fit jamais faute; elle l'eut dans ses écrits comme dans sa vie , et c'est un des modèles à étudier

dans ce siècle oii ils présentent tous un si juste mélange. On a récemment cherché , en rébabih tant l'hôtel de Rambouillet , à en montrer l'héritière accomplie et -trionphante dans la personne de madame de Maintenon ; un mot de Segràis trancherait plutôt en faveur de madame de La Fayette pour cette filiation directe ôii tout le précieux avait disparu : après un portrait assez étendu de madame de Rambouillet, il ajoute incontinent : te Madame de La Fayette avait beauf coup appris d'elle, mais madame de La Fayette ff avait l'esprit plus solide, etc., etc. » Cette héritière perfectionnée de madame de Rambouillet, cette amie de madame de Sévigné toujours , de madame de Maintenon long-temps, a son rang et sa date assurée e%.^notre littérature, en ce

]54 CaiTIQUES ET PORTRAITS.

qu'elle a réformé le roman, et qu'âne part de cette dmne raison qui était en elle> elle l'aj^iJi* qua à ménager et à fixer un genre ten^be où les excès avaient été grands y et auquel elle n'aait qu'à toucher pour lui faire trouver grâce auprès du goût sérieux qui semblait disposé à l'abolir. Dans ce genre seeondaire où la délicatesse ef un certain intérêt suffisent, mais où nul génie (s'il s'en reacontre) n^'est de trop*; que VArt poitiſue ne mentionne pas-,, quePrév^ost, LeSageet Jeaa- Jacqittss consacreront ^ et qui, du temps de madame de LaFayette, canfi^ail, du moins dans ses parties élevées, ai» parties attendrissantes de la Bérémce^ ou même de VlphigérUe j madame de i^a Fayette a' £siît exactement ce qu'en des genres plus- estimés et plus graves ses conten^posaina iU lustres s'étaient à l'envi proposé. luAirée , en implantant , a vrai dire, le roman en France , avait bientôt servi de souche a ces interminablea rejetons , €yru\$ j Cléopâtre , Pohxandre et CléKe^ Boileau y coupa court par ses railleries, non

naoins ^u'à cette lignée de poèmes épiques , le Moîê& sauvé,, le Sadnt Louis j la PueeUe; madame de La Fayette , sans paraître railler, et comme venant h la< suite et sous le couvert de ces devanciers que Segrais et Huet distinguaient mal d'elle et enveloppaient des mêmes louanges, leur porta- coup plus que j^rsanne par la Prin^

MADAME DE LA FAYETTE. 155

€i\$\$e de Clives. Et ce qu'elle fit , bien certainement elle s'en rendit compte et elle le volaïi faire. EUe a\;ait coutume de dire qu'une période retranchée d'un ou'vra^ valait un louis d'or, et un mot Tîngt soïbs: cette parole a toute ^ateudr dana ^a bouche » si l'on songe aux romms à dix volomeis dont il fallait ayant tout sortir. Proportion ^ sobriété , décence, moyens simples et de cœur substitués aux grandes catastro|ihes et aucL g^nm^a phrases , tek sont les traita^de laréforme, CMi, pour parler moïsu amkî-tieïissement^ de la. se» touftbe qu'elle fit du romam; elle se* montre bien du ptnr siècle de Louia XIV en cela.

. 'La liaison si longue et si inviolable qu'eut madame de La Fayette avec M. de La Rochefiau* cauld £ut ressembler sa vie elle-même à un roman , à un roman sage (roman toutefois), plu» hora de règle que la vie de madame de Sévigné qui n'aime que sa fille, moins calculé et concerté que celle de madame de Maintenon qui ne vise qu'au sacrement avec le roi. On aime ' à y voir un cœur tendre s'alliant avec une naisson amère et désabusée qu'il adoucit , une passion tardive , maia fidèle, entre deux âmes sérieuses, où la plus sensible corrige la misanthropie de l'autre ; de la délicatesse , du sentimeï^t^ de la consolation réciproque, de la douceur, plutôt que de l'illusion et djff la flamme ^ madame de

Clète> en un mot , malade et légèrement attristée, a côté de M. de Nemours vieilli et autops/ des Maximes: telle est la vie de madame de La Fayette et le rapport exact de sa personne à son roman. Ce peu d'illusion qu'on remarque en elle, cette raison mélancolique qui fait le fonds- de sa> vie, a passé un peu dans l'idéal de son roman même, et aussi, ce me semble, dans tous ces autres romans en quelque sorte émanés d'elle et qui sont sa postérité, dans Eugène de RoûieUn'^, Mlle demoiselle de Clermont^ Edouard. Quelle que soit la tendresse qui respire en ces créations heureuses , la raison y est , l'expérience humaine y souffle par quelque coin et attédie la passion. A côté de l'âme aimante qui déjà s'abandonne, il y a aussitôt quelque chose qui avertit et qui retient; M. de La Rochefoucauld au fond est toujours là.

Si madame de La. Fayette réforma le roman en France , le roman chevaleresque et sentimental , et lui imprima cette nuance particulière qui concilie jusqu'à un certain point l'idéal avec l'observation , on peut dire aussi qu'elle fonda la première un exemple tout-à-fait illustre de ces attachements durables, décents, légitimes et consacrés dans leur constance ^, de tous les jours,

^ Eooemptum canâ simus uterque canâ, avait dit Tëlëgiaque antique.

■atv

de toutes les minutes pendant des années jusqu'à la mort; qui tenaient aux mœurs de l'ancienne société, qui sont éteints à peu près avec elle, mais qui ne pouvaient naître qu'après cette société établie et perfectionnée, et elle ne le fut que vers ce temps-

Ik. La Princesse de Clives et son attachement avec M. de La Rochefoucauld , ce sont deux titres presque égaux de madame de La Fayette a une renommée touchante et sé- ^use; ce sont deux endroits qui marquent la littérature et la société de Louis XIV.

J'aurais laissé pourtant le plaisir et la fantaisie de recomposer cette existence, bien simple d'événements, aux lecteurs de madame de Sévi* gné, si un petit document inédit, mais très infinie, ne m'avait engagé a mettre la bordure pour l'encadrer.

Le père de madame de La Fayette , maréchal-de-camp et gouverneur du Havre, avait, dit-on, du mérite , et soigna fort l'éducation de sa fille. Sa mère (née de Péna) était de Provence, et comptait quelque troubadour- lauréat parmi ses aïeux. Mademoiselle Marie-Madeleine Pioche de La Vergne eut de bonne heure plus de lecture et d'étude que bien des personnes, même spirituelles, de la' génération précédent^, n'en avaient reçu. Madame de Choisy , par exemple , avait prodigieusement d'esprit naturel, en con-

158 CRITIQUES ET PORTRAITS.

versation ou par leiti^es, mais. pas même d'orthographe. Madame de Sévigné > et madame de La Fayette, plus jeune de cinq ou six ans que son amie , ajoutèrent donc k un fonds exceOent une culture parfaite. On a pour témoignages d»^ rects de cette éducation les transports de Ménage, qui d'ordinaire, comme on sait, tomblât amoureux de ses belles élèves. Il célébra , sovft toutes les formes de vers latins , la beauté , lès grâces , l'élégance du bien dire et du bien écrire de madame de La Fayette ou de mademoiselle de La Vergne, Lavema^ comme il disait. Plus tard, il lui présenta son ami le docte Huet, qui devint aussi pour elle un

conseiller littéraire. Segrais» qui , avec madame de Sévigné , suffit k faire connaître madame de La Fayette , nous dit : « Trois ir mois après que madame de La Fayette eut « commencé d'apprendre le latin , elle en savait tf déjà plus que M. Ménage et que le père Rà- « pin, ses maîtres. En la faisant expliquer, ils « eurent dispute ensemble touchant l'explication n d'un passage , et ni l'un ni l'autre ne voulait se «r rendre au sentiment de son compagnon : mar dame de La Fayette leur dit : « Vous n'y cnf tendez rien ni l'un ni l'autre ; » en eBfet , elle « leur dit la véritable explication de ce passage ; « ils tombèrent d'accord qu'elle avait raison. Ce- M tait un poète qu'elle expliquait^ car elle n'ai*

MADAME DE LA FAYETTE. 1 5g

« mait pas la prose, et elle n'a pas lu Cicéron ; «r xaaïs , comme elle se plaisait fort à la poésie , « elle liaât parJticulièremeBt Virgile et Horace ; « et, comme elle avait l'esprit poétique et qu'elle j|^\$avait tout ce qui convenait à cet art, elle pé- M méljrait sans peine le sens de ces auteurs. » Un p^n plus loin il revient sur les mérites de M. Ménage : « Où trouvera-t-oB des poètes comme ir H. Ménage, qui fassent de bons vers latins^ « de bons vers grecs et de bons vers italiens? « C'était un grand personnage , quoi que ses en- « vieux en aient voulu dire : il ne savait pourtant « pas toutes les finesses de la poésie^ mais ma- « dame de La Fayette les entendait bien. » La personne qui préférait à tout et tentait ainsi les poètes, était à la fois celle-là même qui se montrait vraie par excellence , comme M. de La Rochefoucauld plus tard le lui dit, employant pour la première fois ^ cette expression qui est restée : esprit poétique , esprit vrai , son mérite comme son charme est dans cette alliance. Avec cela, madame de La Fayette

avait grand soin (Segrais nous en avertit encore) de ne faire rien paraître de sa science ni de son latin, pour nç pas choquer

> G'eet par erreur qa'au tome !«' des Critiques et Portraits, p. 4^ (leconde édtion) , j'ai attribué ^ madame de Sévigné d^avoû la première employé ce mot ; elle l*appliqa maintefois k ton amie, a sa fille ; oo aurait pu le lui appliquer a cllé-mdme ; mais il paraît bien que ce fut M. de La Rochefoucauld qui le dit d^abord.

160 CRITIQUES ET PORTRAITS.

les autres femmes. Ménage nous apprend qu'elle répondit un jour à M. Huygliens qui lui demandait ce que c'était qu'un iambe, que c'était le con^ traire d'un trochée; mais il fallait M. Huyghens et sa question, croyez-le bien , pour lui faire prendfe ainsi la parole sur le trochée et sur l'iambe ^.

Elle avait perdu son père à quinze ans. Sa mère, bonne personne, nous dit Retz, mais assez vaine et fort empressée, s'était remariée, peu après, au chevalier Renaud de Sévigné, si mêlé aux intrigues delà Fronde, et qui se montra des plus actifs à faire sauver le Cardinal du château de Nantes. On lit dans les Mémoires du Cardinal, à propos de cette prison de Nantes (1653), et des visites divertissantes <jn'il y recevait : « Madame de La Vergne , qui avait épousé en secondes noces M. le chevalier de Sévigné , et qui demeurait en Anjou avec son mari , m'y vint voir et y amena mademoiselle sa fille , qui est présentement ma- ^ daïpe de La Fayette. Elle était fort jolie et fort

1 Tallemant des Réaux , ce rapporteur ordinaire des mauvaises pa> rôles , en attribue une à mademoiselle de La Vergne sur son maître Ménage : « Cet importun Ménage va venir tantôt.

» Il la rapporte au reste a bonne fin , et pour montrer que le pédant galant n'était pas du dernier bien avec ses belles élèves. On n'avait pas besoin de ce témoignage pour conclure que madame de La Fayette ne se faisait aucune illusion JRur les défauts du pauvre Ménage , et je crains même qu'elle n'ait songé à lui, entre autres , et a toutes ses platitudes , le jour où elle dit « qu'il était rare de trouver de la probité parmi les savans. »

MADAME DE LA FAYETTE. 161

aimable , et elle avait de plus beaucoup l'air ée madame de Lesdiguières. Elle me plut beaucoup^ et la Vérité est que je ne lui plus guère , soit qu'elle n'eût pas d'inclination pour moi, soit •|pe la défiance que sa mère et son beau-père lui avaient donnée dès Paris même, avec appfication , de mes inconstances et de mes différentes amours, la missent en garde contre moi. Je me consolai de sa cruauté avec la facilité qui m'était assez naturelle... » Mademoiselle de LaVergne, âgée de vingt ans, n'eut besoin que de sa raison pour tenir peu de compte au prisonnier entreprenant de ce caprice désœuvré et banal, si vite consolé.

Mariée en 1655 au comt« dé'Xa Fayette, ce qu'il y eut probablement de plus remarquable et de plus d'accord avec l'imagination dans ce mariage , ce fut qu'elle devint ainsi la belle-sœur de la mère Angéliqfie de Ih Fayette , supérieure du couvent de Chaillot , autrefois fille d'honneur ^ d'Anne d'Autriche, et dont les parfaites amours avec Louis XIII composent un roman chaste et simple , t6ut semblable à ceux que représente madame de Clèves. Son mari , a|^rès lui avoir donné le nom qu'elle allait illustrer et qu'une si tendre lueur décorait déjà, s'efface et cÛspairait de sa vie, pour ainsi dire; on n'apprend plus rien

IV

de lui. qui le distingue [^]. Elle en. eut deux fils qu'elle aimait beaucoup , l'un militaire , dont l'établissement l'avait fort occupée, et qui mourut peu de temps après elle, et un autre , l'abbé de La Fayette , pourvu de bonnes abbayes, et dont on sait surtout qu'il prêtait négligemment les manuscrits de sa mère et les perdait.

Madame de La Fayette fut introduite jeune à l'hôtel de Rambouillet, et elle y apprit beaucoup de la marquise. M. Røederer, qui a intérêt à ce qu'aucune des plaisanteries de Molière n'atteigne l'hôtel de Rambouillet, le fait se dépeupler et finir un peu plus tôt qu'il ne convient. Madame de La Fayette eut le temps d'y aller, dès avant son mariage, et <3[^] y profiter, aussi bien que madame de Sévigné. M. Auger, dans la notice , d'ailleurs exacte et intéressante , mais sèche de ton , qu'il a donnée sur madame de La Fayette , dit à ce propos : « Introduite de bonne heure [^] « dans la société de l'hôtel de Rambouillet, la (c justesse et la solidité naturelles de son esprit « n'auraient peut-être pas résisté à la contagion « du mauvais goût dont cet hôtel était le centre , « si la lecture>[^]es poètes latins ne lui eût offert

1 « Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son nuiri au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne l'itii.'plis ? on en doute... » (La Bruyère, des Femmes.)

MAI>ÂME DE LA FAYETTE. 163

« un préservatif, etc., etc. » Le préservatif e&t bien dû agir sur Ménage tout le premier. Cela est de plus injuste pour Thôtel

Rambouillet , et M. Røederer a complètement raison contre ces manières de dire. Mais il s'abuse lui-même assurément quand il fait de cet hôtel le berceau légitime du bon goût, quand il nous montre mademoiselle de Scudéry comme y. é^{nt} plutôt tolérée qu'exaltée et admirée. Il oublie que Voiture, tan# qu'il vécut, tint le dé en ce monde-là; or, on sait ,'«n fait d'esprit[^] mais aussi en fait de goût[^] ce qu'était Voiture. Quant à mademoiselle de Scudéry, il suffit de lire Segrais, Huet et autres, pour voir quelcas on faisait de cette incomparable fille, et de ViOmtre Bassa, et dui grand Cyrus , et de ses vers si naturels [^] si tendres [^] que déni-grait Despréaux, mais où U ne- saurait mordre; et ce que, Segrais et Huet admiraient en de pareils termes devait n'être pas jugé plus sévèrement dans un monde dont ils étaient comme les der-[^] niers oracles. Madame de La Fayette i[^] qui avait l'esprit solide et fin , s'en tira à la âiânière de madame de Sévigné , en n'en prenant qu& le mieux. Par son âge, elle appartenait tout-a-fait à la jeune cour, et , même avec moins de solidité dans Tttprit, elle n'aurait pas manqué d'en posséder encore les plus jUstes élégances. Dettes premiers temps de son mariage , elle avait eu

164 CRITIQUES ET PORTRAITS.

L'occasion de voir fréquemment au couvent de Chaillèt la jeune princesse d'Angleterre près de la reine Henriette , qui , alors en exil , s'y était retirée. Quand la jeune princesse fut devenue[^] Madame et l'ornement le plus animé de la cour, madame de La Fayette [^] bien que de dix ans son aînée, garda l'ancienne familiarité avec elle, eut toujours ses entrées particulières , et put passer .pour sa favorite. Dans l'histoire charmante qu'elle a tracée des années brillantes de cette princesse, l[^]arlant d'elle-même à la troisième personne, elle se juge ainsi: « Mademoiselle de La

Tri<- « mouille et madame de La Fayette étaient de ce ft nombre {au w^tpArre des personnes qui voyaimii € souvent Madame). La première lui plaisait par « sa bonté et par une certaine ingénuité à con* ir ter tout ce qu'elle aVait dans le cœur, qui res- « sentait la simplicité des premiers siècles ; <r Pautre lui avait été agréable par son bonheur ; ir car, bien qu'on lui trouvât du mérite , c'était « une sorte de mérite si sérieux en apparence , « qu'il né semblait pas qu'il dût plaire à une « princesse aussi jeune que Madame. » A l'âge d'environ trente ans , madame de La Fayette se trouvait donc au centre de cette politesse et de cette galanterie des plus florissantes anhéés de Louis XIV; elle était de toutes les parties de Madame à Fontainebleau ou à Saint-Glouti; spec-

MADAME DE LA FAYETTE* l65

latrice plutôt qu'agissante ; n'ayaiit aucune pan y comme elle nous dit , à sa confidence sur de certaines affaires, mais, quanjd elles étaient passées et un peu ébruitées , tes entendant de sa bouche, Jef écriYant pour lui complaire : « Vous écrives bien , lui disait Madame , écrivez , je vous fournirai de bons mémoires. » — « C'était un ouvrage assez' difficile , avoue madame de La Fayette , que de tourner la vérité en de certains endroits d'une manière qui la fit connaître et qui ne fut pas néanmoins offensante ni désagréableli la princesse. » Un de ces endroits, entre autres, qui aiguisaient toute la délicatesse de madame de La Fayette et qui excitaient le badinage de Madame pour la peine que l'aimable écrivain s'y donnait, devait être, j'imaeine, celui^-ci : « Elle « (Madame) se lia avec la comtesse de Soissons. • . «et ne pensa plus qu'^ plaire au roi comme « belle-sœur; je crois qu'elle lui plut d'une autre « manière, je crois aussi qu'elle pensa qu'il ne lui « plaidait que comme un beau-frère, i^iqu'il lui « plût peut-

être davantage; mais enfin, comme ils « étaient tous deux infiniment aimables, et tous •ir deux nés avec des dispositions galantes , qu'ils « se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs « et des divertissements, il parut aux yeux de tout ti le ni|>nde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet « agrément qui précède d'ordinaire V^s grandes^

i66 ciniQnEf et pon^Ain.

« piiiioni M Ht^Amwm^ Moorvt dtf» fes bns de ■Miiime de La Fayette , qui ne la qoitta pas a tes demicn mmoeats. Le réât ipi^'dle a frk de cette mort, égale fes benx récha ipi*oii a dei morts les plus toodiantes; il s*y trome en d»min de ces mots âm|des et qm édairerent tonte

«ne scène : « Je monta chea elle. EDe me dit

ipi'dle était chagrine, et la manraise luanear dont die parlait anrait &it les bdles henres des antres liemmes, tant elle avait de doncear natnrelle et tant eDe était pen capable d*aigreur et de colère... Après le dîner, die se coor cha sor des carreaux...; elle m*aTait&it mettre auprès d'elle , en sorte que sa tête était quasi sur moi... Pendant son sommeil die diangea si considérablemo^ , qu'après TaToir longtemps regardée j'« (os surprise, et je pens» qu'il fidlait que son esprit contribuât fort a parer son yisage...; j'avais tort néanmoins de fidre cette réflexion , car je l'avais vue dormir plusienas fois , et je ne l'avais pas vue moins aimable.» Et plus loin : « Monsieur était devant son lit ; elle l'embrassa, et lui dit avec une dou*ceur et un air capable d'attendrir les cœurs les plus barbares : Hélas! Monsieur, vous ne m'aimez plus, ily a long-temps; mais cela estinjuste; je ne vous ai jamais manqué. Monsieir parut fort touché, et tout ce qui était dans la chambre

ff l'était toUement , qu'on-n'entendait plus que le « bruit que font des personnes qui pleurent... » Lorsque le roi lut sorti de la chambre , j'étais « auprès de son lit f elle me dit : Madame de « La Fayette, mon- nez s'est déjà retiré. Je ne « lui répondis qu'avec des larmes... Cependant « elle diminuait toujours... » Le 30 juin \675y madame de La Fayette écrivait à madame de Sévigné : « 11 y a aujourd'hui. trois ans que je vis mourir Madame : je relus hier plusieurs de ses lettres; je suis toute pleine d'elle. » ^ Au inilieu de ee monde galant et brillant, durant.dix année», madame de La Fayette jeune encore , avec de la noblesse et de Tagrément de visage, sinon de la beauté, n'était-elle donc qu'observatrice et attentive , sans intérêt actif de cœur, autre que son atolikement pour Madame, sans choix singulier et secret? \eh l'année 1665, comme je conjecture , et comme je l'expliquerai ^ plus bas, elle avait choisi hors de ce tourbillon pour ami de cœur M. de La Rochefoucauld, âgé déjà de cinquante-deux, ans ^.

Elle écrivit de bqiine heure par goût, mais avec sobriété toujours. C'était le temps des portraits : Madame de La Fayette , vers 1659 , en fit un de ^

1 Petitot, dans sa notice érûdite sur madame de La Fayette (Collection tûs Mémoires relatifs à l'Histoire de France, seconde série, tome LXIV)^ a fait commencer l*etroite liaison dix ans trop tôt, a ce qn^il me sémbl*.

168 CRITIQUES ET PORTRAITS.

madame de Sévigné , qui est censé écrit par un inconnu : « Il vaut mieux que moi , disait celleir ni en le retrouvant dans de vieilles paperasses « de madame de La Trémouille en 1675 , mais

ic ceux qui m'eussent aimée il y. a seize ans, « l'auraient pu trouver ressemblant. ;i C'est toujours sous ces traits jeunes et à jamais fixés par son amie, que madame de Sévigné nous apparaît immortelle. Quand Madame, engageant ma-* dame de La Fayette a se mettre k l'œuvre, lui disait : Vous écrivez bien, elle avait lu sans doote la Princesse de Mon^ensier ^ première petite nouvelle de notre auteur, qui fut imprimée dès 1660 ou 1662 ^ Comme élégance et vivacité derécit, cela se détachait des autres nouvelles et historiettes du moment -, et annonçait un esprit de justesse et de réfofiâe. L'imagination de madame de La Fayette , en composant , se reportait volontiers à l'époque brillante et polie des Ya^ lois, aux règnes de Charités IX ou de Henri II ,. qu'elle idéalisait un peu et qu'elle embellissait dans le sens où les gracieux et discrets récits de de la reine Marguerite nous lès font entrevoir. La Princesse de Montpensier ^ la Princesse de Clèves^ la- Comtesse de Tende j ne sortent pas de ces règnes ,

1 Le Dictionnaire d« Moreri dit i66a > et Qaërad 1660. Ce qu'il y a de certain , c'est que la première édition publique , avec privilège dur* roi , est de 1663 , sans aucun nom d*auteur^

doat les vices et les crimes ont trop éclipsé peutêtre k nos yeux la spirituelle eulture. La cour de Madame, pour l'esprit, pour les intrigue^^ pour les vices aussi,, n'était {ftis sans rapports avec cette époque des Valois, et l'histoire qu'en a essayée madame de La Fayette rappelle pins d'une fois les Mémoires de cette reine jsi aimable en son temps, qu'il ne faut pourtant pas croire toujours. Le parfide Vardes et le fier M. de Guiches sont bien des figures qui siéraient d'emblée à la cour de Henri II; et, à cette cour de Madame , il ne manquait pas même de chevalier de Lorraine. Madame de La Fayette avait dans ce monde une sorte de rôle

d'autorité , et exerçait pour le ton une critique sage. Deux mois avant la malheureuse mort de Madame, madame 4^e Montmorency écrivait à M. de Bussy : %n manière de plaisanterie (1^{er} mai 1670) : « Madame de La « Fayette, favorite de Madame, a eu la tête « cassée par une corniche de cheminée qui n'a « ' pas respecté une tête si brillante de la gloire f que lui donnent les faveurs d'une si grande « princesse. Avant cipnalheur on a vu une lettre « d'elle qu'elle a donnée au public pour^se mo- « quer de ce qu'on appe^le les mots à la mode « et dont l'usage ne vaut rien; je vous l'envoie.» Suit^ cette lettre qui est toute composée du jargon amphigourique dont elle voulait corriger le bf au

monde; c'est un amant jaloux qui écrit k sa mattresse; Boileau en son genre n'eût pas mieux fait. Madaijlfie de La Fayette, à un degré radouci, était un peu le Despréaux^de là politesse de cour. Â la fin de cette même année 1670, parut Zojfde^ le premier ouvrage véritable de madame de La Fayette^ car la Princesse de Montpensier n'était pas un ouvrage et n'avait d'ailleurs été remarquée dans le temps que d'assez peu de personnes* Zayde portait le. nom de Segrais , et ce ne fiit pas une pure fiction transparente. Le public crut aisément que Segrais était l'auteur. Bussy^ reçut le livre comme étant de Segrais, se disposa à UUm avec grand plaisir : « car Segrais, disait-il, n» « peut rieii écrire qui ne soit joli; » après l'avoir lu, il le critique et le loue toujours dans la même persuasion. Dej^is Ibrs il n'a pas manqué de personnes qui ont voulu maintenir à Segrais l'honneur de la paternité ou du moins une grande part. Âdry, qui a donné une édition de la Prin^cesse de Clives (1807), en remettant et laissant la question dans le doute, semble incliner en. faveur du poète bel-esprit. >

Mais le digne Adry, qui fait autorité comme bibliographe, a l'esprit un peu esclave de la lettre. Segrais pourtant nous dit assez nettement , ce semble , dans les conversations et propos qu'on a recueillis de lui : « la Princesse de Clèves est de

XADAMB DE LA FATETTE. 171

« ffiadame de La Fayette. . . Zayde , q^{ti}i a paru « sous mon nom , est aussi d'elle. Il est vrai que « j'y ai eu quelque part , mais seulement dans « ta disposition dû rotnan où les règles de l'art « sont observées avec grande exactitude. » Il est Trai de plus qu'a un autre moment Segrais dit : « Après que ma Zayde fut imprimée , madame « de La Fayette en fit relier un exemplaire avec tr du papier blanc entre chaque page , afin de la « revoir tout de nouveau et d'y faire des correff tions , particulièrement sur le langage ; mais « elle ne trouva rien à y corriger, même en Itft plusieurs années, et je ne pense pas que l'on « y puisse rien changer, nflme encore aujour- « d'hui. » Il est évident que Segrais, comme tant d'éditeurs de bonne foi , se laissait dire et rougissait un peu quand on lui paAit de \$a Zayde. La confusion de l'auteur à l'éditeur est chose facile et insensible. Au moyen-âge et même au xvi^e siècle, une phrase de latin copiée qu dtée faisait autant partie de l'amour-propre de l'auteur qu'une pensée propre. S'il s'agit d'un roman ou d'un poète qu'on a mis en circulation le premier , on est plus chatouilleux encore : ces parrains-là ne haïssent gas le soupçon malin et ne le démentent qu'à demi. Même sans cela, à force d'entendre unir son nom à la louange ou à la critique de l'œuvre , on l'adopte plus étroi-

172 CRITIQUES BT PORTRAITS.

tement. On m'a , s'il m'en souvient , tant jeté a la tête Ronsard , que j'ai de la peine à ne pas dire mifn Ronsard. On est flatté d'ailleurs d'avoir porté le premier une bonne nouvelle , et même une mauvaise. Le bon Âdry , faute d'y entendre malice , s'embarrasse donc bien gratuitement de ce mot de Segrais , ma Zayde. Huet est assez formel a ce sujet dans ses Origines de Caën ; il l'est encore plus dans son Commentaire latin sur lui-même : « Des gens mal informés, y dit- il, ont pris pour une injure que j'aurais voulu causer à la renommée de Segrais ce que j'ai écrit dans I«f Origines de Caën; mais je puis attester le fait fdP la foi de mes prppKS yeux et d'après nombre de lettres de madame de La Fayette elle-même; car elle m'envoyait chaque partie de cet ouvrage successivement ^u furet à mesure de la composition, et me les faisait lire et revoir. >» Enfin madame de La Fayette disait souvent a Huet qui avait mis en tête de Zayde son traité de l'Origine des Romains : « Savez-vous que nous avons marié nos enfants ensemble ? »

Il est vrai qu'après tout , le genre de Zayde ne diffère pas si notablement de celui des nouvelles de Segrais, qu'on n'ait pu dans le temps prendre le change. Zayde est encore dans l'ancien et pur genre romanesque, quoiqu'elle en soit le plus fin joyau ; et , si la réforme y commence , c'est

ISADAiTE I>£ LA FAYETTE. 17^

uniquement dans les détails et la suite du récit , dans la manière de dire plutôt que dans la conception même. Zayde tient en quelque sorte un milieu entre VAstrée et les romans de Tabbé Pré- 'vost, et fait la chaîne de l'une aux autres. Ce sont également des passions extraordinaires et subites, des ressemblances incroyables de \isage, des méprises prolongées et pleines d'ave-

mures , dès résolutions formées sur un portrait ou un bracelet entrevus. Ces amants malheureux quittent la cour pour des déserts horribles, où ils ne manquent de rien ; ils passent les après-dînées dt^t les bois , contant aux rochers leur martyre , et rentrent dans les galeries de leurs maisons, où se voient toutes sortes de peintures. Ils rencontrent k l'improvisiste sur le bord de la mer des princesses infortunées, étendues et comme sans vie, qui sortent du naufrage en habits magnifiques, et qui ne rouvrent languissamment les yeux que pour leur donner de l'amour. iPes naufrages, des déserts, des descentes par là^r, et des ravissements : c'est donc toujours plus ou moins l'ancien roman d'Héliodore , celui de DTJrfé , le genre romanesque espagnol, celui des nouvelles de Cervantes. La nouveauté particulière à madame de La Fa^tette consiste dans l'extrême finesse d'analyse ; les sentiments tendres y sont démêlés dans #ute.leur subtilité et leur

174 CRITIQUES ET POLLTKAITS.

confusion. Cette jalousie d'Alphonse, qui parut si invraisemblable aux contemporains, et que Segrais nous dit avoir été dépeinte sur le vrai, et en diminuant plutôt qu'en augmentant, est poursuivie avec dextérité et clarté dans les dernières nuances de son dérèglement et comme au fond de son labyrinthe. La se fait sentir le mérite; li l'observation , par endroits, se retrouve. Un beau passage , et qui a pu être qualifié admi^rable par D'^fjiembert, est celui où les deux amants qui avaient été séparés peu de mois auparavant sans savoir la langue l'un de l'autre , se ren*contrent inopinément, et s'abordent en se paa» la^t cl^aacun dans l^aJangue qui n'est pas la léià, et qu'ils ont apprise dans l'intervalle, et puis s'arrêtent tout d'un coup en rougissant comme d'un mutuel aveu. Pour moi , j'en aime des remarques de sentiment

comme celle-ci , que madame de La Fayette n'écrivait certainement pas sans un secret retour sur elle-même : « Ah ! dom Garcie , vous aviez raison : il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent; les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous y arrachent malgré nous. »

Madame de La Fayette ne connut pas, je pense , ces passions qui nous arrachent avec vio-

MADAME DE LA FAYETTE. Ijs

lence de nous-mêmes, et elle apporta volontairement son cœur. Lorsqu'elle fit choix de M. de La Rochefoucauld pour se lier avec lui , j'ai dit qu'elle devait avoir trente-deux ou trentetrois ans à peu près, et lui cinquante-deux. Elle le voyait et le rencontrait depuis déjà longtemps « il8 doute, mais c'est de la liaison particulière que j'entends parler. On va voir par là ^lettre suivante (inédite jusqu'ici) ^, et <}ui est une des plus confidentielles qu'on puisse 4ésirer, que vers le temps de la publication des Maximes et lors de la première entrée du comte de Saint- Paul dans le monde , il était bruit de cette liaison de madame de La Fayette et^e M. de La Rochefoucauld comme d'une chose assez récemment établie. Or, la publication des Maximes^ et l'entrée du comte de Saint-Paul dans le monde , en la rapportant à l'âge de seize ou dix-sept ans , concordent juste , et donnent l'année 1665 ou 1666. Madame de La Fayette édnt cette lettre

1 Résida de Saint-GenBain, paquet 4)' ». 6. Bibliothèque du Roi. — Pai déjà recommandé a M. de Monmerqué ce paquet qai lui convient si bien par une quantité de lettres de l'abbé de La Victoire, de la comtesse de Maure et de madame de Sablé. Made-

moiselle , dans la Princesse de Paphtaçanie, traçant des portraits de ces deux dames, a dit : <c C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage. On s'écrivait |pe \^ contrats de mariage ; de lettres , on n'en entendait pas parler. » Eh bien ! bon nombre des lettres de ces dames , devancières de madame de Sévigné, sont la. ^;

176 GRITit^UES ET PORTRAITS.

à madame de Sablé, ancienne amie de M. de La Rochefoucauld, ia même qui eut tant de part h la confection desMaooimeSj et qui, depuis quelque temps, s'était tout^k-fait liée avec Port-Royal, par intention de réforme et peur de la mort , à ce qu'il semble, plutôt que par conversion bien entière ; — ce Ce lundi au soir. — Je ne pus hier « répondre a votre billet , parce que j'avais du « monde, et je crois que je n'y répondrai pas M aujourd'hjfi, parce que je le trouve trop obli- « géant. Je suis honteuse des louanges que vous 4c me donnez, et d'un autre côté j'aime que vous « ayez bonne opinion de moi , et je ne veux Toa| « rien dire de conlitsiire à ce que vous en pensez. «r Ainsi je ne vous répondrai qu'en vous disant ir que M. le comte de Saint -Paul sort de 4c céans, et que nous avens parlé de vous, une « heure durant, comme vous savez que j'en sais fc parler. Nous avons aussi parlé d'un homme « que je prends toujours la liberté de mettre coi « comparaison avec vous pour l'agrément de (X l'esprit. Je ne sais si la comparaison vous « offense, mais, quand elle vous offense-rait dans tf la bouche d'un autre, elle est une grande « louange dans la mienne si tout ce qu'op dit «r est vrai. J^ai bien vu que M. le comte de Saint- « Paul avait ouï parler de ces ditS'^là, et j'y suis * un peu entrée avec lui. Mais j'ai peur qu'il

«r n'ait pris tout sérieusement ce que je lui en « ai dit. Je vous conjure , la première fois que «r vous le verrez, de lui parler de vous-même de tr eeg braits4à. Cela viendra aisément à propos; t car je lui ai donné les Maximes, et il vous le

V dira sans doute. Mais je vous prie de lui en « parler comme il faut, pour lui mettre dans la tf tэта que ce n'est autre chose qu'une plaisann terie , et je ne suis pas assez assurée de ce que «r VOUS en pensez pour répondre qiive vous direz « bien , et je pense qu'il faudrait commencer par « persuader l'ambassadeur. Néanmoins il faut « 8'en>fier a votre habileté , elle est au-dessus des « maximes ordinaires; mais enfin persuadez-le. tr.Je-hais comme la mort que les gens de son « âge puissent croire que j'ai des galanteries. Il « leur semble qu'on leur paraît cent ans dès « qu'on est plus vieille qu'eux, et ils sont tout «f propres à s'étonner qu'il soit encore question K des gens; et de plus il croirai! plus aisément ^ ce qu'on lui dirait de M. de La Rochefoucauld te que d'un autre. Enfin, je ne veux pas qu'il en

V pense rien , sinon qu'il est de mes amis , et je

« vous prie de n'oublier non plus de lui ôler cela * «(de la tête , si tant est qu'il l'ait, que j'ai oublié « votre megisage. Cela n'est pas géij^ireux de vous K faire souvenir d'un service en vous en deman- « dant un autre. o

IV

« (En marge,) — Je ne veux pas oublier de vous « (lire que j'ai trouvé terriblement de l'esprit au « comte de Saint-Paul. »

Pour ajouter a rintérêl de cette lettre ^ qu'on veuille bien ' se rappeler la situation précise : M. de Saint-Paul, fils de madame de LongueviU« et probablement aussi de M. de La Rochefou^

cauld, venant voir madame de La Fayette» qui passe pour l'objet d'une dernière passion tendre». et qui voudrait le voir détrompé. . , ou trompé là« dessus^ — Le terriblement d'esprit du jeune prince allait droit, je pense, au cœur de madame de

' Longueville, à qui le post-scriptum au moins , et le reste aussi sans doute , fut bien vite montré* Ce mot charmant de la lettre , et que devraient méditer toutes les amours un peu tardives : « Je hais comme la mort que les gens de son âge puissent croire que j'ai des galanteries, » répond exactement k cette pensée de la Princesse de Clèves: « MadaÉne de Clèves, qui était ^dans cet âge où l'on ne croit pas qu'une femme puisse être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans, regardait avec ufl extrême étonnement l'attachement que le roi avait pour cette duchesse (de Yajeatinois). » Celte idée-là, comme on voit, était familière a madame de La Fayette. Elle craignait surtout de paraître inspirer ou sentir la passion « oet âge aix d'autres l'affectent. Sa

raisoù délicate devenait une dernière pudeur. Je tiens d'autant plus à ce que la liaison intime et déclarée de M. de La Rochefoucauld et d'elle ne commence qu'à cette époque» qu'il me semble que l'influence sur lui de celte amie affect^euse est expressément contraire aux. Maximes; qu'elle les lui eût fait corriger et retrancher si elle l'avait environné avant comme depuis, et que le La Rochefoucauld misanthrope , celui qui disait qu'il n'avait trouvé de l'amour que dans IçB romans, et que, pour lui, il n'en avait

^jamais éprouvé, n'est pas celui dont elle disait plus tard : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit , mais j'ai réformé son cœur. »

Dajns un petit billet de sa main (inédit) à madame de Sablé, qui avait elle-même composé des Maxime^ , je lis : « Vous me donneriez le plus grand chagrin du monde si vous ne me montriez

' pas vos Maximes. Madame Du Plessis m'a donné une curiosité étrange de les voir , et c'est justement parce qu'elles sont honnêtes et raisonnables .que j'en ai envie, et qu'elles me persuaderont que toutes les personnes de bon sens ne sont pas si persuadées de la corruption générale que l'est M. de La Rochefoucauld. » C'est cette idée de corruption générale qu'elle s'attacha à combattre en M. de La Rochefoucauld et qu'elle rectifia Le désir d'éclairer et d'adoucir ce noble esprit

180 CRITIQUES ET PORTRAITS.'

(ut sans doute un appât de raison et de bienfaisance pour elle aux abords de la liaison étroite. L'ancien chevalier de la Fronde, devenu amer <5t goutteux y n'était pas au reste ce qu'on pourrait se figurer d'après son livre seul. 11 avait peu (étudié, nous dit Segrais , mais son sens merveil<Mixet sa science du monde suppléaient à Tétude. .enne, il avait donné dans tous les vices de son temps et s'en était retiré avec l'esprit pins sain ((ue le corps, si Ton pouvait appeler sain quel- (|ue chose d'aussi chagriné. Cela n'empêchait en rion la douceur de son commerce et son agrément * iniini. Il était la bienséance parfaite , continue , o.t t;agnait chaque jour à être vu de plus près. Homme de la conversation particulière, nn ton de phis ne lui allait pas. S'il lui avait

fallu parler devant cinq ou six personnes un peu solennellement, la force lui aurait manqué , et la harangue qui était d'usage pour l'Académie (iranaise, l'en ' détourna. En juin 1672, quand, un soir, la mort de M. de Longueville, celle du chevalier de Marsillao, son petit-fils, et la blessure du prince de Marillac , son fils , - quand toute cette grêle tomba sur lui, nous dit madame de Sévigné, il fut admirable à la fois de douleur et de fermeté : « J'ai vu son cœur à découvert, ajoute-t-elle en 4lettre cruelle aventure; il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de

"^ > HÂDAME DE LA FAYETTE* is'l

tendresse et de raison. » À peu de distance de là , elle disait de lui encore qu'il était patriarcal et sentait presque aussi bien qu'elle la tendresse maternelle. Voilà le La Rochefoucauld réel, et tel que madame de La Fayette le réforma. * De 1666 à 1670, la santé de madame de La Fayette, qui n'était pas encore ce qu'elle devint bientôt après , et la faveur qu'elle possédait au*

près de Madame, lui donnaient occasion et moyen d'aller assez souvent à la cour; ce n'est guère qu'après la mort de Madame, et à l'époque aussi de cette diminution de santé. de madame de La Fayette , que la liaison , telle que madame de Sévigné nous la montre , se régla . complètement. Les, lettres de l'incomparable amie, qui vont d'une manière ininterrompue précisément à partir de ce temps-là, permettent de suivre toutes les moindres circonstances et jusqu'à l'heureuse monotonie de cette habitude profonde et tendre : « Leur mauvaise santé , écrit-elle , les rendait comme nécessaires l'un à l'autre, et... leur donnait un loisir de goûter leurs bonnes qualités qui ne se rencontre pas dans les autres liaisons... A la cour, on n'a pas le loisir de s'aimer

: ce tourbillon , qui est si violent pour tous, était paisible pour eux et donnait un grand espace au plaisir d'un commerce si délicieux. Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une

182 canIQUES et portraits. ' '

telle liaison... » Je ne rapporterai pas tout ce qui se pourrait extraire de' chaque lettre , pour ainsi dire , de madame de Sévigné ; car il y en a peu où madame de La Fayette ne soit nommée, et plusieurs sont écrites ou fermées chez elle , avec les compliments tout vifs de M. de La Rochefoucauld que voilà. Aux bons jours, aux jour» de santé passable et de dîner en lavardinage ou bavardinage, c'est un gracieux enjouement, ce sont des roulades de gaietés malicieuses sur celle folle de madame de Marans^ sur les manèges de madame de Brissac et de M. le Duc. Il y a des jours plus sérieux et non moins délicieux, où, à Saint-Maur , dans cette maison que M. le Prince avait prêtée à Gourville , et dont madame de La Fayette jouissait volontiers, on entendait en compagnie choisie la Poétique de Despréaux qu'on trouvait un chef-d'œuvre. Puis , une autre fois , en dépit de Despréaux et de sa Poétique , on allait à Luvi, et, à de certains endroits de l'opéra de Cadmus j on pleurait : « Je ne suis pas seule à ne les pouvoir soutenir, disait madame de Sévigné; même de n^adame de La Fayette en est tout alarmée. » Comme cette âme alarmée est bien la délicatesse même! O Zayde, Zayde, on sent à ^ars alarmes la tendresse romanesque qui n'est satisfaite qu'à demi et qu'il ne faut pas trop réveiller!— II y a des jours aussi où madame de

La Fayette y a encore faire une petite visite à la Cour et le roi la place dans sa calèche avec les dames et lui montre les beautés de Versailles comme ferait un simple particulier ; et un tel voyage y un tel succès » si sage qu'on soit, sur cette matière, au retour, à

des conversations fort Iongués , et même à des lettres moins courtes qu'à l'ordinaire de la part de madame de La Fayette qui aime peu a écrire; et madame Grignan de loin est un peu jalouse ; elle l'est encore a propos de dpielque écriloire de bois de Sainte-Lucie dont madlame de Montespan fait présent à madame de La Fayette ^ ; mais madame de Sdvigné raccom* mode tout cela par les compliments et les douceurs qu'elle arrange et qu'elle échange sans cesse entre sa fille et sa meilleure fmie. Même quatid madame de La Fayette n'alla phis à Veie^ sailles et n'embrassa plus en pleurant de recon*^ naissance les genoux du roi, même quand M. de La Rochefoucauld fut mort, elle garda son crédit, sa considération : « Jamais femme sans sortit de

l II reêiort ^etleltrei de indlaræ de Sëvigné qae madame dé Grrgttah devait assez souveat lui répéter : «Y^yer, voyec! votre mad^n^e de La Fayette voas aime-t-elle donc si extraordinairement? Elle ne voas écrirait pas deax lignes en dix ans , elle sait faire ee qai l'accommode , elle garde êts aises et son repos , et , du milieu de cette indolence , surveille très bien de l'œil son crédit. » — OpurvilU^ avec qui madame La Fayette eut le tort d'en user trop long- temps sans réserve , comiM^ g en fait d'un ami sûr, a écrit d'elle quelque chose en ce sens , et plus malicitux*

« sa place , nous dit madame de Sâûgné , n'a « fait, de si bonnes affaires. » Louis XI v aimatoujours en elle la £ivorite de Madame, un témoin de eette mort touchante et de ces belles années avec lesquelles elle restait liée dans son «ouvenir, n'ayant plus guère reparu à la xour depnii^.

Mais Versailles , et Isi Poétique de Despréaiix> et l'opéra de Lulli , et les gaietés sur la Maran», sont toujours vite interrompus par cette misérable santé qui , avec sa fièvre tierce , ne permet

pas qu'on l'oublie , et devient peu à peu l'occupation principale. Dans son beau et vaste jardin de; la rue deVaugirard, si verdoyant, si embfaumé, dans la maison de Gourville à Saint-Maur> où elle s'habitue en amie franche , à Fleuri-sous- Meudon , où elle va respirer l'air des bois, on la suit malade y mélaneolique ; on* voit cette figure longue et sérieuse s'amaigrir , et se dévorer. Sa vie, durant vingt ans , se convertit en une petite fièvre plus ou moins lente ^ et les bulletins reviennent toujours à ceci : « Madame de La Fayette s'en va demain à une petite maison auprès de Meudon où elle a déjà été. Elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre ; elle ne veut pas penser ni parler, ni répondre^ ni écouter; elle est fatiguée ae dire bonjour et bonsoir -, elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit ; il lui faut donc du

MADAME DE LA FAYETTE. 185

repos; je ^ai voir quelquefois. M. de La Rochefoucaumest dans cette chaire que vous con* naissez : il est d'une tristesse incroyable , et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. » Ce qu'a sans doute M. de La Rochefoucauld de pire qpe la goutte et que ses maux ordinaires, c'est de manquer, de madame de La Fayette.

La tristesse qn'un tel état nourrissait naturel* lement n'empêchait pas l'agrément et le sourire de reparaître aux moindres intervalles. Dans les sobriquets de société qu'on se donnait ; et qui faisait4e madame Scarron leD^eZ, de Golbert leNori, de M. de Pomponne iaPltM, madame dç La Fayette avait nom le Brouillard : le brouillard se levait quelquefois , et l'on avait des horizons ch^irmants. Une raison douOe , résignée , mélancolique, attachante et détachée , reposée de ton, semée de mots

justes et frappants qu'on retenait, composait l'allure habituelle de sa conversation, de sa pensée. C'était assez qu'elle disait-elle d'ordinaire, en acceptant son état inactif. Ce mot, qui la peignait tout entière, est bien de celle qui disait aussi, à propos de Montaigne, qu'il y aurait plaisir à avoir un voisin comme lui K

1 Elle n'aurait pas dû la même chose de Malebranche, et, en digne amie de Huet, elle avait à Ménage, sur Ut Recherche de la Vérité, qu'elle n'avait pu y rien comprendre. Cela, en effet, lui devait paraître la fois trop dogmatique et trop alambiqué.

186 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Une sensibilité extrême et pleine de larmes reparait par instants tout à coup à travers cette raison continue, comme une source qui jaillit d'une terre unie. On la vit toute alarmée par l'émotion de la musique. Quand madame de Sévigné partait pour les Rochers ou pour la Province, il ne fallait pas qu'elle lui fît ses adieux et que sa visite eût l'air d'être la dernière : la délicatesse de madame de La Fayette ne pouvait supporter le départ d'une telle amie. Un jour on parlait devant elle, M. le Duc présent de la campagne qui devait s'ouvrir dans cinq ou six mois; l'idée soudaine des dangers que M. le Duc aurait à courir alors lui tira aussitôt des larmes. Ces effusions avaient un charme plus grand et plus de prix, on le conçoit, dans une personne si judicieuse et avec un esprit si reposé«

Son attention, du sein de sa langueur, ne se portait pas moins sur les points essentiels; sans bouger elle veillait à tout. Si elle refit le cœur de M. de La Rochefoucauld elle répara aussi ses affaires. Elle s'entendait bien aux procès, et Tempêcha de perdre le plus beau de ses biens en lui fournissant les moyens de prouver

qu'ils étaient substitués. On conçoit avec cela qu'elle écrivait peu de lettres/et seulement pour le nécessaire. C'était son seul coin orageux avec madame de Sévigné. Le petit nombre de lettres de

madame dk La Fayette sont presque toutes pour dire qu'elle ne dira que deux iqpts , qu'elle dirait plus si elle n'avait 4a «mi-graine. On voit même reparaître iin jour M. de La Fayette en per-soiltee, qui arrive tout exprès je ne sais d'où, comme motif d'ex-cuse. Il suffit de lire la jolie lettre : Hé bien! hihien! ma belle j qu'avex^vaus à crier comme un aigle? etc.^ etc., pour bien connaître le train de vie de madame de La Fayette et saisir sa di-flfERENCE de ton d'avec madame de Sëvigné. On y lit ces mots souvent cités : « Vous êtes en Provence , ma belle ; vos heures sont libres et votre tête encore plus ; le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde ; et si j'avais un amant qui voulût de mes lettres tous les matins , je romprais avec lui. »

Madame de La Fayette était très vraie et ^ très franche ; U fal-lait la croire sur parole ^ .- « Elle n'aurait pas donné le moindre titre à qui que ce fut , si elle n'eût été persuadée qu'il le méritait ; et c'est ce qui a fait dire a quelqu'un qu'elle était sèche , quoi-qu'elle fut délicate ^ . » Madame de Maintenons avec qui ma-dame de La Fayette avait eu liaison étroite , était d'un esprit aussi merveilleusement droit, mais d'un caractère

1 Madame de Sévigné.

^ Scgraisiana.

188 CRITIQUES ET PORTRAITS.

moins franc; aussi judicieuse, mais i^îns vraie^,. et cette difflérence dut contribuer à Wur refroi*» dissement. En i67% qi^and madame Scarçon élevait en secret les bâtards de Louis XIV, au bout du faubourg Saint-Germain y près de Vaur girard, bien au-delà de la maison de madame de La Fayette , celle-ci était encore en liaison pai> ticulière avec elle j elle recevait quelquefois de ses nouvelles ainsi que madame de Coulanges ; elles durent même la visiter ensemble. Mais la confiance de madame Scarron se resserrant par degrés , il en résulta de ces paroles rapportées et de ces conjectures qui déplaisent entre amis : c(L'idée d'entrer en religion, ne m'est jamais venue dans l'esprit, écrivait madame de Maintenon k l'abbé Testu; rassurez donc madame de La Fayette. » Donnant à son frère des Jeçons d'économie, madame de Main tenon écrivait en 1678 : ff J'aurais cinquante mille livres de rente que je n^aurais pas le train de grande dame, ni un lit galonné d'or comme madame de La Fayette, ni un valet de chambre comme madame de Coulanges.x Le plaisir qu'elles en ont vaatil les railleries qu'elles en essuient ?» Je ne sais si le lit galonné de madame de La Fayette prêtait beaucoup aux plaisanteries; mais, couchée la-dessus, comme il lui arrivait trop souvent, elle y était plus simple k coup sûr que son amie

MADAME DE LA FAYETTE. iSq

SOUS ce niaiiteau couleur de feuille morte qu'elle affecte d'user jusqu'au bout. Ei;|fin toute amitié cessa entre elles; madame de Maintenon le déclare : ^ Je n'ai pu conserver l'amitié de madame * de La Fayette, elle en mettsiit la continuation k trop haut prix. Je lui ai montré du moins que j'étais aussi sincère qu'elle. C'est le duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles ^. > 'Et dans les Mémoires de madame

de La Fayette sur les années 1688 et 1689, k propos 4e la comédie d'Esther^ on lit : ^ Elle (madame de Maintenon), ordonna ati poète de faire une comédie , mais de choisir un sujet pieux : car, à l'heure qu'il est, hors- de la piété ^point de salut k la cour aussi bien que dans l'autre monde... La comédie représentait, en quelque sorte ,*la chute de madame de Montespan et l'élévation de madame de Maintenon ; toute la différence fut qu'Esther était un peu plus jeune et moins précieuse en fait de piété. » En* citant ces paroles de deux femmes illustres , je ne^me plais pas k en faire ressortir l'aigreur qui gâta une longue affection. En somme, madame de Maintenon et madame de La Fayette étaient

^ Lettre j) madame de Saint-Gëran , août i684* ^^ 9"^^ ^^^ s^agtil 3> Est-ce du noaveaa duc de La Rochefoacauld ? On voit , par une lettre de madame de Maintenon à la mémo , d'avril 167Q, qu^clle ne pouvait souffrir les Marsillac, père et fils. ^

igO CRITIQUES ST PORTRAITS.

deux puissances trop considérables , et qui faisaient trop peu de frais , pour ne pas se refroidir à l'égard Tune de l'autre. Madame deMaintenon, en grandissant la dernière , dut par degrés changer envers madame de La Fayette qui resta la même ; c'est ce procédé uniforme que madame de Maintenon aurait peut-être voulu voir changer un peu avec sa fortune ^. Madame de La Fayette mourante était celle encore dont madame Scarron, écrivant a madame de Chantelou sur sa présentation à madame de Montespan, avait dit en 1 666 : « Madame de Thianges me présenta à sa sœur... Je peignis ma misère.. • sans me ravalér;... enfin madame de La Fayette aurait été contente du vrai de mes expressions et de la brièveté de mon récit. >i En fait de société aimable et polie, unissant le sérieux et le* vrai à la grâce , si j'avais

été de M. Røederer, j'en aurais vu et placé le triomphe le plus satisfaisant dans le cercle de mesdames de Sévigné et de La Fayette, plutôt que dans l'élévation et le mariage de madame de Maintenon. Celle-ci nuisit en un sens à la société polie, comme certains révolu-

1 La Béaumontelle, dans les Mémoires qui précèdent son édition des Lettres de madame de Maintenon, suppose à madame de La Fayette j« ne sais quels torts de caractère et quelles prétentions de vouloir remplacer madame de Sablé, qui éloignèrent d'elle ses amis et rendirent sa maison déserte : on ne peut trancher avec plus d'impertinence à rencontre de tous les tdmoi;nages..

tipnnaires ont nu à la liberté, en la poussant trop loin Et jusqu'aux excès qui appellent la réaction contraire. 11 fallait s'arrêter avant la prudence sous peine de provoquer la Régence.. En juillet 1677, un an avant la Princesse de Clèves, on voit que la santé de madame de La Fayette semblait au pire, bien qu'elle dût encore aller quinze ans à dépérir ainsi sans relâche, étant de celles qui traînent leur misérable vie jusqu'à la dernière goutte d'huile ^ . C'est pourtant dans l'hiver qui suivit, que M. de La Rochefoucauld et elle s'occupèrent finalement de ce joli roman qui parut chez Barbin le 16 mars 1678 ^ . Segrais, que nous trouvons encore sur notre chemin, dit en un endroit, qu'il n'a pas pris la peine de répondre à la critique que l'on fit de ce ro-

1 Madame de Sévigné.

' Dans une lettre de madame de Sévigné à sa fille (16 mars 1673), ■ lit : « Je suis au désespoir que vous ayez en Bajazet par d'autres que par moi : c'est ce chien de Barbin qui me hait, parce que je ne fais pas des Princesses de Clèves et de Montpen-

sier. 1» Il en faut conclure que le roman de la Princesse de Clèves était déjà au moins en projet et en ébauche à cette première date, qu'il en avait été question dans la société intime de Tauteur, que mesdames de Sévigné et de Grignan en avaient peut-être entendu le commencement. Dans une lettre de madame de Montmorency à Bussy, on voit, d'ailleurs, que pendant Phiver qui précède la publication, M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette s'enferment et préparent quelque chose. La conciliation est simple : la Princesse de Clèves ébauchée sommeilla de 1673 à 1677 > ^ ^ ' ^ ^ i ' ^ s ^ o ' lement l'auteur 's'y remit de concert avec M. de La Rochefoucauld, pour l'achever. «

man^; et à un autre endroit, que madame de La Fayette a dédaigné d'y répondre; de sorte qu'il y aurait doute, si on le voulait, sur son degré de coopération. Mais, pour le coup, nous ne le discuterons pas, et ce roman est trop supérieur à tout ce qu'il a jamais écrit pour permettre d'hésiter. Personne, au reste, ne s'y méprit cette fois; les lectures confidentielles avaient fait bruit, et le livre fut bien reçu comme l'œuvre de là

seule madame de La Fayette, aidée du goût de M. de La Rochefoucauld. Dès que cette Princesse, ainsi annoncée à l'avance, parut, elle fut l'objet de toutes les conversations et correspondances; Bussy et madame de Sévigné s'en écrivaient; on était partout sur le qui-vive à son propos; on s'abordait dans la grande allée des Tuileries en s'en demandant des nouvelles. Fontenelle lut le roman quatre fois dans la nouveauté; Boursault en tira une tragédie, comme à présent on en eût fait des vaudevilles. Valincourt écrivit très incognito un petit volume de critique qu'on attribua au père Bouhours, et un abbé de Ghames riposta par un autre petit volume qu'on supposa

* Il est à remarquer qu'à Tendre où on lui fait dire cela , dans le Segraisiana, on lui prête une erreur au sujet du roi à qui aurait été le sien : il parle en effet de la rencontre de M. de Nemours et de madame de Clèves chez le joaillier, tandis que c'est M. de Clèves qui y rencontre celle qui doit être sa femme. On ne peut donc prendre ce propos , mal recueilli , pour une autorité.

HABAME DE LA FAYETTE. 1 gS

de Barbier d'Aucourt, critique célèbre d'alors et adversaire ordinaire du spirituel jésuite. La Princesse de Clèves a survécu à cette vogue qu'elle méritait, et est demeurée parmi nous le premier en date des plus aimables romans.

Il est touchant de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmants , si purs et ces personnages nobles et sans tache, ces sentiments si frais, si accomplis, si tendres ; madame de La Fayette mit là tout ce que son âme aimante et poétique tenait en réserve de premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie dont il avait trop mésusé, et, en quelque sorte, un miroir embelli où recommençait sa jeunesse. Ainsi ces deux amis vieillissants remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, c'est où ils n'avaient pu s'aimer. Cette rougeur même à madame de Clèves , et qui d'abord est presque son seul langage , marque bien la pensée de l'auteur, qui est de peindre l'amour dans tout ce qu'il a de plus frais et de plus pudique, de plus adorable et de plus touchant, de plus indécis et de plus irrésistible, de plus lumineux en un mot. Il est question à tout moment de cette joie que donne la première jeunesse jointe à la beauté, IV. 13

KT

de oMe sorte de trouble et d'embarras dans toutes les actions, que cause V amour dans l'innocence de la première jeunesse^ enfin de tout ce qui est le plus loin d'elle et de son ami, en leur liaison tardive. Dans la teneur de la vie y elle était surtout sensée; elle avait \é jugement au-dessus de son esprit , lui disait-on, et cette louange la flattait plus quele reste : ici , la poésie , la sensibilité intérieure; reprennent le dessus , quoique la raison ne manque jamais. Nulle part , comme dans la Princesse de Clives^ les contradictions et les duplicités délicates de Tamour n'ont été si natarellaaent exprimées : « Madame de Clèves avait <t d'abord été fâchée que M. de Nemours eût en «r lieu de croire que c'était lui qui l'avait em- « pochée d'aller chez le maréchal de Saint-André; « mais ensuite, elle sentit quelque espèce de « chagrin que sa mère lui en eût entièrement « ôté Topinion. • . » — « Madame de Clèves s'était « bien doutée que ce prince s'était aperçu de la « sensibilité qu'elle avait eue pour lui ; et ses « paroles lui firent voir qu'elle ne s'était pas «* trompée. Ce lui était une grande douleur de « voir qu'elle n'était plus maîtresse de cacher ses « ii-wilhmanis > et de les avoir laissés paraître an

de Guise. Elle en avait aussi beau-

M, de Kemours les connût ; mais

douleur n*étatl pas si entière ,

MADAIUS DE iA FAYETTE. 195

« et elle était mêlée de quelque sorte de dou-* tr cœur. » — Les scènes y sont justes, bien coupées , parlantes , en un ou deux cas seulement in^nraisemblajiiles , mais sauvées encore par Fà* pro-

pos de l'intérêt et un certain air de négligence. Les épisodes n'éloignent jamais trop du progrès de l'action , et y aident quelquefois. La {dos invraisemblable circonstance , celle du pa<viUon , quand M. de Nemours arrive singulièrement à temps pour entendre derrière une palissade l'aveu fai|a M. de Clèves, cette scène que Busey et Yaluicourt relèvent » faisait pourtant fondre en larmes , au dire de ce dernier, ^ceux même qui n'avaient pleuré qu'une fois à Iphi^ gime^ Four nous , que ces invraisemblances choquent peu , et qui aimons de la Prinee\$se de CUvès jusqu'à sa couleur un peu passée , ce qui nous charme encore, c'est la modération des peintures qui touchent si k point, c'est cette manière partout si discrète et qui donne à rêver : quelques saules le long d'un ruisseau quand Tamant s'y promène; pour toute description de la beauté de l'amante , ses cheveux confusément r(Utaché\$; plus loin , dès yeux un peu grossis par des larmes, et pour dernier%*ait, cette vie qui fut ASSEZ courte j impression finale elle-même ménagée. La langue en est également délicieuse, exquise de choix, ^avec des négligences et des

irrégularitéii qui ont leur grâce, et que Vaiin«> court n'a notées en détail qu'en les supposant dénoncées par un grammairien de sa connais-: ' sance , et avec une sorte de honte d'en faire ufl-reproche trop direct à l'aimable auteur. Je n'y distingue que deux locutions qui ont vieilli : « L.e^ roi ne survécut guère le prince son fils; • et: «r Milord Courtenay était aussi aimé de la reine Marie, qui l'aurait épousé du consentement de toute l'Angleterre , sans qu'elle connut que la jeunesse et la beauté de sa sœur Elj[sabeth le touchaient davantage que l'espérance de régner; » pour, st ce n' est qu'elle comiut^ etc. ; cette dernière locution revient plusieurs fois.

Le petit volume de Valincourt, qu'Adry a réimprimé dans son édition de la Princesse de Clèves, est un échantillon distingué de la critique polie, telle que les amateurs de goût se la permettaient sous Louis XIV. Valincourt n'avait alors que vingt-cinq ans ; il aimait peu le monde de Huet, de Segrais; il arrivait plus tard et représente au net les jugements de Racine et de Boileau. Sa malice, qui se tempère toujours, n'empêche pas en lui l'équité, et qu'il ne fasse la part à la louange; il n'a pas évité pourtant la minutie et la chicane du détail. Ceux qui attribuaient la critique au père Bouhours avaient droit de trouver plaisant que le censeur repro-

MADAME DE LA FAYETTE. 97

chat à la première rencontre de M. de Clèves et de mademoiselle de Chartres d'avoir lieu dans une boutique de joaillier plutôt; que dans une église/ Quoi qu'il en soit, l'ensemble atteste un esprit exact et fin, décemment ironique, et tel que Fontanes l'aurait pu consulter avec plaisir et profit avant de critiquer madame de Staël. L'abbé de Chatnes, qui reprend cette critique mot à mot pour la réfuter avec injure, m'a tout l'air d'un provincial qui n'avait pas demandé à madame de La Fayette la permission de la dé* fendre; Barbier d'Aucourt, sans avoir rien de bien attique, s'en fût tiré autrement.. On peut voir dans Valincourt une théorie complète du roman historique très bien exposée par un savant qu'il introduit, et cette théorie n'est autre que celle que Walter Scott a en partie réalisée.

Bussy, qui, dans ses lettres à madame de Sévigné, parle assez longuement de la Princesse de Clèves y ajoute avec cette incroyable fatuité qui gâtait tout : « Noire critique est de gens de qua- «i lité qui ont de l'esprit : celle qui est imprimée » est plus

exacte et plaisante en beaucoup d'en- « droits. » Pour venger madame de La Fayette de quelques malignités de cet avantageux personnage, il suffit de citer de lui ce trait-là.

En avançant dans la composition de la Princesse de Clèves les pensées de madame de La

198 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Fayette , après ce premier essor vers la jeunesse et ses joies, redeviennent graves; l'idée du devoir augmente et l'emporte. L'austérité de la fin sent bien cette vue si longue et si prochaine de la mort qui fait paraître les choses de cette vie si différent ^ dont on les voit en santé. Dès l'été de 1677^, elle avait elle-même éprouvé cela, et y comme l'indique madame de Sévigné , tourné son âme à finir. Le désabusement de toutes choses se montre dans cette crainte qu'elle prête à madame de Clèves , que^ le mariage ne soit le tombeau de l'amour du prince , et n'ouvre la porte aux jalousies : cette crainte , en effet , autant que le scrupule du devoir, s'oppose dans l'esprit de madame de Clèves au mariage avec l'amant. En achevant leur roman idéal, il est clair que les deux amis , que M. de La Roche*^ Foucauld et elle, en venaient à douter de ce qu'il y aurait eu de félicité imaginable pour leurs chers personnages , et qu'ils se reprenaient encore à leur douce liaison réelle comme au bien le plus consolant et le plus sûr.

Ils n'en jouirent plus long-temps. Dès la nuit du 16 au 17 mars 1660 , deux ans joui* pour jour après la publication de la Princesse de Clèves M. de La Rochefoucauld mourut : « J'ai la tête si « pleine de ce malheur et de l'extrême affliction

) Vallpoort nmar^e avec nison qu'on^'il faudrait : de et lui émit.

MADAME DE LÀ FAYETTE. 1[^]

ff de notre pauvre amie , écrit madame de Sévi- # *[^]. gné , qu'il faut que je vous en parle.».. M* de « Marsillac est dans une affliction qui ne peut s% « représenter; cependant» ma filles il retrouvera « le roi et la cour ; toute sa famille se retrouvera ir à sa place ; mais où madame de La Fayette re- « trmivera^t'^elie un tel ami > une telle société , i(une pareille douceur, un agrément., une con- « fiance , une considération pour elle et pour son « fils ? Elle «est infisme , elle est toujours dans <r sa chambre, elle ne court point les- rues. M. de* « La Rochefoucauld était sédentaire aussi : cet « état les rendait nécessaires l'un a l'autre, et * irien ne pouvait être comparé k la confiance et « aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma.fiUe, t vous trouverez qu'il est impossible de &ire une « perte plus considérable et dont le temps puisse « moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre^ j^ « amie tous ces jours-cij elle n'allait point £ûre « la presse parmi cette famille , en sorte qu'elle «r avait besoin qu'on eût pitié d'elle.. Madame de «c Goulanges a très bien fait aussi, et nous coq- « tinuerons quelque temps encore. ... » Et dans^ chacune d^ lettres suivantes : « La pauvre ma* ir dame de La Fayette ne sait pliis que fair^e «.d'elle-même... Tout se consolera hormis elle. » C'est ce que madame de Sévigné répète en cent façons plus expressives les unes que les autres.:

♦ « Cette pauvre femme ne peut serrer la file d'une manière k remplir cette place. » Madame de La ^.Fayette ne chercha pas à la remplir; elle savait que rien ne répare de telles ruines. Même cette amitié si tendre avec madame de Sévigné ne suffisait pas ^ elle le sentait bien : il y avait trop de partage. Pour se convaincre de l'insuffisance de telles amitiés, même des meilleures et des

plus chères , qu'on lise la lettre de madame de La Fayette à madame de Sévigné du 8 octobre 1689 , si parfaite , si impérieuse et si sans façon à force de tendresse , et qu'on lise ensuite le commentaire qu'en fait madame de Sévigné écrivant, à sa fille : « Mon Dieu ! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage et de devoir mille écus ! » et l'on comprendra combien il ne faut

pas tout redemander à ces amitiés qui ne sont point uniques et sans partage, puisque les plus délicates jugent ainsi. Après l'amour, après l'amitié absolue , sans arrière-pensée ni retour ailleurs, tout entière occupée et pénétrée, et la mime que nous , il n'y a que la mort ou Dieu.

Madame de La Fayette vécut treize années encore : on peut s'enquérir chez madame de Sévigné des légers détails de sa vie extérieure durant ces années désertes. Une vive entrée en liaison avec la jeune madame de Schomberg donna

quelque éveil curieux et jaloux aux autres amies , \ plus anciennes : on ne voit pas que cet effort d'une âme qui semblait se reprendre à quelque chose ait duré. C'est peut-être par l'effet du même besoin inquiet, que, dès les premiers mois de sa perte, elle fit augmenter encore, du côté du jardin , son appartement déjà si vaste , à mesure hélas! que son existence diminuait. Il paraît aussi que pour remplir les heures, madame de La Fayette se laissa aller à plusieurs écrits, dont quelques-uns ont pu être égarés. La Comtesse de Tende doit dater de ces années-là. Le plus fort de la critique de Bussy et du monde en général , au sujet de la Princesse de Clèves, avait porté sur l'aveu extraordinaire que l'héroïne fait à son mari. Madame de La Fayette, en inventant une nouvelle situation analogue , qui amenât un aveu plus extraordi-

naire encore , W pensa que la première en serait d'autant justifiée. Elle réussit dans la Comtesse de Tende ^ bien qu'avec moins de développement qu'il n'eût fallu pour que la Princesse de Clèves eût une sœur comparable à elle : on sent que l'auteur a son But et qu'il y court. Les Mémoires de la Cour de France pour les années 1688 et 1689 se font remarquer par la suite, la précision et le dégagé du récit : aucune divagation , presque aucune réflexion ; un narré vif, empressé , attentif; une

intelligence continuelle. L'auteur d'un tel écrit était,' certes, un esprit capable d'affaires poi^ tives. J'ai cité le mot assez'piquant sur madame de Maintenon a propos d'Esther. Racine, par contre^coup, y est un peu légèrement traitéTeç sa comédie de couvent : « Madame de Maintenon, « pour divertir ses petites filles et le roi, fit faire « une comédie par Racine, le meilleur poète « du temps, que l'on a tiré de sa poésie où il est « inimitable , pour en faire k son malheur et « celui de ceux qui ont le goût du théâtre , ua « historien très imitable, j» Madame de La Fayette avait été d'un monde qui préféra long-temps- Comeille à Racine; elle avait aimé et pratiqué dans Zayde ce genre espagnol, si cher à l'auteur du Cid, et que Racine et Boileau avsdent tué. Elle voyait Fontenelle, elle comptait pour amis^ particuliers des hommes comme Segrais, Huet , qui avaient des antipathies et même des haines ^ contre ces deux poètes régnants. M« de La Ro*- . chefoucauld, qui les goûtait l'uu et Fautre commeécrivains, ne leur trouvait qu'une seule sorted'esprit , et les jugeait pauvres d'entretien hoKs^ de leurs vers. Valincourt enfin , qui avait attaqué la Princesse de Clèves , était l'élève , l'ami intime de tous deux. Après cela, madame de La Fayette avait trop d'esprit et d'équité pour ne pas ad*

.^ Voir Hoet sur BoHeaa dans ses Mémoires iatios.

mirer dignement des auteurs dont la tendresse ou la justesse trouvait en elle des cordes si pré* parées. Au moment où elle rêvait le moins Racine, elle l'appelle encore le meilleur poète et thimUabh. On a vu qu'elle écoutait chez Gourrille^ c'est-a^lire chez elle, la Poétique de Boileau. Elle avait , nous l'avons dit , avec Boileau plus d'un rapport de droiture d'esprit et de critique irré* fragable , et était k sa manière un oracle de bon sens dans son beau monde. Les mots k la Despréaux qu'on a retenus d'elle sont nombreux ; nous en avons cité beaucoup , auxquels il faut en ajouter encore ; par exemple : « Celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. » Boileau, causant un jour avec D'Olive t, disait : «r Savez-vous pour*- « quoi les anciens ont si peu d'admirateurs ? c'est « parce que les trois quarts tout au moins de « ceux qui les ont traduits, étaient des ignorants « ou des sots. Madame de La Fayette , la femme t de France qui avait le plus d'esprit et qui écrier vait le mieux , comparait un sot traducteur a « un laquais que sa maîtresse envoie faire un « compliment à quelqu'un. Ce que sa maîtresse « lui aura dit en termes polis , il va le rendre <c grossièrement, il l'estropie; plus il y avait de « délicatesse dans le compliment , moins ce lar- « quais s'en tire bien : et voilà en un mot la plus

«parfaite image d'un mauvais traducteur. ^^ Boileau paraît donc certifier, en quelque sorte ,. lui-même cette ressemblance , cet accord d'elle a lui, que nous indiquons. M. Røederer a mille fois raisoiï au sujet des relations de Molière avec le mond« de mesdames dé Sévigné , de La. Fayette, et en montrant que la pièce des Femmei. savantes ne les regardait en rien. Quant à La

Fontaine, il est constant qu'à une époque il fut fort en familiarité avec madame de La Fayette ; on a des vers affectueux qu'il lui adressait en lui envoyant un petit billard : ce devait être du temps où il dédiait une fable à l'auteur des Maximes , et une autre à mademoiselle de Sévigné ^.

1 Madame de La Fayette était donc bien réellement du même groupe et comme du même Parnasse que La Fontaine, Racine et Despréaux ; et le petit récit suivant n'est que l'image un peu enfantine du vrai : « En 1675, dit Ménage, madame de Thianges donna en étrennes une chambre tome dorée , grande comme une table, à M.- le duc du Maine. Au-^esias de Ja porte, il y avait en grosses lettres : Chambre du Sublime, Au dedans un lit et un balustre , avec un grand fauteuil , dans lequel était assis M. le doc du Maine , fait en cire , fort ressemblant. Auprès de lui -M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil M. de Marsillac et M. Bossuel , alors évoque de Condom* A l'autre bout de l'alcôve , madame de Thianges et madame de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre , Despréaux avec une fourche empêchait sept ou huit méchants poètes d'entrer. Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisait signe d'avancer. Toutes ces Ggurs étaient de cire, en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. » Ménage ne nous dit pas s'il a posé pour Tun des cinq ou six mauvais. . poètes chassés par Boileau.

MADAME DE LA FAYETTE. â05

Depuis la mort de M. de La Rochefoucauld , les idéesr de madame de La Fayette se tournèrent de plus jSQ plus à la religion; on en a un témoignage précieux dans une belle et longue lettre de

Iluguet , qui est k elle. Elle l'avait Choisi pour directeur. Sans être liée directement avec Pprtp- Royal, elle inclinait de ce côté^ et l'hypocrisie de la comr l'y poussait encore plus. Sa mère, on l'a vu , lui avait donné pour beau-père le che* valier Renaud de Sévigoé, oncle de madame de Sévigaé., et l'un des bienfaiteurs de Port'Royalrdes-Champs, dont il avait fait rebâtir le cloître : il n'était mort qu'en 1676. Madame de La Fayette connut Duguet, qui commençait k prendre un grand rôle spirituel pour la direction des consciences, et qui, dans cette décadence de Port- Royal, n'en avait que les traditions justes et intimes, sans rien de contentieuE ni d'étroit. Voici quelques-unes des paroles sévères qu'adressait ce prêtre selon l'esprit, a la pénitente qui les lui avait demandées:

V J'ai cru, madame, que vous deviez employer « iitementles premiers moments de la journée > « oïi vous ne cessez de dormir que pour com- « mencer k rêver. Je sais que ce ne sont point « alors des pensées suivies , et que souvent vous. « n'êtes appliquée qu'à n'en point avoir. Mais il « est difficile de ne pas dépendre de son natu-.

te rel, qaand on veut bien qu'il soit le maître; et r Ton se retrouve sans peine , quand on en a « beaucoup à se quitter. Il est donc important « de vous nourrir alors d'un pain plus solide que « ne sont 'des pensées qui n'ont point de but , « et dont les plus innocentes sont celles qui ne « sont qu'inutiles ; et je croirais que vous ne « pourriez mieux employer un temps si tranquille « qu'à vous rendre compte à vous-même d'une « vie déjà fort longue , et dont il ne vous reste « rien qu'une réputation dont vous comprenez « mieux que personne la vanité.

« Jusqu'ici les nuages dont vous avez essayé « de couvrir la religion vous ont cachée k vous- *(même. Comme c'est par rapport à elle qu'on « doit s'examiner et se connaître , en affectant « de l'ignorer > vous n'avez ignoré que vous. 11 ft est temps de laisser chaque chose à sa plac« «(et de vous mettre a la vôtre. La Vérité vous « jugera^ et vous n'êtes au monde que pour la tf suivre^ et non pour la juger. En vain Ton se r défend , en vain on dissimule : le voile se dé- « chire à mesure que la vie et ses cupidités ^- « vanouissent; et l'on est convaincu qu'il en feutf drait mener une toute nouvelle , quand il n'est « plus permis de vivre. Il faut donc commencer « par le désir sincère de se voir soi-même comme K on est vu par son Juge. Cette ^ue est accablante

HADAUE DE tk FAYETTE. 20'J

« même pour le» personnes les plus déclarée» « contre le déguisement. Elle nous ôte toutes « nos vertus et même toutes nos bonnes qualités» K et ^estime que tout cela nous avait acquise. « On sent qu'on a vécu jusque-là dans l'illusion « et le mensonge ; qu'on s'est nourri de viandes « en peinture; et qu'on n'a pris de la vertu que « rajustement et la parure, et qu'on en a né- K gligé le fond, parce que ce fond est de rap-«- « pmrter tout à Dieu et au salut , et de se mépriser « fi<4-^même en tout sens, non par une vanité « plus sage et par un orgueil plus éclairé et de « meilleur goût , mais par le sentiment de son <f injustice et de sa misère. »

Le reste de la lettre est également admirable,

et de ce ton approprié et pressant. — Ainsi, vous

^oî avez rêvé , cessez vos rêves ! Vous qui vous

^^sttmiez vraie entre toutes , et que le monde flat*

^tait d'être telle, vous ne l'étiez pas, vous ne Tétiez
^qrn'à demi et qu'a (aux : votre sagesse sans Dieu
^tait pur bon goût ! -^ Je lis plus loin une phrase
9ftor ces. années « dont on ne s'est point encore
^neèrement repenti, parce qu'on est assez in-
î us te pour excuser sa faiblesse et pour aimer ce qui
«rn a été cause^ . »

1 DagueC, jeune > s'était essayé au rDmaa tendre et avait fort
aime \^Asirée : c'était en tout le directeur comme il le fallait à
l'auteur de la M>rlneeiH de dèves.

208 CRITIQUES ET PORTftAltS."

Un an avant de mourir, madame de La Fayette écrivait à madame de Sévigné un petit billet qui exprime son mal sans repos nuit et jour> sa résignation à Dieu, et qui finit par ces mots: tf Croyez , ma très chère , que vous êtes la personne du monde que j'ai le plus véritablement aimée.)» L'autre affection qu'elle ne nommait plus, qu'elle ne comptait plus, était-elle donc enfin ensevelie, consumée en sacrifice?

Tout concorde jusqu'au bout, et tout s'achève : madame de Sévigné écrit à madame de Guisard/ le 3 juin 1693, deux ou trois jours après le jour funeste, et déplore la mort de cette amie de

quarante ans : «c Ses infirmités, depuis deux

«r ans, étaient devenues extrêmes; je la défendais toujours , car on disait qu'elle était folle de «r ne vouloir point sortir.

Elle avait une tristesse « mortelle : Quelle folie encore! n'est-elle pas ff la plus heureuse femme du monde? Mais je' « disais à ces personnes si précipitées dans leurs* «r jugements : Madame de La Fayette n'est pas ec folle; et je m'en tenais là. Hélas! madame, la « pauvre femme n'est présentement que trt>p «justifiée..... Elle avait deux polypes dans le « cœur, et la pointe du cœur flétrie. N'était-ce « pas;assez pour avoir ces désolations dont elle If se plaignait?.... Elle a eu raison pendant sa (f vie, elle a eu raison après sa mort, et jamais

« e;ile n'a été sans cette divine raison , qui était
« sa qualité principale Elle n'a eu aucune
« connaissance pendant les quatre jours qu'elle a
« été malade Pour notre consolation , Dieu
« lui a fait une grâce toute particulière , et qui
« marque une vraie prédestination, c'est qu'elle
«r se confessa le jour de la petite Fête-Dieu , avec
« une exactitude et un sentiment qui ne pou-
« valent venir que de lui , et reçut notre Seigneur
« de la même nianière. Ainsi, ma chère madame ,
« nous regardons cette communion, qu'elleavait
<r accoutumé de faire à la Pentecôte , comme une
« miséricorde de Dieu, qui nous voulait consoler
« de ce qu'elle n'a pas été en état tle recevoir le

«c viatique. » — Ainsi mourut et vécut, dans un mélange de douceur triste et de vive souffrance , de sagesse selon le monde et de repentir devant Dieu 9 celle dont une idéale production nous enchante! Que peut-on ajouter de plus comme matière de réflexion et d'enseignement? La lettre à madame de Sablé, la Princesse de Clives, et la lettre de Duguet, n'est-ce pas toute une vie?

iw septembre 1836*

BERNARDIN

Le sentiment qu'on a de la nature physique extérieure et de tout le spectacle de la création appartient sans doute à une certaine organisation particulière et à une ^sensibilité individuelle;^ mais il dépend aussi beaucoup de la manière générale d'envisager la nature et la création elle-même, de l'envisager comme création ou comme forme variable d'un fond éternel; d'apprécier sa condition par rapport au bien et au mal; si elle est pleine de pièges pour l'homme ,

OU si elle n'est animée que d'attraits bienfaisants; si elle est , sous la main d'une Providence vigilante, un voile transparent que l'esprit soulève» ou si elle est un abîme infini d'où nous sortons et où nous rentrerons. U y a des doctrines philosophiques et reli-

gieuses qui favorisent ce sentiment vif qu'on a de la nature ; il y en a qid le compriment et rétouJB Tent. Le stoïcisme, le cal* vini- mie , un certain catholicisme janséniste, sont contraires et mortels au sentiment de la nature; Tépicuréisme , qui ne veut que les surfaces et la fleur; le panthéisme, qui adore le fond; le déïsme , qui ne croit pas à la chute ni k la corruption de la matière, et qui ne voit qu'un magnifique théâtre , éclairé par un bienfaisant soleil; un catholicisme^ non triste et farouche, mais confiant, plein d'allégresse, et accordant au bien la plus grande part en* toutes choses depuis la Rédemption , le cathoUcisme des saint Basile, des saint François d'Assise , des saint François de Sales , des Fénelon ; un protestanttisme et un luthéranisme modéré, que les idées de malédiction sur le monde ne préoccupent pas trop; ce sont là des doctrines, toutes, à certain degré, favorables iu sentiment profond et aimable qu'inspire la nature , et aux tableaux qu'on en peut faire. Gomme les peintures qu'on a données de ce genre de beautés naturelles ii'ont-

'21 a CRITIQUES ET PORTRAITS.

commencé que tard dans notre littérature; comme., avant Jean-^ Jacques , Bufigbn et Bernardin de Saint-Pierre, on n'en trouve que des éclairs et des traits épars , sans ensemble, il faut bien que la tournure générale des idées et des croyances y ait influé. Dans nos vieuK poètes^ nos romanciers et nos trouvères , le sentiment du printemps, du renouveau, est toujours très vif, très frais, très abondamment et très joliment exprimé. Un chevalier ou ime demoiselle ne traversent jamais une forêt que les oiseaux n'y gazouillent à ravir, et que la verdure n'y brille de toutes les grâces de mai. Les bons trouvères ne tarissent pas là-dessus. Lancelot, selon eur, portait en tout temps, hiver et été, sur la

tête^ un chapelet de roses fraîches , excepté le vea^ dredî et les vigiles des grandes fêtes. Ceux qui traitent de sujets plus religieux , et des miracles de la Vierge en particulier, redoublent d'images gracieuses et odorantes. Le culte de la Vierge, au moyen-âge, on Ta remarqué, attendrit singuUèrement et fleurit , en quelque sorte , le catholicisme. Toutes les fois qu'on vient a toucher cette tige de Jessé, comme ils l'appellent,* il s'en exhale poésie et parfum. Ce catholicisme fleuri, qui a chez nous, au moyen-âge, un remarquable interprète en Gauthier de Coinsi, se retrouve dans toute son effHorescence et son épa*

BERNARDIW DE SAINT-PIERHE. 2\3

Rouïssement chez Calderon. Calderon a de la nature un sentiment mystique, mais enchanteur et enivrant; c'est chez hii qu'a lieu ce combat raenreilleux, cette joute des roses du jardin et de l'écume des flots.

De tableau général, de peinture et de vue d'ensemble, il n'en faut pas demander à nos bons aïeux. Ils ont ces interminables chants de bienvenue au renouveau, des traits ca et là d'observation naïve. Le Roman du Renart en est plein , qui sont d'avance du pur La Fontaine. Ils ont regardé la nature, et ils la rendent par instants. Ils vous diront d'un blanc manteau, qu'il est plus blanc que neige surgelée, et d'une châtelaine, qu'elle eut plus blanc col et poitrine que fleur de lis ni fleur d'épine; mais ce sont là des traits et non pas un tableau. J'excepterai pourtant la < seconde partie du Roman de la Rose , fort différente de la première , laquelle est simplement galante et gracieuse. Cette seconde partie, au contraire, renferme tout un système sur la nature qui sent déjà la philosophie alchimique du xiv^ siècle, et qui va, en certains moments de verve, jusqu'à une sorte -d'orgie sacrée. M.

Ampère, dans son cours, a rapproché le sermon du grand-prêtre Genius , des doctrines panthéistiques avec lesquelles il a plus d'un rapport. Cette manière d'entendre la nature, la bonne

^14 CRITIQUES ET PORTRAITS.

nature , cette chambrière de Dieu , comme elle se cpiatifie (véritable chambrière en effet d'un Dieu des bonnes gens), a eu, depuis Jean de Meun^ sa continuation par Rabelais, Rénier, La Fontaine lui-même, Chaulieu. Parny était de cette filiation directe , quand il s'écriait : >

El Ton n'est point coupable en suivant la nature.

Mais cette façon d'envisager la nature , dont le discours du grand-prêtre Genius est demeuré l'expression la plus philosophique en notre litlé* rature, a plutôt abouti à des conclusions i^elS^ chées de morale et à une poésie de plaiisr; il n'en est sorti aucune grande peinture naturelle. Au xYi^ siècle, Marot, et après lui, Rônsurd., Belleau, etc., ont eu, comme les trouvèi^es, qainte gracieuse description de printemps , d'avril et de mai , maint petit cadre riant a de fii^tives pensées ; mais toujours pas de peinture. Ces jolis cadres ont même disparu, pour ainsi dire , avec l'avénemenl: de la poésie de Malherbe. Pour se sauver peut-être de Dubartas , qui se montrait descriptif à l'excès, Malherbe ne fut pas du tout pittoresque ; on glaiierait chez lui le» deux ou trois vers où il y a des traits de la nature : les vers sur la jeune fille comparée à la rose , et le début d'une pièce aux Mânes de Damo» , qui

exprime admirablement, il est vrai, la verte étendue des prairies de Normandie :

L'Orne^ comme autrefois, nous reverrait encore , Ravis de ces pensées que le vulgaire ignore , Egayer à l'écart nos pas et nos discours , Et couchés sur les fleurs, comme à l'aise. Rendre en si doux ébats les heures consumées Que les soleils nous seraient courts. ,

On glanerait également chez Boileau le petit nombre de vers qui peuvent passer pour des traits de peinture naturelle ; on ne trouverait guère que l'Épître à M. de Lamoignon , dans laquelle s'aperçoivent quelques néologismes j souvent du passant imités, accompagnés de quelques frais détails, encore plus ingénieux que champêtres. En glanant chez Jean-Baptiste Rousseau , on n'aurait , je le crois bien , que les vers à son jeune et tendre à l'Arthrisée/iê. Corneille et Molière n'offrent nulle part rien de pittoresque en ce genre, La Bruyère a quelques lignes de parfaite esquisse , comme lorsqu'il nous montre la jolie petite ville dont il approche, dans un jour si favorable qu'elle lui paraît peinte sur le penchant de la colline. Madame de Sévigné sentait la nature à sa manière , et la peignait au passage y en charmantes couleurs, quoique ayant une prédilection décidée pour la conversation et pour la société mondaine. Mais La Fontaine , après Racine , La Fontaine surtout la

216 CRITIQUE ET PORTRAITS.

sentit, Taine y la peignit , et en fit son bien. Au^ d'un préjugé du monde , aucune habitude factice, aucun dogme restrictif , n'arrêtaient, dans son essor, sa sensibilité naturelle, et il s'y abandonna. Fénelon , grâce à son optimisme heureux, à son ca-

tholicisme indulgent, ne craignit pas non plus de se livrer à cette sensibilité pieuse qui lui faisait adorer la Providence à chaque pas dans la création. Son goût des anciens l'y aidait aussi; Virgile ou Orphée, tenant le rameau d'or, le guidaient dans les Dodones ou dans les Tempes. Fénelon et La Fontaine, ce sont les deux ancêtres chéris de Bernardin de Saint-Pierre au XVIII^e siècle. Racine l'eût été de même s'il avait plus osé s'abandonner à cette admiration rêveuse qu'il ressentait, jeune écolier, en «'égarant dans les prairies et le désert de Port-Royal, et qui lui inspirait au déclin de sa vie •cette aimable peinture des fleurs d'Esther. Mais les idées de goût qu'on se formait alors allaient à faire envisager comme sauvage et barbare tout ce qui, en pittoresque, était l'opposé de, la culture savante et régulière de Versailles. Et surtout l'idée religieuse et austère, que fomentait le jansénisme, allait à ne

* M. Villemain, dans ses deux, excellentes leçons sur Bernardin de Saint-Pierre, a trop bien développé cette ressemblance comme tant d'autres heureuses analogies, pour que nous n'y courions pas rapidement de peur de trop longue rencontre.

voir partout au dehors qu'occasion d'exercice et de mortification pour l'âme, et à obscurcir, à fausser, pour ainsi dire, le spectacle naturel dans les plus engageantes solitudes. Tandis que Racine, enfant, l'esprit tout plein de Théagène et Chariclée ne voyait rien de plus agréable au cœur et aux yeux (comme cela est en effet) que le jardin de Port-Royal-des-Champs, les religieuses et les solitaires s'en faisaient un lieu de retraite; sauvage, mélancolique, propre à donner de l'horreur aux sens; ils n'avaient pas même la pensée de se promener dans les jardins. Lancelot nous raconte comment plusieurs des solitaires, réfugiés pendant la

persécution de 1639 à la Ferté-Milon , se promenaient chaque soir sur les* hauteurs environnantes en disant leur chapelet; mais il est bien plus sensible à la bonne odeur que ces messieurs répandent autour d'eux j qu'à celle qui s'exhale des buissons du chemin et des arbres de la montagne. Quand Racine fils, plus tard, dans son Poème de la Religion^ a fait de si tendres peintures des instincts et de la couvée des oiseaux, il se ressouvenait plus de Fénelon que des pures doctrines de Saint-Cyran.

Pour comprendre et pour aimer la nature , il ne faut pas être tendu constamment vers le bien ou le mal du dedans , sans cesse occupé du salut, de la règle , du retranchement. Ceux qui se font

218 CRITIQUES ET PORTRAITS.

de cette terre des espèces de limbes gri^s et frîdes , qui n'y voient c[ue] redoutable crépuscule et qu'exil , ceux«là peuvent y passer et en sortii* sans même s'apercevoir, comme Philoetète au moment du départ , que les fontaines étaient douces dans cette Lemnos si long-temps anvèi^;

Bien qu'aucune doctrine philosophique ou religieuse (excepté celles qui mortifient absolument et retranchent) ne soit contraire au sentiment et à l'amour de la nature ; bien qu'on ait dans^ ce grand temple , d'où Zenon , Calvin et Saint-Cyran s'excluent d'eux-mêmes, beaucoup d'acbrateurs de tous bords , Platon , Lucrèce , saint Qasile du fond de son ermitage du Pont, Luther du fond de son jardin de Wittemberg ou de Zeilsdorf , Fénelon , le Vicaire Savoyard et Oberman , il est vrai de dire que la première condition de ce culte de la nature paraît être une certaine facilité, un certain abandon com&ifit" vejrsele, de la croire bonne ou du moins pacifiée désormais et épurée, de la croire salutaire et di-

vine, ou du moins voisine de Dieu dans les inspirations qu'elle exhale , légitime dans ses amours , sacrée dans ses hymens : chez Homère le premier de tous les peintres, c'est quand Jupiter et Junon se sont voilés du nuage d'oir sur l'Ida, que la terre au-dessous fleurit, et que nsû^nt hyacinthes et roses.

BERNARDIN DE SAÎNX*PIÉRRE. 219

Les jésuites, qui n'avaient pas les mêmes raisons dogmatiques que les jansénistes pour s'interdire le spectacle de là création , ont de bonne lieure donné dans le descriptif , ^inon dans le pittoresque. Le père Lemoyne dans sesépîtres, Rapin, Yanière et autres dans leurs poésies la-* tines, ont rempli a cet égard a^ec talent, et quelques-uns avec goût, Tintervalle qui sépare Dubartas de Delille. Mais, en véritable peinture, rien de direct ne s'était déclaré avant Rousseau. Les grands effets du ciel, les vastes paysages , la maje^é de la nature alpestre , les Élysées des jardins., il trouva des couleurs , des mots, pour e:(primer lumineusement tout cela, et il y fit circuler des rayons vivifiants. Buffon eut ses (grands tableaux plus calmes , plus froids au premier abord, mais participant aussi de la vie profonde et de la majesté de l'objet. Venu immédiatement après ces deux grands peintres. Bernardin de Saint-Pierre sut être neuf et dis-tinct k côté d'eux. Il introduisit; plus particulièrement la nature des tropiques , comme Jean-Jacques avaii fs^it celle des Alpes ; et cette nouveauté brillante lui servit d'abord à gagner les regards. Mais la nouveauté était aussi dans sa manière et dans son pinceau ; il mêlait aisément aux tableaux qu'il offrait des objets naturels, le charme des plus délicieux reflets ; il avait le pa«

thétique, Tonction dans le pittoresque, la magie En 1771 , lorsqu'il revint définitivement S Paris, après une jeunesse er-

rante, aventureuse et rempli^ de toutes sortes de tâtonnements et de mécomptes, Bernardin de Saint-Pierre avait trente-quatre ans. Son biographe, M. Aimé^ Martin^, et une partie de la correspondance publiée en 1826, ont donné sur ces années d'é^ preuves tous les intéressants détails qu'on peut désirer; et les origines d'aucun écrivain de talent ne sont mieux éclairées que celles de Bernardin de Saint-Pierre. Né au Havre , en 1737', son imagination d'enfant s'égara détonne heure sur les flots. Dès huit ans il cultivait un petit jardin , et prenait part à la culture de ses fleurs, comme il convenait à l'auteur futur du fraisier: A neuf ans, ayant lu quelque volume des Pères du désert , il quitta la maison un matin avec son* déjeuner dans son petit panier, pour se faire ermite aux environs. Il marquait une sympathie presque fraternelle aux divers animaux; il y a l'histoire d'un chat, laquelle plus tard, racontée par lui à Jean-Jacques , faisait fondre en larmes celui qui, d'après Pythagore, s'indignait que l'homme fut venu à manger la chair des bêtes^.

* r^ous emprunterons beaucoup à <ette biographie de M. Aimé-Mar^ tin , mais sans prétendre du tout dispenser le lecteur d^y recourir, aiosi qu'aux débats qui s'y rattachent.

Un autre jour, il s'avancait le poing fermé avec menace contre un charretier qui maltraitait un cheval. Ces instincts sont bien de l'ami de la nature qui réalisera parmi nous quelque image d'un sage Indien, de l'écrivain sensible qui nous transmettra Télége de son épagneul Favori; qui dans Paul et Virginie les louera avec complaisance de leurs repas d'œufe et de laitage , ne coûtant la vie à aucun animal; et qui célébrera avec tant d'effusion la bienfaisance de Virginie plantant les graines de papayer pour les oiseaux. Tout cœur (qu'on le note bien) ému de la nature, et ten-

drement disposé à la peindre , quelque choix, quelque discrétion qu'il y mette, est un peu bête en ce point.

Ayant été conduit à Rouen par son père, le jeune Bernardin à *qui on faisait regarder les tours de la cathédrale : « Mon Dieu! comme elles volent haut] >» s'écria-t-il ; et tout le monde de rire. — Il n'avait vu que le vol des hirondelles qui y avaient leurs nids. Instinct déclaré encore d'une âme que les seules beautés naturelles raviront , que l'art né des hommes touchera peu ou même choquera, et qui, dans Paul et Virginie (seule tache peut-être en ce chef-d'œuvre), ira jusqu'à déclamer en quatre endroits très rapprochés contre les monuments des rois opposés à ceux de la nature!

Après des études fort distraites et fort traversées, qu'entrecoûpa un voyage à la Martinique avec un de ses oncles , Bernardin , qui avait poussé assez loin les mathématiques , devint une espèce d'ingénieur sans brevet fort régulier; et c'est en cette qualité un peu douteuse qu'il fit la campagne de Hesse en 1760, qu'il partit à Malte, et de là successivement en Russie et en Irlande-France. Mais ce rôle d'ingénieur ti'êtait, en quelque sorte , pour lui que le prétexte. Une idée fixe l'occupait et le passionnait au point de cette vie aventurière , dans laquelle son caractère ombrageux et sa position mal définie lui donnaient de perpétuels déboires. Cette idée , qu'enfant il avait conçue en lisant Robison, Tilmaque et les récits des voyageurs, c'était d'avoir quelque part, dans un coin du monde, son île , son Ithaque , sa Salente , , où il asseoirait par de sages lois le bonheur des hommes.' Il portait dans cette utopie bienveillante autant de persévérance qu'en eut jamais son célèbre homonyme , l'abbé de Saint-Pierre , celui qu'on a appelé le plus maladroit des bons citoyens. Bernardin , qui devait être un pré-

cheur aussi séduisant que l'autre était un rebutant apô[^]e , projetait ,tout d'abord son arrangement de société imaginaire sur des fonds de tableau et dans des cadres dignes de Fénelon, de Xénophon

BERNAKDIN DE SÂINT-PIERBE. 225

et de Platon. Montesquieu , Bodin et Âristote n'étaient pas ses maîtres; pour sa manière de concevoir et de régler la société, comme pour sa méthode d'étudier et d'interpréter la nature , il remontait vite par une sorte d'attrait filial dans l'échelle des âmes, jusqu'à la sagesse de Pythagore et de Numa. L'histoire des révolutions civiles et politiques » l'établissement laborieux et compliqué des sociétés modernes, se réduisaient pour lui à peu de chose. Plutarque, qu'il lisait d'après Amyot, composait le fond principal de sa t[^]endance historique. Entre les anciens que j'ai cités et les modernes les plus récents, entre Aristide, Épaminondas d'une part, et Fénelon ou Jean- Jacques de l'autre, il plaçait encore Sélisair ; le reste de l'histoire des siècles intermédiaires n'existait à ses yeux que comme une agitation inutile et insensée. A l'origine de chaque société en Gaule comme en Arcadie , il rêvait quelqu'un de ces vieillards de l'école de Sopyronyme et de Mentor ; il faisait descendre de cet oracle permanent la sagesse et la réforme jusque dans les détails de la vie actuelle. Partout dans ses voyages , son but secret et cher était de trouver, d'obtenir un coin de terre et quelques palans pour fonder son règne heureux ; comme Colomb, qui mendiait de cour en cour de quoi découvrir son monde, Saint-Pierre allait men-

224 CRITIQUES ET PORTAITS.

diant de quoi réaliser son Arcadie et son Atlantide.

Mais ces Arcadies, ces îles fortunées n'existent que dans les nuages de l'espérance ou du souvenir. Elles fuient et reculent quand on' les cherche; lors même qu'elles se bornent à des beautés naturelles dans des lieux trop célébrés^ il n'est pas bon d'en vouloir de trop près vérifier l'image. Cette Arcadie alors se hérisse de broussailles, ic Quand j'ai visité les rives du Lignon sur la foi de D'Urfé, disait Jean-Jacques à Bernardin dans une de leurs promenades hors Paris, je n'ai trouvé que des forges jet un pays enfumé. « ^Yaucluse, dit-on, est un pays brûlé du soleil et où il faut gravir long-temps avant de reconnaître quelques-uns des traits immortels. L'église et l'allée des Pamplemousses ne valent paà, assure un récent voyageur , la description qu'en a donnée notre poète. Ascrée , ce plus antique des séjours consacrés et harmonieux, Ascrée près de l'Hélicon , n'était qu'un pauvre b<^rg, nous dit Hésiode , d'un mauvais hiver et d'un été pire encore*.

Bernardin , qui ne cherchait pas seulement des lieux rêvés d'avance et embellis , mais^ui

^ Il faut lire la spirituelle lettre de M. de Guilleragues à Racine car son désappointement à la vue de cette Grèce si peu faite comme on se le figurait sous Louis XIV.

voulait des hommes heureux et sages , alla donc de mécoi^ptes en mécomptes. Il est certain que son caractère en souffrit , et qu'une aigreur désormais incurable se glissa au revers de cette imagination tendre , à travers cette sensibilité charmante. Bernardin, cet écrivain si aimant, ce bienfaisant initiateur de toutes les jeunes âmes à rinfelligence de la nature , ce père de Virginie et de Paul , si béni dans ses enfants, était-il donc un homme dur , tracassier , comme l'ont dk , non pas seulement des libellistes , mais des témoins honnêtes et graves -, comme le di-

sait Andrieux , par exemple , en forçant sa faible voix : « C'était un homme dur, méchant? » Avait-il en effet continué , dans le cours d'une vie dépendante et gênée , des habitudes de sollicitation peu dignes ? Avait-il conçu dans ses querelles avec les savants , et sous prétexte de défendre Dieu contre les athées, des haines violentes qui s'exhalaient en toute circonstance?

1 M» Yf h* D. m^a raconté que, dînant un jour chez Edon avec Ber- Mirdin de Saint-Pierre , la -conversation - s'engagea sur les philosophies révolutionnaires- pratiques , les athées en bonnet rouge , les Dorat-Gn<bières , Sylvain-Maréchal , etc. , et que le beau vieillard s'indignait au point de s'écrier tout en rougissant , que, s'il les tenait entre ses mains, il le brûlerait , tant son exécration contre eux était violente ! Mais il ne taudrait pas prendre au mot ces éclats de haine chez les âmes honnêtes. Le premier président Lamoignon était si fofn/^i('On, nous rapporte Guy Patin, qu'il dit un jour à ce deràifer : « Si j'eusse été au sénat quand on y tua Jules Gésar/je' lui aurais donné le vingt-quatrième

IV. I

!fô6 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Etait-il de peu d'esprit à part son talent, et^ comme il est dit dans d'illustres M^oires où chaque trait porte, d'un caractère encore au dessous de «on esprit? Cela serait triste k penaer; un tel désaccord entre le caractère et le iaient, entre la ^ie pratique et les œuvres ^ conCie^dile après tout dans des hommea de génio ploa ou moins ironiques ou égoïstes, ne se peut admettre aisé-

ment %hei, celui dont le talent a pour inspiration et pour devise principale l'amour des hommes, la miséricorde envers les malheureux , toutes les vertus du cœur et de la famille. M. Hugo, dans sa bqlle pièce de la Cloche j h donné de ces désaccords une explication poétique qui ^'étend à beaucoup de cas , mais qui ne satîs&it point encore pour Bernardin de Saint ^Pierre dont le talent a d'autres etf^its que eaux d'un timbre éqatant et sonore. Le talent, je le«ais, «est bien à Forîgine un don gratuit, une sorte de prédestination non méritée, une ^âc^ en un mot dans toute la rigueur du sens augusIÎMoien et janséniste, indépendamment de la volohtë et des œuvres ordinaires de la vie. C'est,^ au sein de

«oup de 'poignard* » M. de Malcsherbes (singulier r^pprochemeiil!) disait a proposde ses anciennes liaisons roinpuesavec le4 ptu^ ^iiMbsi : « Si Je tenais en mon pouvoir M*, de Gondorcet , je ne me fer«i|||peiiQ scrupule do l'asisa9«injer« » Mauvaises manières de dire en cea notbI«f bouclics , qui prouvent U part de Tinfirmité hqmainç et d» vieux levûa toujours aisé à soulever ; pas autre oliose.

BERIABDIN DE SÀINT-PIERRE. âlfj

Vindividu doué^ un de ces mystères qui marquent combien kl seule observation psychologique rencontre en d'autres termes les mêmes problèmes que la théologie. Particularisons le mystère. Beroardiç de Saint-Pierre,,retiré du monde après tant djB recherches errantes, tant d'irritations et d'ai^ greiirs, écrivanti au haut de son pauvre logis de la n^Neuve-Saint-Etienne-du-Mont^ sous ces mêmes toits sanctifiés autrefois par RoUin, les belles pages d? tefk JÈtudes qu'il mouille de larmes^ Bernardin est h^n , ei ne ment assurément ni aux autres ni à lui-*mêoie. Les susceptibilités et les souillures se QQÎtnl dans un quart d'heure de ces

larmes qui, comme la prière[^] abreuvant, purifient, baptisent d'op[^]iveau une âme. Il est seul; son chien couché est à ses pieds ; sa vue s'étend vers un horizon; Bon immense par delà les fumées du soir, jusqu'à la colline qui sera bientôt celle des tombeaux[^]; il n'a pu sortir de tout le jour, de toute la semaine, faute de quelque argent qui lui permît de prendre une voiture, et il n'a pas reçu la plus petite lettre de son protecteur, M. Hennin; qu'importe ? il tient la plume [^] la grâce céleste descend, la magie commence, la première beauté de cœur a brillé. Sitôt que ce talent se lève, c'est comme une lune qui idéalise tout, même les monceaux et les terres pelées et les

[^] Le Père La Chaise.

vilainies informes aux faubourgs des villes ; au dedans de lui, au dehors, un manteau; j)umineux et velouté s'étend sur toutes choses.

Mais il me faut pour Bernardin une explication, une apologie plus particulière encore : car il est l'exemple le plus souvent invoqué et le plus désespérant de ce désaccord que je veux amoindrir, si je ne peux le repousser. C'est qu'on doit tenir compte aux natures sensibles de l'irritation plus grande qu'elles reçoivent des contacts et des piqûres. Aux peaux plus fines, l'air mauvais est plus irritant ^{^^} et, si l'on n'y prend garde, il s'ensuit des maladies singulières. Quand la religion précise et pratique n'intervient pas pour tout transformer en épreuve et en sujet de bénédiction, il y a danger que les plus grandes tendresses soient justement celles qui s'infiltrant et s'aigrissent le plus. Racine, qui était aisément caustique autant que tendre, n'échappa peut-être à ce mal d'aigreur que par la vraie dévotion. Qu'on se figure en effet dans ses rapports avec le monde une sensibilité très fine, très [^]R({uise

, qui pénètre vite les motifs cachés, les racines mauvaises des actions, qui saisit la pensée sous l'acceïlt, la fausseté k travers le sourire , qui su&odor^en quelque sorte les défauts des autres mieux qu'eux* mêmes, et' s'en incommode promptement^

X « Um aeale ëpine me fait plas de mal que Todeur de cent roses ne

Qu'on se figure ce que c'est qu'un talent, une supériorité comme celle de Bernardin de Saint- Pierre, qu'on porte pendant plus de quarante :an8 sans pouvoir se la prouver ou k soi-même ou aux autres. Que de chocs dans la foule, qui vous renfoncent douloureusement ce talent ignoré qu'on tient contre son cœur! quel rude cilice qu'un talent pareil tant qu'il est tourné en dedans , et comme il est difficile de ne pas regimber à chaque coudoie- ment sous ces pointes rentrantes!

' Remardin de Saint-Pierre était donc foncièrement bon, j'aime à le croire; mais il était devenu, psur la fâcheuse expé- rience des hommes , irritaUe , méfiant et susceptible. Avec les gens simples et sans vanité , comme Mustel y*" comme le Gene- vois Duval , Taubenheim et Ducis , il était tel que ses ouvrages le montrent , tel que nous le voyons dans ses promenadies au M ont-Valérien avec Rousseau , quand il reçiilt de fui , comme on l'a dit heureusement , le manteau cl'Élie, tel enfin que vaimait sa vieille bonne, Marie Talbot; mais il ne fallait qu'un certain vent venu du monde pour réveiller ses âcretés et ses humeurs. Lorsque Bernardin arriva de l'Ile-de-France à

«méfait de plaisir La meilleure compagnie me semble mauvaise

« si j'y rencontre un important , un envieux, un médisant, un méchant, € on perfide... » (Préambule de Vjircadie^)

230 CRITIQUES ET PORTKAITS.

Paris en 1771 ^ il n'était pas encore ainsi ulcéré; mais les mé-comptes qu'il eut à subir dans la société parisienne achevèrent vite ce qu'avaient commencé ses infortunes au dehors. Il fut adressé par M. de Breteuil à d'Alembert, qui le reçut bieUi et qui l'introduisit dans la société de mademoiselle de Lespinasse : il ne pouvait plus mal tomber en fait de pittoresque* Cette personne, si distinguée par l'esprit et par l'âme, a laissé dêuit yù* lûmes de lettres passionnées <ians lesquelles il y a chaleur à la fois et analyse, mais pas une scène peinte , pas un tableau qu'on retienne. U visitait de temps en temps Jean-Jacques , rue Plâtrière. Le crédit de d'Âlembert lui procura uli libraire pour la relation de son voyage à l'Ile-de-France. Cette relation , sou& forme de lettres , qui parut en 1773) sans qu'il y mît son nom, eut du succè» et en méritait. Quoique l'autçur s'excuse presque d'avoir oublié sa langue durant dix années de voyais et d'absence , le style est déjii tout formé, et Ton y retrouve plus <l'une esquís^gracieuse e]L pure de ce qui deviendra plus tard un tableau. Bernardin, dans ses voyages, avait toujours beaucoup écrit; il composait des mémoires pour les bureaux, il rédigeait des journaux pourûui; arts, morale, géographie, affaires du temps, il tenait compte de tout. Ses lettres particulières étaient fort soignées; il citait à M. Hennin Eu-

BERNAKDIIif DE SAINT'^PIERILLE. u'Sti

vipide ou Épictète; Rulhièi^e lui disait dans une réponse : « Votre lettre , mon cher ami , est une véritabjie églogue, » Bernar-

din aTait fait comme les peintres qui, pendant4eurs coursés er-
 rantes^ amassent une cpantité d'esquisses et A*aquarMe\$ dans
 leurs cartonsv Le Voyage à V Ile-'iê^France est donc déjà d'un
 écnTain exercé , et par eii« âraits éloquent. Dès la première page
 je lis ce mol/ qui révéle tout le caractère du peintre : « Un pay-
 sage est le fond du tableau de la yiû iMimaine. « La lettre qua-
 trième, écrite au mo-^ mcBt du départ , m'apparaît dans sa sen-
 sibiUlé diaofèle, comme toute mouillée de pleurs : « Adieu, amis
 plus chtri que les trésors de

« fltt del Adieu, forêts du nord que je^^ne

« re^efrai plus! tendre amitié! sentiment plui « cher qui la
 surpassiez I temps d'ivresse et de • bonheur qav s'est écoulé
 comme un songe I «r adieu. ••. adieu.... On ne vit qu'un jour pour
 c mourir toute la vie. » C'est , on te voit« un touchant et dernier
 retour vers ces mois de félicité e# Pologne, un dernier soupir vers
 la princesse Marie^ Cette passion , dont on peut^re fe récit com-
 plaisamment tracé par le biographe de Bernardin de Saint-Pierre,
 m'offre^ bien l'idéal des amours romanesques, comme je me les
 figufë < être un grand poète, et être aimé avant la gloire! exhaler
 les prémices d^une âme de géhié, en

252 CEITIQUES ET PORTEAITS.

croyant n'être qu'un amant ! se révéler pour la première fois
 tout entier, dans le mystère !

D'autres pages touchantes du Voyage j et qui trahissent bien
 dans sa sincérité prenuère ce talent de cœur tout-k-£iit propre au
 nouvel écri<vain , sont celles où il se reproche comme une faute
 essentielle de n'avoir pas noté dans son journal les noms des ma-
 telots tombés à la mer. Parmi les esquisses déjà neuves et vives ^

qui plus tard se développeront en tableau , je recommande un coucher de soleil ^, dont on retrouve exacte-^{*}ment dans le» Étude^{^^} au chapitre des CoulMn, les effets et les[^] intentions, mais plus étendues, plus diversifiées : c'est la différence d'un léger pastel improvisé , et d'une peinture fine et attentive. Bien de» pages de Patd et VirgîÊnie ne sont que le composé poétique et coloré de ce dont on a dans le Voyage le trait réel et nu. Pour n'en citer qu'un exemple , le pèlerinage de Virginie et de son frère à la Rivière-Noire est fait dans le Voyage par Bernardin accompagné de son, nègre, et lorsqu'au retour, avant d'arriver au 'Inorne des Trois-Mamelles , il faut traverser la rivière à gué , le nègre passe son maître sur ses épaules : dans le roman , c'est Paul qui prend Virginie sur son dos. Ainsi l'imagination , d'ui>

^ Pages 47 et 48, tome I«r de rédition de M. Aimë-Martin.

loucher facile et puissant , t[^]nsfigure et divinise tout dans le souvenir.

En maint endroit de sa relation , le voyageur ne se montre que médiocrement enthousiaste de cette nature que bientôt , Thori-
zon aidant et la distance, il nous peindra «i magnifique et si em-
baumée. Lemontey, dans son Étude sur Paul et Virginie[^] a re-
marqué que ces mêmes sites, qui devîendront sous la plume du
romancier les plus enviables de l'univers et un éden ravissant» ne
sont représentés ici que comme une terre de Cyclppes noircie par
le feu. S'il y a quelque ezngéiration à dire cela, il faut convenir
que Bernardin parle à chaque instant de cette terre fobateusej
toute hériisée de roches ^ de ces vallons saamagesj de ces prai-
ries sans /lour«[^] pierreuses et aratiées d'uM herbe au&si dure
que le chanvre; mai& la tristesse de l'exil rembrunissait tout k ses
yeux. U nous confesse son secret en finissant : « Je tr préférerais,

de toutes les campagnes, nous « dit-il , celle de mon pays, non pas parce qu'elle

« est belle, mais parce que j'y ai été élevé

K Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, « oii tout parut aimable, et la prairie où il courut,. « et le verger qu'il ravagea! » Le voyageur lassé va même jusqu'à préférer Paris à toutes les villes, parce que le peuple y est bon et qu'on y vit en liberté. Que de promptes amertumes de toutes

^54 CRITIQUES ET PORTHAÏS.

8(Mes suivants et Corrigèrent cévifêlail dé route ^ tour ^ cet embrassenient de la patrie! Refoulé d& nûtreka et centrisme dans le présent, le séjour déjà lointain de rille ^ do'-Franiïé s'embellît pour lui alors, et sa pensée y revola ^ comme las ^ ee ^ lombe ail désert ^ pour y replacer le bonheur ^

Un endroit du Voyage touche directement ^ & rénovation pittoresque de l'auteur et a lieu ciou ^ quête particulière que méditait son talent r w L ^ bH « de rendre la nature, dit'il, est si nouveauté ^ qu ^ les termes même n'en soient pas inventés. Bs ^ < r kâyez de faire la description d'une montagne ^ « de manière à la faire reconnaître : quand vous « aurez parlé de la faase ^ des fiancs et du éoittnet, « Vous aurez tout dit ; mais que de variété éem V ces formes bombées ^ arrondies, alôii ^ éea, * aplaties, cavées, etc.! Vous ne trouvez.t ^ ue des ^ périphrases ; c'eût la même difficulté pour les « plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un « palais, ce n'est plus le même embarras... Il n'y « a pas une moulture qui n'ait son nom. » Bernardin triompha de cette difficulté et ^ cette dis ^ te , en introduisant , en insinuant tbtms le vocabulaire pittoresque un grand nombre de mots empruntés au ^

sciences, au[^] arts, à la navigation, à la botanique, etc., etc.; il particularisa beau-* coup plus que Rousseau en fait de nuance: Dans la description du coucher de soleil citée plus-

BERNARDIN et SAINT-IRRE. i||5

haut, il est question des vents alizés qui le soir éblouissent un peu, et des vapeurs légères propres à refléter les rayons; deux mots que le Dictionnaire de l'Académie n'a pas adoptés encore. Tous ces tons d'origine diverse se fondaient sous son pinceau facile en une simple et belle harmonie. Mais; s'il savait toujours être idéal dans l'effet de sensé, il ne reculait pas sur la vérité, même familière, au détail. Les noms bizarres d'oiseaux lointains ne l'effrayaient pas; les couleurs de l'arc-en-ciel de pipe aux flancs des nuages avaient place sur sa toile à côté des réseaux de safran et d'azur. La lecture du l'uturque d'Amyot avait de longue main apprivoisé la naïveté franche. La mer-* veillé, c'est que Bernardin l'innovation n'a pas le moins du monde le caractère de l'audace, tant elle est ménagée sous des jours adoucis, tant elle nous arrive dans la mélodie flatteuse. Toujours et partout suavité et charme; toujours le contraire de la erudité et de la discordance.

La publication du Voyage à l'Ile-de-France fut suivie, pour Bernardin, de longues tracasseries et de désagréments dont il s'exagéra sans doute l'amertume. Une dispute qu'il eut avec l'abbé Jibaire le mit mal, à l'époque qu'il crut, dans la société de mademoiselle de Lespinasse, et il s'en fêta malgré une lettre rassurante de d'Alembert. Il ne se crut pas en meilleure veine plus tard dans

2[^] CRITIQUES ET PORTRAITS.

la société de madame Necker qu'il fréquenta quelque temps ; et le triste succès, si souvent raconté , de la lecture de Pwl et Virginie dans ce cercle « était bien fait pour le décourager. Lorsqu'il visitait , en A 77\ , Jean- Jacques dans son pauvre ménage de la rue Plâtrière , lorsqu'il avait tant de peine à lui faire accepter un petit présent de café, et qu'il s'avançait avec des alternative» de bon accueil et de bourrasque dans la familiarité du grand, homme méfiant et sauvage , Bernardin ne se doutait pas qu'il allait être pris très prochainement lui-même d'une maladie misanthropique toute semblable 5 engen-* drée par les mêmes causes. Il nous a confes^ ce misérable état dans le préambule de YAràa-die; c'est la crise de quarante ans. que bien des organisations sensibles subissent : tf Je fus frappé « d'un mal 'étrange : des feux semblables k ceux. « des éclairs sillonnaient ma vue; tous les objets « se présentaient à moi doubles et mouvants : ft comme OEdipe, je voyais deux soleils. •• Dans « le plus beau jour d'été , je ne pouvais traverser « la Seine en bateau sans éprouver des anxiétés « intolérables... Si je passais seulement dans un «(pÉdin public, près d'un bassin plein d'eau, « j'éprouvais des mouvements de spasme et d'hor- « reur. .. Je ne pouvais traverser une allée de jar- <c din public où se trouvaient plusieurs personnes

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. âS^

k rassemblées. Dès qu'elles jetaient les yeux sur « mo^ je les croyais occupées à en médire... » Il n'y a de comparable à ces aveux que certains passages de Jean- Jacques dans ses Dialogues. On voit combien Bernardin mérite d'être associé à ce dernier, a Pascal , au Tasse , à toute cette famille d'illustres malheureux. C'est pendant cette crise et dans son effort pour en sortir qu'il se mit à rassembler avec feu et à meitris en œuvre les maté-

riaux de l'ouvrage qui lui gagnera la gloire. Tout le laps de son séjour dans la rue de la Madeleine-Saint-Honoré, l'hôtel Bourbon, et plus tard dans la rue Neuve-Saint-Etienne, maison de M. Clarisse qui répond à ces années d'hypocondrie, de misère, de solitude et d'enfantement, est naïvement retracé dans les lettres à M. Hennin. On peut y relever les traces d'un esprit méfiant, inquiet, d'un homme vieillissant, solliciteur avec instance, ne sachant pas assez contenir la plainte ni ensevelir les petites misères, parlant trop des ports de lettres comme bientôt dans ses préfaces il parlera des contrefaçons. J'aime mieux y voir ce qui est fait pour attendrir, la pauvreté et la détresse ôtant à la dignité du génie, ce génie ne craignant pas de mendier comme une mère pour l'enfant qu'elle sent près de naître, le peintre ne demandant qu'un gîte, le vivre, et une toile pour déployer

1238 CRITIQUES ET PORTRAIT.

Il a Taise ses couleurs et ses pinceaux : « J'ai à mettre en ordre des matériaux fort intéressants et ce n'est qu'à la vue du ciel que je peux me couvrir mes forces. Obtenez-moi un trou de lapin pour passer Tété à la campagne ; » les anciens disaient un trou de lézard. Combien il est touchant d'entendre ce voyageur aventureux qui a tant couru le monde, prier M. Hennin de lui épargner les voyages inutiles à Versailles; car il le fait à pied, il s'en revient la nuit; et, quand la lune lui manque et que Ml pluie le prend, il s'embourbe dans les chemins, il tombe et n'arrive que trempé et brisé! Puis un peu après, quand il s'est mis dans ses meubles rue Neuve-Saint-Etienne, quand, jouissant de quelques rayons de février et de la première satisfaction du chez-soi, il écrit gaiement à M. Qennin; « J'irai vous voir à la première violette, » on rajeunit avec lui et l'on espère. - « Enfin, j'ai cherté

ché de l'eau dans mon puits,» disait-il en 1778, sous cette forme dimaga orientale qui lui est si familière ; cela signifiait qu'il travaillait sérieusement à tirer de lui-même sa principale ressource et à se faire jour par ses écrits. Les idées de la Nature fruit mûr de cette longue retraite et de cette élaboration solitaire, parurent en 1784.

Le succès en fut prompt et immense; Tin-

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 22g

Huence croissante de Rousseau et; des idées de sensibilité et de religion naturelle avait préparé les esprits à saisir avidement de telles perspectives. Les femmes , les jeunes gens , tout le public grossissant d'Emile et de Saint-Preux , saluèrent d'un cri de joie ce nouvel apôtre au piirler enchanteur. On se faisait innocent à la lecture des Études le lendemain du Mariage de Figaro, Grimm , le spirituel chargé d'affaires littéraires de huit souverains du nord, avait beau écrire à ses patrons que l'ouvrage n'était qu'un long recueil d'épigrammes d'hymnes et de madrigaux à l'honneur de la Providence la vogue en cela se retrouvait d'accord avec la morale éternelle. Le clergé lui-même , qui avait fait du chemin depuis les dernières années, et qui, en devenant moins difficile en fait d'auxiliaires , ne trouvait pas dans l'ouvrage nouveau les agressions directes dont Jean-Jacques avait embarrassé son spiritualisme, accueillit avec faveur ces hommages éloquentes rendus à la Providence; on opposait dans des thèses en Sorbonne, Sainte- Pierre à Buffon, l'auteur des Études à l'auteur des Époques. L'esprit était très éveillé aux idées nouvelles de science en 1784; la chimie, la physique , allaient changer de face par les travaux de Laplace et de Lavoisier. Si elles avaient paru dix ans plus tard , en 95 ou 96 , les Études

^eussent trouvé la nouvelle science déjà constatée et régnante, l'analyse victorieuse de l'hypothèse : en 84 elles purent obtenir , même par leur côté le plus faux, un succès de surprise et les honneurs d'une vive controverse. Sans parler du poète Robe qui se mêlait d'avoir des idées là-dessus , plus d'un chaud partisan se déclara potnr te système des marées, la fonte tles glaces, Falongement du pôle. Et ce genre de succès fut peutêtre le plus cher à l'auteur , dont il caressait la chimère : Jean-Jacques se glorifiait avant tout d'avoir fsdtle Devin du FîUa^e; Girodet consumait ses veillés à devenir poète; Aîfieri se piquait d'être fort en grec , et Byron d'être le piremier à la nage dans le Bosphore. Gherubini, diûon, se pique de peindre.

Comme science , il ne nous appartient pas de juger les Études , et nous ne hasarderons qu'un mot. C'était certes une positium à prendre , un point de vue heureux à relever vers cette fin du xvm® siècle, que d'assembler et de déduire les accords, les harmonies animées du tableau de la nature , et de faire sentir la chaîne et , s'il se

pouvait, l'intention de ces douces lois. Charles Bonnet le tenta à Geiiève, et Bernardin de Saint- Pierre en France. On avait tant insisté sur les désaccords, les bouleversements, les hasards, qu'il y avait nouveauté à la fois et vérité dans

BEKNARDIN DE SAINT-PIERRE- 2^ 1

ce parti. Bernardia refit en quelque sorte le livre de Fénelon , en profilant des observations amassées dans l'intervalle , et en s'arrêtant avec plus de complaisance sur la nature, cette œuvre vivante et cette ouvrière de Dieu. Son livre, et en général tous ses

ouvrages depuis les Études jusqu'aux Harmonies[^] sont en ce sens une espèce^{^^} de compromis entre l'ancien spiritualisme chrétien et l'observation irrécusable , je dirai aujourd'hui[^] , le culte croissant de la nature; dans ses croyances à l'immortalité , il essaie, par exemple, de donner au ciel chrétien une réalité naturelle en faisant aller les âmes dans les planètes ou dans le soleil. Mais[^] scientifiquement parlant, son point de vue n'était qu'un aperçu heureux , instantané,, un ensemble mêlé de lueurs vraies et de jours faux , et d'où il ne pouvait sortir autre chose que la peinture même qu'il en offrait, et l'impression enthousiaste , affectueuse » qu'elle ferait naître. Le point de vue des causes finales n'est jamais fécond pour la science, et rentre tout entier dans la poésie, dans la morale, dans la religion ; ce ne peut être au plus que le moment de prière du savant, après quoi il faut qu'il se remette à l'examen, à l'analyse. Son premier mot une fois articulé[^] Bernardin de Saint-Pierre ne fit plus que se répéter en variant plus ou moins ses adorations et ses nuances. Les Jussieu

IV

quelles critiques et portraits.

cependant pour la botanique[^] Haller, Vicq-d'Azyr[^] Cabanis pour la physiologie animale , Lavoisier , Laplace, Bertholet, pour la physique et la chimie, poussaient dans des voies diverses, «n savants , ce qu'il, essayait d'embrasser et de deviner par un composé d'étude ingénieuse, mais partielle, et d'inductions illusoires. M. de Humboldt, de nos jours, pour les grandes observations végétales en divers climats, a donné sur plus d'un point consis-

tance et réalité scientifique a ce qui n'existait chez Bernardin qu'à l'état de vue attrayante et passagère ^ Lamartine, de son côté, a repris en pur poète bien des inspirations de Bernardin , et les a rajeunies , fécondées. Mais cette union, chez Bernardin , du 'demi-savant , du poète et du peintre , cette corn** 4)inaison mixte qui ne pouvait se transmettre ni faire école utilement, soit pour les savants, soit pour les poètes , fut du moins belle et séduisante en lui. Tant de notions amassées de partout sur les plantes, sur les climats , tant de maximes morales sur la société et sur l'homme , ce mélange de vérités, d'hypothèses et de chimères, venant a se rencontrer sous des inclinaisons favorables vers l'horizon attiédi, peignirent divinement le nuage et firent tout d'abord l'arc-en-ciel.

L'arc-en-ciel est resté et se voit encore. Les Études^ si incomplètes qu'elles paraissent à trop

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 2[\i

d'îgards, demeurent comme une révélation de la nature, qui ne se trouve que là. Quiconque est sensible de cœur , quiconque est né voyageur par instinct ou poète , lit un jour Bernardin et est initié par lui. Si ce peintre harmonieux manquait, on chercherait vainement ailleurs une impression pareille, soit dans Jean-Jacques, soit dans Chateaubriand. Nul autre que lui n'a également chasteté et mollesse. Lamartine, qui nous offre tant de parenté de génie avec l'auteur des Éludes , est moins exclusivement un peintre, et sa poésie suscite des émotions élégiaques plus compliquées. Quelle est donc l'innocente et poétique enfance dans laquelle Bernardin de Saint- Pierre et ses Etudes n'aient pas été une heure mémorable et charmante , comme le premier

rayon de lune amoureuse, comme une aube idéale a jamais regrettée * ?

On pourrait dire de Bernardin qu'il entend la nature de la même manière qu'il entend Virgile, son poète favori, admirablement tant qu'il se lie aux couleurs, aux demi-teintes, à la mélodie, et au sens moral. Le lacrymœ rerum est son triomphe. Mais il devient subtil, superstitieux et systématique quand il descend au menu

1 Girodêt dans Endymion, Prudhon surtout en quelques-unes de ses productions trop rares, ont conçu et disposé la scène naturelle sous un jour assez semblable.

détail et qu'il cherche, par exemple, dans le conjtigis infusus gremio une convenance entre cette fwion (infusus) et le dieu des forges de Lemnos. Le bâton d'olivier, et non de houx ou de tout autre arbrisseau, que porte Damon dans la huitième églogue, lui paraît un symbole bien choisi de ses espérances. De même, en exagérant et subtilisant en mainte occasion au sujet des bienfaits et des prévenances de la nature, il lui arrive d'impatisser à bon droit celui qu'il vient de charmer; à force d'apologie, il rappelle et provoque les objections. Quand on n'est plus dans la première innocence pastorale de l'enfance, il veut trop vous y ramener. Candide^ si on a le malheur de l'avoir lu, ou le poème sur le Désastre de Lisbonne ^ vous apparaît au revers du feuillet en plus d'une page. Bernardin, si intime dans quelques parties du sentiment de la nature, est superficiel à l'artidle du mal. Il n'en tient pas compte, il ne l'explique en rien. Dans son vague déisme évangélique, il n'est pas plus chrétien que panthéiste en cela. Un contempo-^ rain de Bernardin de Saint-Pierre, spiritualiste comme lui, et protestant également contre les dusses sciences et

leurs conclusions négatives, Saint-Martin, a bien autrement de profondeur. S'il est insuffisant à remuer et, pour ainsi dire, à faire frénur avec grâce le voile de la nature ,

s'il lui est refusé de revêtir d'images transparentes, et accessibles à tous, les vérités qu'il inédite, et s'il les ensevelit plutôt sous des clauses occultes, il contredit, sinon avec raison en principe (ce que je ne me permets pas de juger), du moins avec une portée bien supérieure , quelques-unes des douces persuasions propagées par Bernardin ; par exemple , que la nature , qui varie à chaque instant les / ^ ^ * ' ^ | L ^ ^ êtres ^ n'a de lois emstantes que celles de leur boMeur. « La nature , « dit Saint-Martin » est faite à regret. Elle sem- « ble occupée sans cesse à retirer à elle les êtres « qu'elle a produits. Elle les retire même avec ((violence, pour nous apprendre que c'est la « violence qui |'a fait naître. » Et ailleurs : < r L'univers est sur son lit de douleurs, et c'est « à nous , hommes , à le consoler. » Saint-Martin croyait que l'homme , s'il pouvait consoler Tunivers, pouvait aussi l'affliger, l'aigrir, et, pour nous servir de sa belle locution , que la main de V homme j sHl n'est pas infiniment prudent ^ gâte tout ce qu'il touche. Il avait quelquefois de ces manières de dire orientales comme Bernardin en a de si heureuses ; mais il les avait plus profondes , ter nant plus à la pensée : « L'intelligence de « f l'homme, dit Saint-Martin, doit être traitée (c comme les grands personnages de l'Orient « qu'on n^aborde jamais sans avoir nés présent^.

a46 CRITIQUES ET PORTRAITS.

« a leur offrir. » Ils furent tous les deux , Bernardin et Saint-Martin , un moment associés sur une liste (avec Berquin d'ailleurs, Sieyès et Condorcet), comme pouvant devenir précep-

teurs du fils de Louis XVI. A l'École normale fondée en 95, Bernardin et Saint-Martin se retrouvèrent, l'un comme professeur de morale, l'autre comme élève-auditeur. Bernardin ne fit qu'une séance d'ouverture ; et ^j^rna ses leçons pour avoir le temps de les écrire ^ . Saint-Martin , dans sa discussion publique avec Garât, se montra bien supérieur en modération et en arguments à Bernardin dans les aigres disputes que celui-ci soutint ou engagea contre Volney, Cabanis, Morellet, Suard et Parny , à l'Institut. Enfin , pour achever ce petit parallèle, indiquons d'admirables pages qui terminent le Ministère de V Homme- Esprit (1803) et dans lesquelles le profond spiritualiste et ihéosophe développe ses propres jugements critiques sur les illustres littérateurs de son temps; Bernardin de Saint-Pierre doit en emporter sa part avec La Harpe et l'auteur du Génie du Christianisme. Il y est montré dans une essentielle discussion que « Milton a copié

^ Les parolec de début , à cette séance d'ouverture : « Je suis père de famille et f habite à la campagne, » furent couvertes d'applaudissements subits et provoquèrent un enthousiasme sentimental que le reste de la <|ipon justifia médiocrement.

BERNARDIN DE SAINf-PiERRE. S^y.

V les amours d'Adam et d'Eve sur les amours de « la terre , quoiqu'il en ait magnifiquement « embelli les couleurs; mais il n'avait trempé « tout au plus qu'à moitié son pinceau dans la t vérité. M

Le grand succès de vente des Êttides mit l'auteur à même d'acheter une petite maison rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité de son faubourg. C'est dans ce séjour qu'il trajgffla à perfectionner et à enrichir les éditions successives des Études. Le ro-

man de Paul et Virginie parut pour la première fois en 1788 comme un simple volume de plus à la suite ; mais on en fit , aussitôt après, des éditions à part , sans nombre. Tous les enfants qui naissaient en ces années se baptisaient Paul et Virginie , comme précédemment on avait fait à l'envi pour les noms de Sophie et d'Emile. Bernardin , du fond de son faubourg Saint-Marceau , devenait le parrain souriant de toute une génération nouvelle. Sa Chaumière indienne j publiée en 1791 , fut introduite également dans les Études[^] et, à partir de ce moment , son œuvre générale peut être considérée comme achevée ; car les Harmonies j qui ont de si belles pages , ne sont que les Études encore et toujours. Bern[^]ardin de Saint-Pierre n'est p[^]s un de ces génies multiples et vigoureux^{<^} qui se donnent plusieurs jf\$unesses et se renouvellent; il y gagne en caAmâ[^]

[^]48 CKIflQUES ET PORTRAITS. "

il ne nous paraît ni moins doux ni moins beau pour cela. Les Études donc, en y comprenant Paul et Virginie et la Chaumière y nous le présentent tout entier.

Un ouvrage comme Paul et Virginie est un iet bonheur dans la vie d'un écrivain , que tous , si grands qu'ils soient , doivent le lui envier, et que , lui , peut se dispenser de rien envier à per-» sonne. Jean- JacnÉ|| , le maître de Bernardin, et supérieur à sorTais disciple par tant de qualités fécondes et fortes , n'a jamais eu cette rencontre d'une œuvre si d'accord avec le talent de l'auteur que la volonté de celui-ci y disparaît , et que le génie facile et partout présent s'y fait seulement sentir, comme Dieu dans la nature , par de continuelles et attachantes images. Lemontey, en sa dissertation sur le naufrage du Saint-Géran , excellent littérateur, à l'affectation près , a fort bien jugé au fond , bien que d'un ton de

sécheresse ingénieuse , ce chef-d'œuvre tout savoureux : <c M. de Saint-Pierre, dît-il, eut la V bonne fortune qu'un auteur doit le plus envier; « il rencontra un sujet constitué de telle sorte « qu'il n'y pouvait ni porter ses défauts , ni abuser <^ de ses talents. Les paf*ties faibles de cet écri- « vain , comme la politique , les sciences exactes « et la dialectique, en sont naturellement exclues; (c landis que la morale , la sensibilité , et la ma-

REUNARDIN DE SAIIST-riERUE. 2l^g

« gnificence des descriptions, s'y continuent et tr s'y fortifient l'une par l'autre dans les dimen* « sions d'un cadre étroit d'où l'instruction sort « sans rêveries , le pathétique sans puérilité , et qt le coloris sans confusion. Le succès devait « couronner un livre qui est le résultat d'une har- « monie si par&ite entre l'auteur et l'ouvrage... ^ M. Villemain, en rapprochant Paul et Virginie de Daphnis et Chloé (préface (kg. romans grecs) ^ M. de Chateaubriand {Génie m'Christianisme)^ en comparant la pastorale moderne avec la Galatée de Théocrite , ont insisté sur la supériorité due aux sentiments de pudeur et de morale chrétienne. Ce qui me firappe et me confond au point de vue de Fart dans Paul et Virginie ^ c'est comme tout est court , iftimple , sans un mot de trop^ tournant vite au tableau enchanteur j c'est cette

succession d'aimables et douces pensées , vêtues

chacune d'une seule image comme d'un morceau de lin sans suture , hasard heureux qui sied à la beauté. Chaque alinéa est bien coupé , en de j justes moments, comme une respiration légèrement inégale qui finit par un son touchant ou dans une tiède haleine. Chaque petit ensemble aboutit, non pas à un trait aiguisé , mais à quelque image , soit naturelle et végétale , soit prise aux

souvenirs grecs (la coquille des fils de Lédæ ou une exhalaison de violettes); on se figure

aSo CRITIQUES ET PORTRAITS.

une suite de jolies collines dont chacune est ter[^] cQinée au regard par un arbre gracieux ou par un tombeau. Cette nature de bananiers [^] d'orangers et de jam-roses, e&t décrite dans son détail et sa splendeur, mais avec S;obriété encore[^] avec nuances distinctes , avec composition toujours v qu'on se rappelle ce soleil cauchant qui y en pénétrant sous le percé de la forêt , va éveiller le» oiseaux déjà sile|j|ri£ux , et leur fait croire a ufiæ nouvelle aurore. TLIans les descriptions , les odeurs se mêlent a propos aux couleurs , signe de délicatesse et de sensibilité qu'on ne trouve guère , ce me semble , chez un poète moderne le plus prodigue d'éclat. — Des groupes dignes de Virgile peignant son Andromaque dans l'exil de Thrace, des fonds clairs comme ceux de Ra*phaël dans ses horizons d'Idumée ; la réminiscence classique, en ce qu'elle a d[^]immoiel, mariée adorablement à la phis vierge nature; dès le début un entrelacement de conditions nobles et roturières, sans affectation aucune[^] et faisant berceau au seuil du tableau ; dans le sty le, bien des noms nouveaux , étranges même , devenus jumeaux des anciens , et , comme il est dit, mille appellations charmantes; sur chaque point, une mesure , une discrétion, une distribution accomplie , conciliant toutes les touches convenantes et tous les accords ! En accords y

[^] BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 25l

en harmonies lointaines qui se répondent , Paul et Virginie est comme la nature. Qu'il est bien, par exemple, de nous montrer, à la fin d'une scène joyeuse , Virginie à qui ces jeux de Paul (d'aller

au devant des lames sur les récifs et de se sauver devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes jusque sur la grève) font pousser des cris de peur ! Présage à peine touché , déjà senti ! A partir de ce moment , depuis ce cri perçant de Virginie pour un simple jeu , le calme est troublé ; la langueur amoureuse dont elle est atteinte la première , et k laquelle Paul d'abord ne comprend rien (autre délicatesse pudique), va s'augmenter de jour en jour et nous incliner au deuii; on entre , pour n'en plus sortir, dans le pathétique et dans les larmes. *

La manière dont Bernardin de Saint-Pierre envisageait la femme s'accorde a merveille avec sa façon de sentir la nature ; et c'est presque en , effet (pour oser parler didactiquem'ent) la même question. Chez lui rien d'ascétique à ce suget, rien de craintif; aucun ressentiment d^une antique chute. Saint-Martin, tout en faisant grand ^ % cas de la femme , disait que la matière en est plus dégénérée et plus redoutable encore que celle de Vhomme. Bernardin se contente de dire délicieusement : « 11 y a dans la femme unq gaieté légère « qui dissipe la tristesse de Tliomme. »

Quand Bernardin de Saint-Pierre se prome^ nait avec Rousseau , comme il lui demandait un jour si Saint-Preux n'était pas lui-même : « Non, « répondit Jean- Jacques , Saint-Preux n'est paft « tout-a-fait ce que j'ai été , mais ce que j'auraia « voulu être. » Bernardin aurait pu faire la même réponse à qui lui aurait demandé s'il n'était pas le vieux colon de Paul et Virginie. Dans tout le discours du colon : « Je passe donc « mes jours loin des hommes, etc., » il a tracé son portrait idéal et son rêve de fin de vie heu-** reuse.

Mais, à part ce portrait un peu complaisant de lui-même , je ne crois pas qu'il y en ait d'autre dans Paul et Virginie; ces êtres si vivants sont sortis tout entiers de la création du peintre. On y remarque quelques rapports lointains avec des personnages qu'il avait rencontrés durant sa vie antérieure, mais c'est seulement dans les nom» que la réminiscence, et pour ainsi dire l'écho, se :^it sentir. Bernardin avait pu épouser en Russie mademoiselle de La Tour, nièce du général du Bosquet; il avait pu , k Berlin , épouser mademoiselle Virginie Taubenheim ; un ressouvenir aimable lui a fait confondre et entrelacer ces deux noms sur la tête de sa plus chère créature. Trop pauvre, il avait cru ne pas devoir accepter leur main. Munificence aimable! voilà

qu'illeur a payé, à elles deux, dans cette seule offrande, la dot du génie. Le nom de Paul se trouve être aussi , non sans dessein , celui d^un bon religieux dont il avait voulu , enfant, imiter la vie, et qu'il avait accompagné dans ses quêtes. Le bon vieux frère capucin est devenu l'adolescent accompli, ayant taille d'homme et simplicité d'«n£sint : ainsi va cette fée intérieure en ses métamorphc^l^ . On ne saurait croire combien il sert) jusque dans les créations les plus idéales , de se donner ainsi quelques instants d'appui sur des souvenirs aimés, sut* des branches légères. La colombe, touchant ça et la, y gagne en essor, et son vol en prend plus d'aisance et de mesure. C'est comme d'avoir devant soi, dans son travail, quelque image souriante, quelque belle page entr' ouverte , qu'on regarde de temps en temps, et sur laquelle on se repose , sans la copier.

S'il n'a plus rencontré de sujet aussi admirablement venu que Paul et Virginie, Bernardin de Saint-Pierre a trouvé moyen encore, danf le Café de \$urate, dans la Chaumière indienne ^ de dé-

ployer avec bonheur quelques-unes des qualités distinctives de son talent. Ce sont deux vrais modèles d'une causticité fine et décente, compatible avec l'imagination et avec l'idéal. Voltaire, dans ses petits contes à l'orientale, dans le bon Bramin, dans Zadig, a prodigieusement d'esprit ,

mais rien que de Tesprit , et à tout prix encore. Bernardin, le peintre du coloris fondant. et des nuances moelleuses , a su , en ses deux contes indiens, adoucir la raillerie sans l'éteindre , la revêtir d'une magnificence charmante et faire sentir le piquant dans l'onction. Nulle part il n'a montré aussi vivement que dans ces deux ouvrages, et dans la Chaumière surtout , qui , après Paul et Virginie ^ approche le plus , comme a dit Chénier, de la perfection continue , ce tour de pensée et d'imagination, antique, oriental, allant naturellement à l'apologue, à la similitude, qui enferme volontiers un sens d'Esope sous une expression de Platon , dans un parfum de Sadi. Je ne fais que rappeler tant de comparaisons , familières à l'auteur et éparses en toutes ses pages, de la solitude avec une montagne élevée, de la vie avec une petite tour , de la bienveillance avec une fleur , etc. , etc. ; mais là plus illustre de ces images , et qui qualifie le plus magnifiquement cette partie du talent de Bernardin, est, dans la Chaumière, la belle réponse du Paria : « Le mal- « heur ressemble à la Montagne^Noire de Bember, « aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : « tant que vous la montez, vous ne voyez devant « vous que de stériles rochers; mais , quand vous « êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur* •c votre tête , et à vos pieds le royaume de Ca-

tf chemire. » Cela est aussi merveilleusement trouvé dans l'ordre des sentences morales, que Paul et Virginie dans l'ordre des composition]» pastorales et touchantes.

Quand Bernardin de Saint-Pierre publiait la Chaumière indienne[^] en 91, il était au haut de la montagne de la vie et de la gloire; il avait aussi[^] en quelque sorte, son royaume de Cachemire à ses pieds. Sa réputation étant au comble, sa vie domestique semblait d'ailleurs s'asseoir et Vembellir par un mariage plein de promesses. Louis XVI, qui était bien le roi d'un écrivain comme Bernardin, le nommait intendant du Jardin-des-Plantes. L'auteur à Anacharsis et Bernardin eussent tout-à-fait convenu, ce semble, à orner ce qu'on appela un moment le trône restauré et paternel. Ce moment, s'il avait pu se prolonger, était particulièrement propice au déisme philosophique[^] aux vœux et aux vœux politiques du solitaire. - Louis XVI pour roi, Bailly pour maire. Bernardin de Saint-Pierre pour moraliste du fond de son Jardin-des-Plantes et Rabaut-Saint-Etienne pour historien, qui proclamait, comme on sait, la révolution close et cette constitution de 91 éternelle.

Mais le 10 août renversait d'un coup l'édifice illusoire, et, même avant la Terreur, l'intendance du Jardin-des-Plantes devenait peu tenable[^] Jes

2 56 CRITIQUES ET PORTRAITS.

savants n'ayant pas accueilli le grand écrivain comme aussi compétent qu'il aurait voulu. Nous ne suivrons pas Bernardin dans les vingt dernières années de sa vie; il ne mourut qu'en janvier 1814. Il en est un peu de la critique, comme de la nature qui (n'en déplaît à l'optimisme de son interprète), quand elle a obtenu des êtres leur œuvre de jeunesse et de reproduction y les abandonne ensuite à elles-mêmes et les laisse achever comme ils peuvent, tandis que jusque-là elle les soignait avec prédilection, les entourait de caresses et d'attraits. La critique de même,

quand elle a obtenu, de l'auteur qu'elle étudie, l'œuvre principale et durable qu'il devait enfanter, peut le négliger sans inconvénient dans le détail du reste de sa vie; il lui suffit de terminer envers lui par quelques hommages de reconnaissance; mais 1^ attentions suivies et exactes, indispensables àti commencement, sont désormais superflues et deviendraient aisément fastidieuses. Il nous serait doux pourtant, il serait pieux d'accompagner encore Bernardin de Saint-Pierre lentement occupé de ses Harmonies, de le suivre un peu à Éssonne , à Éragny, dans ^on ermitage , et de tirer de ses lettres et de ses derniers écrits assez de rayons pour lui composer un soir d'idylle, le soir d'tm beau jour, si soft biographe ne nous avait devancé dans cette

tâche heureuse. Nous aurions toujours eu à regretter d'ailleurs quelques traits discordants qu'il eût fallu admettre au tableau , son attitude maussade au sein de llnstitut, son opiniâtreté Goh-tentieuse dans d'insoutenables systèmes, et plus de louanges de notre grand Empereur que nous^ n'en aimerions. Dans la correspondance avec Ducis, qui forme un des endroits les plus récréants de ce déclin, le bon-homme tragique nbts apparaît bien supérieur à son ami, par un génie franc, cordial, une grande âme débonnaire , et une imagination quelque peu sauvage, qui prend du pittoresque et des tons plus chauds en vieillissant. On ferait un chapitre, en vérité digne de Salomon ou du fils de Sirach, avec tous les mots subUmes semés dans ces lettres familières. Le che-nu vieillard a mille fois raison sur lui-même quand il se déclare à son ami par ce naïf étonnement : (€ Il y a dans mon clavecin <r poétique des jeux de flûte et de tonnerre; f< comment cela va-t-il ensemble ? je n'en sais « trop rien; mais cela est ainsi. » Et il justifie ce jugement tout aussitôt, soit qu'il s'écrie dans une joie grondante : « Je ne puis vous dire comte bien je me trouve heu-

reux depuis que j'ai « secoué le monde; je suis devenu avare; mon « trésor est ma solitude; je couche dessus avec « un bâton ferré dont je donnerais un fSJ^à IV. 17

^58 CRITIQUES XT PORTRAITS.

« coup à quiconque Toucherait m'en tmcher;« ou soit qu'il parle tendrement de ces- leclores douces auprès de son feu « et des heures paisibles tf qui vont à petits pas, comme son pouls et ses « affections innocentes et pastorales. » Quand il écrit de son cher ami de Baik en ces termes : « Je ne sais si M. le comte de Balk sera encore « long-temps en France. Nous sommes tous « comme des vaisseaux qui se rencontrent, se « donnent quelques secours , se séparent et dis- « paraissent, » il rentre exactement dans la manière de Bernardin. Pourquoi faut -il que Ducis n'ait eu que de la vieillesse? Oh I la vie de Corneille couronnée de cette vieillesse de Ducis! quel magnifique ensemble , et bien harmonieux en apparence, on se plût a en composer! Mais respectons les discernements de la nature ; laissons à chacun sa saison de beauté et sa gloire.

Bernardin n'était nullement poète en vers; son amitié avec Ducis ne l'induisit jamais k quelque épître ou pièce légère. L'exemple de Delille , dont les Jardins avaient devancé de deux ans ses Étièdes, et qu'il avait retrouvé plus tard à rinstitut , vers 1805, très amoureux de lacampagne, no|is d^t-il, ne le tenta pas davantage; et, tout en l'admirant sans doute, il ne paraît point l'avoir envié. Les seuls vers imprimés, je crois, «t fNS^t-être les seuls composés par Bernardin ,

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. aSg

sé trouvent dans la Décade philosophique (iO brumaire an ni)y et ont pour sujet la naissance de sa fille Virginie. Us sont inférieurs de beaucoup aux vers de Fénelon , et très k l'uni^on d'ailleurs de ce qu'ont tenté en ce genre tant de prosateurs illustres, depuis le Consul romain ^. Cette impuissance de la mesure serrée et du chant , en ces organisations si accoiqplies , marque bien la spécialité du don et venge les poètes, même les poètes moindres , ceux dont il est dit : « Erinne a fait peu de vers, mais ils sont avoués ' « par la Muse. »

Bernai^in de Saint-Pierre vécut assez pour assister a toute la grande moitié du développement littéraire et poétique de H. de Chateaubriand. Il avait été dès l'abord salué et célébré par lui. Sut-il l'apprécier en retour et reconnaître en cet écrivain grandissant le plus direct , le plus autorisé en génie , et le plus dévorant en gloire ,

1 Je ne prétends point pourtant, dans cette allusion au Consul romain , adopter en tout les plaisanteries de Jnvënal et des écrivains du second siècle sur les vers de Cicéron. Je sais que Voltaire (préface de Rome sauvée) a pu plaider avec avantage la cause de cet autre talent universel , et citer de fort beaux vers sur le combat de l'aigle et du serpent, qu'41 a lui-même à merveille traduits. Toutefois , l'infériorité incomparable du talent poétique de Cicéron en face de sa gloire dVrateur et d'écrivain philosophique demeure une preuve à Pappni du fait général. Et Jcain- Jacques lui-même , ce roi des prosateurs , qui a donné quelques jolis vers dans le Devin, n'est-il pas convenu nettement (^u'il n'entendait rien à cette mécanique' ià ? '•

de ses héritiers? Ce qu'il y a de certain, c'est que les critiques passionnés ne s'y trompaient pas. Marie-Joseph Chénier s'armait volontiers de la Chaumière indienne¹ de Paul et Virginie, contre Atala et René; \\ opposait cette implicite élégante (qui dans son temps avait bien été une innovation aussi) à la manière de ceux qui dénaturent la prose, disait-il, en la voulant élever² à la poésie. Quels qu'aient été sur ce point les jugements et les présages de Bernardin de Saint- Pierre, il a pu vieillir t³anq⁴ille en même temps que fier dans sa gloire; car il y avait dans Hllustre survenant assez de traits de-filiallon pour constater le rôle actif du devancier qui allait demeurer en arrière⁵. Bernardin n'a pas non

1 Nous trouvons, par ud hasard singulier, dans un volume imprimé en Suïsie {Mélanges de Littérature, par Henri Piguet, Lausanne, 18 16), une réponse précise à la question que nous nous posons ici. M. Piguet, jeone pasteur vaudois, enthousiaste de la littérature et des écrivains français, avait fait le voyage de Paris vers 1810; il désirait passionnément connaître Bernardin de Saint-Pierre, et li⁶i écrivit pour avoir une heure de hii. Dans cette visite tant rêvée, il Tassiégea de questions directes et naïves : — a Je lui demandai quels étaient ses meilleurs amis« » •— « Ma famille ei ma muse; mes moments de verve me font jouir véritablement. » — n Vous -connaissez sans doute M. de Cbateau-Iviand qiit« parlé de vous avec admiration. » — « Non, je ne le connais pas; j'ai lu dans le temps -quelques extraits du Génie du Christianisme: son imagination est trop forte. o» — Ceci rentre dans une observation générale sur laquelle je reviendrai plus d'une fois : c'est qu'en littérature, en art, on n⁷aime pas d'ordinaire son successeur immédiat, son héritier présomptif. Michel-

Ange traitait volontiers Rapiari dVffé'miné ; Corneille parlait de Racine comme d'un blondin ; Buffon

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. IS>

plus médiocrement agi sur d'autres écrivain» formés vers cette fin du siècle , et moins connus comme peintres qu'ils ne méritisraient , sur Ramond. sur Sénancour. Lamartine, en faisant lire et relire à son Jocelyn le livre de Paul et Virginie , a proclamé cette influence première sur leS' jeunes cœurs qui, depuis l'apparition des ÉiudeSy s'est prolongée en pâlisant jusqu'à nous; il n'y a pas rendu un nloindre hommage dans le titre et dans maint retentissement de ses Harmonies^ mais nulle part dun instinct plus filial, selon moi , que par cette pièce du Soir des premières UéditationSj qui est comme la poésie même de Bernardin , recueillie et vaporisée en son intime essence. M. Ferdinand Denis, auteur de Scènes de la Nature som les Tropiques et d'ilndré le Voyageur ^ est dans nos générations un représentant très pur et très sensible de l'inspi^ ration propre venue de Bernardin de Saint- Pierre : par les deux ouvrages cités, il appartient

répondait à Hérault de S^chelles qui le questionnait sur le style de Jea;k -Jacques : — « Beaucoup meilleur que celui de Thomas ; mais Rousseau a tous les défauts de la mauvaise éducation ; il a l'interjection, Texclamation en avant, Tapostrophe continuelle. » On vient d'entendre Bernardin de Saint-Pierre , visiblement impatienté , prononcer sur l'auteur de René ; « Imagination trop forte ! » — Toujours et partout la vieille histoire de Saturne et de Jupiter; toujours les générations d'autant plus inexorables qu^elIes se touchent davantage , et empressées de se nier Tune l'autre quand elles ne peuvent se dévorer ! Avertis du moin»,,, tachons de ne pas faire ainsi.

!à62 CRITIQUES ET PORTRAITSr.

tout*à-fait à son école ; mais c'est sa fsmille qull faut dire. Nous tous, nous avons été une fois ses disciples, ses fils; tous, nous avons été baignés, quelque soir, de ses molles clartés , et nous retrouvons ses fonds de tableaux embellis dan» les lointains déjà mystérieux de notre adolescence. Oh ! que son rayon de mélancolique et chaste douceur, s'il faiblit en s'éloignant , ne se perde pas encore, et qu'il continue de luire long-temps 9 comme la première étoile des belles soirées, au ciel plus ardent de ceux qui nous suivent !

Oclobte 1836.

lia critique est de plus en plus difficile et presque nulle : e'est ce que disent bien des personnes^et celle particulièrement dont nous a^ons a Aous occuper. La priticif^ale causé de cette dj^éca-dence me paraît être , que la critique ne «'adresse pas à un public qui ait déjà plus ou moins son avis ^ qui Ciisse réellement attention et accorde intérêt au détail du jugement , et qui le contrôle : rien de cela. Le nombre des hommes qui se croient ceti^^ et qtti se porteoA pour chefs

d'un mouvement, augmente chaque jour. Autour de chacun se meut une petite sphère , un tourbillon. Ceux qui nous servent dans nos prétentions et qui rentrent dans nos systèmes sont tout ; ceux qui les contrarient ne sont que peu ou rien, ou moins que rien , selon le plus ou moins de superbe du prétendant. Quant aux indifférents, aux neutres , peu importe! Qu'on les loue, qu'on les préconise, pourvu qu'on n'empiète pas trop sur notre empire et qu'on ne fasse pas trop écho dans notre bruit. Voilà la république des lettres telle qu'elle est. Ce public, à la fois désintéressé

et portant intérêt , ce public d'audience qui écoutait , discutait et contrôlait , qui savait d'avance toutes les pièces du moindre procès, où est-il? Il est comme les justes dans Israël, ça et là. De la sorte, la critique, se sentant comme en pure perte , sans appui au dehors et sans limite, s'est évanouie. On sert ses amis, ses admirations littéraires , k l'occasion , par une pointe comme en tactique bien entendue. Mais les tempéraments, les nuances , la discrétion et la restriction dans les louanges, ont disparu. Tout ou rien. Et devant un homme qu'on estime , à qui on trouve du mérite, un fonds solide et spirituel, de FaveAir , mais des défauts , mais des idées qui font lieu-commun parfois, mais un ton qui vous a xhoqué 9ouvént, s'il le faut juger, on ne sait

d'abord comment dire , comment lui concéder sa part sans adhérer , fixer ses propres restrictions sans lui faire injure.

C'est un peu notre position a Tégard de M. Nisard, l'un de nos amis, et, s'il nous permet de le dire 9 notre rival en plus d'uène rencontre, qui nous a témoigné souvent dans ses écrits une Ceiveur de louange (ou de clénijpnce après l'attaque) » que nous ne lui avons pas assez rendue , que nous craignons de ne pas assez lui rendre aujourd'hui encore. Mais lui, critique de conscience, voudra bien prendre comme un hommage même plusieurs de nos réserves indispensables et de nos explications adverses. Que s'il nous trouve un peu osé de venir rattacher si familièrement ses vues à sa personne et a ses moti& , il se rappellera que nous sommes plutôt pour la littérature réelle et particulière que pour la littérature monumentale. Nous ne pouvons nous séparer de notre manière, de nos armes, pour ainsi dire. La critique d'un écrivain sous notre plume court toujours risque de devenir une légère dissection anatomique, et, à l'égard des vivants de notre

connaissance, quand ce n'est pas avec un extrême plaisir que nous abordons le portrait , c'est certainement à regret que nous nous y mettons^

. Nisard a inséré dans le Dictionnaire de la

ConverêiUian^ et a fait tirer à part un Précis iâf^- V Histoire de la lAttératurel française y qui forme un petit ouvrage. Notre littérature des trois derniers siècles y est tout entière traitée, plusieurs m^me des grands noms assez en détail. Le point de vue essentiel se rattache k la position que Fauteur a prise depuis plusieurs années , et à un rôle littéraire qui doit avoir de l'avenir en lui,

nous le croyons.

M. Nisard, ancien élève et très fort élève de la Sainte-Barbe-Nicole, et rédacteur encore secondaire aux Débats j se montrait fort ^tentif , vers 1829, au mouvement littéraire et poétique qui s'émancipait de plus belle alors. Beaucoup dé ses opinions d'aujourd'hui ont leur ori^ne et leur racine en ce temps : seulement il s'est attaché à contredire depuis et à combattre sous toutes les formes ce qu'il avait à son début trop entendu affirmer. Il n'était pas de ces talents qui doivent réussir, dans leur première poussée, par des essais de création et d'art : il n'a rien &it en art (que je connaisse) , hormis plus tard une toute petite nouvelle {la Laitière d'Àuteuil)^ qu'il a donnée comme échantillon d'histoire simple , et qui est la faiblesse même ^. Mais il arriva assez vite par la réflexion à la seconde phase de l'es^

I On raconte que toat alla très bien pour Fabbé d^Aobignac , ce grand critique constituant, ce législateur prépondérant du théâtre, jofqd*»

prit , à la critique , son vrai talent. Quelle place était alors à prendre dans la critique? La révolution de juillet, en rompant brusquement. le concert poétique , montrait bien ce qu'il ne fallait plus faire, mais non pas ce qu'il fallait. Évidemment, il n'y avait pas à songer, après 18⁷⁰ à devenir ou à continuer d'être le critiqué du romantisme poétique M. Misard tâtonna quelque temps. Il s'approcha des hommes politiques, de M. Bignon , je crois , dont la phrase d'ailleurs, pleine et nombreuse et variée académique, semblait de si bon style à feu Louis XVIII . L'esprit de M. Saint-Marc Girardin et son style beaucoup plus lesté préoccupaient aussi vivement M. Nisard : il s'en sentait tour à tour attiré ou repoussé, selon qu'il voyait son collaborateur des Débats, tantôt comme maître en talent, tantôt comme rival. Hais bientôt l'esprit de Carrel le tenta. Et ce n'était pas l'esprit politique, la passion agressive de Carrel qui l'attirait , c'était l'excellence de l'écrivain , le bon sens qui persistait si juste et si sain au fond de Thumeur belliqueuse et à travers cette noble bile {splendida, mascula bilis) : en fait de bon sens, celui de M. Nisard prenait vite parti et s'enflait tou-

ce qu'il eût composé sa Zénobie en prose sur les règles qu'il avait prescrites aux auteurs. Mais cette Zénobie donna sa mesure comme poète . et ce fut un échec au critique.

jours. M. Nisard d'ailleurs n'avait pas de tradition politique directe et fixe , point de passion léguée. Élève de la Sainte-Barbe-Nicole, il n'avait pas été nourri à haïr la restauration. Après juillet , il n'avait pas aussitôt haï l'usage qu'on avait fait de cette victoire. Il mêlait dans une admiration, dans une apothéose qui peut paraître même aujourd'hui singulière par l'assemblage , M.

Saint-Marc, et M. Bertin, et celui-là que,, pour ne point irriter ses mânes (qui sait? peut-être encore irritables), je ne noierai pas tout après eux ^ . Mais M. Nisard, dans ces mi^

1 Comme je tiens à ne point paraître vouloir flatter même un mort, ni vouloir encore moins blesser, sans raison, des vivants, j'expliquerai toute ma pensée : je n'ai prétendu ici que relever chez M. Nisard une incohérence par trop glorieuse, qui tendait à cumuler, en quelque sorte, les avantages des admirations les plus disparates et les plus affichées, une manière peu discrète de louer qui manquait de convenance envers tous ceux. qu'elle associait si bruyamment, mais qui, dans le cas cité, en manquait surtout envers le plus pointilleux et le seul exclusif des trois. M. Nisard , au reste, s'est enfoncé de plus en plus fort dans la même illusion de goût, lorsque, plus tard, il n'a écrit si au long et parlé si haut sur Carrel que pour faire aboutir immédiatement Téloges à M. le duc d'Orléans. Certes , M. le duc d'Orléans en son lieu , avec tout ce qu'on en voudra écrire ou penser de plus flatteur ; M. Saint-Marc-Girardin a sa place aussi , avec ses charmants mérites d'esprit sceptique et dégagé; M. Berlin Taîné Sous ses arbres des Roches , où tous ceux qui l'ont approché ont pu apprécier dans son dire un si grand sens des choses de la vie : mais pour Dieu ! n'enflez pas tant votre voix pour mêler tous ces hommes et Carrel ensemble au même moment , pour saluer l'un comme prince , pour parler de l'autre comme d'un père , et proclamer celui-là devant tous comme votre seconde conscience; pour Dieu ! graduez et choisissez. ^ - M. Nisard , dans une lettre adressée à la Revue des deux Mondes (15 novembre 1836), a

lieux divers , se disait honnête et il l'était ; mais il avait un sens qui le détournait des fausses espérances et des excessifs

désespoirs ; mais, par ses goûts classiques mêmes , par son habitude raisonnée de prosateur, par un certain ballottage équitable qui neutralise les écarts , il se tenait , dans ses variations , à des idées moyennes d'expérience et de portée actuelle, que l'expres-

pris le soin de relever quelques-unes de nos assertions : nous sommes d'tuUnt pins aisément abstena d'y répondre alors qu'il nous a été impossible d'y voir, de sa part , autre -chose qu'une démonstration développée de DOS paroles. Cette démonstration, M. Nisard nous semble l'a? oir continuée à certains égards dans cet article sur Carrel où de fort bonaet pages et des vues justes sur Phomme sont compromises par une singoli^e préoccupation de le tirer a soi , et par une dilatation extrême des parties du biographe les moins correspondantes a son modèle. Cet article a soulevé des récriminations diverses et animées : peut-être, en effet, pour qu'on pot en écrire alors , la mémoire de Carrel était trop incandescente; le biographe a eu beau y employer beaucoup de phrases et .mêler beaucoup d'eau dans son encre , il n'a pas réussi. Grâce a lui , ce caractère si profond , si creusé , si énergique , si généreux au travcn de ses «rrière-pensées, et dans ses complications mêmes si précis, est devenu un peu plus qu'auparavant on problème pour ceux qui ne l'ont pas connu) il est devenu matière à récrimination, et, qui pis est, k amplification. Au moment où Ton faisait profession de Pavoir tant connu , c'était surtout le bien méconnaître que de l'aborder par ce côté de phrase sonore qui lui était certes le plus antipathique : car l'épigraphe de l'article , en somme, et malgré ses bonnes parties, ne me semble pas autre que ce vers de Juvénal sur Annibal :

Ut pueris placeas et declamatio fias !

Qu'au moins un jour arrive où l'oArre de Carrel recueillie vienne rendre sur lui et sur sa vraie forme de pensée , pour qui la voudra étudier d<; près, un durable et authentique témoignage!

sion seule grossissait un peu ; il n'était du reste nullement fçr-mé à plusieurs des discussions nouvelles qui s'agitaient) et il en retirait, après coup , matière à digression littéraire , sans s'éprendra du fond : autant de garanties contre Terreuf et poiir la marche de ce genre de talent. Il a été, en effet, en progrès constant et rapide depuis ce temps-là .

Politiquement il n'avait pas k se faire jour; c'était par la littérature , objet de sa vocation très prononcée , qu'il devait se poser avec importance. En même temps qu'il écrivait des articles au iVational^ M. Nisard se préparait au rôle qu'il occupe , en terminant son ouvrage sur les poètes latins , dont autrefois les premiers portraits avaient paru dans la Revue de Paris. Mais » à mesure qu'il avançait, l'esprit qui domine dans ce livre augmentait aussi d'influence , et y donnait une couleur qui n'a pas été assez remarquée des critiques : n'y voyant que la lettre, ou faisant semblant, ils l'ont traité comme un pur ouvrage de littérature ancienne. Or, ce livre sur les poètes latins de la décadence n'est, en effet, dans son but principal, j'ose le dire, qu'un manifeste raisonné» assez érudit d'apparence, mais plein d'allusions, qui vont, je le crois bien^/jusqu'à compromettre en plus d'un endroit la réalité historique et l'exactitude biographique, un manifeste contre la

^o^sie mqderne dite de 1828, et ses prétentions, et même ses principaux personnages.

M. Nisard , que l'absence de passion enthousiaste et d'initiative , soit en politique , soit en art, avait tenu un peu en dehors et au second rang « dans ce premier âge où il est si facile à faire fausse, à ce qu'il lui semblait, en louant d'abord > plus^que sa raison modifiée ne Va4i9ettaU9 certaines œuvres ou de M. Hugo ou 4^ cette écote. C'était donc uiiie revanche qu'il prenait dans cette position nouvelle. Le rôle de critique officiel de l'école romantique n'était plus à tenir, nous l'avons dit, l'école, à proprement parler, se trouvant dissoute; et M. Nisard, d'ailleurs , ne se sentait pas homme à accepter et à subir ainsi une influence prolongée. Le rôle de feuilletoniste spirituel , facile , capricieux , nuilicieux, folâtre, était pris, et M. Nisard n'y aurait pas aspiré , par ambition grave , quand la nature de son esprit lui eût permis le badinage. Restaient des rôles de critiques consciencieux , sérieux, mais un peu singuliers, exceptionnels, comme de loin il les appelle, ou plus adonnés à l'étude des influences étrangères, des origines, ou recherchant les cas rares plutôt que la route générale et frayée. L'ambition toujours, et k la fois le sens plus direct et plus commun d'application, de

M. Nisard, ne s'y portait guère. Il n'avait donc plus, hors cela, qu'à tâcher d'être le critique sensé, général, de cette tradition qu'on avait tant attaquée, et à laquelle on n'avait rien substitué; il avait à faire réaction, enfin, pour la littérature française contre les littératures étrangères, pour les grands siècles et les gloires établies contre les usurpations récentes, pour la prose non poétique contre les vers et la fofmt vivesAdnt exaltés. Nous ne prêtons pas ici à M. Nisard une pensée gratuite^ c'a été son dessein délibéré, nous le croyons; il Ta embrassé dans son étendue, il le

poursuit, non pas seulement par accès d'humeur judicieuse ,
comme le très bon écrivain

M. Peisse, comme Carrel l'a tenté lui-même dans

de trop rares morceaux de littérature au National; mais il le
poursuit avec instance , sur les divers pokits, y revenant sans
cesse à propos de tout : en un mot, c'est son rôle. '

Qu'il y ait lieu maintenant et en tout temps à un tel rôle, nul
doute. La tradition et l'innovation sont les deux pieds de l'humanité. L'humanité peut s'appeler, en quelque sorte , une boiteuse in-
trépide. Le pied boiteux est le plus sûr, c'est la tradition. Avant
que l'innovation, cet autre pied aventureux , réussisse à enlever
de terre le pied lent et solide , il lui faut piaffer long-temps en
vain. On ferait, des prétentions et querelles

de ces deux pieds inégaux, un apologue qui vaudrait celui des
Membres et de l'Estomac. La conclusion serait qu'il ne faut rien
se retrancher , surtout quand on est déjà boiteux. La tradition en
littérature mérite donc grandement qu'on la défende. Mais, dans
les termes où M. Nisard la main tient, 'dans l'extension impé-
rieuse qu'il lui donne au préjudice de toute audace, je crois son
idée en partie fautive, et, par conséquent, je n'en suis pas du tout.
Ceci soit dit pour les personnes qui, parce qu'on modifie son opi-
nion sincèrement sur quelques points, sont si prêtes, dans leur
jeune ardeur, à faire de vous des gens qui abjurent et des réac-
tionnaires. Quand ces personnes détalent brillant et d'imagina-
tion vive nous développent des vues générales et des syn^ thèses
sur le passé , comment veulent-elles qu'on ne doute pas un peu
de la réalité de l'idée, quand on les sait se tromper si à bout por-

tant dans les coalitions qu'elles s'imaginent voir éclore sous leurs propres yeux?

Quoi qu'il en soit , il y a tout un côté vrai et fondé dans le rôle de M. Nisard , et il était homme à en faire valoir les avantages. Les qualités qu'il possède en effet, instruction, dignité, conscience, honnêteté , il sait les mettre en dehors dans ses écrits, et ne les laisse pas à deviner. A l'appui de son livre sur les poètes latins, qui n'a pas été

IV

me semblent justes et constants. Oui , après la génération grandiose et un peu rude des Lucrèce, des Corneille , arrive d'ordinaire la génération épurée, accomplie, solide et fine et suave, des Virgile, des Horace et des Racine. De là jusqu'à Ausonius ou Delille, il y a bien des degrés que l'ensemble d'une poésie parcourt comme fatalement. Mais sous cette fatalité générale (et toute réserve faite des causes qui peuvent introduire plus d'une différence essentielle dans le parallèle «entre les anciens et nous»), il y a encore place pour les exceptions, pour les individus qui luttent , pour les hommes de talent qui cherchent à «surmonter l'âpreté de la dureté des temps et de là difficulté croissante. Venir reprocher outre mesure aux poètes de la décadence ce qui tient à la date de leur venue, s'en prévaloir exorbitamment contre eux pour les déclarer chétifs et médiocres, non seulement d'œuvres, mais d'esprit et de talent (et M. Nisard l'a fait pour quelques-uns, pour Persius par exemple), c'est être inexorable comme le hasard et le succès, c'est vouloir même être plus sévère que la plus ingrate

fortune, bien loin de profiter de tous les droits bien-tôt de
d'une critique attentive et pénétrante. Il y a dans Stace, que M
..Busard traite fort mal, sans aucun adoucissement, et à propos
de qui il fait une description spirituelle et

H. JSISARD. ^77

chargée de la Pléiade romaine , satire directe de feu ce pauvre
Cénacle d'ici » il y a , k la fin de 2a Thébaïde^ un cri , un vœu à la
fois modeste et touchant du poète sur son livre, au moment où il
l'achève :

Vive, precor ; nec ta divinam ^ntilda tente ; Sed litDgé sequere
» el vestigia lempor adora I

Ce Vive , precor 1 adressé k son livre , ou plutôt au critique des
âges futurs , m'aurait été au cœur (à la place de M. Nisard) en Êi-
veur d'un poète que Dante n'a pas dédaigné d'admettre dans le
groupe sacré. Dante , en lui conférant cet honneur, pensait assu-
rément k ce vers si tendre, si pieux pour leur guide commun ,
Virgile. Sans me porter ici pour un défenseur de Stace comme
l'était Malherbe, sans me donner du tout les airs d'avoir lu jus-
qu'au bout sa Thébaïde , il me semble que, dans les Sylvea^ plus
d'une de ces pièces improvisées, non pas k la manière de Sgricci ,
mais comme le sont beaucoup de pièces de Hugo et de Lamar-
tine, c'est-k-dire en deux matinées, méritait quelque distinction
pour de charmants vers qui s'y trouvent. Qu'ai -je dit? nous
autres auteurs de Syhes^ nous sommes trop de ce bois-lk pour en
parler*.

1 Cependant je veux ajouter quelques meU encore. On ne lit
plus Stace, à moins d'être un érudit ; où en prendrait-on une

idée sinon dans un livre qui en traite expressément ? L'objet naturel, le devoir d'un tel ou-

2°S CRITIQUES ET PORTRAITS.

M. Nisard , qui se pique en général de suivre les lois de Malherbe et de Boileau , s'est mis ^

Tirage , ne serait-il pas d'indiquer dans l'auteur néglige ce qui est à lire par échantillon , ce qui mérite d'en survivre , et ce qu'on en peut sauver d'agréable après ^es siècles ? M. Nisard se garde bien de le faire : il prétend absolument déguster les autres du mets qu'il a touché. Des esprits délicats et solides ont été moins dédaigneux. L'abbé Duguet , je me le rappelle , dans une lettre sur les études classiques , ne craint pas de recommander Stace pour quelques pièces charmantes des *Idylls*. Dans cette *Thébaïde* même, si peu attrayante, au livre X, j'aimerais, par exemple, à détacher l'épisode de *Dymas* et *Hopleus* , ces deux jeunes amis pieux , surpris et succombant lorsqu'ils vont rendre de nuit sur le champ de bataille les devoirs funèbres au corps de leur roi , et auxquels le poète promet quelque chose de l'immortalité d'*Euryale* et de *Nisus* :

Vos quoque sacrati , quamvis mea carmina surgant Inferiore lyra, memores sperabitis anno». Forsitan et comites non aspernabitur umbras *Euryalo*, phrygiique admittet gloria *Nisi**

Toujours , on le voit , chez Stace l'imitation , la réminiscence modeste et passionnée de Virgile. Dante l'a bien senti , lorsqu'il le place , non pas dans le groupe des poètes païens au chant IV de l'*Enfer* mais , à titre de chrétien (ce qu'il suppose), dans deux chants à part du Purgatoire (XXI et XXII) , plus seul alors en face de Virgile , nommant Virgile avec amour sans savoir que c'est à

lui qu'il parlé , souhaitant de l'avoir vu au prix même d'une journée de plus dans les limbes , ' tombait à sea pieds , dès qu'il l'entend nommer, et oubliant dans cet élan d'embrassement, qu'il n'est qu'une ombre devant une ombre ! Voilà l'étincelle qu'il eût fallu promener sur son œuvre pour ranimer un peu toute cette poésie mythologique dont on est assez naturellement rebuté sans avoir tant besoin d'être averti. Dans ces Sytves trop prolongées de détail, infiniment trop curieuses , sans doute , de descriptions matérielles , il y a des traits d'amitié sensible et d'amour des lettres qui méritaient de racheter bien des fautes. En même temps qu'il célèbre les maisons de campagne de ses amis, il parle de leurs mœurs, de leurs goûts , de leur âme. Cette rivière ^ ailleurs rapide , mais qui se ralentit , et coule si doucement a

après force précautions ingénieuses, en contradiction avec ce dernier à propos de Perse , et j'avoue que, de tous les jugements de son livre

traTers le Tibur de Manlius Vopiscus , semble craindre de troubler des joirs et des nuits où les songes même sont aux Muses :

Pieriosque dies et amantes carni;»ina somnos.

Cette villa de Sorrente , où vivent deux heureux , a des étangs paisibles où se mire leur bonheur :

nulloque tumultu

Stagna modesta jacent , dominique imitantia mores.

Je ne vois rien à redire à l'agréable fiction intitulée l'Arbre d'Atédiu\$ Metior, \ ce badinage ingénieux pour lequel le poète n^invocpie pas Apollon, mais seulement les Faunes et les

Naïades faciles. Le petit envoi qui termine , et qui nous apprend que la pièce a été composée pour le jour de naissance de son ami , nous rend de véritables accents de coeur :

Esc tibi> parva quidem, genitali luce paramus

Dona , acà ingenti forsán victara sob «vo ,

Tu cnjos placido posuere in pectore sedem

Blandus honos, hilarisque (tamen cum pondère) virtus :

Cni nec pigra quies , nec iniqua potentia , nec spes ,

Improba , sed médius per honesta et dulcia limes :

Incorrupte fidem , nullosque experte tumultus ,

Et secrète palam : qui digcris ordine vitam ;

Idem auri facilis contemptor, et optimus idem

Gomere divitias , opibusque immittere lUcem.....

Si Stace a eu tant de vogue en son temps, si Ton a trouvé à sa voix de la douceur, c'est aussi, apparemment, pour quelques-unes de ces notes aimables : il y avait lieu de le dire. Mais que serait devenue la caricature P Quoiqu'il doive sembler bien téméraire \ présent , et d'après tout ce qu'on a entendu gronder, de passer, à bord du Stace, avec des vers français à pleines voiles sous le canon même de M. Nisard , je me hasarderai

280 CRITIQUES BT PORTRAITS.

inslructify celui qu'il porte sur ce satirique latin m'a le plus étonné et , pour parler franc ^ m'a tout-k-£Eiit réyolté par l'in-

justice criante et la la^ titude de la conjecture. En lisant et relisant cet article , je le conçois si peu en lui-même , que

à donner , en U tradotiant , une pièce entière des Sytvê», que f ai choisie comme étant U plus courte et peut-être la plus simple :

AU SOMMEIL

Par quel crime , si jeune , ô des Dieux le plus doui , Par quel sort, ai-je pu perdre tes dons jaloux, O Sommeil ! tu me fuis. Tout dort dans la nature, ' Les troupetax an l>ercail , l'oiseau dans la verdure ; Les fleufw mogissanti , et de jour aux cent bruits , Assoupissent au loin lettr's murmures des nuits; Les cimes des grands bois penchent sous les rosées , Et les mers au rirage expirent apaisées. Moi , je veille : sept fois Phébë m'a regardé De son char le plus haut ou déjà retardé , Sept fois j'ai répondu, debout, plus pâle qu'elle ! Autant de fois Yesper, de sa tendre étincelle , M'a surpris , dès le soir, attendant vainement ;. Et la fraîcheur d'Aurore aiguise mon tourment. Que faire ? Argus lui-même et teê mille paupières , Gardant pour Jupiter les beautés prisonnières , Ne veillaient qu'k demi : chaque œil avait son Cour. En ces nuits , ô Sommeil, trop courtes pour l'amour, Amères et sans fin pour ma veille pâlie , Peut-être , an moment même où ma voix te supplie , Un autre, nn plus heureux , dans son embrassement Pressant un sein aimé , t'éloigne doucement... . Sommeil! & bisse-les , viens a moi ; viens à peine. C'est assez , c'est beaucoup : à d'autres ta main pleine De tes plus lourds pavots ! a moi , doux Passager, Rien qu'un toucher humide, un coup d'aile léger!

J6 cherche 46 tous côtés autour de nous qtiel pauvre diable de poète de Tingt^huit ans est mort et a mérité » par sa précocité de production et à la fois par sa maigreur d'esprit , toutes les sentences écrasantes qu'endosse , en son lieu et place, le malheureux Perse. S'emparant d'une imitation que Boileau a faite d'un passage de Perse : Manèpiger stertis... Debout l dit V Avarice, U est temps de marcher, M. Nisard donne tout Tavantage à Boileau ^ et, parce que Perse oppose k TA varice qui pousse le marchand en Asie, Luânifia ^ la Volupté, ou plutôt ici l'amour du luxe et des aises et du bien-être , le critique chicane Perse sur cette Volupté qui empêche le marchand partir : « Est-ce bien le plaisir , dit-il, qui fait « hésiter le marchand anglais qui va s'embarquer •f pour Canton?... La Volupté de Perse est vul- <r gaire ; elle débite deux ou trois maximes épi- « curiennes qui traînent dans les rues , depuis a <r peu près mille ans avant Perse. » Or ces banalités de Perse^ ce sont ces beaux vers :

Indulge genio , carpamus dulcia , nostrum est

Quod viyis : cinis, et mânes, et fabala fies .

Viye metnor lethi ; fagit hora ; hoc quod loqaor indé est !

Le moment où je parle est déjà loin de moi !

ce que lui-même, en d'autres occasions, appellerait des vérités éternelles que l'expression rajeunit.

A tout moment 9 à propos de Perse et des autres, M. Nisard use de cette méthode d'un avocat qui amoindrit et altère insensiblement les raisons de l'adversaire pour enfler les siennes. Un de mes amis, fort bon latiniste, a marqué, sur un exemplaire que j'ai sous les yeux, quelques contre-sens réels que M. Nisard s'est ef-

forcé de Èiire, en traduisant Perse , afin d'aggraver les torts de goût du poète. Il le compare k Horace sur quelques passages , et est décidé d'avance à le mettre au-dessous ; résultat , certes , assez juste; mais encore faudrait-il bien prendre se» points.

Horace dit :

Si Tis me flere , dolendam est

Primùm ipsi tibi

Perse dit :

Plorabit qui me volet incurvasse querelâ.

« Il faut , traduit M. Nisard, que celui-là pleure^ <c qui veut me courber sous le poids de la tristesse , >» et il ajoute : « Quel fatras ! >» Mais il paraît bien , d'après mon ami , que le sens véritable est : « Il « faut que celui-là pleure , qui ve!ut me fléchir par « sa plainte; » ce qui est beaucoup moins ridicule. Horace a dit :

Totus teres atque rotundus

Externi ne quid valeat per l»ve morari.

M. NISARn.. â63^

Perse dit :

ut per ïmye severos

Eflùndat janctara ungaes.

M. Nisard traduit : « (vos vers sont si coulants «et si harmonieux) que sur leur surface polie « les soudures rejettent le doigt le plus sévère, » el il ajoute : « Effvnda/t ungues... Quelle ex^ prËssion lourde et fatiguée Y » et il redouble et triomphe dans sa

supposition : « Que dirait-on de plus pour un abîme qui revomit sa proie? pour un volcan qui rejette la lave de ses entrailles, etc. , etc.? » Or» si effundere ne veut pas dire ici rejeter, revomir, mais seulement laisser courir, que signifie toute cette indignation ? Il y a un vers charmant du vieux dramaturge Hardy, le seul bon , je crois , qu'il ait fait; je demande pardon (en matière aussi classique) de ce qu'il y a d'un peu léger dans la citation :

Couler ane main libre autour d'un sein neigeux....

Voilà le vers. Retournez la phrase : au lieu de la main qui coule j vous avez le sein neigeux et poli qui la laisse couler-^ et c'est juste effundere. Il n'y a pas la de vomissement.

Mon ami , qui est sagace et quinteux , et plus porté k saisir le mal que le bien , a couvert les marges de son exemplaire de petites notes pareilles sur les faux sens , les traductions infidèles

a84 CRITIQUES ET PORTRAITS.

et onéreuses ^u pauvre auteur traduit : Un si-^ lence acre {silmtium acre)^^ un royaume bien portant (regnum salubr^) ^ etc., etc.; méthode d'avocat pour faire rire aux dépen» de la partie adverse l Au nombre des torts de langue imputés a Lucain, M. Nisard Faccuse de donner des sens indéterminés et divers à certains mots qui» dans la latinité claaïque , sont» au contraire» ditil , parfaitement déterminés et prééit ; et il allègue le mot fAes qui , bien loin de là , comme me rassure mon ami , et comme mon propre instinct* de simple amateur me le confirme » a naturelle* ment tous ces sens divers, et est un de ces mots de magnifique latitude chez les meilleurs écri-^ vains» comme law^ comme hm,o%. La philologie de M. Nisard» juste en résultat général» a ainsi beaucoup d'arbitraire et de parole vaine dans le dé-

tail. J'y trouve, sous le rajeunissement d'une forme plus piquante » trop de cette tradition factice de M. Nicolas-Eloy Lemaire » tant vanté» s'il m'en souvient ^ par M. Nisard; Il blâme à tout moment dans Lucain ce qu'il trouverait moyen d'admirer comme des audace^ dans Vir^* gile. Pour revenir k Perse, le critique, après l'avoir accusé d'avoir trop tôt produit» et avoir pris de là occasion de s'emporter contre les gens sans génie qui écrivent trop jeunes ; après* l'avoir de plus accusé (par une singulière con-

M. NISAKD. 285

tradiction) d'avoir peu produit et de manquer de qualité abondante et fécondante , déclare qu'il ne se serait jamais élevé bien haut , et qu'il éêait né sans génie. Il voit en lui le type de ce qu'on appdle l'homme de talent j ce qui veut dire l'homme de peu de talent , qui a la prétention d'en avoir; ^t là-'dessus il fait sur ce caractère de Vhamèie de 4àlent quatre^à cinq longues pages spirituelles, mais d'une déclamation comme j'en chercherais vainement dans Sénèque le père; un morceau à effets à allusion y tout en hors d'œuvre, un dételoппementj comme on dit dans l'école. Oh! si Perse avint vécu, s'il avait sohgé k critiquer les auteurs plutôt qu'à être stoïcien , comme il aurait noté , dans sa vengeance, d'un vers un peu obscur mais pressant, le critique de sa connaissance, Papi-» vins Enisus, qui, après avoir quelque temps éc((mté, che« Labéori ou autre, les lectures de vers d'après Accius et Pacuvius, et s'être efforcé tant bien, que mal de les célébrer, s'aperçoit un matin que toutes les places sont prises, qu'il n'aura jamais de ce côté celle qui lui' est due, qne cette Rome turbulente et volage veut tout a l'heure autre chose , que surtout les rhéteurs de cour, les arbitres du goût officiel, ne favorisent pas ce

genre-là, et qui..^ ! mais j'oublie que Perse n'a pas écrit sa satire ou qu'elle s'est perdue. En ce livre des Portes latins comme en ses au-

ires écrits » M. Nisard n'évite donc pas plus d'un défaut de l'école, tout en s'élevant contre les écoles. 11 parle au nom du sens et du goût avec instruction , ' esprit et talent , mais avec, une c4\$rtaine emphase 3 avec conviction , mais atte la conviction d'un avocat qui plaide sans dâute sa cause parce qu'il la croit juste , lùais qui la ^ide sur un plus haut ton parce qu'elle^est sa cause. Tous les défauts de goût ne consistent pas (tant s'en faut !) dans telle ou telle expression^lus ou moins Métaphysique ou" métaphorique: ce: qui me choque presque toujours en le lisant ^r'eii on ton de supériorité dans l'ellure^ qui*perce au moment même des plus extrêmes modesties , c'est cette outrecuidance de plume j comnie me le disait un des amis et même des- admirateurs de M. Nisard, k laquelle n'échappent guère ceux qui ont fait quelque temps le premier Parii^ dans les Débats. Il s'est si bien créé l'avocat des grands siècles et si fermement posé sur le terrain de la tradition^ qu'il vous convie à lui et à ses clients

I Noas dirons pour ceux qui l'ignorent , que ce qu'on appelle le premier Paris dans les journaux politiques est Particle du commencement , non signé , et dans lequel , quand le journal est an pouvoir, récrivaiB anonyme parle tout naturellement au nom de la pensée d'État.— Gë ne serait que justice d'ajouter^ pourtant, que, parmi ceux qui ont écrit ou qui écrivent le premier Pari* aux Débats , une exception est k faire , depuis déjk long-temps, pour un publiciste modestQ des plus consommés et des plus sensés dans sa cause : n'est-ce pas nommer M. de Sacy ?

illustres d'un seul et même appel. Si vos opinions lui semblent se rapprocher des siennes, il vous en félicite ; si vous avez parlé avec chaleur du bon goût, il vous remercie. De grandes et réelles qualités sont compatibles avec ce défaut qui n'est pas nuisible au succès, quand il est surtout appuyé du fond. On a dit de quelqu'un : il a toutes les vertus qu'il affecte. M. Nisard, « à près tout, ne met en dehors et sur sa devanure que beaucoup des qualités qu'il a. Une des choses, qu'on apprend le, mieux en profitant de l'expérience, c'est le mélange en tout, le faux et le vrai, le bon et le mauvais, se rencontrant, se contredisant, et pourtant... étant y comme dirait La Fontaine : dans un individu, un défaut radical n'empêchant pas de grandes qualités et de vrais talents en lui, à côté » au sein de ce défaut, et ces grands talents ou ce génie n'empêchant pas le défaut de revenir les gâter et y faire tache : c'est là l'homme et la vie. Pour nous en tenir à M. Nisard, il a de plus en plus, en effet, accru ses qualités sérieuses, ses connaissances diverses, il prend intérêt à toutes sortes de choses, peinture, machines, histoire, etc., et y porte une expression abondante, redondante quelquefois, mais facile, claire, sensée, une foule d'observations morales qui plaisent à beaucoup d'esprits modérés et distingués, qui enchantent

a88 CRITIQUES ET PORTRAIT.

beaucoup d'esprits solides, qui ne satisfont peut-être pas toujours au même degré quelques délicats, subtils et dédaigneux » Mais il passe outre et s'en inquiète peu à bon droit. Un académicien lui a trouvé du nerf; les savants lui trouvent de la grâce. Grâce à part, Au milieu de toute son apparence et de sa réalité de sens et de raison, il a bien, il est vrai, du convenu, des opinions qui ne sont pas nées en lui dans leur originalité; il a, dans

ses développements, des habitudes littéraires qui font que la phrase domine un peu et amplifie et achève parfois l'idée. Lui qui s'élève contre le Vernis poétique il en a plus d'une fausse veine colorée dans ses descriptions. Chez lui, non plus, tout n'est pas fleur de froment dans l'écume mouture. Dans le milieu de son style, il y a de ces phrases, de ces paragraphes entiers qui me font l'effet des compagnies du centre au complet, défilant dans une revue, bonnes troupes, si l'on veut, mais peu distinctes, un peu lourdes, et qui passent assez long-temps devant vous, sans qu'il y manque et sans qu'on y remarque un seul homme. Mais tout cela, plus loin, se rachète par des traits d'esprit vifs, des souvenirs bien placés, quelque prise de partie intéressante, beaucoup d'acquis bien mis en œuvre. Les ennemis de M. Nisard lui refusent la facilité de travail; il en a au contraire une

extrême, j'imagine; et, si quelque reproche était à lui faire sur son plus ou moins de facilité, ce serait plutôt de jouir d'une plume trop abondante: Comme critique praticien, il vaut moins que quand il raisonne sur le passé, et il est loin d'apprécier le premier diagnostic sûr. S'il lui est arrivé plus d'une fois de déprécier des livres d'un maître, il n'en a sûrement préconisé d'innombrables. On ferait une vraie académie de province des auteurs médiocres qu'il a loués en faveur de leurs qualités négatives et de leur abstinence intellectuelle. Même quand il loue en lieu excellent et de bon coetip, il ne sait pas toujours les mesurer: en dissertant tout au long de la substance corporelle, des afflictions corporelles ou de la participation des auteurs qu'il admire, il a, en trois ou quatre rencontres, manqué notablement de tact; ce qui est une manière encore de n'avoir pas assez de goût. Tel qu'il est, avec la position importante qu'il occupe et la noble ambition

dont il s'y pousse; il est en voie de se faire une grande existence de critique , que subiront sans doute et' a}piieronty comme il arrive d'ordinaire , beaufotip de ceux qui auraient ^é d'abord tentés de lâ'dédaigner.

Eh expliquant comment, selon nous , M. Nisard est vétu'aiix idées et au système qu'il professe , nous croyons avoir mieux fait que de dis- IV. 19

citer ce système. Ce qu'il y a de personnel à la position du critique , dans ses doctrines, nous en indique les côtés plus infirmes. Il n'y a pas d'ort^nal^ réelle , selon nous, dans son système; mais il y a le contrepied des positions prises par d'autres, contrepied soutenu -avec fermeté , suite et habileté.

Le Précis de VEiêioire de la Littérature française j son meilleur écrit avec Érasme ^ est un très bon travail et très distingué d'exécution , plus modéré, plus conciliant, plus historique et moins* contestable dans son milieu que d'autres exposés de doctrine précédents. C'est la l'effet naturel - ^d'une situation mieux établie. La réaction s'a- ' paise et en partie désarme. Il n'y a plus qu'Hun certain dédain demi-clément , à la rencontre , pour les exceptionnels et les chercheurs d'origines. Ainsi, dès l'abord, M. Nisard se sépare de ceux qui tentent, avec une érudition ori^nâlè, de saisir au début, et dans sa génération exacte et suivie , la littérature fi^ancàise. Il a .raison dans l'objet qu'il se propose , qiH est de ranimer le sentiment littéraire en ne s'occupant que dcs principaux monuments. Aussi ne faut-41 pas lui denhinder du neuf ou même du juste avant les trois derniers siècles. Ce qui précède est fort léger, et son article du Roman de la Rose ^ra à refaire , quand ceux qui s'occupent, dit-il,

des cycles carlovingiens, auront passé par là. La prose lui apparaît d'abord considérable et déjà formée dans Froissart, dans Comines, et cette prédilection pour la prose, qui est chez M. Nisard une partie de son système français et une partie très justifiable, cette prédilection qu'il couronnera plus tard avec solennité dans la personne de Buffon, se marque nettement au premier pas. Villon trouve grâce aussi devant sa plume; il lui fait une grande part; il en revient aux vers de Boileau et les commente; il compare et préfère Villon à Charles d'Orléans que M. Villemain avait relevé: il donne là-dessus des raisons de France j pays de démocratie j de Poésie j fiUe dupeupUj quimesemblent toujours un peu vaines et acquises, dans la bouche de M. Nisard; il rappelle le mot de Chaulieu à Voltaire stACcesseur de Villon, qui vaut mieux et prouve plus, dans sa légèreté. Tout ce morceau sur Villon est spirituel et juste, quoiqu'un peu d'apparat, et sauf l'importance de novateur donnée à Villon. Si Villon est un premier aïeul connu des Marot\ La Fontaine, Voltaire, Béranger, etc., il est le dernier lui-même, à d'autres égards, d'une race très ancienne en France; il n'a fait que ce que mille autres auteurs de fabliaux ou de ballades avaient fait avant lui. Le xvi^e siècle, qui ne savait pas très bien son moyen-âge, a pris en

262 CRITIQUES ET PORTRAITS.

poésie la queue de l'arrière-garde et Tescar* mouche finale pour le gros de la bataille: nous avons tous long-temps vécu là-dessus. M. Ampère, nous y comptons, rétablira cela un jour. Quant à l'importance donnée aux deux vers de Boileau, qui ne savait pas et avait peu de souci de savoir ces choses plus que gauloises, c'est une pure superstition que M. Nisard ne feint d'avoir sans doute que pour rajeunir un point de son sujet qui

n'est plus nouveau. Les opinions de M. Nisard sur le xvi^e siècle, poésies et prose, ne diffèrent pas autant des nôtres qu'il paraît le croire « que le premier aspect de ses jugements semble le signifier. M. Nisard, qui veut bien nous mentionner sur Ronsard, et qui nous prête à ce sujet plus de prévention admirative que n'en contiennent nos conclusions, déclare que les réhabilitations sont choses chimériques, et que c'est surtout dans l'histoire des littératures qu'elles ne reviennent pas. Mais d'abord, je lui ferai remarquer que c'est déjà une grande réhabilitation obtenue, que cette part d'importance faite par lui-même au poète jadis étranglé dans six vers de Boileau. Quant à l'axiome sur les réhabilitations, j'avoue ne pas en saisir le sens et n'y voir qu'une phrase. Pourquoi, dans les littératures surtout, n'y aurait-il pas des livres, des hommes, un moment glorieux et surfaits, ensuite dépré-

ciés outre mesure et rejetés, qu'une plus fuste et tardive appréciation remettrait en une place inférieure à la première, mais honorable encore? Ce Balzac par exemple, qui, selon l'expression de M. Nisard, a constitué la prose et a été surfait de cette sorte, puis mis presque à rouïli, et le premier qui ait rappelé et fait de nouveau valoir ses vrais titres à cette constance de la prose française, c'est... qui?... Fabbé Trublel en personne; oui, l'alibé Trublel, que je ne veux pas iréhabilitier, lui, j'pour cela, rassurez-vous I

Je ne suivrai pas M. Nisard dans ses divers jugements sur l'histoire, sur tout le xvii^e siècle, à travers Tés et Montesquieu, Buffon, etc. Il traite avec une vraie supériorité. Le pinacle, à quel point, de sa construction historique, list Bufibh et «on Discours sur le stylé.

Ait milieii de toute l'adhésioii âue âiix principes et à la biajesté de ton dé l'illustre nipâèle , et aussi a la noblesse de propos de son admirateur, je n'ai pu m'eiripêcher, je l'avoue, de sourire de cette affinité élective si déclarée , dé ce cbioîx de M. de Buffon j et je me suis rappelé que, si M. de Buffon atâit deniandé sa voiture au plus beau dé la lecture de VûmX ei Virginie , M. Niisard avait (toutes proportions gardées) étouffé autant qu'il avait pu le charmant recueil dé Marie , où brille en vers heureux pïus di'une idylle, sœur d'enfance

de Paul et Virginie. Il y a , dans le livre sur les poètes latins , une longue page de colère ou de pitié contre les enfances décrites en vers , laquelle n'existerait pas si M. Brizeux n'avait pas fait Marie.

On doit cette justice a M. Nisard que , dans ses jugements sur le passé , il ne s'amuse pas an menu de la littérature , qu'il vise à l'essentiel » qu'il s'attaque k l'important et au solide, qu'il a de l'étendue et prend de l'haleine. Mais il s'en autorise pour rapetisser étrangement ce qui ne va pas kua marche et à son dessein. André Cziénier, à qui il accorde le miel de VHymetU , n'est pour lui qu'un jeune poète , auquel on a fait le tort de le mal admirer ; répétition encore (en diminutif) du rôle de M. de Buffon, de l'homme de la prose , qui s'applaudit de pouvoir dire : Cela est beau comme de la belle prose ^ !

Les articles sur Bernardin de Saint-Pierre et sur M. de Gha-teauhriand sont développés ., et celui de Bernardin me semble excellent. Quant à M. de Chateaubriand 9 le critique le confisque,

^ Dans ce que dit d^excellent M. Nisard sur Baffon an point de vue dn style et de la rhétorique , je ne trouve point qu'il ait

touché ^rieuemeat au philosophe; il y a même, à mon sens, quelque méprise de sa partlk* dessus. Opposant la religion sentimentale de Bernardin de Saint-Pierre, qui voit partout les causes finales et la Providence, à la sobriété solennelle deBuffon sur ces points, M. Nisard admire cette manière auguste de reculer le rôle^ intérieur de la majesté divine assez loin des regards de Thommç

H. IfISAKD« 295>

en quelque sorte, dans son idée » dans son système de style traditionnel; il dissimule le plus qu'il peut toute h part de l'innovation chez l'auteur d'ittaAx , et enveloppe deux ou trois remarques, qu'il faut bien faire, dans un triple eercle de circonvolutions oratoires. Il' oublie que les Mémoires d'Oiitre«Tom6e, ce monument d'ordre composite , où tous les styles se fondent, où il y a innovation et rénovation de langage en même temps sans doute que tradition^ et dont le titre seul est déjà une audace , donnjKont un complet démenti à cette théorie qui tend à nous renfermer dans une charte de style légitime,, et a échafauder, à partir de M. de Chateaubriand, une barrière infranchissable, comme, avant lui , on en posait après Jean«Jacques et Bernardin. Nous avons cru toujours que c'était rendre plus d'hommage au grand style de Chactas, que de l'admirer plus librem^t.

Si quelque chose pouvait nous faire apporter quelque réserve à l'admiration, à Testime que nous inspirent certains écrivains de nos jours,.

pour que celui-ci ne t'en exagère fu le voisinage. Mais il faudrait prendr.» garde , peut-être, que BufTon , parlant de Dieu , ne le relègue si haut que Amte d'oser le reléguer plus loin encore.

Ses belles phrases, qu'accepte trop sincèrement le critique littéraire, pourraient bien n'être qu'une magnifique tenture dérobant le vide. Si cette approbation complaisante» ment développée par M. Nisard était aussi bête de Bayle, j'y ferais un très grande malice.

énergiques et simples, ce serait la majeure, j'oserai dire fastueuse, avec laquelle M. Nisard a coutume de les louer. Toujours adjointe, cette expression à sa cause et ajustement à son aysténie. Pour faire à la théorie de M. Nisard tout ce qui est due, je dirai : Un est hors de doute que comme conseil littéraire général à donner à des individus quelques bien élevés, d'un esprit, de bonnes études, il leur dit : Écrivez en prose plutôt qu'en vers; écrivez, tsiphié d'écrire dans la forme sévère de Buffon, de Jean-Jacques, plutôt que de vous hasarder à l'imitation de Saint-Simon, ou de madame de Sévigné, ou de Montaigne, plutôt d'arriver que de vous jeter dans le style métaphorique, métaphysique, etc., etc. Au point de vue de l'enseignement, cela est vrai; pour ceux qui n'ont pas un talent d'écrire spécial, l'expression originale de poète ou de prosateur, ces préceptes sont justes : c'est l'ordre idéal, qui le plus ou moins de succès n'amène pas de chute. Mais ne posez pas les limites, ne criez pas qu'il y a l'exception; car de l'exception seule naît le talent, le génie. L'écrivain original se formera en dehors de vos préceptes, et est obligé qu'il continuera à les violer. Son début sera loin de votre centre; ces littératures étrangères que vous proscrivez si strictement, l'auront

peut-être tout d'abord sollicité et nourri; il en reviendra avec le rameau en main, que bientôt il saura greffer. L'exception a

presque toujours été, et, dans des temps mêlés comme les nôtres, elle est plus que jamais la ressource des littératures, en ce qu'elles offriront d'éminent. En prêchant vo|re tracjîtipp sitride , en Tap-puyant surtout d'exemples et de détails plus féconds, vous empêcherez quelques défauts dans d'esti« inables esprits ; vous les empêcherez, s'il se peut, de porter dans des genres sérieux ^^ sobres, 4P^ philosophie, histoire, etc., la recherché de qualités étrangères au genre et à leur esprit même. C'est bien , et cela vaut la peine d'être pratiqué. Mais ce sera toujours malgré vous, indépendamment de vous , que l'homme de talent nouveau , ce rebelle long-temps hors des murs, se formera. Quand il aura triomphé, les critiques expliqueront comme quoi en e&t,^da,,. «on imprévu même, il avait des points communs avec ses grands prédécesaeur9 ; mais les critiques réguliers et restrictifs a^ront surtout vu , à son début , ies (lifférencea.

Novembre iS36.

AFFAIRES DE ROME

PAR M. DE LÀ MENNAIS.

Je regard| donc et je désire qu'on re- « garde ce court écrit comme destiné à clore la « série de ceux que j'ai publiés depuis vingt- cinq « ans. J'ai désormais des devoirs plus simples et tr plus clairs; le reste de ma vie sera , je l'espère, « consacré à les remplir, selon la mesure de ines « forces..!... Qu'on ne s'y trompe pas, le monde « a changé : il est las des querelles dogmatiques. » Telle est la déclaration formelle que M. de La Mennais exprime aux dernières pages de ce livrer

AFFAIRES DE ROME. 2gQ

les termes seuls dans lesquels elle est conçue montrent assez que , si le nouvel écrit est destiné à clore la série de ceux que Fauteur a publiés , à partir des Réflexions sur VÉtat de T Église dattant de 1808, il n'y ressemble ni par les principes ni par le ton, et que, sinon pour le sujet et la matière, du moins dans les pensées et les conclusions , il se rattache déjà à cette série d'écrits littéraires que nous promet l'illustre auteur. Singulière énergie, révolution individuelle si jamais étonnante, que celle qui paraît traiter de plume et renvoie comme à néant tout le passé d'une telle vie , et qui fait qu'à plus de cinquante-trois ans, on en recommence une nouvelle, à beaucoup d'égards une contraire, avec toute la ferveur de la jeunesse , avec tout le dégagé et tout l'absolu d'une première entreprise !

En examinant ce livre, nous sommes dans une position particulière , c'est-à-dire que nous avons lu autrefois tous les livres de M. de La Mennais et que nous nous en souvenons. Cette remarque est nécessaire pour expliquer et motiver, au premier coup d'œil, certaines parties de notre jugement auprès des personnes nombreuses qui ne connaissent M. de La Mennais que par ses plus récents écrits et qui même commenceront à le connaître par celui-ci tout d'un bord. L'illustre auteur, dans sa marche infatigable , peut se com-

300 CRITIQUES BT WHTRAITS.

paraître à une comète ardente qui ^ succède (sive) à l'apparition à l'horizon à plusieurs années d'esprits, salué d'eux avec transport à cause de son éclat, à mesure qu'il «e découvrait plus par sa prééminence fois dans leur ciel. L'ayant suivi dans ses phases pré-

cédentes y avec éionnement de b^^^ine heure , avec admiratioh bien long-témpis, et eh y joi* gnant sympathie plus tard , selon qu'il nôii^ âêtnblait se plus rapprocher» pour les illuiiiihër, de certaines idéed àb notre sphère, nous avons été en ces moinenté9|,tisqtt'à dire qu'il y àiaîît d'ans sÊsi entiei^ développement une courbe aussi vaslë que réelle et régulière. Mais, Pà^re vbya^ëûir continuant d'aller, et tiott'e zénith à noùè-inêttiè^ étant brusquement défilasse, nous avons cesië de ei^oire k une évolution contihiîè, régtéë^pât un secret compas. Nous ne le perdohs j[ifèùrtkiit point de vue emfore : mâtis , à Irâvëtt eëttè vbe , il est simple que)èsot(veàir du pissê tienne Ôrie grande place .

Jusqu'en juillet 1830, l'abbé dé hk Méiîhiik avait eu trn ille qui offi'ait cela d'uhiqiie, dé se tenir, entre târtt de rôle^ mobiles, par liiiëinfte'iibilité entière^ et de se desâiher éiné s^uné Variation; En y i*egéfrdaAt dé J[)rès poui^tâni , 6n y verrait hiett qi&elqu'é différence d'dpîfiîôlti aux diverses épôt!|fu^ Arlîsi, ââns les Êëf-tèxiôAs sur VÊtat de V Église dé 1 80B, la J[>uii^sâYiée spirituelle

AI-MIBES DE ROMK. 30i

n'est pas présentée encore comme la supérieure et la régente du pouvoir temporel : ce sont plutôt aux yeux de l'auteur d^u^ alUés qqi s'c^tr'aident. II fait remarquer le rappo]|rt^s constant qui s'est établi entre le déclin et le retour des vrais prin« cipes politiqvi^s, et des principes religieux peiHdant le cours de 1^ . révolution française; le Con» cordât n'est pas maudit* Dans ce livre et dans celui de V Institution des Évêques^ que M. de La Menais composa de, concert avec son frère, on verrait répisopat aussi cojasiCljÉ|p et invoqué que plu^ tard : il fut rabaissé et ru-

doyé par le défenseyr de l'omnipotence romaine. Mais, a parties modification^ assez secondaires et d'ailleurs antérieures en date, la principale ligne de doctrine dç l'abbé de La Mennais, surtout depuis son E^ai sur V Indifférence^ m'avait pas flécbi. Son but était grapid : c'était de ramener la société indifférenjte ou matfin^li^iei au vrai spiritualisme^ au vrai^ .chji;isti^nisim\$. comme il l'entendait, c'c^t-àdjire au catholicité roQ^io,^ Il ty a^ dans sa condui^d'alprs et. .dans , sa . tendan€f||jd'aujomfdliui cette véntable, cette seule ressemblance, à «avoir, qu'il n§ s'est jamais borné et même qu'il n'a guèrejamaïs aimé À envisager le christianisme, comme tant de grands saints l'ont fait, par le côté purement intérieur et individuel , par le point de vue du salut de Fâme et des âmes prises

302 CRITIQUES Et PÔTRATts.

une k une y mais qu'il Ta embrassé toujours de préférence (et, en exceptant, si l'on veut, son Commentaire sur l'Imitation et sa traduction de Louis de Blois) par le côté social , par son influence sur la masse et sur l'organisation de la société; et c'est ainsi qu'il se portait avant tout pour la défense des grands papes et des institutions catholiques. « Jésus-Christ, disait-il eii 18^^, ne changea ni la religion, ni le\$ droits», ni les devoirs; mais, en développant la loi primitive , en l'accomiSlssant , il éleva la société reli-^ gieuse a l'état public, il la constitua extérieurement par l'institution d'une merveilleuse policOj etc. » Toutefois les moyens que M. de La Mennais proposait et exaltait jusqu'à la veille de juillet 1830, étaient, il faut le dire, séparés du temps actuel et de sa manière de penser présente, par uni abîme. Si l'on relit ses mélanges extraits du Conservateur et du Mémorial catholique j ses beaux pamphlets , ' De la Religion considérée dans ses Rap» ports avec

VOrdre politique et civil (1826), Des *Progrès de la Rjfpolution (1829), ses deux Lettres à V Archevêque de Parts (mars et avril 1829) , on l'y voit ne jamais séparer dans son anathème les doctrines libérales ou démocratiques d'avec les doctrines hérétiques et impies, subordonner le

1 De ta Religion considérée dans eet Rapports avec i* Ordre politique et

AriÀUES DX ROME. 303

lirinccaupape^ l'épiscopat à Rome , soutenir en tout et partout l'intervention et la prédominance légitime du pur catholicisme. Si M. Odilon Barrot défend un citoyen qui n'a pas voulu tapisser sa maison un jour de Fête-Dieu, l'abbé de La Mennais accuse l'avocat de prêcher une loi-athée. Si un écrivain , dans un livre intitulé Manifestation de l'Esprit de Vérité, s'arme de l'Évangile et du nom de Jésus-Christ contre les riches et les puissants, l'abbé de La Mennais le renvoie à Diderot et a Babœuf, et termine ainii:: « Les passions « les plus exaltées se joignant à tant de causes « de désordre, personne ne peut dire quels des- « tins Dieu réserve à la société. Les doctrines « religieuses, morales et politiques^ les lois et les «(institutions qu'elles avaient consacrées, fortr maient comme un vaste édifice, demeure com- ' « mune de la grande famille européenne. On tr a mis le feu a cet édifice. Les peuples s'entre- « regardent h la lueur de l'incendie, et, agités <r d'un sentiment inconnu,attendent avec anxiété « un avenir plus inconnu encore^ij^^ Il cofitibat^ tour à tour et en toute occasion le Globe , les éclectiques, les doctrinaires; il réfute et malmène les gallicans, M. Frayssinous, l'archevêque de Paris lui-même à qui il cite De M aistre ; il met en groupe tous ceux qu'il appelle les hommes d'entredeux et qu'il a depuis enjambés. S'il déclare en .

1829 une révolution imminente , usant de termes presque prophétiques, ce n'est pas du tout qu'il accuse la tendance jésuitique de la cour et cette faveur impopulaire accordée au clergé ; c'est au contraire. parce que le ministère Martignac est venu et que M^r Feutrier a fait contre les jésuites les ordonnances du 21 avril du 16 juin; c'est parce que M. de Yatimesnil poursuit ses perceptions contre l'Église. La Ligue*, cette époque trop peu connue, est au long célébrée. Si Ton poussait à l'extrême on s'honore « de ce beau projet » de 1829, on irait droit à des ordonnances Un peu différentes de celles de M. de Polignac , mais à : des ordonnances. Voilà ce qui, avec une admirable force de logique, une grande chaleur d'imagination et une pratique continuelle et courageuse de liberté que s'arrogeait l'Écrivain à titre de prêtée, voilà ce qui, pour toute mémoire qui n'est pas oblitérée , marque le rôle de M. de La Mennais jusqu'en juillet 1830.

Juillet éclaté , et l'abîme est franchi. Le grand cœur de M^r de La Mennais redoublé de flammes, mais il semble que son esprit s'est éclairé dans l'orage. Prêtre austère, âme de génie, il a gardé sous ses cheveux gris tous ses trésors de foi et de jeunesse. Il a dépouillé d'un coup ses préjugés politiques, non inférents la vraie foi. Sincèrement il concevait l'idée d'une régénération spirituelle-

AFFAIRES DE ROME. 505

elle et religieuse moyennant la liberté, et las de crier aux puissants, il lui paraît que c'est avec une autre prédication qu'il faut désormais réveiller, spiritualiser et christianiser le monde. 11

y avait donc en un sens, et malgré l'extrême contrariété des moyens*, lien étroit, et, en quelque sorte, unité de but, entre la fondation de l'Avenir et la brochure des Progrès de la Révolution. Seulement l'auteur de V Avenir répudiait dès l'abord un certain nombre d'erreurs violentes contre le régime de liberté, et, en tenant toujours au clergé\in langage d'exhortation, en le provoquant encore* a une sainte ligue, il abjurait net toute espérance d'ordre temporel théocratique, dont cette soudaine révolution l'avait des Aisé. Ce rôle, ainsi transformé, devait rester quelque temps suspect aux anciens libéraux et démocrates qui disaient : Est-il sincère^Mais à ceux qui connaissaient la personne de M. de La Mennais, et son ingénuité franche,^^ son ressort d'intelligence et de zèle, cette transformation paraissait simple et digne de lui. Il n'y avait pas là encore de solution, de continuité à proprement parler ; la rupture n'était que dans l'ordre humain et secondaire, la foi faisait pont sur l'abîme. La ruine était aux pieds, le labarum au ciel brillait toujours. Que cette nuance', chez l'abbé de La Mennais, nous parut belle ! C'est alors que nous Tavons connu et aimé.

IV

306 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Pourtant ce rôle impliquait de nombreuses inconséquences qui tendaient à sortir, et qui rendaient la tenue prolongée de la position, scabreuse et à peu près impossible. Le pape, in-» Toqué sans cesse, pouvait parler, et force était alors d'obéir ou de n'être plus du tout le maître. Et puis, seulement en se taisant,

Rome imposait à ces démocrates catholiques plus d'une discordance évidente : ainsi, pour prendre un point de détail , en fait d'insurrection , dans V Avenir* on défendait les Polonais , on inculpait les Bolonais. Ce rôle principal, surtout eu égard à la tournure générale des affaires en Europe et au rétablissement de l'ordre, ne pouvait durer. Il fallait • ou en sortir et tomber la démocratie pure et à un christianisme librement interprété , ou)ientôt être réduit à se taire en vertu de défense supérieure. Ce dernier résultat ne «ne paraissait pas, je l'avoue, aussi déplorable et aussi nécessairement infertile)^ que l'a jugé Tillustrateur. Il était beau après tout , et de «gryid exemple , tant qu'il l'avait pu , lui prêtre , d'à voir tenté un réveil, d'avoir jeté à poignées des semences. Que si Rome intervenait et lui commandait de cesser, il me semble (autant qu'on a droit de raisonner sur les desseins providentiels) qu'il n'était pas si déraisonnable à un catholique resté croyant ^ la liberté et en même temps soumis au

AFFAIRES DE ROME

Saint-Siège , de juger ainsi : « Il a été bon que «r M. de La Menais et ses amis, durant deux années) jetassent ces |erjnes dans le monde : il « peut-être bon que pour le moment ces germes « en restent là, et, puisque Rome le décide, qu'agissant en ce point aveuglement si l'on veut , « et par des ressorts intermédiaires humains, « mais d'après une direction divine cachée , il « faut bien qu'il y ait utilité dans ce retard. « Malgré la première apparence qui semble contraire , plusieurs raisons en effet , même huer maines, peuvent faire entrevoir cette utilité. « Il importe que ces germes, en se hâtant trop , qu'ils ne se mêlent pas avec

d'autres moins purs et « qui font partout ivraie; et d'ailleurs le bon « blé ne reste-t-il pas assoupi tout un hiver dans son sillon? » Je ne propose pas ce raisonnement comme modèle aux philosophes et politiques, aux gens du monde, aux littérateurs et artistes; mais je le trouvais tout naturel et facile dans l'esprit d'un catholique croyant comme l'était l'abbé de La Mennais. En attendant, il y avait complicité, et pour moi complicité irrésistible, je l'avoue, à suivre jusque dans ses infractions partielles ce Savonarole de nos jours, ainsi que l'a appelé J. d'Éckstein, à écouter ses menaces pleines de prières et ses invectives mêlées d'un zèle tendre. Les Paroisses d'un Croyant, non plus

308 CRITIQUES 'Et l'Extrait.

que le chapitre des Maux de l'Église j'ai inséré à la fin du présent volume et assez anciennement composé ne me semblent point dans leur violence sortir de ce rôle de foi, de cette inspiration d'un prêtre, non pas absolument sage, mais généreux et presque héroïque, et toujours le crucifix en main. M. Du Fossé, voulant peindre dans le grand Arnould cette colère de lion pour la vérité qui s'unissait en son cœur avec la douceur de l'agneau, nous dit naïvement : « L'exemple seul de Moïse, que Dieu appelle « le plus doux de tous les hommes quoiqu'il eût tué un Égyptien pour défendre un de ses frères, brisé par une juste colère les Tables de la Loi, et fait passer au fil de l'épée vingt-trois mille hommes pour punir l'idolâtrie de son peuple, fait bien voir qu'on peut allier ensemble la douceur d'une charité sincère envers le prochain avec un zèle plein d'ardeur pour les intérêts de Dieu. » En ne prenant les vingt-trois mille hommes et l'Égyptien (usés qu'en manière de figure, comme il convient dans ce qui est de l'ancienne loi, et en rapportant à

l'abbé de La Mennais cette phrase de Du Fossé sur le grand Arnould , je me rappelais bien que lui-même avait condamné ce dernier, et qu'il avait écrit de lui en le comparant à TertuUien : r Et TertuUien aussi avait des vertus; il se perdit

AFFAIRES DE ROMB. 509

« néanmoins parce qu'il manqua de la plus né- « cessaire de toutes , d'humilité. Je cite de pré^r ^ férence TertuUien parce qu'il y a de singuliers tf rapports entre lui et l'oracle du jansénisme, ^ M. Ârnauld. Tous deux d'un caractère ardent, « présomptueux , opiniâtre , tous deux pleins de « r génie , tous deux ayant rendu a la religion « d'éminents services , ils âe laissèrent entraîner « (qui le croirait dans de si grands hommes?) « à la fdugue d'une imagination qui outrait « tout ^... j» Mais au pire, et malgré l'inconsé- qdencie reprochable „ et malgré le danger de la pente rapide , ce rôle d'un Arnould , d'un Savo- Barole , oflfrait encore de grandes parties continues et harmoniques avec cette nature invincible de ptêtre : il y avait la foi.

Chose singulière et à jamais digne de méditalioii pour ceux qui en ont été témoins ! tandis que M. de La Mennais luttait ainsi et se croyait sûr et ne doutait pas , il dériva sans s'en apercevoir d'abord , et ne se tint plus. Y eut-il pour lui un moment où le vase sacré se brisa dans ses mains , et où la divinité de ce qu'il avait cru s'é-> vanouit avec fracas comme dans un orage? Y eutil déclin et descente insensible jusqu'au bout , 'comme pour ces villages au penchant des mon-> tagiies , qui glissent peu a peu du rocher sans

y^BàfiêooiQM iur rÉm ^e fÉgHsê,.

3lo CRITIQUES ET PORTRAITS.

secousse, avec leur fonds de terrain tout entier, et se réveillent un matin dans la plaine ? Lui seul pourrait nous le dire , si sa mémoire parlait Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'influence comme atmosphérique du siècle , qui , en deux ou trois années, a rongé et pénétré cette trempe si forte, et l'a ôcœidée si profondément. Dans cette volonté de fer, dans cette chaîne logique d'airain, dan^ cette vie constamment austère et intègre, il y a eu tin moment où tout s'est brisé... oui, tout!... il y a eu une paille qui a fait défaut, et les mille anneaux du métal ont jonché la terre; et cela, pour que l'esprit du siècle à la longue eût raison, pour que sa provocation incessante et flatteuse ne restât pas vaine , pour que cette parole de M. Lerminier fut accomplie : ^ Il a le goût du schisme ! qu'il en ait le courage ! »

Il faut convenir qu'il y a des hommes par le monde -qui ont le droit d'être fiers de ce qu'on appelle intelligence humaine et raison. Gô sont les écrivains qui, sous la restauration > formaient le monde pfailosophiqKe^ dit écleptâque. Attaqués^ apostrophés violemment alors par le prêtrô élo* quent qui, dHme logique inflexible et sans leur laisser d'autre issue, les refoulait, les réduisait à Satan j à Vath^sme^h. Vidiotisme^ que sais-je. encore? et les traitait en un mot comme des alliés peu conséquents de la démocratie extrême et de

AFFAIBE6 D£ ROME. 311

Tincrédulité , les voilà outrepassés tout d'un bond , enjambés en quelque sorte , sans avoir été traversés par lui ; les voilà apostrophés peut-être des mêmes termes énergiques , mais en sens contraire , s'ils hésitçUt ou se replient. La trompette éclatante et digne de Jérico , qui sonnait contre eux au couchant , la voilà qui résonne de plus belle à l'Orient sur le même ton et dans un camp

tout différent du premier. Il y a là , convenons-en, de quoi fortifier des hommes, assez disposés déjà à bien augurer de leur raison , dans cette persuasion qu'elle ne les a pas trop égarés , et de quoi les faire sourire entre eux d'un sourire de satisfaction , ce semble , assez légitime.

Dans l'avertissement de la quatrième édition de *S Réflexions sur l'État de VÉglise* l'abbé de La Mennais dyaii : «(Qu'on remonte en arrière ic seulement de quatre à cinq ans , on sera , noua « le pensons, très frappé d'un développement « rapide. Les maximes qu'on rejetait avec hor- « reur ou avec dégoût s'établissent sans contra- « r diction, et comme les vérités les plus simples; « elles sont défendues par ceux mêmes qui se « montraient les plus ardents à les attaquer. Ce « qu'on appelait bien y on l'appelle mal y et réci- « proquement. Ce qu'on représentait comme la (c mort des peuples, on assure à présent que « c'est leur santé , leur vie. ;i Les hommes dont

312 CRITIQUES ET PORTRAITS.

nous parlons pourront donc sourire en relisant ce passage de M. de La Mennais ; mais lui-même aussi ne peut-il pas le leur redire en face à la plupart , le leur rétorquer à bout portant? C'est le cas de répéter avec M« de> Maistre : Il n'y a rien de si difficile que de n'être qu'un.

Hâtons-nous de le dire : la supériorité que garde M. de La Mennais sur la plupart de ces hommes, est grande encore; elle réside» non plus dans la foi , non plus dans l'ascendant de la position; il est désormais en plaine comme nous tous; mais (talent a part) il a l'ardeur du cœur, les trésors du dévouement , l'orgueil peut-être , mais un orgueil qui s'ignore lui-même et q[ui ne s'em-

barrasse jamais dans les ombrages de la vanité ni dans les réticences de Tégoïsme : il n'sPja* mais sacrifié une idée ni un sentiment pt a un intérêt. 11 y a , en un mot , dans les débris <du La Mennais chrétien , de quoi faire encore le plus vertueux , le plus fervent , le plus désintéressé des glorieux modernes , de même qu'il y a , dans les ruines de son autorité vraie , de quoi faire une popularité immense .

Le talent, ce don, cet instrument un peu particulier et qui ne suit pas nécessairement la loi de la vérité intérieure , a gagné chez M. de La Mennais, en souplesse, en variété, en grâce et en coloris , sans perdre en force , à mesure

AFFAIRES DE ROME. 313

que sa rigueur de foi a été davantage ébranlée. Nous en signalerons l>ientôt plus d'une trace , véritablement charmante , dans l'écrit dont nous aTons à parler. Le météore est souvent plus riche et pjus plaisant aux regards que Tastre.

Dès les premières lignes du livre , M. de La Mennais Ifemarque que « le temps fuit de nos jours avec une telle rapidité , qu'en quelques années l'on voit s'accomplir ce qui jadis eût été l'œuvre d'un siècle ou même de plusieurs. » Cette idée sur la rapidité d^ temps et la multiplicité de ce qui s'y passe , ^i est juste et même banale à un certain degré , devient propre à M. de La Mennais par la singulière préoccupation qu'elle a toujours formée dans son esprit. Dès ses premiers ouvrages, on le voit toujours en hâte au début et comme craignant d'arriver trop tard. J'ouvre les Mélanges de 1835 : « On ne lit plus.. , on n'en a plus le temps... Cette accélération de mouvement qui ne permet de rien enchaîner, de rien méditer, suffirait seule pour affaiblir, et,

à la longue , pour détruire entièrement la raison humaine, j» Et en tête du livre de la Religion eomidérée dans ses rapports j etc. (1826) : « On ne Et plus aujourd'hui les longs ouvrages; ils fatiguent, ils ennuiant; l'esprit humain est las de Idi-même, et le loisir manque aussi... Dans le mouvement rapide qui emporte le monde, on

316 CRITIQUES ET PORTRITST.

« d'ensevelir. » Mais , k peine avons-iious le pie<7 dans les États romains, quelques prisonnî^s . conduits par les sbîres du pape, comme il dit, font contraste avec cette simplicité naïve de foi que l'auteur s'attribue encore par oubli, ou qui du moins ne devait pas tarder à s'évanouir» Cette contradiction, dans le courant du livre, est con« tinuelle et frappante, je ne dis pas seulement pour un croyant, mais pour un lecteur exereé. Â tout moment l'autfur se suppose le même , et il ne l'est pas. Il «'étonne que le cardinal Lambruschini^ autrefois approbateur de ses actes cft de ses doctrines., ne le soit plus, conune si V Avenir et le Conservateur étaient la même chose^ Il explique l'animosité des jésuites contre lui par un passage du livre des Progrès de la Révo- hUùm (1829), et il ajoute après avoir cité ce passage : « On conçoit donc pourquoi leur institut ne nous paraissait pas suffisamment approprié aux besoins dune époque de lutte entre le pouvoir absolu des princes et la liberté des peuples, dont le triomphe à nos yeux est assuré^ r^ et il oublie que, pour l'accord logique, il faudrait était assuré j ce qui serait inexact en 'fait, et même entièrement faux, puisqu'en 1829 ce n'était point par ce côté», mais par l'autre bout , qu'il remuait les questions sociales. Au milieu de ces oublis, de ces absences, où pourtant ne manquent jamais la

AFFAIRES DE ROME. 5\J

l'ionne foi et la candeur, notez comme très présent un portrait de feu le cardinal-duc de Rohan, qui est le plus joli, le plus -vrai et le plus malin du monde.

On sent bien que j'en ai pa^/B ici à défendre Rome contre M. de La Mennais, ni à chicaner M. de * LaMennais sur sa rupture avec Rome. Ce que je ne puis m'empêcher de relever^ c'est ce qui tient à la logique même, à la série d'id^ et de doctrines du grand écrivain. Or, je trouve que, dans ses griefs contre Rome, il n'y a rien dont l'abbé de La Mennais l'ancien, celui d'autrefois, celui même de l'Avenir^ pour nous en tenir Ik, n'eût eu de quoi se jouer si on lui en avait fait matière à objection. Car que le pape lui témoignât plus ou moins de bon vouloir, plus ou moins de gra^ titude pour ses services passés; ou bien seulement sévérité silencieuse et sèche indifférence^ c'était affaire de politesse et de manières, ce n'est pas de cela qu'il s'afissait avec lui %dèle et croys^nt. « Il, n'existe, dit M. de La Mennais; .pour chaque chose qu'un moment dans les adirs humaines, j» et, selon lui, 4831 était ce moment. Or, la papauté, en manquant l'à-propos, et en proclamant alors certains principes politiques serviles, s'engageait dans ^ne voie d'où elle ne pourrait plus revenir en aucun temps.. Forcé donc d'opter entre la papauté, qui s'enchaînait à tout jamais

3]8 CRITIQUES ET PORTEAITS.

à des principes faux, et l'indépendance absolue, il dut réfléchir beaucoup, dit-il, et aujourd'hui il se déclare émancipé. M. de La Mennais, en raisonnant ici comme le public, comme l^s philosophes et comme le sens commun, en se faisant lui-même

juge du moment décisif pour l'humanité, est devenu semblable à presque tous, à part la supériorité du génie. Aussi, de tous côtés, les Volsques japyeux ont-ils reçu et choyé et poussé à leur tête Coriolan. Puisque l'auteur de l'Indifférence et le comte Joseph de Maistre sont morts, nous ne voyons pas; qui le foudroiera.

Tout ce récit, au reste, du catholique détrompé est fait avec modération ^, et, comme il le dit plusieurs fois, avec candeur. « Chacun, ajoute-t-il, en tirera les conséquences qu'il croira devoir en tirer; je* n'ai ni la prétention ni le désir d'exercer aucune influence sur l'opinion d'autrui. » Mais quoi? de l'oubli encore? quoi? vous, apôtre par excellence, vous^ Fhquimne de la certitude, * prêtre fervent qui ne cessiez de nous exhorter, vous n'avez nul désir d'exercer influence sur autrui! Est-ce bien possible d'abdiquer brusquement de la sorte, et cela vous

i Les croyants catholiques, je dois le dire, en ont jugé autrement; cette modération inaccoutumée dans les termes ne leur a paru qu'une arme de plus et qu'une rancune ironique mieux couverte, qui pourtant éclate dans l'implacable dilemme de la fin : « Il est au fond si implacable contre l'Eglisc, disait quelqu'un, qu'il lui ôte même la chance du repentir / »

AFFAIRES DE ROME. 519

était-il permis? Rien n'est pire, sachez-le bien, que de provoquer à la foi les âmes et^ de les laisser là à l'improvisiste en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce ^scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pélerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés! L'opinion et le

bruit flatteur, et de nouvelles âmes plus fraîches comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent : mais je vous dénonce cet oubli , dût mon cri paraître une plainte ! '^ ^'

À défaut de la foi et après un désabusement aussi avoué sur des points importants crus vrais durant de longues années et prêches avec certitude, ce qu'on a droit d'exiger du nouveau croyant pour son rôle futur de charité et d'éloquence , c'est, ce me semble, un léger doute parfois dans l'attaque ou dans la promesse : en un mot quelque chose de ce qu'on appelle expérience humaine, tempérant et guidant la fougue du génie. « Il y a », lui-même le confesse excellemment, une certaine simplicité d'âme qui empêche de « comprendre beaucoup 3[e choses, et principa*. f(lement celles dont se compose le monde réel. « Sans s'attendre à le trouver parfait, ce qui ne

3aO • CRITIQUES ET PORTRAITS.

« serait ; pat seulement de la simplicité , mais de « la folie , on se figure qu'entre lui et le type « idéal qu'on s'en est formé d'après les maximes « spéculativement admises, il existe au moins « quelque analogie. Rien de plus trompeur que cette pensée.... » Esprit élevé et candide j mais ainsi prévenu par ce qu'il appelle une longue erreur, il s' doit , il doit à tous, en ses assertions d'aujourd'hui, de ne pas recommencer la même simplicité de cœur, la même crédulité aux hommes , la même enfance. Dans les conclusions du présent livre sur le vrai christianisme qui doit désormais régir le monde, je remarque avec peine la même intrépidité de prédiction que quand l'auteur des /{^^^onom sur V État de l'Église (4808) s'écriait en terminant: « Non, ce n'est

« pas a l'Eglise à craindre Les siècles s'éva-

« nouriront, le temps lui-même passera; mais « l'Eglise ne passera jamais. Immuablement fixées <c par le Très-Haut , ses destinées s'accompliront « malgré les hommes, malgré les haines, les « fureurs, les persécutions, et les portes de

« l'enfer ne PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE; M

OU bien quand il écrivait , en 1 826 , à la fin de

la Religion considérée/ etc. : > S'il est dans les des-

tr seins de Dieu que ce monde renaiss^e alors (c voici ce qui arrivera. Après d'affreux désordres, « des bouleversements prodigieux, des maux

. AFFAIRES DE ROME. 3^{al}

« tels que la terre n'en a. point. connu encore , « les .peuples y épuisés de souffrances , regarde- « ront le Ciel. Us lui demandq-pront de les 9S(u- « ver,. etc., etc. Si, au contraire, ceci est la fin, « et que le monde so;t condamné, au lieu de « rassembler ce^e débris ^ ces ossements des^e peuic pies , et de les ranimer, T'Eglise passera dessus «t et s'élèvera au séjour qui lui est promis, en « chantant l'hymne de l'ÊteBnité; ji ou bien quand, a la fin des Progrès de ta Révolution^e en 1839, il écrivait : « Vient le temps où il sera dit <r à ceux qui sont dans les ténèbres : Voyez la lumière! ^' « et ils se lèveront, et, le regard fixé sur cette « divine splendeur, dans le repentir et aans Té* « tonnément, ils adoreront, pleins de joie. Celui « qui répare tout désordre , révèle toute vérité , « éclaire toute intelligence : oriens ex alto. * Il peut paraître piquant, il est surtout triste d'embrasser dans un même tableau la suite de ces prophéties diverses et toujours aussi certaines. * Je

trouve, aux dernières pages du présent volume deux phrases sévères, l'une contre le protestantisme appelé système bâtard[^] etc., l'autre contre* ces tentatives non moins vaines qu'ardentes j etc. ; c'est du saint-simonisme qu'il s'agit. Il me semble qu'il y a injustice à venir accuser le protestantisme , au moment où soi-même on ne fait autre

IV. ■ '21

chose que protester contre Rome et rentrer dans l'interprétation individuelle. Il y a de plus[^] envers[^] le saint-simonisme[^] qui , à un certain moment, s'est appelé le nouveau christianisme, partie sdrte d'ingratitude à lui ri[^]rocher sa tentative qu'on imite : car c'est bien k lui qu'appartient cette pensée, mise en œuvre depuis, que le salaire n'est que Veèclavage prolongé. Au re[^]te,[^] M. de La

Mennais est tenu de nous donner, sur ce point du vrai christianisme qu'il professe «aujourd'hui , des explications 'plus précises. Croit-il au ntl ?

|Croît-il à la réhabilitation de k mâlièi[^]éj comme on dit ^on principe de liberté, qui est tout protestant, ^'empêche d'être[^]du christianisme organique, comme l'entend M. Bûchez. Sa manière de philosopher le christianisme est-elle tout simplement , avec plus de ferveur et d'impulsion , un pur déisme avec moi[^]ale évangélique[^] comme par exemple la religion de MM. Jouffrôy et Damiron , et , si l'on veut aller au plus loin dans ce sens, est-elle un socinisme humanitaire? En vérité, jusqu'à nouvel[^]dre, jusqu'à ce ((GéM. de La Mennais ait articulé expressément l'in[^]diétit caractéristique de \otĩ véritable christianisme, je

penche poul* cette derrière suppoisitiDii . ĩln tout cas, on a droit de réclaiher là-dessus d^autte

• parole que celle-ci (page 179) ; « Dfes sentiũaents « nouveaux, de nouvelles pensées annopcent

AFFAIRES DE ROME. 3â5

ir une «ère nouvelle. » Ces derniers temps ont un peu trop usé le vagué du symbole.

On prendrait , d'après notre sèche discussion^ une idée bien inexacte du dernier livre de M. de La Mennais , si Ton ne s'attendait pas cependant a y trouver un vrai charme de récit, et, sauf le deuil de la foi perdue , auquel peu de lecteurs

seront sensibles , bien des richesses d'une grande âme restée naïve. La gaieté elle-même n'en est pas absente : je n'en veux pour preuve que cette page légère où se jouent toutes les gi^âces d^ironie d'une plume laïque et mondaine. Les

. voyageurs , las d'attendre V Encyclique qui na^ devait les joindre qu'en route , quittèrent Rome en frétant un voiturin : « Cette manière de voyager, « lorsque rien ne vous presse, dit l'auteur, est « la ^lus agréable que puissent choisir ceux qui

* « doivent rechercher une stricte économie. On « séjourne , on voit mieux le pays que dans les « voitures publiques. Notre bon Pasquale, tou- « jours d'Uliméur égale , abrégeait nos longues « heures de marche.par sa conversation spirituel- « lément naïve. Représentez-vous une large fiff gure pleine et ronde, empreinte d'un singulier « mélange de simplicité et de finesse malicieuse; « voilà. Pasquale. Il fallait l'entendre raconter «

comment, iretenu au lit pendant quarante « jours Y>ar une
jambe cassée , il revint k Rome

çOT'

« >»^{ooo} L -, »' • * l »te i»î°.' ^"L. To'«-

• »-*,rJt:i -»"X"^.^ «» .^ tt .'-

■ . *"" V leWe i<""=° , le *« f' *. io»""

Q>^"" ^ lotv aao* ^^ ^ * elÇ^ ^^ ^ * * " . de Vi»é^

ses cv«^ ' **

AFFAIRES» DE ROME

plonger nus dans la neige , n'éprouvent certes pas une impres-
sion plus violemment dbntradictoire que n'en ressentirait ce jeif-
tie homme ^tout ému de saprgnière lecture, et venajit^se heurter
contre des assertions si opposées , également logiques, égaleinent
éloquentes, également sincères! Et alors, si tant est que les leçons
senrenl et qu'on devance l'âge, je croirais avoir beaucoup fait
pour ce jeune homme , . soit que la foi et la soumission chré-
tienne dussent résulter pour lui de son étonnement , soit qu'un
scepticisme s|gement méfiant dût désormais se mêler a ses im-
pressions les plus vives , et hâter^la maturité de sa raison
d'hpmmé aux dépens des faux enthousiasmes du disciple. — Il
est un chapitre bien essentiel à ajouter au livre connu de Huet :
on pourrait l'intituler^ De la faiblesse de. V esprit humaini^ au
moment du plus

GRAND ta\ent , dans les gras^ Hommes ^. -^

15 Novembre 1856. ' * •

^ Grand hommey en cette prose uo peu flottante encore da dix-ieptième èièt^ y e^t9l-'k'dir\ grand esprit ^ gi^and écrivain.

M. ULRIC GUTTINGUEa

ARTHUR, ROMAN

La poésie, pour les espi^ts qui la savepl goûter, a cela, entre autres choses, de séduisant, qu'à la fois c'est dans cette sphère qu'on aie très grand, et aussi que le simplement dùtingué n'y est jamais perdu ni confondu. Le commmi seul y répugne et y est honni.. Nonpas qu'il n'essaie, Dieu merci l assez fâcheusement et abondamment de s'y introduire ; mais on s'y laisse moins prendre qu'ailleurs ; on l^y sent tout aussitôt Vous les déguise-ments et les emprunts qu'^ tente ; on le re-

if

M. ULBIC GUTTiNGUER. 327

JÈtte avec dégpAt, ou plutôt il va naturellement au fondi ^t, (wdis que, ^pu^ r^éçorce di\$ la prpse, bien de^^ talçnt^ équiv-Qqups en qualité surnagent, tandis qu'ils atteignant à une cori-trefaçon a^sez difficile à démêler, e|; qu'avec le travail, Tinstruc-tion, l'imitation de ce qu'on lit» la répétirtion assez bien débitée de ce qu'ouè entend, avec tous ces piérites surchargés^ on par-vient souvent à unç sorte de cpmpilatipa de fpnd pu de syle^ dé-ceutç, et qui fsiit fort honnêtp contenance ; ei^ poésie, la qualité

fonda^{^^}entale se dénote aiissi[^] tôt, la substance dekesprits s'y fait toucher dans le plus fin de l'étoffe; aussi tris peu suffit ppuv qu'oie ait r[^]ng , sippn paj[^]mi les grands, Uu moiii[^]çn[^]ire Fps délicat§, et qu'osa spit, doii[^]ni[^]ieU distingué 4qU nm[^]e, de ç[^]tte rnff^{^^} intérimiro qui consol§ : çp qui, j'pn conviens, li[^]eut[^]pechP pf^{^^} d'être parfjsûtenient ignoré du vulgaire j comme disent Ip[^] ppètes, ç'e[^]t-krdire du public. Nou[^] craignons qup cène soit là un peu le çais da,rau(emr du rpniap d'Arthvin M. Guttinguer[^] vraie nature délica^lte et poétique, a été jusqu'ici fort apprécié de ses amis; et, quoique nous pensions depuis Ipng-tpmps de lul[^]cp qi[^]^i[^]ou[^] allons en écrire» nou;s ne l'aurions peut[^]tre jamais e[^]pridlé publiquement sans l'pccasiop de. ce ràⁱÉSLTfm' Arthur j 4[^] peur d'un semblant; de compl[^]i[^]auce' JVIais cet Arthur j qu'un hasard heureyx, une saia^on plus ceT

cueillie, a laissé écrire avec plus de soin et de suite à un homma du monde redevenu chrétien; ce roman, bien fait pour plaire à beaucoup, nous * permet de parler, selon notre cœur et notre goût, d'un poète aimable , d'un des naturels les plus charmants de ce temps-ci, et auquel il n'a manqué que le travail et Thaléine.

M. Ulric Guttinguer, par son âge et ses débuts, g|uremonte aux premiers temps de notre réveil poé- ▼ tique. Très Français et très Normand malgré l'origine allemande de son nom , lecteur d'Oswald et de R[^]é, il était de ces[^]mes que l'élégie et la romance de MillBvoye attiraient plus que lès joyaux (fe l'abbé Delille, et auxquelles la voix de Lamartine et de VictorHu[^]est venue apprendre . ce qu'elles pressentaient, ce qu'elles sioupiriBtⁱént vaguemétit. Il s'est trouvé tout aussitôt au courant de cette inspiration nouvelle qu'il n'aurait pas découverte , m[^]is qu'il a saluée du cœiir et reconnue pour sienne. Il a peut-être a se plaindre du

sort, S'être venu ainsi-un peu trop tôt et de n'avoir pas formé son talent sous une seule et . même veine. Au reste, homme du monde, et très semblable à ce que Ifi^lecteurs pourront voir dans IkrīhuT^ le travail et l'idée de la gloire ne furent qile des éclairs dans une vie donnée plutôt au sentiment^et aux émotions. Poésie et amour se confondirent toujours a ses yeux, et c'est de

H. ULRIG GUTTINGUER. 02Q

lai, dans une épître à Victor Hiigo, que sont ces vers que j'aime à citer comme la devise du poète élégiaque , et qui le peignent lui-même tout entier :

Il est aussi , Victor, une race bénie

Qui cherche dans le monde un mot mystérieux,

Un secret que du ciel arrache le génie.

Et qu'aux yeux d'une amante ont demandé mes yeux.

Tout ce qu'il a écrit avant ce roman d^ Arthur ^ pourrait se renfermer dans cette épigraphe de ^ Lamartine :

Ce qu'on appelle no^beaux jours PTest qu'un éclair serein dans une nuit d'orage , Et rien , excepté nos amours , N'y mérite an regret du sage.

Compatriote et de cette famille poétique de Vau-quelin de La Fresnaye, de Racah et de Segrais, il aurait aimé du premier , s'il l'avait connu , le tendre sonnet de Damète et à^Amaranthe; la paresse élégante et le goût sans travail du second lui semblaient dévolus, et il eût bien été capable de dire en une idylle , si Segrais ne Tavait fait déjà :

o les discours charmants ! 6 léiriBTines choses , Qu'un jour
disait Amire en la saison des roses ! Boas Zéphirs , qui régniez
alors dans ces beaux liei^jL, N'en port&tes-vous rien aux oreilles
des Dieux ? '

Il a publié en divers temps plusieurs recueils

de vers. Si quelques notes s'en relient, ce sont celles qui
s'échappent des cordes du sentie ment. Ainsi à propos dQ Ju-
mièges et des souye'nirs galants qui se rattachent ^ ces abbayes
norr mandes :

Oh I non» c'est le nom d'ane femme , D*mie femme et dé tes
aiÉoers ; Antique faiblesse de l'âme , Que l'âme retrouve toujours
i.

Un Yolume de Mélanges poétiqvss dç M. Gutliqguer parut en
1824, avec une épître de M. de La. Touche, qui servait d'épuogue.
Le spirituel et malicieux introducteur î dans leeUe pièce , unedes
meilleures qu'il ait écrites, dldiit':

Qui? moi ! du «rayon rouge , attrilHit d'm censeur >]Je Yo3
f«f8 |ioneb«tiffito afllgçf la ^IpM^r I - Sur des riO)es saofi
(Mte et saps art enlaoées , Laisser tomber, pédant, la régie aux
mains glacées? Vos accents imparfaits savent-Ils émouvoir,

PlaisépMlit TX>n9iaf^ tout fe gu'li fapt savpir* Vos vefs sont
CQntmç vous, ^ la gêne indçciles. Volant près des amours sur des
routes faciles. Laissez-les , croyez-moi , sans trouble et sans tour-
ments r Grandir sous les lambris de vos châteaux normands.

Gomme un pommieFiMflp» laissez tomber vos vers.

» Une rMpAf^ d« kl, ffi SmW^ m Por4 dif. f.ae, m d^venfl^
to«tà-fait popuSire à {rf^«|fyn»fi«| «n\$ ^yji^pi^ f il y .^
«pii^zç ans taf^tes le» demoiselles vaudoises la chantaient dans
sa primear : il est* vrai que U msiiue aussi en est ch^rmapte.

M. ULRIC GVTTINGpÈR. 33 1

Us oBt , deqil-foniiéi de» mains ide la tendresse , La grâce et
les défauts , enfants de la. paresse. Allez flatter Agnès de couplets
caressants , Les échos nenstrlens rappellent vos accents ; ISI le
soir, anpliant an seoil de la eoqoe tte , Sommeillez sous le
myrte» et r^yez-vous. poète. Nos journaux vous font peur? £h!
qui va s'informer Qu'un amateur de plus s'abandonne à rimer?

Publiez-les vos vers , et qu'on n'en parle plus ^ !

Je ne sais tk an parla beaucoup de ces Ters,, mais le poète»
mais son âme, encore plus que ses écrits y était connue et goûtée
des maîtres; Nodier, Hugo , de Vign]|f l'appréciaient comme un
de ces confrères choisis qui nous sont à eux seuls un public aimé
» comme un de ces trouvères heureux qui sentent Ipi^urst qui
expriment quelquefois. Il me fit raftout l'effet, quand je le connus
, de ThojKnme sensible {t^ié man offêêKng) , égaré dans les
voies romanesques, pratiquant l'élégie et en ayant tous les ac-
cents :

Du besoin du passé BOIra àms est poarsaivic , Et sur les pas
du tonpi J'hoan^ atone à Jtèvpak- Il manque au loar présest de
la ptaia Mie fie « L'espérance et le sQwrenir*

C'était dans la poésio^omme un talent de femme , le talent ne
survi^Kt jraiais à l'émotion » le début toujours vrai et parfois
puissipit, des traits faciles, et bientôt la ûitigüe, et le vers libre

^ MillicTeye a dit beaucoup moins bien la même chose en quatre vers.

53 CRITIQUES ET PORTRAITS.

pour se soulager, et pas de conclusion. Plus d'une de ses élégies peut se rapprocher de celles de madame Desbordes-Valmore. Ceci est surtout vrai d'un mince recueil imprimé ^ , mais inédit, distribué et non vendu, sans titre, in-8^, sur grand papier, vrai idéal d'impression comme en doit souhaiter pour ses Arcanum tout poète amoureux, délicat et dédaigneux. Le nôtre y avait réuni un certain nombre d'élégies qui composaient l'histoire d'une passion, alors encore brûlante : il y en a de belles ^ et d'admirables surtout au début , — comme un cri :

Ils ont dit : « L'amour passe , et sa flamme est rapide ; le plaisir le plus doux, toujours suivi du vide ,

« Laisse au cœur un vague ^ urment ! » Et nous , qui dans l'amour consumons nos journées , Nous, qui de nos regards vivrons des années ,

Nous disons : Ce n'est qu'un moment!

Et lorsque du départ vient l'heure inexorable» Plus épris , plus brûlants de l'ivresse adorable

Où l'amour long-temps nous plongea ; Indignés et surpris du temps qui nous réclame ^ Sortant comme d'un rêve avec la mort dans l'âme ^

Tous les deux nous disons : Déjà !... ^

As-tu des mots, dis-moi ^ pour ce bonheur immense ? Moi je n'en trouve pas ! Le cœur confus s'élance.

Stérile , hélas ! et sans vigueur.

Alors^désespéré , je garde le silence , * '

Mais l'hymne est au fond de mon coeur !

* Chez FournieTy 1829.

M. ULRIC GUTTINGUBR. 333

-Là 6e disent des chants inconnus à la terre ,

Des chants trop forts pour l'homme , et que l'homme doit taire.

Des chants que le ciel envlrait !

Celui qui , les sachant , trahirait leur mystère /

Sans doute , en les disant , mourrait I

Tout ce que la parole invente de tendresse , Ce que disent les yeux et leur vive caresse ,

La voix , le sourire et les pleurs , De ce divin langage et des mots quMI Vadresse

N'égalertaient pas les douceurs.

Que de regrets , 6 ciel ! si tu ne peux comprendre , Hélas ! que par des mots ce langage si tendre

Et cet hymne consolateur !

Mais non ; car sur ton sein j'ai cru souvent entendre

Les mêmes accents dCins ton cœur«

Et cet autre début d'explosion passionnée :

Oh ! pourquoi dans tes ya|^ cette douleur rêveuse ,

Ce trouble en tes*discours?

Tu m'aimes , Je t'adore , et tu n'es pas heureuse f

Qu'ai-je fait de tes jours ^

Nous passons dans le monde étrangers à sa joie, -

L'un vers l'autre attirés ; De crainte , d'espérance incessamment la proie ,

UniSM.» et séparés! *

La pièce intitulée les Étoiles , qui n'a d'ailleurs rien de commun que l'oblique éthéré avec la méditation de Lamartine, est le chef-d'œuvre d'élégie idéale, à cause d'une faute de grammaire si simple qu'il serait bien aisé de corriger : notre tendre poète sait mieux en effet la guitare que la gram-

maire , et il s'est mépris à la règle des gti^i^tie ^. Aisément lié par sa promptitude de cœur, sa dévotion pour la poésie et sa jeunesse d'imagination, avec les générations survenantes, M. Guttinger a mérité, vers 1830, de son ami Alfred

I Je prends sur moi de corriger la faute , et je dirai que le défunt lecteur ne saurait où trouver :

LES ETOILES

Tataditf qtt« k nuit cmliauinêâ Nous dérobe aut yeux âée hu-
mains , Viens, regarde , ô ma Bien-iimée, ^ • Ces Gieux , livre de
nos destins.

A travers ces limpides voiles Que Pombre jette autour de nous
, Vois- tu oes rvintes étoiles?

Autrefois j'en étais jaloux.

Gar^ dans les 'songes de mtïf ie , J'ai vu des Anges dans
TaEnr^* £t contemplé d'un œil d'envie Ce Ciel et si grand et si
put- !

Aujourd'hui la terre est ti^op belle \ Je ti'en détache plui les
yéul ^ * Je t'y vois, et crois dans Ces lieux Commencer la vie imt-
tiortelle. • Dans leifr immense majesté •

Lis-tu quelque profond mystère ?

Sens-tu , comme moi , qu'à la terre Ton destin n'est pas arrêté
?

Crois-tu qu'une raotf^làconnue ^ Peuple ces mondes radieux
?

Sont-ce des Anget ou des Dieux ?

£t toi ! duquel es-tu venue ?

Du plus beau , je n'en doute pas!

De quelque éclat que Dieu l'honore ,

ir. UIRIC CUTTINGCER. 33&

de Musset , ce poétique hommage qui commence magnifiquement ainsi :

tJiric , liai &i\ des mers n'a mesaré l'abîme , NI les h^roHé
pléiigéthrs > tii le» ^ké% riMtélAls s Le soleil vieilt briser ses
rayons sur leur oiaie » Gomme an gaerrier vainca brise ses Jave-
lots !

Ainsi nal œil , Ulric , n*a mesaré les ondes 'De tes fortes doa-
lears, etc.

Moi-même ,. entré dans ses confidences d'alors ^ ému de ses
souvenirs plus qoe des miens , j'ai rêvé avec lui y près de lui, sous
ces onâbrages qu'Arthur sait si bien décrire> un graifd roman
poétique et qui était déjà commem:é^ quand Juillet est venu
pour toujours l'interrompre : c'était un de ces romans de loisir et
que la restauration seule pouvait encadrer. Je demande d'en citer
un passage (prose et vers)i qui me

Des yeax c'y cherchent ici-ha< >

Ghère Aonrar, on Vy pleure encore!

De quelques fleurs quUl soit paré,

Si riantes que soient tes voies ,

Il doit k ses célestes joies'

Manqoèt ton regard adoré. ^ ,

Détourne, oh ! détourne la vue

De ton étincelant berceau ,

bepear qu^une voix dans la nue

Ne l'appelle un Ange si beau.

Ta carrière n'est point remplie ; ,

Mon sort est toujours dans tes yeux :

Attends , et que le Ciel t'oublie

Quelque temps encor dans ces lieux !

semble qu'il ne reproduit l'impression élégiaque sous laquelle j'avais conçu le héros. Ce héros , qui n'était autre qu'Arthur, qu'Ulric lui-même s'exprimait ainsi dans le prélude du récit de cette passion délicate qui l'allait envahir, mais qui se dérobait encore comme sous un léger rideau de saules, au bord de son beau fleuve normand :

« L'avouerai-je pourtant? je n'étais pas mal- K heureux alors; je commençais à me fatiguer » du tourbillon où mon inconstance m'avait entraîné, >3t à croire qu'il était temps de songer à une demi-retraite. . . Je me plaisais à mes maux, <r à mes pleurs au faible murmure de mon repentir. Mon léger dégoût des choses était presque un plaisir de vanité pour moi, parce qu'il semblait m'avertir que j'avais tout goûté. Sage comme je m'imaginais l'être, je n'avais plus tant d'autre vœu qu'une société choisie et moins éparse, ma famille, la campagne sans isolement , quelques livres , surtout la poésie , celle qui répondait à mes besoins, à mes sentiments, « et ça et là encore, non loin de moi, quelque liaison délicate et tendre , pour achever d'aimer. Voilà ce que me faisait inventer de chimérique comme réforme et premier retour au bien, une morale riante et mondaine, rigide en honneur, en amitié, mais sur le reste accablante-

STANCES

« Par ce soleil «Tautomne, au bord de ce beau fleuve , Dont l'eau baigne les bois que ma main a plantés , Après les jours dMvresse, après les jours d'épreuve , Viens, mon Ame, apaisons nos destins agités ;'

Viens , ayant que le temps dont la fuite nous presse Ait dévoré le fruit des dernières saisons , Ayant qu*à nos regards la brume qu*il abaisse Ait yoilé la blancheur des vastes horizons ,

Viens, respire, 6 mon Ame, et, contemplant ces lies Où le fleuve assoupi ne fait plus que gémir. Cherche en ton cours errant des souvenirs tranquilles Autour desquels aussi ton flot puisse dormir.

Dépose le limon qu*a soulevé l'orage ; L'abîme est loin encore , il nous faut l'oublier ; Il nous faut les douceurs d'une secrète plage : J'attache ma nacelle au tronc d'un peuplier.

Hélas ! dans ces jardins , dont j'aime le ipystère , ,

Que de jours écoulés , sereins ou nuageux ! A midi sur ce banc s'asseoit encor mon père ; Mes filles ont foulé ces gazons dans leurs jeux.

Sous ces acacias , les pieds dans la rosée, ^ J'ai quelquefois , dès l'aube , égaré la beauté : L'oiseau chantait à peine, et la fleur reposée Assemblait un parfUm chargé de volupté.

IV

Après bien des détours dans Tombre et stir la mousse. L'aurore avec le jour amenait les adieux ; En me disant demain, que sa voix était douce ! Que loin , en la quittant , je la suivais des yeux !

Puis je m'en revenais , solitaire et superbe. Recevant le soleil et l'air par tous mes sens, Cueillant le frais bouton , ramassant le brin d'herbe , Et le cœur inondé d'harmonieux accents.

Voici toujours les lieux^ les places trop connues. Et l'ombre comme hier flottant dans ce chemin. Vous toutes, seulement, qu*êtes-vous devenues? Et quelle autre, à mon bras, doit y marcher demain?

Je n'ai point passé l'âge où l'on plaît, où Ton aime ; Mes cheveux sont touffus et décorent mon front ; Les regards de mes yeux ont un charme suprême , Et, bien long-temps encor, les âmes s'y prendront.

Mais que- pour cette fois ce soit une belle âme , Tendre et douce à l'amour, et légère à guider, Qui de jeunes baisers rafraîchisse ma flamme , Me couvre de son aile et me sache garder ;

Qui des rayons de feu que lance ma paupière , Réfléchisse en ses pleurs la tremblante clarté , Et , sans orage an «tel , sans trop vive lumière , \ Se lève sur le soir de mon rapide été I

Que Toubli du passé me vienne à côté d'elle ; • Que , rentré dans la paix , je craigne d'ea sortir ; ... Que cet amour surionl, bien q«6 noble et fidèle. Au cœur pieux des miens n'aille pas rentir ! > >

1 Puisque j'ai remué des feuilles oubliées , j'en tirerai encore un seul passage qui servira à encadrer une autre élégie : la patsloo qui va saisir le héros est déjà aux préliminaires ; c'est lui toujours qui raconte : .

<< Le dimanche, elle recevait volontiers du monde de la ville ; j'y

« fus invité, par un petit mot de ta main, pour le dimanche

M. ULRIG GUTTIN, 339

Pour achever ces indiscretions sur l'auteur d'Arlequin je dirai que, si celui de Volupté avait

« qu'elle y passa : il ne devait y avoir que moi , m'invitait-elle. Je « qu'étais jamais allé à Crépsey, ou du moins je n'avais fait qu'entrevoir « la maison à travers la grille , et côtoyer le parc , en m'en revenant à « cheval de chez moi de mes amis qui demeurent dans les environs. Toujours « j'avais admiré la solitude du lieu , l'épiqueur du bois, et , plus « d'un soir, descendant au pas le sentier couvert qui mène au vallon , « respirant les parfums de seringat qui m'arrivaient par bouffées avec la brise , il m'était venu à l'idée Sous ces ombrages un roman selon mon cœur. Depuis que j'en connaissais l'habitante, ces souvenirs m'avaient « repris avec plus de vivacité, et la veille du dimanche, ils ne m'eurent pas un moment de cesse que je n'eusse écrit les vers « suivants :

« Eh quoi ? ces doux jardins , cette retraite heureuse , Qui des plus chers désirs de mon âme amoureuse

Enferme les derniers ^ Beaux lieux dont je n'ai vu que l'en-
ceinte, bordée De mélèzes en pleurs et d'arbres de Judée

Et de faux-ébéniers ;

Bosquets voilés au jour, secrètes avenues , Dont je n'ai respiré
les odeurs inconnues

Que par la haie en fleur ; Au bord desquels poussant mon ale-
zan rapide. J'ai souvent en chemin cueilli la feuille humide

Pour la mettre à mon cœur ;

Quoi ? ces lieux de son choix , ces gazons qu'elle arrose , Ces
courbes des sentiers dont a son gré dispose

Un caprice adoré ; Ce plaisir de ses yeux , son bonheur dès
l'aurore ; Tout ce qu'elle embellit et tout ce qu'elle honore , ^ De-
main je le verrai !

Je verrai tout : déjà je sais et je devine ,

34 O GRITIQinSS BT PORTRAITS.

connu , il semblerait avoir songé à lui expressé* ment dans le
portrait de Vami de Normandie. C'est qu'en e£Eet les idées reli-
gieuses , qui sont

Je suis 8008 les berceaux sa démarch e divine

Et son pas ^ agité; Je r imagine émue , «n flottante ceinture ,
En blonds cheveaitf;- plus belle au sein de la nature ,

O Reine , ô ma Beauté !

O dis , en ces moments de suave pensée , Lorsqu'au pâle rayon
dont elle est caressée

L'âme s'épanouit , Gomme ces tendres fleurs que le soleil dévore , Que le soir attiédit, et qui n'osent éclore

Qu'aux rayons de la nuit ;

Quand loin de moi , sans crainte et plus reconnaissante , Tu nourris de soupirs cette amitié naissante

Et ce confus amour ; Quand sur un banc de mousse , attendrie et pâlie , Tu tiens encor le livre et que ton œil oublie

Qu'il n'est déjà plus jour ;

Quand tu vois le passé , tous ces plaisirs factices , Tous ces printemps perdus comparés aux délices

Qui germent dans ton cœur ; Combien pour nous aimer nous avons de puissance , Mais que , même aux vrais biens , le mensonge ou l'absence . Retranchent le meilleur ^

O dis , en ces moments d'abandon et de larmes , Sens-tu tomber tes bras et se briser tes armes

Contre un amant soumis ?

Sens-tu fléchir ton front et ta rigueur se fondre , Et tes gémissements essayer de répondre ,

Quand de loin je gémiss ?

O dis, sous la fraîcheur du plus charmant ombrage,

M. ULRIC GUTTINGUER. 54 i

L'amour encore , Vamour rectifié et éternisé , vinrent à cette âme voluptueuse et sensible. Ce

Dans tes loisirs sans fin , toojours et sans partage

Suis-je en ton sonvenir ?

Dis; songeant au réveil que dans ta chère allée , Sous Tarbre
confident de ta plainte exhalée^

Demain je dois venir ,

As-tu ce matin même , as-tu revu les places ,, As-tu peigné le
sable où se verront tes traces

Et les miennes aussi ; As-tu bien dit à Tarbre , aux oiseans , à
l'abeille , Au vent, -* de murmurer long-temps à mon oreille :

« C'est ici y c'est ici !

« Ici qu'elle est venue , ici que , solitaire , S'est lentement en
elle accompli ce mystère

Qui nous change en autrui ; Ici qu'elle a rôvé qu'elle s'était
donnée y Ici qu'elle a béni le jour, le mois, l'année

Qui l'uniront à lui ! »

Vœu sacré ! — Mais au moins , pour demain , belle Elise ,
N^est-il pas, n'est-il pas, vers cette heure indécise

Où tout permet d'oser, N'est-il pas un sentier dans le myrte et
la rose , Un bosquet de Glarens où le ramier se pose ,*

Où descend le baiser ?

« Je les lui remis un peu après mon arrivée , dans un moment
où nous « étions seuls* Elle se retira quelque temps sous une al-
lée pour les lire , « et reparut bientôt confuse et glorieuse , avec
un attendrissement mar- « que. Mais la compagnie nous était

survenue , et elle-même, se défilant « de son émotion, elle prit garde pour le reste du jour de ne pas prêter « ^ un nouveau tête-à-tête; U n'y eut donc point à Grosey de bosquet <(de Glarens : le baiser ne descendit pas; et, ii vrai dire, il était déjà tout « descendu... »

négligent et tendre poète d'élégies , jeté dans la retraite des champs , lut FËTangile , les Pères du désert, le théosophe Saint-Martin , le faroimeny et, de cette semence bien distribuée de lectures, sortit chez lui une dernière et meilleure moisson. C'est là tout ^r^&ur, auquel il est temps d'arriver. Le roman, tout roman (il faut bien le dire) est plus ou moins contraire "au sévère christia* nisme , parce que tout roman renferme en soi et caresse plus ou moins un idéal de félicité sur terre, ou un idéal de douleurs. Depuis le bon évêque de Belley, Camus, qui a fait tant et de si pauvres romans chrétiens , jusqu'à ceux qu'on renouvelle de nos-jours^, je sais que les auteurs ont cherché à éluder, à se déguiser l'inconvénient; mais il est dans le fond et la nature des choses , et on peut au plus le dissimuler et le diminuer en s'averlissant. Et c'est ce qui suffit après tout , un roman ne devant jamais être un livre d'oraison, une règle de conduite , mais une inspiration |ias-sagère qui mérite indulgence et faveur si elle est relativement bonne à quelquesuns et les pousse même vaguement au bien. L'auteur ^Artlxa/r^ au chapitre des femmes et de VismouTy se pose l'objection , la discute à mer^ veille, et, toutefois, s'en tire peut-être incomplète tement dans l'application . Mais peu importe ; il suffit que le mal ne puisse sortir de sa confession ,

M. ULRIC GUTT^NGUSR. 345

«t qu'il y ait presque à toute page d'admirables instincts et élancements de pur amour. Arthw se compose d'une première

partie toute en mémoires, en lettres et en récit, et d'une seconde partie presque toute en citations , en extraits de lectures , et qui n'est pas la moins intéressante ni la moins originale, tant le malade attendri a su animer, comminter naïvement mouiller de ses pleurs, reproduire et continuer dans ses accents les pages choisies dont il s'environne. Quelques lettres finales éclairent et apaisent le lecteur sur la situation où on laisse Arthur converti.

Arthur est écrit comme on n'écrit plus depuis l'abbé Prévost, et, osons le dire, depuis Laclos. L'auteur, qui ne se montre pas seulement ici un homme sentimental, comme il l'était dans ses élégies, mais qui sait le monde, qui a le ton de la raillerie, l'aperçu exquis des ridicules, des travers , des médisances, et tout ce bon goût raffiné et chatouilleux que donne , hélas ! une corruption élégante, l'auteur, qui est auteur aussi peu que possible, écrit en prose comme on ferait dans des lettres charmantes à un ami. C'est court, net, vif, cunifj mêlé d'allusions promptes et fignolantes, d'élan tendres et modérés. On sent une nature très délicate et très vite dégustée, qui a pris la fleur de mille choses et n'a pas appuyé.

Il y a toutes sortes de grâces dignes du dix-huitième siècle, d'un Bussy-Rabutin, moins bel-esprit et plus poète , et racontant à ses fils ses erreurs, son retour, avec repentance, avec goût; il y a beaucoup du vicomte de Yalinot, qui serait sincèrement devenu chrétien.

Les lettres de madame d'Émery sont de dignes sœurs de celles de la marquise de Merteuil mais cela si naturellement arrêté à temps, si bien coupé de conclusions et de remarques morales, utiles, pénétrantes! L'ironie est tout juste assez pour montrer combien ce converti , ce cœur dévot et tendre, sait le monde,

combien il était remuable à ses moindres souffrances; et, s'il y a vengeance on coquetterie a -lui à* faire connaître ifu'il le sait si bien et que^ s'il pardonne les malices^ ce n'est pas qu'il les ignore, cette coquetterie, cette vengeance est bien fine et bien vite passée, et fait k la lecture un délicieux contraste avec l'onction qui d'ailleurs déborde.

Arthur nous raconte son enfance, la maison paternelle, celle de son oncle curé, j'ai sans puérilité, sans s'appesantir. La Terreur est touchée en quelques grands traits : Bonaparte et le . Consulat éblouissent en passant; on voit sous quels rayons , sous quels romanesques prestiges ces- souvenirs historiques se sont reflétés et nuancés dans une adolescence si vive où toutes

M. ULRIC GUTTINGUER. 545

les parties non sévères se hâtaient d'éclore. Dans un roman dont je n'ai pas parlé, et que M. Guttinguer avait publié vers 1828, *Amour et Opiniouy* les mœurs de l'époque impériale, celles de 1815 , étaient déjà bien exprimées : *élégie de fin d'empire* , écrite par un ex-garde d'honneur, où les personnages sont de beaux colonels et des généraux de vingt-neuf ans, déjeunes et belles com^ tesses de vingt-cinq ; où la scène se passe dans des châteaux, et le long des parcs bordés d'arbres de Judée et de Sainte-Lucie : en tout très peu de Waterloo. — Mais Arthur est le vrai, le seul roman de M. Guttinguer, et dispense de lire l'autre.

Arthur marié, puis veuf et libre avec une grande fortune, devient la proie d'une passion qu'il ne fait qu'indiquer en éclairs énergiques , sinistres , d'une de ces passions tardives dont

Properce disait :

Sffipe yenit magno fœnore tardas Àmor^

et qui le laisse dans un état de consternation et de ruine morale , sujet de ce livre : nous assistons aux diverses phases de la réparation , de la guérison.

La moquerie méchante de ces femmes du monde chez la baronne de Triin, lorsque Arthur essaie d'aller s'y distraire, est peinte comme nul

de nos jours ne le ferait. M. de Balzac, qui a sur ces points tant de qualités et de parties d'observation heureuse, devra admirer cette sobriété, cette précision de trait, qui est le goût suprême du genre. De ce château de la baronne de Trîin, Arthur se réfugie au rivage de Normandie, à quelque auberge de la côte, non loin de cette forêt solitaire qu'il se mettra bientôt à embellir et à créer comme demeure. Ici commencent des tableaux naturels merveilleusement saisis. Je recommande la lettre V , d'Arthur à Louise de. . . , comme un de ces paysages , une de ces marines normandes franches, légères, transparentes, tout-à-fait enlevées.

La circonstance mystérieuse, et cependant naturelle, qui fait qu'Arthur retrouve Julie et son enfant, introduit le léger intérêt romanefique qui , avec la conversion , compose la seule action de ce livre où pourtant l'attrait ne cesse pas.

L'histoire de Julie , de la femme de chambre , en rappelant à ceux qui l'ont lu le joli et pathétique roman à Adèle^ de Nodier, s'en distingue par cette réalité , cette clairvoyance constante d'observation et de récit, que la passion traverse, mais ne rompt pas. Comme l'intérieur de la mère de Julie , de ces petites maisons élégantes et fragiles, est touché avec relief, avec émotion, et par quelqu'un qui les a trop vues !

M. ULRIC GUTTINGUER

Il faudrait transcrire (car sans cela je n'ose assez le louer) le récit d'Arthur, lettre XI, ce départ en automne par un temps triste, sur une route boueuse, ces misères du cantonnier qui casse son caillou du matin au soir, ces jurements et ces coups de fouet du roulier, ce réveil hideux d'une diligence qu'on rencontre, toute cette saleté, ce ffoût, cette nausée du mal dont est saisi l'oisier et le voluptueux, lui-même dévoré dans son cœur. Ces p^es-là, si vraies de couleur et de sentiment, sont surtout belles par la philosophie élevée où elles aboutissent : cela commence par Faquarelle et finit par le rayon d'Emmaüs.

Oh ! oui, Arthur a raison : tout est souffrant, tout est mauvais, tout est corrompu; les uns plus tôt, les autres plus tard, chacun a sa manière; la vue même du mal rend mauvais, la simple connaissance de la corruption corrompt, quand on n'a pas l'arome immortel.

Pourtant, en général, dans Arthur le cœur est de beaucoup plus fort que la raison, que la pensée; celle-ci, en maint endroit, est exclusive, dédaigneuse, aristocratique, légère, prenant trop ses répugnances ou ses affections pour la règle du possible, pour la mesure du vrai. Il y a évidemment réaction chez l'auteur; il ne sait pas tenir en présence, en échec, une idée

avec une autre idée qu'il s'agit, non d'anéantir mais de modifier, de réconcilier. Il penche tout d'un côté. C'est donc le cœur qu'il faut demander chez Arthur et que nous y louerons sans réserve comme plein d'aspirations adorables.

Ainsi , dans la seconde partie , lorsque Arthur, après un court éloignement, après cette rencontre si mémorable et si simple du vieillard sous les oliviers près d'Avignon , revient à sa terre , l'embellit , s'ouvre de toutes parts à travers sa forêt, comme à travers ses souvenirs, des perspectives vers le ciel , et remercié à genoux l'Auteur de ces biens; lorsqu'il nous donne le journal de ses promenades , l'extrait de ses lectures, comme un bouquet champêtre assorti pour la parure de l'autel, le jour de la fête de la patronne; lorsqu'il nous raconte un -des derniers jours d'octobre où sa belle cathédrale de Rouen, ou le salut de la Sainte-Catherine , ou le gazon frais des calvaires, l'effusion abonde, la charité coule par ses lèvres , se répand sur tous, et l'éternel christianisme des âmes tendres rejaunit et multiplie ses plus chers accents. Je donne au long un seul de ces chapitres affectueux :

UN DES DERNIERS JOURS D OCTOBRE

— Me Voici depuis quelques jours occupé du défrichement d'une portion de terre hérissée de ronces et de buissons , sur laquelle je rêve

H. ULRIG GUTTINGUER. 349

déjà des pommiers et des cerisiers en fleurs , une herbe fraîche et ces tranquilles marguerites , comme les appelle Oberman dans une de ses bonnes inspirations.

La beauté des derniers jours d'Automne favorise ce travail difficile , et diminue de quelque chose la fatigue des terrassiers , que , du reste , je n'entends jamais murmurer, ni se plaindre.

La plupart se lèvent avant le jour, pour arriver à l'heure où com[^] mence le travail. Une distance assez longue les sépare de mon habitation ; des chemins toigours difficiles et souvent impraticables , qu'il faut reprendre le soir après de rudes fatigues. Plusieurs ont des femmes ou des enfants malades , qui consomment ce peu d'argent qu'ils gagnent avec tant de peine !

Mais tous sourient à ce beau temps inespéré des jours avancés de l'automne; leurs conversation plus animées que de coutume , renlérment , entre autres , une phrase que j'entends depuis quelques jours avec un attendrissement inexprimable ; elle est répétée , commentée sur tous les tons , de toutes les manières , avec des inflexions de voix qui iâe vont à l'âme :

« Quel beau temps pournoi bUt ! — Précieux temps l *— Monsieur, -a voilà un bien beau temps pour nos blés !»

Pauvres gens 1 ils m'émeuvent et m'instruisent profondément.

En les regardant , en les écoutant , je suis arrivé à goûter ufe indicible joie, rien qu'à voir rayonner ce beau et doux soleil sur[^]n arbre que j'ai[^] planté , et à trouver le strict nécessaire proprement servi sur ma table ; rien qu'à jouir du silence, de la retraite, de la lecture, ou d'une innocente occupation; et je m'écrie vingt fois le jour, comme les Pères des déserts : « Seigneur, c'est assez ! je mourrai de douceur si vous ne modérez ma joie. » l[^]is eux disaient cela après avoir bu de l'eau du désert et mangé des racines ; il est vrai que c'était aussi après avoir prié. — Nourriture céleste et abondante qui donne à tout une exquise saveur ! — Gomme cet ordre de pensées et ce genre de vie. calment et réparent l'âme 1 Que le silence de ces bois dépouillés , mais tranquilles sous le soleil d'automne , est pénétrant et instructif I Que de tableaux atta-

chants, fertiles pour l'âme en sainte espérance et en confiance infinie aux bontés de Dieu 1

Les jours les plus riants de la belle saison, tout splendides. qu'ils sont. de fleurs ou de fruits , ti'ont pas ce charme des jours de labeur

350 CRITIQUES ET PORTRAITS.

protégés par des temps cléments et favorables. Le travail de l'homme, s'unissant aux soins de la Providence» a quelque chose de saint, d'attendrissant , qui ne saurait se rendre.

Dans les beaux jours , tout est bien ; mais on oublie souvent comment cela est venu ; le mot de nature semble exprimer tout ; mais , aux jours mêlés de l'automne , on voit avec reconnaissance et un intérêt qui améliore le cœur, ce qu'il en coûte à l'homme pour rendre la terre riante et féconde. Rien n'élève et n'ennoblit davantage. C'est là aussi une union sainte avec Dieu.

Dieu et l'homme travaillant ensemble, cela est sublime. — Le monde paraît endormi ou vaincu.

Ces jours sont assez rares ; ils pénètrent de leur barbaïonie et de leur douceur ; tous , jusqu'aux animaux , sont paisibles et accablés et je n'entends ni imprécations ni juréments.

J'arrête souvent mon cheval au milieu des chemins ruraux que je traverse de préférence , et je demeure attendri jusqu'au fond du cœur des tableaux qui s'offrent à moi : Voici les charrues actives qui passent sous les pommiers jaunis ; le sac de bon grain est déposé au milieu du champ , que parcourt en tous sens la herse traînée par de jeunes et vieux chevaux , qu'on a soin d'atteler ensemble , image de la vigueur et de l'expérience unies.

La terre destinée à la semence a un aspect d'ordre qui est une véritable beauté.

Demain, ces blés seront faits, bien faits, comme on dit. L'homme prendra quelque repos. Jusque-là, il ne se donnera point de trêves ce sera l'occupation et l'entretien de tous ses moments.

Peu de jours sont passés, et déjà ces blés, comme les gazons d'un parc anglais, s'étendent au loin avec des nuances et des ombres variées jusqu'aux bords des chemins et le long des haies des fermes. Il y en a des plaines immenses qui sont la part des riches, et de petits coins qui sont le trésor du pauvre, et qu'il entoure et veille avec un soin plein d'affection. Tout auprès on sent le parfum des pommes qu'on récolte dans les enclos, et qui tombent sur l'herbe verte encore, parmi les larges feuilles sèches qui s'échappent des arbres seules, comme des pluies d'or.

O Semences du Seigneur \ levez et mûrissez ; et, quand vos grains recueillis seront devenus le pain des familles, ce pain que nous autres, insensés des villes, mangeons avec tant d'indifférence et d'oubli, Is

M. ULRIG GUTTINGUER. 551

L'homme, toujours chrétien, lui, n'abandonnera pas sa nourriture unique, la vie de ses enfants, sans faire, avec la pointe de son couteau » cette croix dont il salue le jour et la nuit, et tous les actes de son existence laborieuse ; il remerciera Dieu du bienfait accordé à ses peines ; il lui demandera de bénir encore les travaux auxquels il s'apprête, et pour lesquels il se fortifie.

Aliments de Phomme , vous êtes d'abord la parure et la beauté de sa demeure!

Vous renfermez de grands mystères I Ils devraient souvent y songer, ceux qui vivent dans la fange des villes, dans leur corruption , dans leurs révoltes : à voir ce qu'il faut d'ordre, de résignation, de peines, pour féconder la terre et fiire vivre ceux qui l'habitent , ils deviendraient plus calmes peut-être , et meilleurs.

C'est avec ces pensées que |farrive jusque dans ma retraite , et qu'environné des livres saints dont je me suis fait comme une barrière, je n'écrie : « Jours de bénédiction , beau temps , air doux et pur qu'on n'fitpérât plus ; herbe verte et si belle sous ces rayons qui ne la brûlent pins et qu'elle reçoit avec amour; solitude, silence , éloignement dn bruit et des passions des hommes ; délices de l'homme contemplatif et apaisé ; qu'al-je fait pour vous goûter avec cette plénitude et ces traifports?...»

• Et je suis tenté de tomber à genoux à toutes les places ; et mon cœur n'est qu'une prière continuelle. Un chant de reconnaissance arrive de mon cœur à mes lèvres. C'est comme une tendresse infinie qui m'inondç de je ne sais quels sentiments pleins d'émotion qui se forment de tout ce qu'il y a de beau , de bon , de noble dans la créature déchue , mais pardonnée , exilée du ciel , mais remise dans la voie qui le fait retrouver. Je ne sais rendre ce que j'éprouve que par ce cri sublime de saint François de Sales :

« Mon cœur, mon cœur ! Dieu est ici M ! » —

Arthur j qui n'est pas un ouvrage composé, ni qui sente le talent de profession , Arthur j qui n'est guère peut-être qu'une suite de débris, de soupirs, de souvenirs et d'espérances, niais où le souffle est le même d'iin bout a Fautre, et où

l'esprit, vrai parfum, unit tout, sera, nous le croyons, une lecture propice et saine, et reposante, k bi6|k des âmes fatiguées, à bien des palais échauffés, un correctif, au moins d'un moment , a- tant de talents plus brillants que sincères, à tant d'enthousiasmes dont la flamme est moins au cœur qu'au front; Arthur j si l'amitié et trop de conformité intime ne nous abusent , Arthur vivra et conservera le nom de son auteur, qui n'a plus à se repentir littérairement de ses écarts , de sa venue hâtive , de ses plaisirs distrayants et de ses faiblesses paresseuses, puisque de tant d'imperfections éparses, il lui a été donné un jour (ô nature douée avec grâce!) d'assembler un volume délicieux , que d'autres , plus studieux , plus forts , n'auraient jamais écrit.

15 décembre 1836.

SUR L'œuvre de

SAINTE ÉUSABETH DE HONGRIE

PAR M. DE MONTAUX.

Je ne sais si notre temps sera aussi fondateur et créateur qu'on a pu , à certains moments , l'espérer sans trop d'in vraisemblance. Mais, à coup sûr, (ce qui d'ailleurs n'est pas une incompatibilité avec la force de création) il est un temps de renaissance par l'étude et par l'entente intelligente de ce qui a précédé. M. Ampère, dans son cours d'ouverture du dernier mois , reprenant l'histoire des lettres en France à l'époque de Charlemagne, distinguait, avec cette vue TV. 25

lumineuse et ingénieuse qu'on lui connaît , trois renaissances, en quelque sorte graduelles : celle de Charlemagne , celle du xii^e siècle, et celle enfin des xv^e et xvi^e, qu'on est habitué à désigner particulièrement sous ce nom. On peut dire qu'après le règne plus régulier et composé des xii^e et xiii^e siècles, nous sommes revenus , retombés , à quelques égards , dans un état analogue à celui du x^e, pour la confusion, la multiplicité. Nous sommes une sorte d'époque de renaissance aussi, avec tout ce que cette situation entraîne, à ses retours, de mêlé, de diffus, de riche peut-être. Cette renaissance , qui n'a plus à s'appliquer à la lettre de l'antiquité, va au fond, à l'esprit des temps, remonte plus haut que la Grèce, ne s'arrête plus à la décadence de Rome : en particulier, elle a pour objet le moyen-âge, toute cette époque dont l'oubli et le rejet avaient été une condition de la renaissance aux xv^e et xvi^e siècles. Nous voilà donc embrassant , par l'esprit et par l'étude, toute la série des âges qui - OUI précédé « nous faisant miroir le plus étendu et le plus varié qu'il est possible , reproduisant chaque chose à sa manière et à la nôtre \ une époque alexandrine et trajane au complet; une espèce d^e musée de Versailles où tout a place, depuis les groupes mythologiques d'Apollon et de Latone jusqu'au bon maréchal de Champagne

«t à Boucicault; une renaissance, encore un coup , par tous les points et sur tous les bords. Et ceci ne laisse pas d'être un^e originalité qui aurait bien son prix, et qu'il ne faudrait pas trop mépriser, à défaut d'autres. Je me figure quelqu'un le jeune Siècle comme un aventureux jeune homme qui s'est mis en route de bonne lieue pour faire son tour du monde , pour y bâtir un temple de Delphes ou une cathédrale à Reims incomparables. Seulement il veut d'abord l'emplacement le plus beau ; il veut tout

voir auparavant , afin , plus tard , de tout surpasser. U va donc, regarde, apprend, étudie, fait des plans de temple et les défiit , et marque , le long du chemin , tous les marbres les plus précieux qui lui doivent servir. Hélas ! le temps se passe , des difficultés surviennent , des troubles à l'intérieur du pays; et puis, la diffusion de l'esprit nuit à l'œuvre, la science opprime un peu le nerf de l'art. Bref, le jeune Siècle, déjà un peu vieilli, s'en revient, rapportant... quoi? des échantillons de tous ces beaux marbres qu'il a vus, des plans, des fac-similé de toutes ces belles cathédrales qu'il voulait surpasser , et il forme un cabinet de dessins parfaits, de relief d'ivoire, ou encore un cabinet de minéralogie, d'où il résulte aussi toutes sortes de lumières. Eh bien! n'y a-t-il pas là un trésor, ce trésor

même de la fable de La Fontaine , que recommandait le père mourant à ses fils? Le trésor^ c'est que le champ ait été en tout sens labouré. Mais il y a plus. M. Cousin a très bien remarqué, dans sa préface du Sic et norij que le propre de la renaissance du xvi^e siècle avait été , pour, la philosophie, d'être excitée déjà suffisamment , et non opprimée encore , comme le xvi^e , par l'antiquité. Cela eut lieu aussi pour l'art chez Dante. Laissant aux futurs génies de nos temps le souci de se tirer à leur tour , par un coup d'aile superbe , de tant d'études croissantes et de tout ce fardeau du passé, et en prenant les choses comme elles se présentent aujourd'hui, notons déjà le bienfait. Ce n'est pas une étude morte et purement savante, que celle à laquelle notre époque s'est vouée. Elle a de toutes choses l'étude colorée et vivifiée , l'intelligence et l'amour. Elle l'a d'elle-même d'abord ; car , comme : elle n'omet rien dans son regard, elle ne saurait s'omettre, elle aussi, la première, dans cette analyse et cet amour. Elle est donc lyrique, non plus primitivement lyrique comme Alc-

man et Alcée, mais avec réflexion, comme René, Byron, Lamartine. Et puis elle est essentiellement historique , soit comme Walter Scott dans l'art encore , soit comme tant d'historiens que chacun nomme, dans l'histoire pure et sévère. Ainsi , poésie ly*

rique personnelle et esprit des temps!. A travers toute la bagarre de fabrique littéraire. qui, par moments , rompt la vie ; au milieu de, toute cette boue fréquente, hideuse, qui nous, éclabousse les pieds, et que l'avenir, j'espère, ne. verra pas , voilà des signes originaux qui distingueront peut-être assez noblement ce siècle, si préoccupé entre tous de son ambitieuse destinée.

U Histoire . de ' sainte Elisabeth de Hongrie ^ par M. de Montalembert, provoque bien naturellement ces considérations : c'est une légende exacte de sainteté , une pièce d'onction et d'art du moyen-âge , écrite en .toute science et bonne foi par un homme de nos jour^. Au commencement du siècle,; l'art allemand du moyen-âge fut en quelque sorte découvert , éclairé, restitué, grâce à de beaux travaux d'archéologie auxquels les frères Boisseree de Cologne attachèrent leur nom. L'école catholique allemande se fonda successivement dans la philosophie, la. poésie, la peinture. Stolberg, Frédéric Schlegel , Novalis, Goerrès, Brentano, Overbeck, etc. , etc. , forment déjà une chaîne assez complète et brillante. Munich est devenu le principal centre de cette influence. M. de Montalembert s'y rapporte par cette œuvre. Très jeune, plein de foi, d'a« bord un des collaborateurs, de l'Avenir^ et disciple de M.' de La Mennais, s^près , s'être dévoué

avec noblesse, puis s'être séparé avec simplicité, il alla passer deux ans de réflexion , de douleur et d'étude, en Allemagne. 11 faut, dans son in-* troduction , l'entendre raconter lui-même

côm* ment, en arrivant a Marbourg, il vit l'église gothique dédiée a sainte Elisabeth, l'admira; s'enquit de la sainte , s'éprit envers elle de ten-^ dresse pieuse, et résolut d'écrire sa vie. Ainsi, Guido Goërrès a écrit la vie de Jeanne d'Arc. Le souvenir d'une sœur de ce nom d'Elisabeth, morte à quinze ans, s'y mêla par une religion touchante. Dès ce moment, études, voyages sur les traces de la ssûnte , manuscrits à consulter , renseignements et traditions populaires à re^ cueillir, Fauteur fervent ne négligea rien| il embrassa cette chère mémoire : il se fit le des-servant, après des âges, de cette gloire sera^ phii^ue oubliée* Il voulut en elle relever aux regards Texemple adorable de ces figures accom-plies du xiii^ siècle , grandes et humbles , et la placer dans une perspective heureuse entre saint François d'Assise et saint Louis. 11 suffit de jeter les yeux sur le magnifique volume , sur le luxe typographique et l'étendue des pages, sur les dessins qu'il renferme, pour voir que l'intention de l'auteur a été complète , qu'il n'a rien ménagé à son offrande , et qu'il a voulu que le beau, en cette image, ne fat pas séparable du saiiit.

SAINTE ÉUSABETH. oBq

L'ouvrage s'ouvre par une introduction majes^ tueuse sur le xiu^ siècle , apogée du développe'ment catholique : avant d'en venir à étudier et k démontrer la chapelle et la châsse de la sainte , le pèlerin croyant s'arrête devant l'Église tout entière pour la contempler. Ce tableau a de la grandeur et de la solennité en ce qui regarde les figures d'Innocent III , de Grégoire IX et de l'emperev* Frédéric II; il a de la beauté et de la grâce en ce qui touche saint Louis , saint François d'Assise , le culte de la Vierge alors dans toute sa fleur, le^ épopées chevaleresques et religieuses dans leur premier et chaste épanouissement. Pourtant , je ne me

permettrai ni de l'accepter ni de le contredire sous le point de vue de la vérité historique. Pour le contredire , il faudrait avoir soi-même étudié de très près et aux sources , seule manière en pareil cas d'avoir conviction et de se sentir autorisé. Bien des opinions considérables et plausibles sont différentes de celles de l'auteur sur l'aspect de ces guerres entre le sacerdoce et l'empire, entre Simon de Montfort et les Albigeois. Son opinion , à lui , est dominée et , en quelque sorte, donnée par sa croyance. L'étude, qui vient à l'appui, a pu vérifier pour lui cette opinion , mais elle n'a pas contribué seule à la faire naître. C'est un inconvénient dans la science de l'histoire. J'aimerais assez, si c'était possible „,

360 CRITIQUES ET POUVOIRS.

qu'on fit pour l'étude de l'histoire ce que Descartes a tenté de faire pour l'étude de soi-même , table rase de ses opinions antérieures. L'effort seul, fût-il incomplet , deviendrait une garantie de prudence. Mais l'esprit , je le sais , qu'une foi absolue possède, mourrait plutôt que de s'en laisser un instant séparer. Au reste, dans une introduction comme celle-ci, l'inconvénient n'existe qu'assez secondaire : ces tableaux généraux ont besoin d'une perspective ; celle que l'auteur trouvait tout naturellement tracée et éclairée par sa foi , était la plus magnifique qu'il pût offrir.

En commençant l'histoire de sa chère sainte, comme il dit, M. de Montalembert s'est fait écrivain légendaire , et , durant tout le cours du récit , il est resté fidèle à ce rôle qu'il n'interrompt que rarement par des retours sur nos « temps mauvais » retours inspirés toujours de l'onction et des larmes du passé ou ranimés d'une espérance immortelle. Dans l'histoire de cette sainte, morte à vingt-quatre ans, fille de rois, mariée enfant au jeune landgrave

de Thuringe et de Hesse qu'elle appelle jusqu'au bout du nom de frère , et qui la nomme sœur, bientôt veuve par la mort de l'époux parti à la croisade , persécutée, chassée par ses beaux-frères, puis retirée à Marbourg au sein de l'oraison, de l'aumône, et mourant sous l'habit de saint François y dans

SAINT ELISABETH. 36 1

cette histoire si fidèlement rassemblée et réédifiée , ce qui brille , comme l'a remarqué l'auteur, c'est surtout la pureté maternelle, la virginité de sentiment, la pudeur dans le mariage, toutes les puissances de la foi et de la charité dans la frêle jeunesse. Comme les anges toujours jeunes de visage, cette sainte nous apparaît toujours adolescente. Ces qualités, que l'auteur croit retrouver exprimées jusque dans les formes de l'église dédiée à sainte Elisabeth, il les a lui-même portées dans son récit. Malgré la difficulté d'être vraiment naïf, en sachant si bien ce qu'on veut et ce qu'on fait , il a laissé échapper sur presque toutes les pages la candeur que sa piété n'a pas perdue, la facilité à l'enthousiasme, le bonheur d'admirer, d'adorer, la docilité, l'élancement , la simplicité de cœur, toutes ces belles qualités du disciple et du jeune homme,- si rares de nos jours à rencontrer, si perverties le plus souvent et si exploitées là où elles essaient de naître. Aussi, dès qu'on y entre soi-même avec quelque simplicité, ce long et lent récit prend un grand charme. On assiste à tous les détails de l'enfance et des fiançailles de la jeune Elisabeth, à ses ruses innocentes parmi ses compagnes pour se mortifier à leur insu et prier, à ses premières joies si courtes et qu'on sent qui vont s'évanouir : « Ainsi Dieu, dit l'auteur^ donne à sa

créature cette rosée maternelle , pour qu'elle sache résister ensuite au poids et à la chaleur du jour. » — « Elisabeth , raconte-

t-il plus tard en un en « droit, aimait à porter elle-même aux paffcvres, « à la dérobee, non seulement Targenl, mais « encore les vivres et les autres objets qu'elle ft leur destinait. Elle chemina[^] ainsi chargée[^] «r par les sentiers, escarpés et détournés qui con* fc duisaient de son château à la ville et aux chau* ft mières des vallées voisines. Un jour qu'elle « descendait, accompagnée d'une de ses suivantes [^] ((favorites , par un petit sentier très rude que « l'on montre encore , portant dans les pans de « son manteau du pain , de la viande , des œuft, « et d'autres mets pour les distribuer aux pau[^] « vres, elle se trouva tout à coup en face de son « mari qui revenait de la chasse. Etonné de la « voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau[^] (c il lui dit : «Voyons ce que vous portez; » ei[^][^] « en même temps, ouvrit, malgré elle, le man-> « teau qu'elle serrait, tout effrayée,, contre sa <r poitrine; mais il n'y avait plus que des rosea ¥ blanches et rouges, les plus belles qu'il eùl ¥ vues de sa vie; cela le surprit d'autant plus que << ce n'était plus la saison des fleurs. Voyant le « trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par 4 ses caresses , mais s'arrêta tout à coup en voyant « apparaître sur sa tête une image lumineuse etk

« forme de cracifix. Il fui dit alors de continuer ir son chemin sans s'inquiéter de lui , et remonta « lui-même à la Warthourg, en méditant avec « recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et « emportant avec lui une de ces roses merveil- « leuses qu'il garda toute sa vie. » Ce miracle des roses rend avec suavité le parfum que l'ensemble du livre exhale.

L'auteur d'ordinaire termine ses chapitres par quelque invocation élevée, quelque réflexion affectueuse , sur le don des larmes qu'on avait en ces temps, et qui semble de jour en jour tarir, sur les mariages chrétiens à la fois si passionnés et si chastes, et dont

celui d'Elisabeth et du landgrave est comme un type accompli ; sur ce que le souvenir de Luther , au château même de la Wartbourg, a détrôné celui del'humble Elisabeth, dont le nom toutefois est resté h une fleur des champs. Gesfinsde chapitres sont charmantes d'accent et comme harmonieuses , relevées d'une poésie toujours née du cœur.

Pourtant, en avançant dans la vie , même dans une vie qui doit se clore à vingt-quatre ans , la lutte devient plus sombre , les grâces du début se décolorent , le mal qu'il faut combattre appa<raît et fait tache sur les devants du tableau. Élisabethy après la mort de son époux , est chassée , persécutée, honnie. Il faut bien se figurer ceci

pour être dans le vrai de la réalité historique : de tout, tenpips, les facultés diverses de l'esprit humain ont été représentées au complet, bien qu'en des proportions variables, et, de même que, dans les plus saintes âmes, il y a des moments d'écclipse, de doute , d'angoisse , enfin des combats, de même, dans les siècles réputés les plus orthodoxes, le gros bon sens ou la moquerie ont eu leur voix, leurs échos, pour protester contre ce qui semblait une folie sainte. Elisabeth l'éprouva au xiii^ siècle , tout comme au xvn* , la mère Angélique , quand elle révolta le monde et sa famille par la réforme de son couvent. Ce que les lecteurs mondains diraient de nos jours en lisant le détail des mortifications et de certains excès, un grand nombre des contemporains des personnages le disaient également et presque par les mêmes termes. La meilleure réponse à faire à ces objections dont quelques-unes , il faut l'avouer, n'évitent pas de s'offlrir trop naturellement a l'esprit non encore régénéré, c'est qu'avec ces bonnes raisons on n'arriverait jamais à la charité dont les miracles s'en£sintent , au

contraire, dans cette route escarpée qui, pour ainsi dire , offense. U y a d'affreux détails dans ce que l'auteur raconte de la charité d'Elisabeth, notamment lorsqu'elle boit cette eau (page 215), pour se punir d'un dégoût. On rencontre de pa-

SAINTE ÉLISÂBBTH. 365

reils détails dans la vie de presque tous les saints. Moi-même y dans un exemple assez rapproché, je trouve que , quand la jeune Angélique entreprit sa réforme à Port- Royal , elle commença par rejeter le linge conformément a la règle, et par garder jour et huit des vêtements de laine qui eurent bientôt mille inconvénients. Mais souvenons-nous que Volney , qui place si haut là propreté dans l'échelle des vertus , était aisément le plus sec et le plus égoïste des hommes. Si pourtant je n'avais affaire chez M. de Montalembert qu'à l'artiste, j'eusse désiré dans son tableau quelque omission sur ces points, ou du moins quelque ombre. Un poète a dit :

La Charité fervente est une mère pure (Raphaël quelque part sous ces traits la figure] ; Son œil regarde au loin , et les enfants venus Contre elle de tous points se serrent froids et nus. Un de ses bras les tient , Tautre bras en implore ; Elle en presse k son sein , et son œil cherche encore. Quelques-uns^, par derrière, atteignant à ses plis. Et sentis seulement , sont déjà recueillis. Jamais , jamais assez , ô sainte Hospitalière ! Mais ce que Raphaël en sa noble manière Ne dit pas , c'est qu'au cœur elle a souvent son mal Elle aussi, — quelque plaie à Taiguillon fatal ; Pourtant , comme à Tinsu de la douleur qui creuse , Chaque orphelin qui vient enlève Tâme heureuse !

Mais cet ulcère que la Charité a quelquefois au sein et que Raphaël n'indique pas, il suflBt d'à-

vertir qu'il existe sans qu'il faille pourtant le faire toucher. J'en dirai autant du chapitre de maître Conrad et du détail de ses duretés révoltantes. Cela gêne. Ce vilain côté me rappelle le bourreau qui, durant le noble combat des poètes à la Wartbourg, se tenait, corde en main, pour pendre, séance tenante, le chantra vaincu. L'auteur, s'il n'était qu'artiste, s'il n'avait traité que poétiquement son sujet, et même dans tous les cas, sans^ fausser le vrai, aurait pu indiquer plus brièvement ce rôle de maître Conrad, et l'effet céleste du visage et de l'attitude de la sainte, devant nos yeux mortels, y aurait gagné. Mais l'âme, à la fin du chapitre, est du moins abondamment rafraîchie et satisfaite par ce baiser d'union que la reine Blanche, la mère de saint Louis, donne à sainte Elisabeth sur le front du jeune fils de celle-ci, qui lui était présenté. La mort de la sainte et ces anges sous forme d'oiseaux qui lui chantent sa délivrance, la canonisation et ses splendeurs, et ses sereins et magnifiques tonnerres, achèvent divinement et glorifient le récit de tant de souffrances, de tant d'humbles vertus. Les reliques de sainte Elisabeth sont dispersées à l'époque de la Réforme, et sa chapelle reste sans honneur; mais son cœur, déposé à Cambrai, va y attendre celui de Fénelon. Le style de ce livre est grave, nombreux,

élevé, élégant; il prend, par moments, avec bonheur, les accents de l'hymne. J'y relève à peine quelques incorrections, quelques locutions impropres qui font tache légère. Ainsi, dans ce style de couleur exacte et simple, le château de la Wartbourg ne devrait jamais être, désigné, ce me semble, comme le centre du mauvais^ement politique et administratif du pays: je n'aime

pas non plus voir sainte Elisabeth jfe^^r let bases de la vénération dofU ces beaux lieux sont entourés. Je remarque , page 172 , deux elle qui , ne se rapportant pas à la même personne^ font amphibologie; page 190, dans une note, deux son rapprochés qui ne se rapportent pas au même objet, et dont l'un est improprement employé. G^est ainsi encore qu'à la pag« 256 une faute de ce getore se reproduit : « Cette mère dénaturée, au 4L lieu d'être touchée de tant de générosité , ne «r songea qu'à spéculer sur «a prolongation... » Le soin que je mets à signaler en détail ces points inexacts, montre combien ils sont peu nombreux ; mais il importe qu'il n'y en ait pas trace dans un si beau et si pur talent d'écrivain.

Un sentiment supérieur a l'idée de louange, et qui se formait en moi à cette lecture, est le respect qu'inspirent de semblables travaux pour la jeun^ vie , d'ailleurs si ornée, qui s'y consacre avec ardeur. De tels écrits , qui ne sont pas seu-

lement des œuvres d'étude et d'érudition poétique, mais des prières et des actes de piété, portent avec eux leur récompense. L'auteur, nous dit-on , a déjà trouvé la sienne. Pour couronne de ce livre qu'il dédiait à la mémoire de' sasoe(lr, il a rencontré dans un mariage chrétien, par une découverte aussi imprévue que touchante, une noble fleur issue de la tige même d'Elisabeth. Ce n'est presque pas sortir de ce sujet que d'y joindre quelques mots sur un livre extraordinaire, publié en Allemagne par un poète catholique , M. Clément Brentano , et traduit chez nous par un homme de la même foi et d'un talent bien connu, M. de Cazalès. Les visions de la sœur Emmerich sur la passion de Jésus-Christ semblent, k la lettre, un fragment détaché d'une légende du moyen-âge. Il arrivait fréquemment , en ce temps, que des per-

sonnes pieuses, exaltées par l'oraison , par le jeûne, eussent des visions, des communications suivies avec la Vierge ou les saints. Ainsi sainte Elisabeth, dont nous venons de parler, avait, au dire de son biographe » des conversations régulières avec saint Jean l'évangéliste et avec la Vierge , et elle en rendait au réveil un compte exact, qu'on a pu noter. Mais c'était le drame de la passion, dans toutes ses circonstances, qui devenait particulièrement l'objet de ces préoccupations mentales^ de ces

SAINTE ÉUSABETH. 56g

représentations intérieures. Indépendamment de toute explication surnaturelle , il y a ici un grand fait psychologique à remarquer: la sin~ gulière et puissante faculté dramatique que nous possédons tous en dormant, même quand, durant la veille, nous en serions fort dénués. Combien de fois , en rêve , une personne se présente, cause avec nous , trouve ses expressions à merveille comme une âme distincte de nous , nous étonne par ce qu'elle dit , nous apprend souvent nn secret graduellement , et nous qui écoutons , nous passons par toutes les alternatives d'attente el de surprise, comme si cela ne s'agitait pas en notre esprit et par notre esprit, auteur du drame!...

€'est cette faculté, ches^ nous en jeu dans le moindre r^ve, qui, chez les saintes du moyeaâge (Brigitte, Elisabeth, etc. , etc.) , se dirigeant tout-à-fait sur la passion de Jésus-Ghrist ,^et peut-être éclairée alors de faveurs singulières, ametlait tant de tableaux exacts, vivants, qui hreprdduissdent dans des détails. infinis.

LàsœurEmmerich, née dans l'évêché de Munster en 1 774 , morte au couvent d'Agnetenbèi^, à Dulmen, en 1824, est la der-

nière des sainteîs âmes mystiques qui jouirent de tels spectacles. Fille de paysans , sans éducation^ elle ne pouvait composer ses tableaux de mémoire , sa bonne foi IV. ^4

Ô'jO CRITIQUES Eî PORTRAITS.

d'ailleurs, sa simplicité parfaite , sa piété ardente , sont attestées par les hommes les plus éclairés qui la visitèrent. Un , poète connu , M. Clément Brentano, venu là comme curieux ^ y est resté comme croyant, et a passé des années à recueillir , presque sous la dictée de l'humble fiUe , les paroles et descriptions en bas-allemand , qui ne tarissaient pas sur ses lèvres. Un tel livre ne s'analyse point. Depuis la dernière cène de JésusChrist avec ses disciples jusqu'après la résurrection ^M^ute la série des événements de l'Évangile s'y trouve développée, variée, iUuêtrée, comme par un témoin oculaire , dans un minutieux et touchant détail de conversation, de localité , de costume. En un mot, c'est à la fois, f^ur tes. chrétiens ,: un admirable exemple de la pQTsi-AUnt^ d'une faculté sainte et d'un don qui ^H^^lait retiré, au monde ; pour les philosophes, QHb. objet 4'êiOiinement séiieux et d'êtiide sur i^abîoa^ saAs^ (^ssé rouvert de l'esprit humain; pour l^ ér9dila, la* matière la plus riche et la plus complète d%xx mystère, comme on les Jouait a^ ii[|oyf^n4^',;^Qur les poètes et artistes enfin, uni^juite d6 écartons retrouvés d'une Passion, sçlon quelqite hiin frère antérieur à Raphaël.

15' Janvier 1837.

Le vrai savant, Vinventeur dans les lois de Tu- ^ Tiivers et dans les'choses naturelles, en venant au monde y est doué d'une organisation particulière comme le poète, le musicien. Sa qualité dominante, en apparence moins spéciale, parce qu'elle appartient

plus ou moins à tous les hommes et surtout à un certain âge de la vie où le besoin d'apprendre et de découvrir nous possède, lui est propre par le degré d'intensité, de sagacité, d'étendue. Chercher la cause des choses,

57¹ CRITIQUES ET PORTRAITS. .|j

trouver leurs lois, le tente, et là où d'autres passent avec indifférence ou se laissent bercer dans la contemplation par le sentiment, il est poussé à voir au-delà et il pénètre. Noble faculté qui, à ce degré de développement, appelle et subordonne à elle toutes les passions de l'être et ses autres puissances! On en a eu, à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du nôtre, de grands et sublimes exemples; Lagrange, Laplace, Cuvier, et tant d'autres à des rangs voisins, ont excellé dans cette faculté de trouver les rapports élevés et difficiles des choses cachées, de les poursuivre profondément, de les coordonner, de les

rendre. Ils ont à Tenir reculé les bornes du connu et repoussé la limite humaine. Je m'imagine pour* tant que nulle part peut-être cette faculté de l'intelligence avide, cet appétit du savoir et de la découverte, et tout ce qu'il entraîne, n'a été plus en saillie, plus à nu et dans un exemple mieux démontrable que chez M. Ampère, qu'il est permis de nommer tout à côté d'eux, tant pour la portée de toutes les idées que pour la grandeur particulière d'un résultat. Chez ces autres hommes éminents que j'ai cités, une volonté froide et supérieure dirigeait la recherche, l'arrêtait à temps, Fappesant tissait sur des points médités, et, comme il arrivait trop souvent, la suspendait pour se détourner à des emplois moia-

dres. Chez M. Ampère , l'isée même était maîtresse. Sa brusque invasion , son accroissement irrésistible, le besoin de la saisir, de la presser dans tous ses enchaînements, de l'approfondir en tous ses points, entraînaient ce cerveau puissant auquel la volonté ne mettait plus aucun frein. Son exemple, c'est le triomphe, le surcroît, si l'on veut, et l'indiscrétion de l'idée savante ; et tout se confisque alors en elle et s'y coordonne ou s'y confond. L'imagination , l'art ingénieux et compliqué, la ruse des moyens, l'ardeur même de cœur, y passent et l'augmentent. ^ Quand une idée possède cet esprit inventeur, il n'entend plus k i*ien autre chose, et il va au bout dans tous les sens de cette idée comme après une proie, ou plutôt elle va au bout en \ui, se conduisant elle-même, et c'est lui qui est la proie. Si M. Am^ *père avait eu plus de dette volonté suivie, d^ ce caractère régulier, et, on peut le dire, plus ou moins ironique,, positif et sec, dont étaient munis les hommes que nous avons nomm^, il net nous donnerait ^pas un tel spectacle , et en lui reconnaissant plus de conduite d'esprit et d'ordonnance, nous ne verrions, pas en lui le savant en quête, le chercheur de causes aussi à nu. '

U est résultat aussi de cela qu'à coté de sa pensée si grande et de sa science irrassiable, il y a, grâce a cette vacation imposée, à cette direction

3*74 CRITIQUSS ET PORTRAITS.

impérieuse qu'il subit çt ne se donne pas, il y si tous les instincts primitifs et les passions de cœur conservées , la sensibilité que s'était de bonne heure trop retranchée la froideur des autres; restée chez lui entière , les croyances n^orale» toujours émues» la naïveté , et de plus ep plus jusqu'au bout, à travers les fortes

spéculations, une inexpérience craintive, une enfance, qui ne semblent point de notre temps, et toutes sortes de contrastes.

Les contrastes qui frappent chez Laplace , Lagrange, Plonge et Cuvier, ce sont, par exemple, leurs prétentions ou leurs qualités d'hommes d'État, d'hommes politiques influents; ce sont les titres et les dignités dont ils- recouvrent et quelquefois affublent leur vrai génie, voilà, si je ne me trompe , des distractions aussi et des absences de ce génie,- et, qui pis est, volontaires. Chez M. Ampère, les contrastes sont sans doute d'un autre ordre; mais ce qu'il suffit d'abord de dire, c'est qu'ici la vanité du moins n'a aucune part, et que, si des faiblesses également y paraissent, elles restent plus naïves et comme touchantes, laissant subsister l'entière vénération dans le sourire.

Deux parts sont à Être dans l'histoire des savants : le côté sévère, proprement historique^ qui comprend leurs découvertes positives et ce

qu'ils ont ajouté d'essentiel au monument de la connaissance humaine, et puis leur esprit en lui-même et l'anecdote de leur vie. La solide part de la vie scientifique de M. Ampère étant retracée ci-après par un juge bien compétent, M. Littré^, nous avons donc à faire connaître, s'il se peut, l'homme même, à tâcher de le suivre dans son origine, dans sa formation active \$ son étendue, ses digressions et ses mélanges, à dérouler ses phases diverses, ses vicissitudes d'esprit, ses richesses d'âme, et à fixer les principaux traits de sa physionomie dans cette élite de la famille humaine dont il est un des fils glorieux.

André-Marie Ampère naquit à Lyon le 20 janvier 1775. Son père, négociant retiré, homme assez instruit, l'éleva lui-même au

village de Polémieux[^], où se passèrent de nombreuses années. Dans ce pays sauvage, montueux, séparé des routes , l'enfant grandissait, libre sous son père, et apprenait tout presque de lui-même. Les combinaisons mathématiques l'occupèrent de bonne heure; et, dans la convalescence d'une maladie, on le surprit faisant des calculs avec les morceaux d'un biscuit qu'on lui avait donné.

i L'article de M. LîUré iutvait iminddiatinciit ic nôtre dans la Revue des deux Mondes.

2 Un«document précis, qui nous C&et fouioi depuis, le fait naître h ce village do- Pnlêmleax ; M. Ampère sVlail dit tnbjours né à Lyon[^]

376 CRITIQUES ET POETRAITS.

Son père avait commencé de lui enseigner le latin ; mais , lorsqu'il vit cette disposition%ingulière pour les mathématiques , il la favorisa , pro[^] curant à Tenfant les livres nécessaires , et ajournant l'étude approfondie du latin à un âge plus avancé. Le jeune Ampère connaissait déjà toute la partie élémentaire des mathématiques et l'application de l'algèbre à la géométrie , lorsque le besoin de pousser au-delà le fit aller un jour à Lyon avec son père. M. l'abbé Daburon (depuis inspecteur-général des études) vit entrer alors dans la bibliothèque du collège M.* Ampère, menant son fils de onze à douze ans , très petit pour son âge. M. Ampère demanda pour son fils les ouvrages d'EuleretdeBernouilli. M. Daburon fit observer qu'ils étaient en latin : sur quoi l'enfant parut consterné de ne pas savoir le latin; et le père dit : « Je les expliquerai à mon fils : » et M. Daburon .ajouta : « Mais c'est le calcul diffé- « rentiel qu'on y emploie , le savez-vous? » Autre

consternation de l'enfant; et M. Daburon lui offrit de lui donner quelques leçons, et cela se fit.

Vers ce temps , à défaut de l'emploi dejs infiniment petits, l'enfant avait de lui-même cherché, m'a-t-on dit, une solution du problème des tangentes par une méthode qui se rapprochait de celle qu'on appelle méthode des limites. Je ren[^]

M. iLMPÈRE. 377

Toie le propos, dans ses termes mêmes [^] aux
géomètres.

Les soins de M. Daburon tirèrent le jeune émule de Pascal de son embarras , et l'introduisirent dans la haute analyse. En même temps > un ami de M. Daburon, qui s'occupait avec succès de botanique , lui en inspirait le goût , et le guidait pour les premières connaissances. Le monde naturel , visible , si vivant et si riche en ces belles contrées, s ouvrait à lui dans ses secrets, comme le monde de l'espace et des nombres. Il lisait aussi beaucoup , toutes sortes de livres , particu-

. lièrôment l'Encyclopédie, d'un bout à l'autre. Rien n'échappait à sa curiosité d'intelligence; et, une fois qu'il avait conçu, rien ne sortait plus de sa mémoire. Il savait donc,* et il sut toujours, entre autres choses, tout ce que l'Encyclopédie

[^]contenait, y compris le blason. Ainsi son jeune esprit prélu-
dait à cette universalité de connaissances qu'il embrassa jusqu'à-
la fin. S'il débuta par savoir *û\ complet l'Encyclopédie du
xviu[^] siècle , il resta encyclopédique toute sa vie. Nous le ver-
rons, en 1804, combiner une refonte générale des connaissances

humaines; et ses derniers travaux sont un plan d'encyclopédie nouvelle.

11 apprit tout de lui-même, avons-nous dit, et sa pensée y gagna en vigueur et en originalité;

il apprit tout à son heure et à sa fantaisie, et il n'y prit aucune habitude de discipline.

Fit-il des vers dès ce temps-là, où n'est-ce qu'un peu plus tard? Quoi qu'il en soit, les mathématiques, jusqu'en 93, l'occupèrent surtout. A dix-huit ans, il étudiait la Mécanique analytique de Lagrange, dont il avait refait presque tous les calculs; et il a répété souvent qu'il savait alors autant de mathématiques qu'il en a jamais su.

La révolution de 89, en éclatant, avait retenti jusqu'à l'âme du studieux[^] mais impétueux jeune homme, et il en avait accepté l'augure avec transport. Il y avait, se plaisait-il à dire quelquefois, trois événements qui avaient eu un grand empire, un empire décisif sur sa vie: l'un était la lecture de l'éloge de Descartes par Thomas, lecture à laquelle il devait son premier sentiment d'enthousiasme pour les sciences physiques et philosophiques. Le second événement était sa première communion qui déterminait en lui le sentiment religieux et catholique, parfois obscurci depuis, mais ineffaçable. Enfin il comptait pour le troisième de ces événements décisifs, la prise de la Bastille qui avait développé et exalté d'abord son sentiment libéral. Ce sentiment, bien modifié ensuite, et par son premier, mariage dans une famille royaliste et dévouée, et plus tard

par ses retours sincères à la soumission religieuse et ses ménagements forcés sous la restauration, s'esfr pourtant maintenu chez lui, on peut Taffirmer» dans son principe et dans son essence. M. Ampère, par sa foi et son espoir constant en la pensée humaine, en la science et en ses conquêtes, est resté vraiment de 89. Si son caractère intimidé se déconcertait et faisait faute, son in* telligence gardait son audace. Il eut foi, toujours et de plu9 en plus, et avec cœur, à la civilisation, à ses bienfaits, à la science infatigable en marche vers les dernières limites ^ sHl en est y des progrès de V esprit hamain'^. Il disait donc vrai en comptant pour beaucoup chez lui le sentiment lî6éra2 que le premier éclat de toAnerre de 89 aVait enflammé.

D'illustres savants, que j'ai nommées déjk, et dont on a relevé fréquemment les sécheresses morales, conservèrent aussi jusqu'au bout, et malgré beaucoup d'autres côtés moins libéraux, le goût, l'amour des sciences et de leurs progrès; mais, ifotons-le, c'était cfelui d^s sciences purement mathématiques, physiques et naturelles. M. Ampère, différent d'eux et plus hbéral en ceci, n'dtnettait jamais, dans son zèle de savant, la pensée ^mot^ale et civilisatrice, et, en ayant

ff

^ Préface de i^Essai sur la philosopliic des sdnces.

580 CRITIQUE» ET PORTRAITS.

espoir aux résultats^ il croyait surtout et toujours à rame de la science.

En même temps que, déjà jeune Iromme," les livres, les idées et les événements t'occupaient ainsi, les affections morales ne

cessaient pas d'être toutes-puissantes sur son cœur. Toute sa vie, il sentit le besoin de l'amitié, d'une communi* cation expansive, active, et de chaque instant : il lui ËiUait verser sa pensée et en trouver l'écho autourdelui. De ses deux sœurs, il perdit l'aînée, qui avait eu beaucoup d'action sur son. enfance; il parle d'elle avec sensibilité dans des vers composés long-temps après. Ce fut une grande douleur. Mais la calamité de novembre 93 surpassa tout. Son pei^e était juge de paix à Lyon avant le siège , et pendant le sié^ il avait continué de l'être, tandis que la femme et les enfants étaient restés a la campagoe. Après la prise de la ville-, on lui fit un crime d'avoir conservé ses fonctions; on le traduisit au tribunal révolutionnaire et on le guillotina. J'ai sous les yeux la lettre touchante) et vraiment sublime de" simplicité , dans laquelle il fait ses derniers adieui(! à sa femme. Ce serait une pièce de plus à ajouter à toutes celles qui attestent la sensibilité courageuse et l^lévation pure de Tâme humaine en ces extrémités. Je cite quelques passages religieusement , et sans y altérer un mot : '

H. ÂHPÈRE. 38 1

-« J'ai reçu , mon cher ange , ton billet consolateur ; 11 a versé un baume vivifiant sur les, plaies morales que fait à mon âme le regret d'être méconnu par mes concitoyens , qui m'interdisent , par la plus cruelle séparation , une patrie que j'ai tant chérie et dont j'ai tant à cœur la prospérité. Je désire que ma mort soit le sceau d'une réconciliation générale entre tous nos frères. Je la pardonne à ceux qui s'en réjouissent , à ceux qui l'ont provoquée, et à ceux qui l'ont ordonnée. J'ai lieu de croire que la vengeance nationale , dont je suis une des plus innocentes victimes , ne s'étendra pas sur le peu de biens qai nous suffisait , grâce i ta sage économie et à notre frugalité » qui fut ta vertu favorite...

Après ma confiance en l'Étemel, dans le sein duquel j'espère que ce qui restera de moi sera porté > ma plus douce consolation est que tu chériras ma mémoire autant que tu m'as été chère.. Ce retour m'est dû. Si du séjour de l'Éternité , où notre chère fille m'a précédé , il m'était donné de m'occuper des choses d'ici-bas, tu seras , ainsi que mes chers enfants , l'objet de mes soins et de ma complaisance. Puissent-ils jouir d'un meilleur sort que leur père et avoir toujours devant les yeux la crainte de Dieu , cette crainte salutaire qui opère en nos coeurs l'innocence et la justice malgré la fragilité de notre nature!... Ne parle pas à ma Joséphine du malheur de son père, fais en sorte qu'elle l'ignore ; quant à mon fils, il n'y a risn que je n'attende de lui. Tant que tu les posséderas , et qu'ils te posséderont , embrassez-vous en mémoire de moi : je vous laisse à tou^ jaon cœur. »

Suivent quelques soins d'économie domestique , quelques avis de restitutions de dettes , minutieux scrupules d'antique probité; le tout si-^{*}gné en ces mots : J.-J. Ampère ^ époux j père ^ ami^ et citoyen toujours fidèle. Ainsi mourut , avec résignation , avec grandeur y, et s'exprimant presque comme Jean-Jacques eût pu faire, cet homme simple , ce négociant retiré , ce juge de paix de Lyon. Il mourut comme tant de Constituants

illustres , comme tant de Girondins , fils de 89 et de 91 , enfants de la Révolution , dévorés par elle, mais pieux jusqu'au bout, et ne la maudissant pas !

Parmi ses notes dernières et ses instructions d'économie à sa femme, je trouve encore ces lignes expressives, qui se rapportent à ce fils de qui il attendait tout : « Il s'en faut beaucoup, ma chère amie, que je te laisse riche, et même une aisance ordinaire^ tu ne peux l'imputer à ma mauvaise conduite ni à aucune dissipation.

Ma plus grande dépense a été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre fils ne pouvait se passer pour son instruction; mais cette dépense même était une sage économie , puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même. »

Cette mort fut un coup affreux pour le jeune homme , et sa douleur ou plutôt sa stupeur suspendit et opprima pendant quelque temps toutes' ses facultés. Il était tombé dans une espèce d'idiotisme , et passait sa journée à faire de petits tas de sable, sans que plus rien de savant s'y traçât. Il ne sortit de son état morne que par la botanique, cette science innocente dont le charme le reprit. Les Lettres de Jean-Jacques sur ce sujet lui tombèrent un jour sous la main , et le remirent sur la trace d'un goût déjà ancien. Ce fut

M AMPÈRE. 083

bientôt un enthousiasme, un entraînement sans bornes; car rien ne s'ébranlait à demi dans cet esprit aux pentes rapides. Vers ce même temps, par une coïncidence heureuse, un *Corpm poetarum latinorum* ouvert au hasard[^] lui offrit quelques vers d'Horace dont l'harmonie, dans sa douleur, le transporta, et lui révéla la muse latine. C'était l'ode à Licinius et cette strophe :

Soepiùs venUs agitur ingens ^«8 , et celss graviore casa Decidunt turre, feriimtque summos Fulmina montes.

U se remit dès- lors au latin, qu'il savait peu; il se prit aux poètes les plus difficiles, qu'il embrassa vivement. Ce goût , cette science des poètes se mêla passionnément à sa botanique , et devint comme un chant perpétuel avec lequel il accompagnait ses courses vagabondes. Il errait tout le jour par les bois et les campagnes , herborisant , récitant aux vents des vers latins dont il

s'enchantait, véritable magie qui endormait ses douleurs. Au retour, le savant reparaissait, et il rangeait les plantes, cueillies avec leurs racines, il les replantait dans un petit jardin, observant l'ordre des familles naturelles. Ces années de 94 à 97 furent toutes poétiques, comme celles qui avaient précédé avaient été principalement adonnées à la géométrie et aux mathématiques. Nous le ver-

rons bientôt revenir à ces dernières sciences, y joignant physique et chimie; puis passer presque exclusivement, pour de longues années, à l'idéologie, à la métaphysique, jusqu'à ce que la physique, en 1820, le ressaisisse tout d'un coup et pour sa gloire: singulière alternance de facultés et de produits dans cette intelligence féconde, qui s'enrichit et se bouleverse, se retrouve et s'accroît incessamment.

Celui qui, à dix-huit ans, avait lu la Mécanique analytique de Lagrange, récitait donc à vingt ans les poètes, se berçait du rythme latin, y mêlait l'idiome toscan, et s'essayait même à composer des vers dans cette dernière langue. Il entamait aussi le grec. Il y a une description célèbre du cheval chez Homère, Virgile et le Tasse[^]: il aimait à la réciter successivement dans les trois langues.

Le sentiment de la nature vivante et champêtre lui créait en ces moments toute une nouvelle existence dont il s'enivrait. Circonstance piquante et qui est bien de lui! cette nature qu'il aimait et qu'il parcourait en tous sens alors avec ravissement, comme un jardin de sa jeunesse, il ne la voyait pourtant et ne l'admirait que sous un voile

^ Homère , Iliade VI ; Virgile , Enéide XI; et le Tasse , probablement Jérusalem délivrée, chant IX , lorsqu'Argilan , libre enfin de sa prison , est comparé au coursier belliqueux qui rompt ses liens.

H. AMPERE. ' * . 385

qui fut levé seulement pHis tard. Il était myope , et il vint jusqu'à un certain âge sans porter, de lunettes ni se douter de la différence. C'est un jour, dans Ille Barbe , que , M. Ballanche lui ayant mis des lunettes sans trop de dessein , un cri d'admiration lui échappa comme k une seconde vue tout d'un coup révélée : il contemplait pour la première fois la nature dans ses couleurs distinctes et ses horizons, comme il est donné à la prunelle humaine.

Cette époque de sentiment et de poésie fiit complète pour le jeune Ampère. Nous en avons sous les yeux des preuves sans nombre dans les papiers de tous genres, amassés devant nous et qui nous sont confiés, trésor d'un fils. Il écrivit beaucoup de vers français et ébaucha une multitude de poèmes , tragédies , comédies , sans compter les chansons, madrigaux, charades, etc. Je trouve des scènes écrites d'une tragédie d'il^û^ des fragments , des projets d'une tragédie de (7onroàiny d'une Iphigénie m Tau-rûie..., d'une autre pièce où paraissaient Carnon et Sylla, d'une autre où figuraient Vespasien et Titus ; un morceau d'un poème moral sur la vie ; des vers qui célèbrent l'Assemblée constituante ; une ébauche de poème sur les sciences naturelles; un commencement assez long d'une grande épopée intitulée VAméricide^ dont le héros était Christophe Co- IV. 25

386 cniTiQUEs et portraits.

lomb. Chacun de ces commencements forme deux ou trois feuillets, d'ordinaire Ji de sa grosse écriture d'écolier, de cette écriture qui avait comme peur sans cesse de ne pas être assez lisible, et la tirade s'arrête brusquement, coupée le plus souvent par des x et y par la formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynôme quelconque : je ne fais qu'écrire. Vers ce temps, il construisait aussi une espèce de langue philosophique dans laquelle il fit des vers. Mais on a là-dessus trop peu de données pour en parler. Ce qu'il faut seulement conclure de cet amas de vers et de prose est qu'il manquait non pas la facilité, mais l'art, ce que prouve cette littérature poétique, blasonnée d'algèbre, c'est l'étonnante variété, l'exubérance et l'inquiétude en tous sens, de ce cerveau de vingt et un ans dont la direction définitive n'était pas trouvée. Le soulèvement s'essayait sur tous les points et ne se faisait jour sur aucun. Mais un sentiment supérieur, le sentiment le plus cher et le plus universel de la jeunesse, manquait encore, et le cœur allait éclater.

Je trouve sur une feuille, dès long-temps jaunie, ces lignes tracées. En les transcrivant, je ne me permets point d'en altérer un seul mot, non plus que pour toutes les citations qui suivront. Le jeune homme disait :

a Parvenu à l'âge où les lois me rendaient maître de moi-même mon cœur soupirait tout bas de l'être encore. Libre et insensible jusqu'à cet âge, il s'ennuyait de son oisiveté. Élevé dans une solitude presque entière, l'étude et la lecture, qui avaient fait si long-temps mes plus chères délices, me laissaient tomber dans une apathie que Je n'avais jamais ressentie, et le cri de la nature répandait dans mon âme une inquiétude vague et insupportable.

Un jour que Je me promenais après le coucher du soleil, le long d'un ruisseau solitaire... »

Le fragment s'arrête brusquement ici. Que vit-il le long de ce ruisseau? Un autre cahier complet de souvenirs ne nous laisse point en doute, et sous le titre : *Àmorum* contient, jour par jour, toute une histoire naïve de ses senti* ments, de son amour, de son mariage, et va jusqu'à la mort de l'objet aimé. Qui le croirait?' ou plutôt, en y réfléchissant, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? ce savant que nous avons vu chargé de pensées et de rides, et qui semblait n'avoir dû vivre que dans le monde des nombres, il a été un énergique adolescent; la jeunesse aussi Ta touché, en passant, de son auréole; il a aimé, il a pu plaire; et tout cela, avec les ans, s'était recouvert, s'était oublié; il se serait peut-être étonné comme nous, s'il avait retrouvé, en cherchant quelque mémoire de géométrie, ce journal de son cœur, ce cahier d'^lmorem enseveli.

Jeunesse des hommes simples et purs, jeunesse du vicaire Primerose et du pasteur Waher, revenez à notre mémoire pour faire accompagner-

ment naturel et pour sourire avec nous k cette autre jeunesse ! Si Euler ou Haller ont aimé, sHls avaient écrit dans un v registre leurs journées d'alors, n'auraient-ils pas souvent dit ainsi?

« Dimanche, 10 avril (96). — Je Tai vue pour la première fois.

Samedi, âO août. — Je suis allé chez elle, et on m'y a prêté les *Novelic morali* de Soave.

...Samedi, 3 septembre.— M. Coupplier étant parti la yeUe, je suis allé rendre les *Noveite morali*; on m*a donné à choisir dans

la bibliothèque ; j'ai pris madame Des Houlières, je suis resté un moment seul avec elle.

Bimanche , 4. — J'ai accompagné les deux sœurs après la messe , ei j'ai rapporté le premier tome de Bernardin ; elle me dit qu'elle se^ rait seule, sa mère et sa sœur partant le mercredi.

...Vendredi , 16. — Je fus rendre le second volume de Bernardin. Je fis 'la conversation avec elle et Génie. Je promis des comédies pour le lendemain.

Samedi , 17. — Je les portai , et je commençai à ouvrir mon cœur.

Dimanche , 18. — Je la vis jouer aux dames après la messe.

Lundi, 19. — J'achevai de m'expliquer, j'en rapportai de faibles espérances et la défense d'y retourner avant le retour de sa mère.

Samedi , 24. — Je fus rendrele troisième volume de Bernardin avec madame Des Hoillières ; je rapportai le quatrième de la Dunciade, et le parapluie.

Lundis 26. — ^ Je fus rendre la Dunciade et le parapluie ; je la trouvai dans le jardin sans oser lui parler.

Vendredi , 30. — Je portai le quatrième volume de Bernardin et Racine ; je m'ouvHs à la mère , qtie je trouvai dans la salle A mesurer de la toile. »

Remarquez, voilk le mot dit à la mère treize jours après le premier aveu a la fille : marche régulière des amours antiques et vertueuses !

Je continue , en choisissant :

II. ÀUPÈas

u Samedi , 13 novembre. — Madame Carrea (ta mère) élaul sortie» Je parlai un peu à Julie, qui me rembourra bien et sortit. Élise {ta sœur) me dit de passer Thiver sans plus parler.

Mercredi , 16. — La mère me dit qu'il y avait long-temps qu'on ne m'avait vu. Elle sortit un moment avec Julie , et je remerciai Élise qui me parla froidement. Avant de sortir, Julie m'apporta avec grâce les Lettres provinciales»

... Vendredi , 9 décembre à dix heures du matin. — Elle m'ouvrit la porte en bonnet de nuit et me parla un moment tête à tête dans 'la cuisine ; j'entrai ensuite chez madame Garron , on parla de Richelieu. Je revins à Polémieux Taprés-diner. »

Je ne multiplierai pas ces citatians : tout le journal est ainsi. Madame Des Houlières et madame de Sévigné, et Richelieu, on vient de le voir, s'y mêlent . agréablement ; les chansons galantes vont leur train : la trigonométrie n'est pas oubliée. On s'amuse à mesurer la hauteur du clocher de Saint-Germain (du Mont-d'Or), lieu de résidence de l'amie. Une éclipse a lieu en ce temps-lk, on l'observe. Au retour, l'astronome amoureux lira une élégie très\$ passionnée de Saini- Lambert(/e ne sentais auprès des belles^ etc., etc.), ou bien il traduira en vers un chœur de VAminte. Une autre fois, il prête son étui de malhéma,tiques au cousin de sa fiancée, et il rapporte, la Princesse de Clèves. Ses plus grandes joie»^ c'est de s'asseoir près de Julie sous prétexte d'une partie de domino ou de solitaire, c'est de manger une cerise qu'elle à laissée tomber, de baiser une rose qu'elle a touchée , de lui dcûner b maîQ

390 CaiTIQUES ET PORTRAITS.

à la promenade pour franchir un hausse^^pied, de la voir au jardin composer un bouquet de jasmin , de troëne , d'aurone et de campanule double dont elle lui accorde une fleur qu'il place dans un petit tableau : ce que plus tard, pendant les ennuis de Tabsence , il appellera le talisman. Ce souvenir du bouquet, que nous trouvons consigné dans son journal , lui inspirait de plus des vers, les seuls dont nous citerons quelquesuns , à cause du mouvement qui les anime et de la grâce du dernier :

Que j*aime à m'égarer dans ces roates flearies ^

Où je t'ai vue errer» sous un dais de lilas ;

Que J'aime à répéter aux nymphes attendries ,

Sur Vhethe où tu t'assis > les rers que tu chantas !

Au bord de ce ruisseau dont les ondes chéries

Ont à mes yeux séduits réfléchi tes appas ,

Sur les débris des fleurs que tes mains ont cueillies.

Que J*aime à respirer l'air que tu respiras !

Les ToilÀ ces jasmins dont je t'ayais parée.

Ce bouquet de trofine a touché tes cheveux...

Ainsi , celui que nous avons vu distrait bien souvent comme La Fontsiine, s'essayait alors, jeune et- non sans poésie , à des rimes galantes et tendres : mistis carminibus non sine fistulâ. • — Mats le plus beau jour de ces saisons amoureuses nous est assez désigné par une inscription plus grosse sur le cahier : LUNDI, 3

juillet (1797). Voici ridylle complète , telle qu'on la. pourrait croire

JSr

M< ÂMPÉRE. 3g I

traduite à'Hermann et Dorothee , ou extraite d\ine page oubliée des Confessiom :

a Elles vinrent enfin nons voir {à Polémieux) à trois heures trois quarts. Nous fûmes dans Tallée , où je montai sur le grand cerisier, d'où je Jetai des cerises à Julie, Élise et ma sœur ; tout le mondé Tint. Ensuite je cédaï ma place à François , qui nous baisa des branches où nous cueillions nous-mêmes , ce qui amusa beaucoup Julie. On apporta le goûter ; elle s'assit sur ttne planche à terre arec ma so^ur et Élise, et je me mis sur Therfoe A côté d'elle* Je mangeai des cerises qui avaient été sur ses genoux. Nous fûmes tous les quatre au grand jardin , où elle accepta un lis de ma main. Nous allâmes ensuite voir le ruisseau ; je lui donnai la main pour sauter le petit mûr, et les deui mains pour le remonter. Je m'étais assis à cOté d'elle au bord du ruisseau, loin d'Élise et de ma sœur; nous les accompagnâmes le soir jusqu'au moulin à vent, où je m'assis encore à côté d'elle pour observer, ikws quatre^ le confier du soleil qui dotait ses haliits d'une lumière e)iarmente. Elle emporta un second lis que je lui dcmnai, en passant pour s'en aller, dans le grand jardin. »

Pourtant il fallait penser à TaTenir. Le jeune Ampère était sans fortune , et le mariage allait lui imposer des charges. On décida qu'il irait a Lyon ; on agita même un moment s'il n'entrerait pas dans le commerce ; mais la science l'emporta. U donna des leçons particulières de mathéma-* tiques. Logé grande rue Mer-

cière , chez MM. Peirisse, libraires, cousins de sa fiancée^ son temps se partageait entre ses études et ses courses à Saint-Germain, où il s'échappait fréquemment. Cependant , par le fait de ses nouvelles occupations , le cours naturel des idées mathématiques reprenait le dessus dans son esprit , il y joignait

Sga CRITIQUES et portraits.

les études physiques. La Chimie de Lavoisier, parue depuis quelques années, mais de doctrine si récente, saisissait vivement tous les jeunes esprits savants; et, pendant que Davy, çpmme son frère nous le raconte , la lisait en Angleterre avec grande émulation et ardent désir d*y ajouter, M. Ampère la lisait à Lyon dans un esprit semblable. De grand matin , de quatre à six heures , même avant les mois d'été , il se réunissait en conférence avec quelques amis à un cin-^ quième étage, place des Cordeliers, chez son ami Lenoîr. Des noms bien connus des Lyonnais^ Joumel, Bonjour et Barret (depuis prêtre et jésuite), tous caractères originaux et de bon aloi, en faisaient partie. J'allais y joindre, pour avoir occasion de les nommer à côté de leur ami,' MM. Bredin et Beuchot \ mais on m'assure qu'ils n'étaient pas de la petite réunion même. On y lisait à haute voix le traité de Lavoisier, et M, Ampère, qui ne le connaissait pas jusqu'alors, ne cessait de se récrier à cette exposition si lucide de découvertes si imprévues, èè^x sortir de la séance matinale, et comme édifia par la science, on s'en allait diligemment chacun à ses travaux:ic du jour.

Admirable jeunesse, âge audacieux, saison féconde, où tout a^exalte et coexiste à la fois, qui aime et qui médite, qui scrute et découvre y

M. AMPERE. ^93»

et qui chante , qui suffit a tout ; qui ne laisse rien d'inexploré de ce qui la tente , et qui est tentée de tout ce qui est vrai ou beau ! Jeunesse à ja-mais regrettée, qui, a rentrée de la carrière , sous le ciel qui lui verse les rayons , à denri penchée hors du char, livre des deux mains toutes ses rênes et pousse de front tous ses coursiers!

Le mariage de M. Ampère et de mademoiselle Julie Garron eut lieu , religieusement et secrètement encore, le 15 thermidor an yii (août 1799), et civilement quelques semaines après. M. Ballanche , par un épithalame en prose , célébra j dans le mode antique , la félicité de son ami et les chastes rayons de l'étoile nuptiale du soir jse levant sur le\$ montagnes de Polémieux. Pour le nouvel époux, les deux premières années se passèrent dans le même bonheur, dans les mêmes études. Il continuait ses leçons de mathématiques à Lyon , et y demeurait avec sa femme , qui d'ailleurs était souvent à Saint- Germain « Elle lui donna un fils , celui qui honore aujourd'hui et confirme son nom. Mais -bientôt la santé de la mère déclina, et, quand M. Ampère fut nommé, en décembre i 801 , professeur de physique et de chimie a l'École centrale de l'Ain, il dut aller s'établir seul à Bourg, laissant à Lyon sa femme souffrante avec son enfant. Les correspondances surabondantes que nous avons sous les yeux , et,

qui comprennent les deux années qui suivirent , jusqu'à la mort de sa femme , représentent pour nous, avec un intérêt aussi intime et dans une réirélation aussi naïve, le journal qui précéda le mariage et qui ne reprend qu'aux approches de la mort. Toute la série de ses travaux , de ses projets, de ses sentiments, s'y fait suivre sans interruption. Â peine arrivé à Bourg, il mit en état le cabinet de physique, le laboratoire de chimie , et commença du

mieux qu'il put , avec des instruments incomplets, ses expériences. La chimie lui plaisait surtout : elle était, de toutes les parties de la physique , celle qui l'invitait le plus naturellement, comme plus voisine des causes. Il s'en exprime avec charme : tf Ma chimie , écrit-il , a commencé aujourd'hui : de superbes expériences ont inspiré une espèce d'enthousiasme. De douze auditeurs, il en est resté quatre après la leçon, je leur ai assigné des emplois, etc. » Parmi les professeurs de Bourg, un seul fut bientôt particulièrement lié avec lui; M. Clerc, professeur de mathématiques, qui s'é* tait mis tard a cette science, et qui n'avait qu'entamé les parties transcendantes, mais homme de candeur et de mérite, devint le collaborateur de M. Ampère dans un^ouvrage qui devait avoir pour titre, Leçons élémentaires sur les séries et autres formules indéfinies. Cet ouvrage, qui avait été

M. AMPÈRE. igî

mené presque k fin, n'a jamais paru. C'est vers ce temps que M. Ampère lut dans le Mtmiteur le programme du prix de 60,000 francs proposé par Bonaparte , en ces termes : « Je désire donner en encouragement une somme de 60,000 firancs à celui qui , par ses expériences et ses découvertes, fera foire à l'électricité et au galvanisme un pas comparable à celui qu'ont fait faire à ces sciences Franklin et Yolta,... mon but spécial étant d'encourager et de ûttv l'attention des physiciens sur cette partie de la physique , qui est , à mon sens , le chemin des grandes découvertes. » M. Ampère , aussitôt cet exemplaire du Moniteur reçu de Lyon , écrivait à sa femme : « Mille remerciements à ton cousin de ce qu'il m'a envoyé , c'est un prix de 60,000 firancs que je tâcherai de gagner quand j'en aurai le temps. C'est précisément le sujet que je traitais dans l'ouvrage sur la physique que j'ai commencé

d'imprimer; mais il faut le perfectionner, et confirmer ma théorie par de nouvelles expériences. » Cet ouvrage, interrompu comme le précédent, n'a jamais été achevé. Il s'écrie encore avec cette bonhomie si belle quand elle a le génie derrière pour appuyer sa confiance : « Oh! mon amie, ma l'^ne amie! si M. de Lalande me fait nommeî^ au Lycée de Lyon et que je gagne le prix de 60,000 francs, je serai bien

content , car tu ne manqueras plus de rien. .. » Ce fut Dayy qui gagna le prix par sa découverte des rapports de l'attraction chimique et de l'attraction électrique, et par sa décomposition des terres. Si M. Ampère avait fait quinze ans plus tôt ses découvertes électro-magnétiques , nul doute qu'il n'eût au moins balancé le prix. Certes, il a répondu aussi directement que l'illustre Ân« glais à l'appel du premier Consul y dans ce chemin des grondée découvertes : il a rempli en 1820 sa belle part du programme de Napoléon.

Mais une autre idée , une idée purement mathématique , vint alors à la traverse dans son esprit. Laissons-le raconter lui-même :

« 11 7 a sept ans , ma bonne amie-, qae je m'étais proposé an problème de mon invention, que je n>vais point pu résoudre directement» mais dont j'avais trouvé par hasard une solution dont je connaissais la justesse sans pouvoir la démontrer. Cela me revenait souvent dans Fesprit, et j'ai cherché vingt fois à trouver directement cette solution. Depuis quelques jours cette idée me suivait partout. Enfin , je ne sais comment, je viens de la trouver avec une foule de considératiops curieuses et nouvelles sur la théorie des probabilités. Gomme Je crois 4u'il 7 a peu de mathématiciens en France qui puissent résoudre ce problème en moins

de temps, je ne doute pas que sa publication dans une brochure d'une vingtaine de pages ne me fût un bon moyen de parvenir à une chaire de mathématiques dans un lycée. Ce petit ouvrage d'algèbre pure, et où Von n'a besoin d'aucune figure, sera édité après-demain ; je le relirai et le corrigerai jusqu'à la semaine prochaine, que je te renverrai... j»

Et plus loin :

« J'ai travaillé fortement hier à mon petit ouvrage. Ce problème es(

M. AMPERE. 597

fiéa de chose en lui-même, mais la manière dont Je Vai résola et let difiScaltés qa*il présentait lui donnent du prix. Rien n'est plus propre d'ailleurs à faire juger de ce que je puis faire en ce genre... »

Et encore :

« J'ai fait hier une importante découverte sur la théorie du jeu en parvenant à résoudre un nouveau problème plus difficile encore que le précédent, et que je travaille à insérer dans le même ouvrage, ce qui ne le grossira pas beaucoup, parce que j'ai fait un nouveau commencement plus court que l'ancien... Je suis sûr qu'il me vaudra, pourvu qu'il soit imprimé à temps, une place de lycée; car, dans l'état où il est à présent, il n'y a guère de mathématiciens en France capables d'en faire un pareil : je te dis cela comme j'en pense» pour que tu ne le dises à personne. »

Le mémoire, qui fut intitulé : Essai sur la théorie mathématique du jeu et qui devait être terminé en une huitaine, subit, selon l'habitude de cette pensée ardente et inquiète, un grand

nombre de refontes, de remaniements, et la correspondance est cemplie d'annonces de l'envoi toujours re* tardé. Rienne nous a mis plus à même déjuger combien ce qui dominait chez M. Ampère, dès le temps de sa jeunesse, était l'abondance d'idées, l'opulence de moyens, plutôt que le parti pris et le choix. Il voyait tour à tour et sans relâche toutes les faces d'une idée , d'une invention ; il en parcourait irrésistiblement tous les points de vue ; il ne s'arrêtait pas.

Je m'imagine (que les mathématiciens me pardonnent si je m'égare)" Jb m'imagine qu'il y a dans cet ordre de vérités, comme dans celles de la

pensée plus usuelle et plus accessible , une expression unique , la meilleure entre plusieurs , la plus droite y la plus simple , la plus nécessaire. Le grand Ârnauld, par exemple, est tout aussi grand logicien que La Bruyère ; il trouve des vérités aussi difficiles» aussi rares, je le crois; mais La Bruyère exprime d'un mot ce que l'autre étend. En analyse mathématique , il en doit être ainsi ; le style y est quelque chose. Or, tout style (la vérité ^e l'idée étant donnée) est un choix entre plusieurs expressions ; c'est une décision prompte et nette, un coup d'état dans l'exécution. Je m'imagine encore qu'Ëuler, Lagrange, avaient cette expression prompte, nette, élégante, cette économie continue du développement , qui s'alliait à leur fécondité intérieure et la servait à merveille. Autant que je puis me le figurée par l'extérieur du procédé dont le fond m'échappe , M. Ampère était plutôt en analyse un inventeur fécond, égal à tous en combinaisons difficiles, mais retardé par l'embarras de choisir; il était moins décédément écrivain.

Une grande inquiétude de M. Ampère allait à savoir si toutes les formules de son mémoire étaient bien nouvelles ; si d'autres, à son insu , ne l'avaient pas devancé. Mais à qui s'adresser pour cette question délicate? fil y avait à l'École centrale de Lyon un professeur de mathématiques,

M. Roux, également secrétaire de l'Athénée. C'est de lui que M. Ampère attendit quelque temps cette réponse avec anxiété, comme un Ténible oracle. Mais il finit par découvrir que les connaissances du bon M. Roux en mathématiques n'allaient pas là. Enfin, M. de Lalande étant venu à Bourg vers ce temps , M. Ampère lui présenta son travail , ou plutôt le travail , lu à une séance de la Société d'émulation de l'Ain, à laquelle M. de Lalande assistait, fut remis à l'examen d'une commission dont le dernier faisait partie. M. de Lalande, après de grands éloges fort sincères, finit par demander à l'auteur des exemples en nombre de ses formules algébriques, ajoutant que c'était pour mettre dans son rapport les résultats à la portée de tout le monde : « J'ai conclu de tout cela, écrit M. Ampère, qu'il n'avait pas voulu se donner la peine de suivre mes calculs, qui exigent, en effet, de profondes connaissances en mathématiques. Je lui ferai les exemples ; mais je persiste à faire imprimer mon ouvrage tel qu'il est. Ces exemples lui donneraient l'air d'un ouvrage d'écolier. » A la fin de 1802, MM. Delambre et Yvar, chargés d'organiser les lycées dans cette partie de la France, vinrent à Bourg, et M. Ampère trouva dans M. Delambre le juge qu'il désirait et un appui efficace. Le mémoire sur la Théorie mathématique du jeu , alors

imprimé, donna au savant examinateur une première idée assez haute du jeune mathématicien. Un autre mémoire sur l'Appli-

cation à la mécanique des formules du calcul des variations⁴ composé en très peu de jours à son intention , et qu'il entendit dans une séance de la Société d'émulation, ajouta à cette idée. Le nouveau mémoire que nous venons de mentionner, et qui eut aussi toutes ses vicissitudes (particulièrement une certaine aventure⁴ e charrette , sur le grand chemin de Bourg à Eyon , et dans laquelle il faillit être perdu), copié enfin au net⁴ fut porté à Paris par M. de Jussieu, et remis aux mains de M. Delambre, revenu de sa tournée. Celui-ci le présenta à l'Institut, et le fit lire à M. de Laplace. Cependant M. Ampère, nommé professeur de mathématiques et d'astronomie, avait passé, selon son désir, au Lycée de Lyon.

Mais d'autres événements non moins importants, et bien contraires , s'étaient accomplis dans cet intervalle. Au milieu de ses travaux continus à Bourg, de ses leçons à l'École centrale, et des leçons particulières qu'il y ajoutait, on se figurerait difficilement à quel point allait la préoccupation morale, la sollicitude passionnée qui remplissait ses lettres de chaque jour. Il écrivait régulièrement par chaque voyage du messenger, la poste étant trop coûteuse. Ces détails d'économie, de ten-

M. AMPERE. 4¹

4]resse, l'avarice où il est de son temps , l'effusion de ses souvenirs et de ses inquiétudes, l'espoir, dans lequel il vit, d'aller à Lyon à quelque courte vacance de Pâque, tout cela se mêle, d'une bien l'ingénieuse et touchante façon , à son mémoire de mathématiques, au récit de ses expériences chimiques, aux petites maladresses qui parfois y éclatent, aux petites supercheries, dit-il, à l'aide desquelles il les répare. Mais il faut citer la promenade entière d'un de ses grands jours de congé : dans le commencement

de la lettre , il vient de s'écrier comme un écolier : Quand viendront les vacances !

a ...J'en étais à cette exclamation quand j'ai pris toat à coup une résolution qui te parattra peut-être singulière. J'ai voulu retourner avec le paquet de tes lettres dans le pré , derrière l'hôpital , où j'ayais été les lire avant mes voyages de Lyon , avec tant de plaisir. J'y voulais retrouver de doux souvenirs dont j'avais , ce jour-là , fait provision , et j'en ai recueilli aa contraire de bien plus doux pour une autre fois. Que tes lettres sont douces à lire I il fiut avoir ton âme pour écrire des choses qui vont si bien au cœur, sans le vouloir, i ce qu'il semble. Je sala resté jnsqu* à deux heures assis sous un arbre, un joli pré à droite, la rivière, où flottaient d'aimables canards, à gauche et devant moi. Derrière était le bâtiment de l'hôpital. Tu conçois que j'avais pris la précaution de dire chez madame Beauregard , en quittant ma lettre , pour aller à midi faire cette partie , que je n'irai pas dineé aujourd'hui chez elle. Elle croit qujs je dîne en ville; mais, «pmme j'avais bien déjeuné , je m'en suis mieux trouvé de ne dtner que d'amour. A deux heures , je me sentais si calme, et l'esprit si à mon aise, an lieu de l'ennui qui m'oppressait ce matin, que j'ai voulu me promener «i herboriser. J'ai remonté la Ressouse dans les prés , iBt,en continuant toujours d'en côtoyer le bord, je suis arrivé à vingt

pas d'un bois charmant , que je voyais dans le lointain à une demilieue de la ville et que j'avais bien envie de parconrir. Arrivé li, la rivière^par un détour subit, m'a ôté toute espérance d'y parvenir, en se montrant entre lui et moi. Il a donc fallu y renoncer, et je suis revenu par la route de Bourg au village de Cézeyriat ,

plantée de peapUers dlitalie qui en font une superbe avenue;... j'avais à la main un paquet de plantes. »

La jolie église de Brou n'est pas oubliée ailleurs dans ses récits. Voilà bien des promenades tout au long, comme les aimaient La Fontaine et Ducis. .-r^ Je voudrais que les jeunes professeurs eilés en province ^ et souffrant de ces belles années contenues, si bien employées du reste et si décisives, pussentlire, comme je l'ai fait, tontes ces lettres d'un homme de génie pauvre, obscur alors, et s'efforçant comme eux; ils apprendraient à redoubler de foi dans l'étude, dans les affections sévères : ils s'enhardiraient pour l'avenir.

Les idées religieuses avaient été vives chez le jeune Ampère k l'époque de sa première coitimunion; nous ne voyons pas qu'elles aient cessé complètement dans les années qui suivirent ; mais elles s'étaient certainement siffaiblies. L'absence , la douleur et l'exaltation chaste , les réveillèrent avec puissance. On sait, et l'on a dit souvent, que M. Ampère était religieux, qu'il était croyant au christianisme , comme d'autres illustres savants du premier ordre, les Nevirton» les Leibnitz, les Haller, les Euler, les Jussieu. On

croit, en général, que ces savants restèrent constamment fermes et calmes dans la naïveté et la profondeur de leur foi , et je le crois pour plusieurs, pour les Jussieuy pour Euler, par exemple. Quant au grand Haller , il est nécessaire de Kre le journal de sa vie pour découvrir sa lulte perpétuelle et ses combats sous cette apparence calme qu'on lui connaissait : il s'est presque autant tourmenté que Pascal. M. Ampère était de ceux-ci, de ceux que Téprouve touri»ente^ et, quoique sa foi fat réelle et qu'en dé-

finitive elle triomphât, elle ne resta ni sans éclipses ni sans vicissitudes. Je lis dans une lettre de ce temps :

c(... J*ai été chercher dans la petite chambre aa-desnift da laboratoire, où est toisons mon bureau, le portefeuille en soie. J'en veux faire la revue ce soir, après ayoir répondu à tous lea artides de ta dernière lettre » et t'avoir priée, d'après mie spite d'idées qui se sont depuis une heure succédé dans ma tête, de m'envoyer les deux livres que je te demandai tout à l'heure. L'état de mon esprit est singulier : il est comme un homme qui se noierait dans son crachat... Les idées de Dieu , d'Éternité, dominaient parmi celles qui flottaient dans mon imagination, et, après bien des pensées et des réflexioi^s singulières dont le détail serait trop long , je me suis déterminé à te demander le Psautier françait de La Harpe ^ qui doit être i la maison» broché. Je crois, en papier vert, et un livre d* Heures à ton choix. »

Il faudrait le verbe de Pascal ou de Bossuet pour triompher pertinemment de cet homme de génie qui se noie, nous dit-il, en sa pensée comme en son crachat. Je trouve encore quelques endroits qui dénotent un retour pratique : « Je finis cette

404 CRITIQUES ET PORTRAITS.

lettre parce que j'entends sonner une messe ou je veux aller demander la guérison de ma Julie.» Et encore : « Je veux aller demain m'acquitter de ce que tu sais et prier pour vous deux, j » — Ainsi, vivant en attente, aspirant toujours à la réunion avec sa femme, il n'en voyait le moyen que dans s'a nomination au futur Lycée de Lyon, et s'écriait : « Ah! Lycée, Lycée, quand viendrastu k mon secours? »

Le Lycée vint, mais sa femme, au terme de sa maladie, se mourait. Les dernières lignes du journal parleront pour moi, et mieux que moi :

«17 avril (180.^), dimanche de Quasimodo. Je revins de Bonrg :9oar-ne^^'guit;ter ma Jolie.

... 15 tnaï , dimanebe. Je fus à Téglse de Polémieux , ponr la première fois depuis la mort de ma sœur.

.... 7 juin y ' mardi , saint Eobert. — Ce Joar a décidé da reste de ma vie.

14 y mardi. ^ On me fit attendre le petit lait i l'hôpital, rentrai dans réglise d'où sortait on mort. Communion splritaelle.

... 13 juillet , mercredi , A neuf heures du imtfm /

(Suivent les deux versets-:) ' 'M olta flagella peccatoris , sperantem autem in Domino misericordia drcomUabit.

Firmabo super te ocutos meos et Instruam te in vi& hàcqjBâ gradieris. Amen. »

C'est sous le coup menaçant tle cette douleur, et à l'extrémité de toute espérance, que dut être écrite la prière suivante, où l'un des versets précédents se retrouve :

M. AMPÈRf:. 4^^

« Mon Dieu , je vou^ remercie de m*avoir créé, racheté, et édairé ^e votre divine Itimière en me faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé i vous après mes égarements ; Je vous remercie de me lès avoir pardonnées ; je sens que V4>us voulez que je ne vive que pour vous ,

que tous mes moments vous soient consacrés. M'ôtez-vous tout bonheur sur cette terre ? Vous en êtes le maître , o mon Dieu ! mes crimes m'ont mérité ce châtement. Mais peut-être écoutez-vous encore la voix de vos'miséricordes : Multa ffrageila peccatorit, tperantem autem, etc. J'espère en vous, ô mon Dieu ! mais je serai soumis à votre arrêt , quel qu'il soit. J'eusse préféré la mort; mais Je ne méritais pas le ciel, et vous n'avez pas voulu me plonger dans l'enfer. Daignez me secourir pour qu'une Tie passée dans la douleur me mérite une bonne mort dont je me suis rendu indigne. O Seigneur, Dieu de miséricorde , daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur là terre. »

Ce serait mentir à la mémoire de Mi Ampère que d'omettre de telles pièces quand on les a sous les yeux, dé même que c^eût été mentir à la mémoire dé Pascal que dé supprimer son petit parchemin. M. de Condbrcet lui-même ne l'oserait pas.

Sur la recommandation de M. Delambr.e , M. Lacuée de Ces-sac, président de la section de la guerre, nomma en vendémiaire an xiii (1804) M. Ampère répétiteur d'analyse a l'École polytechnique. Celui-ci quitta Lyon qui ne lui offrait plus que des souvenirs déchirants , et arriva dans la capitale où pour lui une nouvelle vie commence.

De même qu'en 93^ après la mort de son père, .

406 CRITIQUES ET PORTRAITS.

il n'était parvenu à sortir dé la stupeur où il était tombé que par une étude toute fraîche , la botanique et la poésie latine , dont le double attrait Pavait ranimé; de même, après la mort de sa femme^il ne put échapper à l'abattement extrême et s'en relever que par une nouvelle étude survenante, qui fit, en quelque sorte,

révulsion sur son intelligence. En tête d'un des nombreux projets d'ouvrages de métaphysique qu'il a ébauchés, je trouve cette phrase qui ne laisse aucun doute : « C'est en 1803 que je commençai à m'occuper presque exclusivement de recherches sur les phénomènes aussi variés qu'intéressants que l'intelligence humaine offre à l'observateur qui sait se soustraire à l'influence des habitudes. » C'était s'y prendre d'une façon scabreuse pour tenir fidèlement cette promesse de soumission et de foi qu'il avait scellée sur la tombe d'une épouse. N'admirez-vous pas ici la contradiction inhérente à l'esprit hiunain , dans toute sa naïveté ! la Re*ligion, la Science, double besoin immortel ! A peine Tune est-elle satisfaite dans un esprit puissant , et se croit-elle sûre de son objet et apaisée, que voila l'autre qui se relève et qui demande pâture à son tour. Et si l'on n'y prend garde , c'est celle qui se croyait sûre qui va être ébranlée ou dévorée.

M. Ampère l'éprouva : en moins de deux ou

M. AMPÈUE 4^7

trois années , il se trouva lance Lien loin de Tordre d'idées où il croyait s'être réfugié pour toujours. L'idéologie alors était au plus haut point de faveur et d'éclat dans le inonde savant : la persécution même l'avait rehaussée. La société d'Âuteuil florissait encore. L'Institut ou , après lui, les Académies étrangères proposaient de graves sujets d'analyse intellectuelle aux élèves , aux émules , s'il s'en trouvait , des Cabanis et des Tracy. M. Ampère put aisément être présenté aux principaux de ce monde philosophique par son compatriote et ami , M. Degérando. Mais celui qui eut dès lors le plus de rapports avec lui et le plus d'action sur sa pensée , fut M. Maine de Biran , lequel , déjà connu par son Mémoire de rHabittide j travaillait à se détacher avec ori-

ginalité du point de vue de ses premiers maîtres.

56 savoir soi-même , pour une âme avide de savoir, c'est le plus attrayant des abîmes. M. Ampère n'y résista pas. Dès floréal an xin (1805)^ un ami bien fidèle , M. Ballanche , lui adressait de Lyon ces avertissements , où se peignent les craintes de l'amitié redoublées par une imagination tendre :

«... Ce que vous me dites au sujet de vos succès en métaphysique me désole. Je vois avec peine qu'à trente ans vous entriez dans une nouvelle carrière. On ne va pas loin quand on change tous les jours de route. Songez bien qu'il n'y a que de très grands succès qui puis-

408 CRITIQUES ET PORTRAITS.

sent Justifier votre abandon des mathématiques, où ceux que to&A avez déjà eus présagent ceux^ue vous devez attendre. Mais je sais qoa vous ne pouvez mettre de frein à votre cerveau.

« Cette idéologie ne fera-t-elle point quelque tort à vos sentiments religieux? Prenez bien garde, mon cher et très cher ami , vous êtes sur la pointe d'un précipice : pour peu que la tête vous tourne » je ne sais pas ce qui va arriver. Je ne puis m'empêcher d'être inquiet. Votre imagination est une bien cruelle puissance qui vous subjuge et vous tyrannise. Quelle différence il y a entre nous et Noël ! J'ai retrouvé ici les jaunes gens qui appartiennent comme moi à la société que vous savez. Combien ils sont heureux ! Combien je désirerais leur ressembler 1... »

Mais une autre lettre un peu postérieure (mars 1806) achève de nous révéler l'intérieur de ces nobles âmes troublées et de les éclairer du dedans par un rayon trop direct, trop prolongé et trop

admirable de nuance , pour que nous le déroptions. Nulle part l'auteur d'Orphée n'a été plus élégiaque et plus harmonieux, en même temps que la réalité s'y ajoute et que la souffrance y est présente :

« J'ai reçu, mon cher ami, votre énorme lettre ; elle m'a horriblement fatigué. Le pis de cela, c'est que je n'ai absolument rien à vous dire , aucun conseil à vous donner. Nous sommes deux misérables créatures à qui les inconséquences ne coûtent rien. Un brasier est dans votre cœur, le néant s'est logé dans le mien. Vous tenez beaucoup trop à la vie, et j'y tiens trop peu. Vous êtes trop passionné , et j'ai trop d'indifférence. Mon pauvre ami / nous sommes tous les deux bien à plaindre. Vous avez été ces jours-ci l'objet de toutes mes pensées , et voilà ce que je crois à votre sujet. Il faut que vous quittiez Paris, que vous renonciez aux projets que vous aviez formés en y allant, parce que vous ne pourrez jamais trouver, je ne dis pas le bonheur, mais au moins le repos », dans cette solitude de

il- ■

M. ÀtPÈRC. . 4<^9«

tout ce qui tient à vos affections. L'air natal vous Vaudra encore mieux, il sera peut-être un baume pour votre mal. Camille Jordan part pour Paris. Il a le projet de former à Lyon un Salon des Arts , qui serait organisé à peu près comme les Athénées de Paris. Il y aurait différents cours. Camille m'a consulté sur les professeurs dont on pourrait faire choix. Je lui ai parlé de vous , je lui ai dit que vous aviez le plan d'une espèce de cours, qui serait bien fait pour réussir : ce serait d'embrasser toutes les sciences et d'en enseigner ce qui serait suffisant pour ne pas y

être étranger, d'en saisir les faits généraux, d'en faire apercevoir les points de contact , et de donner ce qu'on pourrait appeler la philosophie ou la génération de toutes les connaissances humaines {toujours l'univtrsaliié, ^on /e voie). Je m'explique sans doute mal, mais vous savez ce que je veux dire... Il est sûr qu'outre ce cours du Salon des^Arts , vous pourriez avoir, comme autrefois , des cours particuliers , ou travailler à quelque ouvrage. Tous seriez ici avec vos amis , vous éviteriez les abîmes de la solitude, vous vous retrouveriez peut-être. Si une fois vous pouviez compter sur une existence agréable et honorable, vous pourriez vous associer une femme de votre choix , et qui parviendrait peut-être à combler le vide qu'a laissé dans votre cœur la perte de vos anciennes affections. Je sais, mon pauvre et cher ami , tout ce que vous pouvez me répondre ; je sais qu'un second mariage dans cette ville vous répugnerait; mais, de bonne foi , cette répugnance n'est-elle pas un enfantillage? Eh ! mon Dieu! dans le monde, où tous les sentiments s'affaiblissent , où toutes les douleurs morales finissent , on trouvera très naturel votre second mariage ; on croira qu'il est le fruit de l'inconstance de nos affections et dç l'instabilité de nos sentiments, même les plus vifs et les plus profonds. Mais ceux qui connaissent mieux le cœur humain, ceux qui auront étudié un peu le vôtre, ceux enfin dont l'opinion et l'amitié peuvent être quelque chose pour vous, sauront bien que votre Âme expansive a besoin d'une âme qui réponde à chaque instant à la vôtre. Ainsi , dans tous les cas , vous serez justifié : les indifférents, comme vos connaissances et vos amis, trouveront cela très naturel. Voyez , mon cher ami , à quoi vous êtes exposé. La solitude ne vous vaut rien , non plus qu'à moi. Revenez au milieu de vos amis , et mariez-vous dans votre patrie... « Au risque de vous fâcher, je dois vous dire ici la vérité.

410 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Vous ne savez pas encore ce que c'est que de résister à ses penchants , et c'est ainsi que vous tous exposez à les faire devenir de véritables passions. Croyez-vous donc que tout aille dans le monde au gré de chacun? Comptez-vous donc pour rien cette grande vassalité qui nous soumet et nous entraîne à chaque instant ? Étudiez votre cœur, descendez dans votre âme , et , lorsque vous apercevrez un sentiment nouveau , cherchez à savoir s'il est raisonnable. N'attendez pas pour éteindre un feu de cheminée que ce soit devenu un grand incendie. Il y a des malheurs sans remède , il faut nous consoler. Il y a des malheurs que notre faute a occasionnés ou empirés , il faut nous corriger. Les petites choses vous agitent , que doit-ce être des grandes?... Modérez-vous sur les choses indifférentes de la vie, et vous parviendrez à être modéré sur les choses importantes....»

Et pour conclusion finale :

« Ceux qui nous connaîtraient bien comprendraient la raison des 'inconséquences de Jean-Jacques Rousseau. »

M. Ampère ne retourna pas à Lyon : il resta à Paris , plus actif d'idées et de sentiments que jamais. Il se maria au mois de juillet même de cette année : ce second mariage lui donna une fille. Cette lettre de M. Ballanche, au reste, sera la dernière pièce confidentielle que nous nous permettrons : elle termine pour nous la jeunesse de M. Ampère. En avançant dans le récit d'une vie, ces sortes de confidences , moins essentielles, moins gracieuses, nous semblent aussi moins permises. La pudeur de l'homme mûr a quelque chose de plus inviolable , et c'est le tra-

vail surtout qui marque le milieu de la jour-» née. Dans le récit d'une vie comme dans la vie

M. AMPERE. 4 > 1

même , ie\$ sentiments émus , cette brise du matin , ne repa-raissent convenablement qu'au soir.

Quoi qu'il en ait dit dans la note citée plus haut, M. Ampère, si fortement occupé de mé-* taphysique, ne s'y livrait pas exclusive-ment. Les mathématiques et les sciences physiques ne cessaient de partager son zèle. Six mémoires sur différents sujets de ma-thématiques , insérés tant dans le Journal de V École polytech-nique que dans le Recueil de l'Institut (des savants étrangers) , déterminèrent le choix que fit de lui, en 1814, l'Académie des Sciences pour remplacer M. Bossut. Nommé secrétaire du Bu-reau consultatif des Arts et Manufactures (mars 1806), il servait assidûment les travaux de ce comité, et ne devint secrétaire ho-noraire que lorsqu'il eut donné sa démission en faveur de M. Thénard, dont la position alors était moins établie que la sienne. Il fut de "plus successivement nommé inspeeteur*général de l'Université (1808), et professeur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique (1809), où il n'avait été jusque-là qu'à titre de répétiteur, professant par intérim. En un mot , sa vie de sa-vant s'étendait sur toutes les bases.

Dans l'histoire des sciences physico-mathématiques, comme va le faire connaître M. Littré , la mémoire de M. Ampère est à ja-mais sauvée

de l'oubli, à cause de sa grande découverte sur rélectro-ma-gnétisme en 1820. Dans l'histoire de la philosophie, pourquoi faut-il que ce grand esprit, qui s'est occupé de métaphysique pen-

dant plus de trente ans, ne doive vraisemblablement laisser qu'une vague trace! M. Maine de Biran lui-même, le métaphysicien profond* près de qui il se place, n'a laissé qu'un témoignage imparfait de sa pensée dans son ancien traité de VHabiiude et dans le récent volume publié par M. Cousin. Après M. de Tracy, k côté de M. de Biran, M. Ampère venait pourtant à merveille pour réparer une lacune. M. Cousin a remarqué que ce qui manque à la philosophie de M. de Biran, où la volonté réhabilitée joue le principal rôle, c'est l'admission de Yintelligencef de la raison y distincte comme faculté, avec tout son cortège d'idées générales, de conceptions. Nul plus que M. Ampère n'était propre à introduire dans le point de vue, qu'il admettait, de M. de Biran-^^ cette partie essentielle qui agrandissait«-LuiY en effet, si Ton considère sa tournure métaphysique, il n'était pas, comme M. de Biran, la volonté même, dans sa persistance et son unité progressive; il était surtout l'idée. Sans nier la sensation, trop grand physicien pour cela, sans la méconnaître dans toutes ses variétés et ses nuances, combien il était propre, ce semble,.

H AMPÈRE. /\l5

«ntre M. de Tracy et M. de Biran k intervenir avec VinteUigence ^, et à remeubler ainsi l'âme de ses concepts les plus divers et les plus grands ! Il Taurait fait, j'ose le dire, avec plus de richesse et de réalité que les philosophes éclectiques qui ont suivi, lesquels, n'étant ni physiciens, ni naturalistes, ni mathématiciens, ni autre chose que psychologues, sont toujours restés par rap-

* Noos pourrions citer, d'après les plus anciens papiers et projets d'ouvrages que nous avons sous les yeux, des preuves frappantes de cette large part faite à VinteUigence, qui corrigeait

tout-à-fait le point de vue profond , mais restreint, de M. de Biran, et Tenvironnait d'une extrême étendue. Ainsi ce début qu'on trouve \ un plan ttune histoire de f intelligence humaine : « L'homme , sous le point de vue intellectuel, a la faculté d'acquérir et celle de conserver. La faculté d'acquérir se subdivise en trois principales : il acquiert par ses sens, par le déploiement 4e Tactivité motrice qui nous fait découvrir les causes , par la réflexion qu'on peut définir la faculté d'apercevoir des relations , qui s'applique également aux produits de la sensibilité et k ceux de l'activité. On aper*' çolt des relations entre les premiers par la comparaison, entre les seconds par l'observation des effets que produisent les causes. On doit Jonc diviser tous les phénomènes que présente Tintelligence en quatre systèmes : le système sensitif , le système actif , le système comparatif «t le système étiologique. » Dans un résumé des idées psychologiques de M. Ampère, rédigé en iSi i par son ami M. Bredin , de Lyon, je trouve : « On peut rapporter tous les phénomènes psychologiques à trois systèmes : sensitif, cognitif , intellectuel. » Ce système cognitif et ce système intellectuel, qui semblent un double emploi, sont différents pour lui, en ce qu'il attribue seulement au système cognitif la distinction du moi et du non-moi, qui se tire de l'activité propre de l'être d'après M. de Biran : il réservait au système intellectuel , proprement dit , la perception de tous les autres rapports. Quoique cela manque un peu de rigueur, la lacune signalée par M. Cousin chez M. de Biran était au moins sentie et comblée , plutôt deux fois qu'une.

414 CRITIQUES ET PORTRAITS. .

port aux classes des idées dans une abstraction et dans un vague qui dépeuple l'âme et en mortifie, à mon gré , l'étude. Par

malheur, si M. de Biran se tient trop étroitement à cette volonté retrouvée, à cette causalité interne ressaisie, comme à un axe sûr et à un sommet, d'où émane «tout mouvement, M. Ampère, moins retenue et plus ouvert dans sa métaphysique, alla et dérivait au flot de l'idée. À travers ce domaine infini de l'intelligence, dans la sphère de la raison et de la réflexion', comme dans une demeure qu'il lui bien connue, il alla changeant, remuant, déplaçant sans cesse les objets ; les classifications psychologiques se succédaient à son regard et se renversaient l'une par l'autre et il est mort sans avoir suffisamment expliqué la dernière, nous laissant sur le fond de sa pensée dans une confusion qui n'était pas en lui.

En attendant que la seconde partie de sa classification, qui embrasse les sciences naturelles soit publiée, et dans l'espérance surtout qu'un fils, seul capable de débrouiller ces précieux papiers, s'y appliquera un jour, nous ne dirons ici que très peu, occupé surtout à ne pas être infidèle. M. Ampère, dans une note où nous puisons, nous indique lui-même la première marche de son esprit. Il voulait appliquer à la psychologie la méthode qui a si bien réussi aux

M. AMPERE. /p5

sciences physiques depuis deux siècles : c'est ce que beaucoup ont voulu depuis Locke. Mais en quoi consistait l'appropriation du moyen à la science nouvelle ? Ici M. Ampère parle d'une difficulté première qui lui semblait insurmontable et dont M. le chevalier de Biran lui fournit la solution. Cette difficulté tenait sans doute à la connaissance originelle de l'idée de cause et à la distinction du mot d'avec le monde extérieur. Il nous apprend aussi que, dans sa recherche sur le fondement de nos connais-

sances, il a commencé par rejeter l'existence objective et qu'il a été disciple de Kant : « Mais, repoussé bientôt, dit-il, par ce nouvel idéalisme comme Reid l'avait été par celui de Hume, je l'ai vu disparaître devant l'examen de la nature des connaissances objectives généralement admises, n Tout ceci , on le voit , n'est qu'indiqué par lui , et laisse à désirer bien des explications. Quoiqu'il en soit , en s'efforçant constamment de classer les faits de l'intelligence selon l'ordre naturel ^ M. Ampère en vint aux quatre points de vue et aux deux époques principales qui les embrassent, tels qu'il les a exposés dans la préface de son Essai sur la Philosophie des Sciences. Ceux qui ont fréquenté l'école des psychologues distingués de notre âge, et qui ont aussi entendu les leçons dans lesquelles M. Ampère, au Collège de France , aborda la

416 CRITIQUES ET PORTRAITS.

psychologie , peuvent seuls dire combien ^ dans sa description et son dénombrement des divers groupes de faits, l'intelligence humaine leur semblait tout autrement riche et peuplée que dans les distinctions de facultés, justes sans doute mais nues et un peu stériles , de nos autres maîtres. Dès l'abord , dans la psychologie de ceux-ci , on distingue sensiblement ^ raison j activité libre, et on suit chacune séparément , toujours occupé y en quelque sorte , de préserver Tune de ces facultés du contact des autres , de peur qu'on * ne les croie mêlées en nature et qu'on ne les confonde. M. Ampère y allait plus librement et par une méthode plus vraiment naturelle. Si Bernard de Jussieu , dans ses promenades à travers la campagne, avait dit constamment en coupant la tige des plantes : « Prenons bien garde , ceci est du tissu cellulaire, ceci est de la fibre ligneuse; l'un n'est pas l'autre; ne

confondons pas ; le bois n'est pas U sève; » il aurait fait une anatomie , sans doute utile et qu'il faut faire, mais qui n'est pas tout, et les trois quarts des divers caractères , qui président k la formation de ses groupes naturels, lui auraient échappé dans leur vivant ensemble. — L'anatomie radicale psychologique, ce que M. Ampère appelle Vidéogénie^ serait venue, dans sa méthode, plus tard, a fond; mais elle ne serait venue qu'a-

prèsk dénombrement elle classement complet; mais surtout , la préoccupation des facultés distinctes ne scindait pas , dès Tabord , les groupes analogues , et ne les empêchait pas de se multiplier à ses regards dans leur diversité.

La quantité de remarques neuves et ingénieuses , de. points profonds et piquants d'ob* servation, qui remplissaient une leçon de M. Ampère, distrayaient aisément l'auditeur de l'ensemble du plan, que le maître oubliait aussi quelquefois, mails qu'il retrouvait tôt ou tard à travers ces détours. On se sentait bien avec lui en pleine intelligence humaine , en pleine et haute philosophie antérieure au xviii® siècle; on se serait cru , k cette ampleur de discussion, avec un contemporain des Leibnitz, des Malebranche, des Ârnauld ; il les citait a propos, familièremei^t, même les secondaires et les plus oubliés de ce temps-là, M. de La Chambre, pxir exemple; et puis on se retrouvait tout aussitôt avec le contemporain très présent de M. de Tracy et de M. de La Place. On aurait fait un intéressant chapitre, indépendamment de tout système et de tout lien , des cas psychologiques singuliers et des véritables découvertes de détail dont il semait ses leçons. J'indique en ce genre le phénomène qu'il appelait de concrétion ^ sur lequel on peut lire l'analyse de M. Roulin insérée dans IV. 27

l'Essai de classification des sciences. Je regrette que M. Roulin n'ait pas fait alors ce chapitre de miscellanées psychologiques, comme il en a fait tant sur des singularités d'histoire naturelle.

A partir de 1816, la petite société philosophique qui se réunissait chez M. de Biran avait pris plus de suite, et l'émulation s'en mêlait. On y remarquait M. Stapfer, le docteur Bertrand, Loyson, M. Cousin. Animé par les discussions fréquentes, M. Ampère était prêt, vers 1820, de produire une exposition de son système de philosophie, lorsque l'annonce de la découverte physique de M. Ørsted le vint ravir irrésistiblement dans un autre train de pensées, d'où est sortie sa gloire. En 1829, malade et réparant sa santé à Orange, à Hières, aux tiédeurs du midi, il revint, dans les conversations avec son fils, à ses idées interrompues mais ce ne fut plus la métaphysique seulement, ce fut l'ensemble des connaissances humaines et son ancien projet d'universalité qu'il se remit à embrasser avec ardeur. L'Épître en vers que lui adressa son fils, à ce sujet, et le volume de l'Essai de classification qui a paru, sont du moins ici de publics et permanents témoignages. M. Ampère en même temps qu'il sentait la vie lui revenir encore, dut avoir, en cette saison, de pures jouissances. S'il lui fil

M. AMPÈRE. 49

jamais donné de ressentir un certain calme, ce dut être alors. En reportant son regard, du haut de la montagne de la vie, vers ces sciences qu'il comprenait toutes, et dont il avait agrandi Tune des plus belles, il put atteindre un moment au bonheur serein du sage et reconnaître en souriant ses domaines. Il n'est pas jusqu'aux vers latins, adressés à son fils en tête du tableau, qui

n'aient dû lui retracer un peu ses souvenirs poétiques de 95, un temps plein de charme. Les anciens doutes et les combats religieux avaient cessé en lui : ses inquiétudes , du moins , étaient plus bas. Depuis des années, les chagrins intérieurs, les instincts infinis, une correspondance active avec son ancien ami le père Barret, le «ouffle même de la restauration , l'avaient ramené à cette foi et à cette soumission qu'il avait si b|èn exprimée en 1803, et dont il relut sans doute de nouveau la formule touchante. Jusqu'à la fin, et pendant les années éjpïi suivirent, nous l'avons toujours vu allier et concilier sans plus d'effort , et de manière à frapper d'étonnement et de respect, la foi et la science, la croyance et l'espoir en la pensée humaine et l'adoration envers la parole révélée.

Outre cette vue supérieure par laquelle il saisissait le fond et le lien des sciences, M. Ampère n'a cessé, à aucun moment^ de suivre en détail^

et souvent de devancer et d'éclairer, dans ses aperçus , plusieurs de celles dont il aimait particulièrement le progrès. Dès 1809/ au sortir de la séance de l'Institut du lundi 27 février (j'ai sous les yeux sa note écrite et développée), il n'hésitait pas, d'après les expériences rapportées par MM. Gay-Lussac et Thénard, et plus hardiment qu'eux , k considérer le chlore (alors appelé acide muriatique oxygéné) comme un corps simple. Mais ce n'était là qu'un point. En 1816, il publiait dans les Annales de Chimie et de Phy~ sique sa classification naturelle des corps simples, y donnant le premier essai de l'application à la chimie des méthodes qui ont tant profité aux sciences naturelles. 11 étpj-blissait entre les propriétés des corps une multitude de rapprochements qu'on n'avait point faits, il expliquait des phénomènes

encore sans lien, et la plupart de ces rapprochements et de ces explications ont été vérifiés depuis par W^hépériences. La classification elle-même a été admise par M. L^hevreul dans le Dictionnaire des Sciences naturelles[^] et elle a servi de base à celle qu'a adoptée M. Beudant dans son Traité de Minéralogie. Toujours éclairé parla théorie, il lisait à l'Académie des Sciences, peu après sa réception, un mémoire sur la double réfraction, où il donnait la loi qu'elle suit dans les cristaux, avant que l'expérience eût fait

connaître qu'il en existe de tels[^]. En 1834, le travail de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur la présence et la transformation de la vertèbre dans les insectes, attira la sagacité, toujours prête, de M. Ampère, et lui fit ajouter à ce sujet une foule de raisons et d'analogies curieuses, qui se trouvent consignées au tome second des Annales • des Sciences naturelle^{^^}. Lorsque M. Ampère reproduisit cette vue en 1832, à son cours du Collège de France, M. Cuvier, contraire en général à cette manière raisonneuse d'envisager l'organisation, combattit au même Collège, dans sa chaire voisine, le collègue qui faisait incursion au cœur de son domaine; il le combattit avec cet[^] excellent de discussion, que M. Ampère, en répondant, gardait de même, et auquel il ajoutait de plus une expression de respect, comme si s'il eût été quelqu'un de moindre : noble contradiction de vues! Épu plutôt noble échange, auquel nous avons assisté, entre deux grandes lumières trop tôt disparues.! Si une observation

1 Nous noterons encore, pour compléter ces indications de travaux, un Mémoire sur la loi de Mariotte, imprimé en 1814; un Mémoire sur des propriétés nouvelles des axes de rotation des corps, imprimé dans le Recueil de l'Académie des Sciences; un

autre sur les équations générales du mouvement j dans le Journal de Mathématiques de M. LiouvilleQuin i836). —

2 Annales des Sciences naturelles , t. II, p. 395. M. N.....n^est an(re que M. Ampère.

de M Geoffroy Saint-Hilaire avait suggéré à- M. Ampère ses yues sur Torganisation des insectes, la découverte de M. Gay-Lussac sur les proportions simples que Ton observe entre les volumes d'un gaz composé et ceux des gaz composants , lui devenait un moyen de concevoir, sur la structure atomique et moléculaire des corps inorganiques , une théorie qui remplace celle de WoUaston^. De même, une idée de Herschell, se combinant en lui avec les résultats chimiques de Davy, lui suggérait une théorie nouvelle de la formation de la terre. Cette théorie a été lucidement exposée dans cette Rmme même des Deux Mondes j en juillet i S35. On y peut prendre une idée de la manièrei;^ ce vaste et libre esprit : l'hypothèse antique , retrouvée dans sa grandeur; l'hypothèse à la façon presque dei^ Thaïes et des Démocrite , mais portant sur des &it8 qui ont la rigueur mojÉttie.

Après avoir tant fait, tant pensé, sans parler des inquiétudes perpétuelles du dedans qu'il se suscitait , on conçoit qu'à soixante et un ans , M. Ampère, daçs toute la force et le zèle de l'intelligence, eût usé un corps trop faible. Parti pour sa tournée d'inspecteur-général , il se trouva

^ On la trouve dans la Bibliothèque universelle, t. XLIX , et en analyse dans un rapport de M. Becquerel [Revue encyclopédique , novembre iBBa).

malade dès Roanne; sa poitrine , sept ans auparavant, apaisée par Tair du midi, s'irritait cette fois davantage : il voulut conti-

nuer. Arrivé à Marseille, et ne pouvant plus aller absolument, il fut soigné dans le collège, et on espérait prolonger une amélioration légère, lorsqu'une fièvre subite au cerveau l'emporta, le 10 juin 1856, à cinq heures du matin, entouré et soigné par tous avec un respect filial, mais en réalité loin des siens, loin d'un fils.

Il resterait peut-être à varier, à égayer décemment ce portrait, de quelques-unes de ces naïvetés nombreuses et bien connues, qui composent, autour du nom de l'illustre savant, une sorte de légende couilote, comme les bons mots malicieusement autour du lièvre de M. de Talleyrand : M. Ampère, avec des différences d'originalité, irait naturellement s'asseoir entre La Condamine et La Fontaine. De peur de demeurer trop incomplet sur ce point nous ne le risquons pas. M. Ampère savait mieux les choses de la nature et de l'univers que celles des hommes et de la société. Il manquait essentiellement de calme, et n'avait pas la mesure et la proportion dans les rapports de la vie. Son coup d'oeil, si vaste et si pénétrant au-delà, ne savait pas réduire les objets habituels. Son esprit immense était le plus souvent comme une mer agitée; la première

vague soudaine y faisait montagne; le liège flottant ou le grain de sable y était aisément lancé jusqu'aux cieux.

Malgré le préjugé vulgaire sur les savants, ils ne sont pas toujours ainsi. Chez les esprits de cet ordre et pour les cerveaux de haut génie, la nature a, dans plus d'un cas, combiné et proportionné l'organisation. Quelques-uns, armés au complet, outre la pensée puissante intérieure, ont l'enveloppe extérieure endurcie, l'œil vigilant et impérieux, la parole prompte, qui impose, et toutes les défenses. Qui a vu Dupuytren et Cuvier comprendra ce que je veux rendre. Chez d'autres, une sorte d'ironie douce,

calme, insouciant et égoïste, comme ç^ ^Lagrange, compose un autre genre de défense. Ici , chez M. Ampère, toute la richesse de la pensée et de l'organi-* sation est laissée, pour ainsi dire, plus à la merci des choses , et le bomllonnement intérieur reste k découvert. 11 n'y \S\\ l'enveloppe sèche qui isole et garantit, ni le reste de l'organisation armée qui applique et fait valoir. C'est le pur sa* vant, au sein duquel on plonge.

Les hommes ont besoin qu'on leur impose. S'ils se sentent pénétrés et jugés par l'esprit supérieur auquel ils ne peuvent refuser un« espèce de génie, les voilà maintenus, et volontiers ils lui accordent tout, même ce qu'il n'a pas. Au^

trement , s'ils s'aperçoivent qu'il hésite et croit dépendre y ils se sentent supérieurs k leur tour k lui par un point commode , et ils prennent vite leur revanche et leurs licences. M.: Ampère aimait ou parfois craignait les hommes; il s'abandonnait k eux y il s'inquiétait d'eux; il ne les jugeait pas. Les hommes (et je ne parle pas. du simple vulgaire) ont un faible pour ceux qui les savent mener, qui les savent contenir, quand ceux-ci même les blessent ou les exploitent. Le caractère, estimable ou non, mais doué de conduite et de pei'sistance même intéressée , quand il se joint à un génie incontestable , les frappe et a gain de cause en définitive dans leur appréciation. Je ne dis |Mu; qu'ils aient tout-kf^ ai^ tort , le caractère tel quel , la volonté froide et présente, étant déjà beaucoup. Mais je cherche k m'expliquer comment la perte de M. Ampère, k un âge encore peijLjivançé , n'a pas fait a l'instant aux yeux du ifionde, même savant, tout le vide qu'y laisse en efifet son génie.

Et pourtant (et c'est ce qu'il faut redire encore en finissant) qui fut jamais meilleur, k la fois plus dévoué sans réserve k la

science, et plus sincèrement croyant aux bons effets de la science pour les hommes? Combien il était vif sur la civilisation, sur les écoles, sur les lumières! Il y avait certains résultats réputés positif, ceux de

4â6 CRITIQUES ST PORTRAITS.

Maithus , par exemple , qui le mettaient en colère ; il était tout sentimental à cet égard ; la philanthropie de cœur se révoltait de ce qui violait , selon lui , la moralité nécessaire , l'efficacité bien-faisante de la science. D'autres savants illustres ont donné avec mesure et prudence ce qu'ils savaient; lui, il ne pensait pas qu'on dût en ménager rien. Jamais esprit de cet ordre ne songea moins à ce qu'il y a de personnel dans la gloire. Pour ceux qui l'abordaient , c'était un puits ouvert. A toute heure , il disait tout. Étant un soir avec ses amis , Camille Jordan et Degérando y il se mit à leur exposer le système du monde; il parla treize heures avec une lucidité continue; et comme le monde est infini , et que tout s'y enchaîne y et qu'il le savait de cercle en cercle en tous les sens^ il ne cessait pas, et, si la fatigue ne l'avait arrêté, il parlerait , je crois, encore. O Science ! voilà bien le découvert ta pure source sacrée , bouillonnante ! — Ceux qui l'ont entendu , à ses leçons, dans les dernières années au Collège de France, se promenant le long de sa longue table , comme il eût fait dans l'allée de Polémieux , et discourant durant des heures, comprendront cette perpétuité de la veine savante. Ainsi en tout lieu, en toute rencontre , il était coutumier de faire , avec une attache à l'idée, avec un oubli de lui-même qui devenait merveille. Au sortir d'une

M. AMPÈRE. 4^7

charade ou de quelque longue et minutieuse bagatelle , il entraînait dans les sphères. Virgile , en une sublime églogue, a peint le demi-dieu barbouillé de lie , que les bergers enchaînent : il ne fallait pas l'enchaîner , lui , le distrait et le simple , pour qu'il commençât :

Namque canebat utl magnum per inane coacta Semina, terrarumque, animœque , marisque fuissent , Et liquidi simul ignis t ut bis exordia primis Omnia, etc., etc»

Il enchaînait de tout les semences fécondes , * Les principes du feu , les eaux , la terre et l'air, Les fleuves descendus du sein de Jupiter...

Et celui qui , tout à l'heure , était comme le plus petit, parlait incontinent comme les antiques* aveugles , — comme ils auraient parlé , venus depuis INewton. C'est ainsi qu'il est resté et qu'il vit dans notre mémoire , dans notre cœur.

15 Février 1857.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de poésie populaire; on en a remis en honneur le règne et la floraison , trop oubliés jusqu'alors , et qui avaient orné un certain âge adolescent de la vie des nations ; on est même allé jusqu'à se figurer un temps privilégié où la poésie circulait comme dans l'air, où chacun plus ou moins y participait, et où l'œuvre admirée se formait du génie de tous. Ce qu'il y a de vrai dans cette perspective de lointain ne saurait faire qu'en tout

JASUIN. 4⁹

temps, même aux âges le plus naïvement poétiques, la poésie, telle qu'elle s'y réalisait, n'ait été en définitive produite par le

talent singulier de quelques individus ; la masse ne la possédait
cpi'alors seulement , et elle se Tapprqppriaait par Tusage, par la
jouissance. Puisqu'on a tant relevé de nos jours la poésie popu-
laire en général , c'est bien le moins qu'on ne dédaigne pas l'indi-
vidu poète, resté du peuple, là où il se rencontre avec le feu, la
naïveté première et Tincontestable don. Si on recherche avec cu-
riosité les traditions locales, les vieux noëls en patois, les vestiges
d'une culture ou d'une inspiration ancienne, il faut noter aussi ce
qui est vivant, le poète plein de vigueur qui, dans le moindre
rang^ social oii il se tient , enrichit tout d'un coup de composi-
tions franches , originales , suivies , son patois harmonieux en-
core , débris d'une langue illustre, mais enfin un patois qu'on
croyait déshérité désormais de toute littérature. L'Angleterre a eu
et a ses bergers , ses forgerons poètes , et nous les connaissons;
nous nous plaignons de n'avoir rien de tel; nous cherchons au-
tour de nous. Nous demandons aux provinces qui ont le mieux
conservé leur cachet antique, k notre Bretagne , par exemple ,
tout ce qu'elle recèle de poésie à elle , et nous regrettons de ne
rien trouver de contemporain. Là où nous rencontrons

450 CRITIQUES ET PORTRAITS.

un contemporain imprévu qui , pour être tout-àfait du peuple ,
n'en est que plus poète selon son cœur, et selon notre propre gé-
nie français , ne disons pas : Cest différent; sachons le recon-
naître sans pruderie et l'honorer.

M. Jasmin (ou plutôt qu'il nous permette, pour toute familia-
rité, de l'appeler Jasmin tout court , comme nous disons Béranger) , Jasmin donc n'est pas un laboureur ni un berger; c'est un
coiffeur d'Agen , déjà un peu connu ici par un article très flatteur
de Charles Nodier. Jasmin , en étant de ce métier cher à Gil Blas

et à Figaro , n'y déroge point par la tournure même de son esprit , de son talent ; c'est un Français du Midi , qui est de la pure et bonne race des Villon, des Marot , et dans la boutique de qui Molière aurait aimé à s'asseoir de longues heures , comme il faisait chez le barbier de Pézenas. On a demie-* rement beaucoup parlé, et avec raison, de M. Reboul de Nîmes, qui, simple boulanger, s'est élevé à des accents de poésie qu'a reconnus et salués la lyre de Lamartine. Mais l'inspiration de Reboul n'a rien de commun avec celle de Jasmin. Reboul est un poète français , de l'école des Méditations; il écrit et chante en notre français classique avec pureté , harmonie ; son originalité consiste bien plutôt dans le contraste de ses écrits avec sa profession, que dans le caractère

JASMIN. /fJl

même de sa poésie. Obligé à un état manuel, et bien qu'il nen rougisse point, Reboul ne s'en glorifie pas non plus et ne s'y complâit pas; reli- ^eux de cœur, il accepte ce lot comme une part de la tâche imposée par le Maître. A une certaine heure du jour, où il est un peu plus libre, il laisse avec joie le vêtement du matin , et retiré dans sa petite chambre monastique, où nous l'a montré M. Alexandre Dumas, il entre presque, comme faisait Machiavel en exil, dam la cour auguste des grands hommes de Vantiquitéj ou du moins il rêve et s'inspire entre la Bible et Corneille , devant un crucifix. Nulle plaisanterie dans ses vers, nul jeu de mots sur sa condition habituelle; le four ne revient pas là sous toutes sortes de formes, et le poète, un moment soustrait aux soins vulgaires, s'efforce bien plutôt de les oublier , de les ennoblir en les idéalisant. Il parle de chaumière^ et on le prendrait pour un pasteur quand il dit eh beaux vers à son initiateur chéri:

C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière Qui se laisse tomber du liant du flnnament , Et qui, sur le palais ,, comme sur la chaumière , Se repose indifféremment.

En un mot , l'auteur d| l'élégie , VÂnge et V Enfant, a une qualité qui , dès qu'on songe à son point de départ, force d'accorder à l'homme, encore plus qu'au poète, une estime respec-

tueuse : il a l'élévation à côté de la sensibilité. Mais il n'y a rien de commun entre Jasmin et lui, que d'être du peuple et d'avoir 'du talent; du reste , nul rapprochement à établir. Jasmin se rattache, je Tai dit, k Marot, né tout près de là, à Villon , l'enfant de Paris, à Boileau du Lutrifij h Gresset, à Voltaire des poésies léger es jk Parny, à Béranger.

Les œuvres imprimées de Jasmin se composent d'un volume in^-S" , publié à Âgen , en 1855, sous le titre : las Papillotos (les Papillotes) > et d'un charmant petit poème , publié en 1836 , et intitulé : VAhuglo de CastèUCuillé (l'Aveugle de CasteU Cuillé). hes Papillotes sont un recueil des diverses poésies de l'auteur depuis 1825 jusqu'en 1835: toute sa vie s'y réfléchit. Mais un petit poème en trois chants, qui s'y trouve, et qui a pour titre : Mom Souhenis (Mes Souvenirs) j contient particulièrement la série des aventures et des sentiments de Jasmin. C'est une biographie poétique^ composée, distribuée avec art en petits tableaux, mais d'une réalité approchante qui va nous suffire.

Jacques Jasmin [Jaquou Jansemin) est né en 97 ou 98; l'autre siècle^ vieux et cassé, n'avait plus, dit-il, qu'une couple d'années à passer sur la terre , quand, au coin d'une vieille rue , dans une mesure peuplée de plus d'un rat, le jeudi gras^

à l'heure où Ton fait sauter les crêpes , d'un père bossu , d'une noière boiteuse , naquit un enfant , un petit drôle , et ce drôle , c'était lui. Si un prince vient au monde , le canon le salue , et ce salut annonce le bonheur ; mais lui , pauvre fils d'un pauvre tailleur , pas même un coup de buquoire ^ n'annonça sa venue. Il paquit pourtant au bruit d'ua affi-eux charivari qu'on donnait à quelque voisin , et qui , dans son tintamarre de cornets «t de poêlons , ne Élisait que mieux résonner a ses oreilles vierges les trente couplets d'une chanson composée par son père. Le père de Jasmin, qui ne savait pas lire, faisait d'instinct la plupart des couplets burlesques chantés aux charivaris %i fréquents dansée pays. Yoilk une filiation poé^que tout aussi établie que celle des deuxMarot.

Nous avons le ton du badinage de Jasmin. Il grandit, il prospère, au fond de son pauvre petit bi»*ceau tout farci de plumes d'alouettes , maigre, menu, nourri pourtant de bon lait^et joyeux comme le fils d'un roi. Sept ans arrivent; il sent, il se souvient, il peut peindre son en&nce. A cet âge , il le Ml^t voir , le tornet en main , coiffé de papier gris , suivre «on père dans les charivaris du lieu. Mais sa grande joie était surtout d'aller au bois dans les petites îles de la Garonne,

1 Petit iastrument de suread avec lequel se canonnent les enfants.

IV

toutes remplies de saussaye : « Pieds nus , nutête, dit-il, j'al-lais à la ramée; je r'^étaîa pas seul ; nous étions yingt^ nous étions trente* Oh! que mon âme tressaillait quand rious partions tous,, au coup de midir ^a entonnant : V Agneau que iu m' de doHMD ^. De ce plaisir , le souvenir encore m'exake ! » A Vile ! à Vile I criait le plus vaillant , et tous se hâtaient d'y aborder et de faire chacun son petit &got. Le fagot était fait une heure avant la nuit , et on en profitait pour des jeux. Et fe tableau du retour, qu'il était joli et mou-* vant I Sur trente têtes» trente fagots sautillaient, et trante voix formaient, comme en partant, même concert avec même refrain.

Un des traits le» plus marquants de la poésie de Jasmin , et qu'il partage avec la fanaille de poètes a laquelle il appartient, c'est cette gaieté native, ceHe gentillesse' de pinceau, cette allégresse de tour, qui s'accommode si bien d'un patois accentué et pittoresque. Dans une pièce de lui a M. Laffitte, qui est du pays, il y a ce vers sur l'Adour : '

Oh ! TAdonr I aquel rioa ta grand , ta cla , qne coar^ Oli 1 rA-door 1 ce ralssent silgrsnd , gi daiv.^qoi court ;

ce vers si preste et si transparent pourrait servir comine d'épigrapha a la poésie de Jasmin elle-

i Noël cél^rc da Midi.

Hr

mêoie, qui, si elle n'est pas précisément grande^ est du moins de la plus belle et de la plus courante limpidité.

Mais revenons à notre petit bûcheron. Au n^ilieu de ses courses au bois » de ses batailles autour des feux de la Saint*

Jean , de ses escapades dans les jardins ravagés, il avait ses tristesses j, le mot d'écaUj prononcé devant lui, le rendait muet; il aurait voulu y aller ^t s'instruire; cette idée confuse lui faisait mal quand sa mère qui filait, le regardant d'un air de tristesse , parlait tout bas d'école a son gr^nd-père. U ne se rendait pas compte , mais il pleurait un moment. Il était triste encore, quand, après la foire, où il avait rempli sa petite bourse en portant des paquets , il la donnait à sa mère , et qu'il voyait celle-ci la prendre avec soupir en disant : ir Pauvre enfant, tu viens bien à propos. » La pauvreté s'an* nonçait ainsi par de rares pensées , que bientôt dissipait la légèreté de l'âge. Un jour pourtant le bandeau tomba ^et il ne put plus la méconnaître. C'était un lundi; il avait dix ans; il jouait sur la place. Il voit passer un vieillard en fauteuil^ qu'on porte; il le^ reconnaît : c'est son grand-*père que la famille environne. U ne voit que lui , et se jette à son cou pour l'embrasser : «nMais où vas- tu , grand-père? qu'as-tu à pleurer? et pourquoi quitter des petits quf t'adorent? » — k Mon fils^

dit le vieillard, je vais à l'hôpital; c'est, la que les Jasmins meurent. » Cinq jours après^ il n'était plus; et, depuis ce lundi-là, l'enfant, pour la pre*' mière fois , sut qu'ils étaient pauvres.

Le premier chant des Souvenirs finit sur cette idée, qui tempère à dessein les gaies peintures du début. Le second chant, nous allons le voir, se clora de même. Il y a là un art de poèt§ qui prend le soin d'interroqpire , par une touche sensible., ce qui deviendrait un badinage trop prolongé. Il y a de plus, en ce point, de la dignité d'homme. Jasmin peut se perjnnettre, avec sa qualité , avec sa profession , bien des libertés et des familiarités railleuses; il peut ne s'épargner aucun des bons mots qui naissent du sujet; il dira que le peigne et la plume vont très bien en-

semble, et que tous deux font un travail de tête; il dira à ses confrères poètes qu'il les défie, et qu'il est bien sûr, après tout , de leur faire la barbe d'une façon ou d'une autre; il ajoutera qu'il n'en a pas moins sûr de ne jamais perdre son papier, et si ses vers sont mauvais,... eh bien! il en fait des papillotes. Il dit tout cela, mais il sait aussi, avec sérieux, qu'il est du peuple et pauvre, qu'il l'a été tout-à-fait d'abord et que d'autres le sont, pour qui il a chance. Si cette coriègne digne et sensible ne retentit jamais trop long-temps chez lui , elle revient assez à propos toujours , pour relever

une verve plaisante , spirituelle , volontiers folâtre , et pour indiquer l'homme , l'honnête homme dans le poète.

Le grand-père mort et la pauvreté bien connue nous introduisent au second chant des Souvenirs. Le poète commence par le pitoyable inventaire de la maison et tout cela pour neuf personnes : ff Je savais désormais , dit-il y que cette besace , pendue en travers sur deux cordes, et où souvent je mettais la main pour un morceau de pain , était celle que mon grand-père promenait dans les métairies à la ronde , demandant de quoi vivre à ses anciens amis :

Paavre grand-père !... Et quand J'allais l'attendre , n me donnait toqjoars le morceau le plu» tendre. »

Enfin la grande joie un jour! la mère accourt comme une folle et crie : A l'école! à l'école, mon fils! — Eh quoi? dit l'enfant, nous sommes donc devenus riches? — Eh! pauvre, répondelle , tu y vas pour rien. » L'enfant s'applique ; six mois après , il sait lire ; six mois après, il sert la messe; six mois après, enfant de chœur, il entonne le Tantum ergo. Six mois après enfin , il entre gratis

au séminaire ; mai»4^ il ne reste que six mois; pourtant il commençait à s'y distinguer: il avait eu un prix, et ce prix, c'était une vieille soutane usée qu'on allait lui rajuster et qu'il était

près d'endosser , bien qu'avec un peu de honte de la voir si vieille. Mais le diable , le lorgnant du coin de Tœil^ dit : ^ Tu ne la porteras pas. » Ici je saute lentement la scabreuse aventure d'une échelle oii est montée certaine Jeanne ton» le détail d'une jambe très peu fine et très peu blanche et de trop près entrevue, et d'une prison au pain sec, un jour de mardi-gras. Le mélange de sensualité, en partie voluptueuse, en partie gourmande, de décence pourtant (le genre admis), et de malice anti-cléricale, rappelle sans abus le meilleur sel des fabliaux. Si Jasmin avait vécu au temps des troubadours , s'il avait écrit en cette littérature perfectionnée dont il vient, après Goudouli, Dastros et Daubace, et, k ce qu'il paraît, plus qu'aucun d'eux, embellir encore aujourd'hui les débris, il aurait cultivé la romance sans doute, et quelques heureux essais de lui en font foi ; mais il aurait, j'imagine, préféré le sirvente, et, en présence des tendres chevaliers, des nobles dameii|^es Raymond de Toulouse et des comtesses de ï)ie , il aurait introduit quelque récit railleur d'un genre plus particulier aux trouvères, du Nord, quelque nouvelle peu mystique et assez contraire au vieux poëmeMe la vie de is^unte Fides d'Agen. Chassé incontinent du séminaire, moins pour avoir regardé la jambe de Jeanneton que pour avoir touché , dans sa prison , aux confitures du

chapoine, le pauvre Jasmin accourt au logis ce mêikie jour de .mardi-graB. La ta^le est mise, un morceau *de mouton , qui^ achève de cuire ; v% y être servi : qu'attend-ôn? Mais, au récit de Jasmin , la consternation est générale : « Nous n'en aurons plus,

» dît la mère en soupirant. — « < Nops n'aurons plus.... de quoi? » dit Jasmin avec anxiété. Plus de miche (de pain blanc) , cette ration quotidienne que la mère l'hllait chercher au séminaire. Pourtant une idée vient à la pauvre mère, et, sortant, elle leur dit d'attendre un moment et d'espérer. Elle rentre en effet bientôt , avec un morceau de pain sous le bras , et tous les enfêints, joyeux, à table , oublient la détresse. Jaijnin seul reste pensif et cherahe à s'assurer de ce qu'il soupçonne à travers le triste sourjre de sa mère. Au moment où elle prend un couteatf pour firancher le mouton, il jette un coup d'œiljBur sa main qu'elle voudrait déro^]^ ^ : ce n'est que trop vraL! . . . elle a yétidu son anbeau .

Ceci est la fin du second chant. Le troisième nous transporte au haut d'une maison dont la façade est peinte en couleur bleu de ciel ; dans si(petite chambre , sous la tuile , Jasmin , qui n'est qu'apprenti encore, à la lueur d'une lampe dont le reflet se joue aux feuillet du tilleul voisin (toujours de gaies images), Jasmin passe une

440 CRITIQUES ET PORTRAITS.

partie de ses nuits à lire , à rêver^ a versifier déjà. Il lit avec délices Florian, Ducray-Dummil ; la misère est oubliée; l'hôpital, la besace, l'anneau, ont disparu de sa"^ mémoire. Le chantre du Gardon surtout l'ensorcèle , et , nouveau Némorii>, il essaie, pour Estelle , des vers en ce doux patois qu'elle parlait si bien^ Son rasoir allait, a travers ses pensées^ CQmme il pouvait, et un peu au hasard Hur les mentons. Ce chant est rempli de lai peinture légère de la 4puble vie poétique et amoureuse aussi qui le partage , et qui , cependant , ne l'empêche bientôt pas d'ouvrir son petit salon , pour son compte , sur la belle promenade du Gravier j et de prospérer d'abord doucement , par la frisure. Tout

ce détail copie j'omets, est plein de légèreté et d'agrément. La fortune se fait d'abord un peu prier le salon n'est pas tout-à-fait plein, ir n'est pas vidé non plus, et, comme dit le proverbe⁵ ; il ne pleut pas l'Uruine. Bref, les papillotes, les chances⁶, attirent dans la boutique un petit ruisseau sr&gentin, qu'en son ardeur poétique, Jasmin met en pièces le fauteuil redouté où tous ses pères sont fait porter à l'hôpital; lui, au lieu* de l'hôpital, il est allé chez un notaire, et finalement, le premier de sa famille, il a vu son nom briller sur la liste du collecteur. Quel honneur ! trop d'honneur, neur l

Il faut en payer la rente, Et, chaque an, Je suis confis, • ' De voir que mon chiffre augmente, Même en n'ayant rien de plus.- '

Sa femme, née dans la même condition que lui, mais d'esprit naturel, d'imagination, et d'un parler pittoresque, sa femme, qui d'abord était ennemie jurée des vers et lui cachait plumes et papier, maintenant qu'elle sait le prix de la rime, lui offre toujours, d'un air gracieux, la plume la plus fine et le papier le plus doux : « Courage, dit-elle; chaque vers, c'est une tuile que tu pétris pour achever de couvrir la maison. » Et toute la famille lui crie : « Fais des vers, fais des vers. »

Depuis qu'il fait des vers, en effet. Jasmin, pour parler en prose, grâce au bon débit de ses productions et à l'intérêt bien entendu qu'y ont mis les Âgenais, a pu, sans quitter son état, devenir propriétaire de la maison qu'il habite et obtenir une petite aisance, qui paraît le comble de ses vœux.

Son premier poème, publié en 1825, le Cha⁷ rivarij est un poème burlesque, qui a pour héros le sensible Oduberj veuf et vieux, qui songe à se remarier : les souvenirs du Lutrín y sont en-

très sans beaucoup de déguisement. Le poëme est précédé d'une belle ode a M. Dupront , avocat ,

homme du pays, de grand talent au barreau, et qui eût été poète lui-même, m'assure- t-^on, si une sorte de paresse naturelle ne rêt retenu. L'ode que Jasmin lui adresse a de Fampleur, de l'harmonie et une beauté sérieuse. Une strophe, dans laquelle il célébrait Tavénement de Charles X , lui a été depuis rappelée par M. Dupront, dans le Mémorial agenaisy et Jasmin s'est lavé da reproche d'inconséquence. Jasmin, en effet, est un libéral de la restauration, .et aujourd'hui il est ce qu'on appelle un homme du mouven^ient. Mais ses passions généreuses ne s'appuient pas sur des doctrines bien méditées. Le mot de Charles X : Plus de hallebardes ^ lui avait été au cœur, et il y avait cru. La partie politique de son recueil est celle qui a le moins d'originalité : la langue d'abord en devient aisément toute française, car le patois n'a point, dans son fonds, ce vocabulaire moderne. De plus, les souvenirs des chansons de Béranger y abondent^ et If^Liberté de Juillet elle-même , d'après Jasmin ; ne semble pas très différente de celle qui se dresse, SI reconnaissable , dans les vers de M. Auguste Barbier. Distinguons pourtant , en cet ordre de pièces, un très be^iu chant intitulé : les Oiseaux voyageurs j ou Us Polonais en France, qui respire ie pathétique et qiii atteint au sublime dans sa simplicité. Jasmin a adressé , en 1832, une pièce de

Yers français à Béranger, mp patron naturel eki notre' littérature ; ces vers faciles et corrects , mais communs, prouveraient » s'il en était besoin, que, le français esE , pour Jasmin., une langue atquise, et que la couleur, l'image, la pensée, lui viennent en pattois.

Il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer l'instinct et la naïveté ignorante de l'aimable poète. Jasmin a du feu, de l'entraînement sans doute; il a besoin de la passion actuelle pour arriver au bien : mais il travaille, il travaille opiniâtrement, dit-on; il lime ses vers, il rejette, il choisit, il a un art de style en6n* Mous sommes trop incompetent au sujet de cette langue, que nous n'avons saisie qu^à l'aide* d'amis obligeants , pour avoir un avis sur ce que peut être le bon style en patois ; mais il paraît bien que Jasmin a c6 bon style. Si Agen a été appelé l'œil de la Guyenne, Jasmin écrit dans le pur patois agénais ; il y a là quelque chose d'âttrique, en un certain sens. Jasmin prend peut-être quelques licences \le tours, ou du moins il profite en cela des habitudes introduites ; il c^e un peu trop, sans y songer, à ce flot de gallicismes qui vont chaque jour s'infiltrant; tout en observant parfaitement la grammaire locale, il ne recourt peut-être pas assez à certaines locutions par lesquelles l'idiome du Midi se distinguait du français du Nord, et qu'on pourrait sauver;

en un mot ce n'est pas un poète remontant du patois à la langue par Térudition; mais c'est un poète pur , soigné en même temps que naturel dans l'expression , habile et curieux aux mots vifs de son vocabulaire; rien de rocailleux, rien de louche chez lui , et , pour parler selon ses images, son clair Âdour, à nos yeux, semble courir sans un flot troublé ^.

La Fidélité agénaise, journal de romance sentimentale de Jasmin , jouit d'un succès populaire dans le pays, et prouve qu'avec une âme assez peu rê-

I Depuis que ceci est écrit , nous lisons dans le Journal grammatical (avril et mai 1836) un article philologique sévère sur le patois de jasmin , par M. Mary Lafon , qui s'est occupé en érudit

de l'idiome provençal. Nous concevons , en effet , le peu d'estime que des antiq[^]aires , épris de cette belle langue , en . ce qu'elle a de pur et de classique , expriment pour le patois extrêmement francisé qu'on parle dan» une ville du midi en i836. Nous concevons que Goudouli,. au commencement du xnt^{*} siècle, ait été plus nourri dans son style des purs idiotismes provençaux, et que la iaveur de ses vers garde mieux le goût de la vraie iangne. Le jugement de M. Ltfon nous paraît porter sur la détérioration inévitable du patois plus que sur la manière même de Jasmin , qui fait ce qu'il peut , qui n'a pas In les troubadours i[^]et qui se sert avec grande correction de son patois d'Agen tel qu'il le trouve)i la date de sa naissance. LaietCre de Jasmin, que M. LaCbn a l'extrême obligeance de nous communiquer, vient a l'appui pour nous montrer que le poète populaire entend peu la question comme la voudraient poser les critiques érudits, et qu'il n'est pas, comme il s'en vante presque, à (a hauteur du système. Il reste pourtant à regretter qu'avec de si heureulBcs qualités , et un art véritable d'écrivain , Jasmin n'ait pu cacher, sous ce titre d'homme du peuple , un bon grain d'érudition et de vieille langue , comme Béranger et Paul- Louis de ce côté-ci de la Loire. Mais que vouIez*vous ^ iV est homme du peuple tout de bon.

veuse et peu langoureuse, il.^ourtant des éclairs de la sensibilité des troubac[^]urs. Quoi qu'il en dise , il n'a pas tout-à-fait quitté la guitare pour le flageolet; et Marot, qui parle aussi de son flageolet, n'avait-il j[^]as, au milieu* de sa verve badine» de tendres[^] accents , que le contraste fait mieux sentir encore? Henri IV, au milieu de ses saillies et de ses gaietés gasconnes, n'a-t-il pas sa douce chanson tle Charmante GabrieUe ? Jasmin est bien \q poète tout proche de la patrie de Henri IV. #

. Le dernier et le plus remarquable poème de Jasmin, V Aveugle de C<isteUCuilléj offre, plus qu'aucun des précédents , le caradère de sensi* bilité et de pathétique au milieu des grâces conservées f une muse légère. Une tradition populaire du pays en a fourni le sujet au poète ; mais il a su y élever urie composition soutenue, graduée, délicate et touchante, qui le classe, à bon droit, parmi les, plus vrais talents en vers de notre temps. La poésie franche y embaume à l'ouverture du premier chant : .

« Du pied de cette haute montagne , où se dresse Castel-Guillé , dans la saison où le pommier, le prunier et l'amandier blanchissaient dans la campagne,' voici le chant qu'on entendit un mercredi matin , veille de Saint-Joseph :

Les chemins devraient fleurir, Tant belle époMe va sortir ; Devraient fleurir^ devraient grener.

Tant belle époasée va passer 1

Et le vieux Te Deum des humbles mariages semblait descendre des nues , quand tout d'un coup une grande troupe de jeunes filles au teint Trais, propres comùie Tceil , chacune avec son fringant, viennent sur le bord du rocher entonner le même air, et là, semblables, tant elles sont voisines du ciel , a des' anges riants " ^u'un Dieu aimable envoie pour faire leurs gambades et nous apporter r allégresse, elles prennent leur élan, et bientôt dévalant par la route étroite de la côte rapide , elles vont en zig-zag vers Saint- Amant, et les volages, par les sentiers, comme des folles , vont en criant :

Les chemins devraient fleurir.

Tant belle épousée va sortir, ptc.

C'est Baptiste et sa fiancée qui allaient chercher

la jonchée ^ »

^ Jamais gaieté nuptiale de jeunes garçons et de jeunes filles n'a été exprimée dans un rythme plus dansant, dans une langue plus vive, plus claire de sons et d'images , plus fringante elle-

I Goutame du paye : on va** citer cher an bois des branches d'arbres , Et surtout de laurier, qà^on jette ensuite sur le chemin de f^glise et à la porte des conviés.

même et plus guillerette, pour ainsi dire. Mais continuons, en supprimant à regret bien des détails dont aucun n'est >erflu :

« Quand on\oit blanchir les haies que l'hiver avait noircies, une noce du peuple, ah! que c'est joli!... Cependant d'oti vient qu'au milieu de ces filles si légères, si rieuses , Baptiste , muet , soupire? L'épousée est pourtant jolie! Est-ce que saintv Joseph voudrait nous faire entendre, le bon saint, qu'à l'amour trop pressé il ne reste rien apprendre? Oh! non, fille qui est en faute ne porte pas le front si haut. Qu'as-tu donc, fiancé? Us ne se fotit aucune caresse : à les voir si indiffièrents, si froids, on les croirai dq grandes gens. »

€'est qu'au bas de la colline, dans une chaumière, habite'la pauvre Marguerite, orpheline, aveugle, seulement aveugle depuis le dernier été que la petite-vérole ou la rougeole lui a donné sur les yeux. Baptiste devait l'épouser, il le lu^^a' promis, et elle y croit encore; (lie TatUind. Mais, après une absence, il revient, et, .cédant aux ordres d'un père avare , il épouse Angèle ; il réponse, pensant toujours à Marguerite.

La bonne vieille Jeanne, diseuse ^e bonne aventure , que la noce rencontre , jette un moment quelque nuage k' ces fronts se-reins, par des paroles ol?scures et funèbres ; mais « sur un

petit ruisseau clair comme de l'argent, que peuvent deux gouttes d'eau trouble? w La noce a vite secoué le présage, et les folâtres \olages recommencent de bondir et de chanter :

Les chemins derraient fleurir, etc.

' Ainsi se termine le premier chant. Le second petit tableau nous montre la pauvre Marguerite seulette dans sa maison, ignorant encore, son malheur et se disant à elle-même ses espérances et ses craintes. Le discours çimple et naï£, où se déroule son tendre ennui, finit en ces mots : ft On dit qu'on aime mieux quand on est dans la peine ; eS^quand dh est aveugle , donc ! » Son petit frère entre là-dessus , il a vu la noce , il s'écrie , il raconte. — « Quoi ? dit Marguerite , Angèle se marie!. Paul, tu l'as vue?- Quel secret! personne n'en a parlée Oh! dis, quql est son fiancé ?» — « Eh I ma sœur, ton ami Baptiste ! »

« L'aveugle pousse un cri et ne répond plus. La blaoicheur du lait s'étend sur son visage ; un firoid pesant comme le plomb , tombant, à la voix de Venfant , sur son cœur bientôt sans battements , suspend assez long-temps, sa vie, et la voilà pareille , près du petit qui pleure , à une viei^e de cire habiflee en bergère. »

Jeanne, la diseuse de bonne aventure, survient; mais Marguerite , qui veut s'assurer dé son mal-

heur, dissimule; elle a l'air d'attendre encore Baptiste. La vieille lui dit : <r Ma fille, tu l'aimes trop f je te blâme. A croire au bonheur il ne faut pas tant s'accoutumer. Va , crois-moi , prie

Dieu de ne pas tant l'aimer. » — v Jeanne, répond laveugle , plus je prie Dieu, plus je l'aime ! mais ce n'est pas un péché; il est toujours bien pour moi?... » Jeanne n'a rien répondu, tout est dit^ c'est assez.

La troisième scène commence avec l'angelus du matin des noces :

De la cloche , à la fio , neaf petits coups s'entendent , Et Taabe blanchissante , arrivant lentement , Trouve dans deux maisons deux filles qui ratUibdent ; Combien différemment !

Le poète passe tour a tour d'Angèle , la jolie et la légère , qui ne voit que sa croix d'or et sa couronne, a la pauvre Marguerite, qui, k tâtons, va chercherr.au fond d'un tiroir quelque chose qu'elle cache en fréû^issant daps son sein. Angèle, au, bruit des baisers et des chansons ^oublie de faire sa prière ; Marguerite , le front couvert d'une froide sueur, agenouillée, dit tout bas , pendant que son frère ote le verrou : « o mon Dieu ! pardonne-le-moi ! ^ Et elle se met ep marche vers l'église , appuyée sur l'enfant ; pas de soleil encore , il bruine ; l'odeur du laurier qui jonche le chemin lui arrive parfois et la fait < IV. ^9

450 CRITIQUES ET PORTRAITS.

irissonner. Us avancent du côté du château , vers la petite église à la façade noircie et pointue, où chante Tor&aie. — « Paul , dit la jeune fille , fini^ avec ta créceUe ! Oii sommes^nous? il me senibla que nous montons. » — « £h! ne vois-tu pas que nous arrivons? dit l'enfant ; n^entendstu pas chantev Torfraîe ^uv le clocher? Oh! le vilain oiseau! il porte malheur, n'est-ce pas? T'en souviens-tu , ma sœur, quand notre pauvre père, lanuit que nous étions à le veiller, disait : « Ti^ n», petite, je suis plus malade;

garde bien (c Paul au moins , car je sens que je m'en vaî3? » Tu pleurais, lui w^si , njioi aussi, lous.aous pieu* rions. Èh bln ! sur le toit alors Torfraie chanta, et, notre père mort, ici même, tiens! on Ta porté. Ayel tu çi'embifasses trop fort, tu m'étouffe^, Marguerite. » -r- Je tradiis mot à mot, en ne supprimant que Vharmonie du rythme : qu'on juge du dk^rme de ces simples et vraies paroles dans des :ir6rs purs , concis, auxquels pas un fpot de Wp, pas un ornement inutile n'est açcerdél

Enfin on est à l'église^ le. temps s'est levé, il fait soleil, et pourtant H pleut; ta noce arrive : iingële , toujours* étourdie et ne pensant qu'à sa croix d'or; Baptiste, muet, tristç comme la veille. La cérémonie commence, l'anneau est béni, et Baptiste le tient; mais, avant de le

JASMIN. 451

mettre au doigt qui l'attend, il faut qu'il prononce une parole... Elle est dite; aussitôt, du côté du garçon d'honneur, une voix s'élève ; Marguerite^ qui peut-être au fond de son cœur doutait en* core , a crié : « C'est luil » Et elle tire un couteau pour s'en frapper. Mais sans doute son ange était là pour la secourir , car si forte fiit sa dou* leur , qu'au moment et avant de se frapper, elle tomba morte. Et le soir , un cercueil avec des fleurs passait au même chemin ; le De Profvndù avait remplacé les chansons , et , dans la double rangée de jeunes filles en blanc , chacune maintenant semblait dire :

Les chemins devraient gémfr, Tant belle morte va sortir ; Devraient gémii^ devraient pleurer, Tant belle morte va passer !

Ainsi va et sans cesse recommence , et se remontre soudainement, aussi fraîche qu'au premier maUn , la poésie immortelle.

Et les oracle^, les vélos* exclusifs sont déjoués* Vous noiis accusez, nous autres d'ici, d'être. enfants de Dubartas , et \oilk que du pays de Dubartas, tout à côté, naît à l'improviste^n poète vrai , franc^ natm'el et populaire, qui nous ressemble peu , dir^z-vQus, mais que nous saluons parce qu'il nous rçnd aussi et nous chante à sa manière cette même espérance que nous avons : « Non ,

la poésie n'est pas morte et ne peut mourir. » La publication de V Aveugle a mis, dans le pays , le comble a la gloire de Jasmin. Lors d'un Toyage qu'il fit Tan dernier à Bordeaux , la lecture de ce poème, au sein de l'Académie de cette ville, lui valut un triomphe qui rappelle de loin ceux de l'antique Provence ou de l'Italie.^ 11 faut dire de plus que Jasmin lit à merveille ; que sa figure d*artiste , son brun sourcil , son geste expressif, sa voix naturelle d'acteur passionné, prêtent singulièrement k l'efiet. Quand il arrive au refrain : Les chemins devraient fleurir , etc. , et que , cessant de déclamer , il chante , toutes les larmes coulent ; ceux mêmes qui n'entendent pas le patois partagent l'impression et pleurent.

Jasmin a déjà eu k subir Kespèce de tentation nouvelle qui s'attache inévitablement au succès^ on lui a conseillé de venir h Paris , tout comme a M. Fonfrède ; mais Jasmin a eu le bon esprit de comprendre sa vraie situation et d'y rester fidèle. Dans une jolie pièce de vers^ adressée k un riche agriculteur de Toulouse , qui lui donnait ce conseil, il réfute agréablement les raisons flatteuses par un tableau de ses goûts et de ses simples espérances : « Dans ma ville où chacun travaille, laissez-moi donc comme je suis; chaque été, plus content qu'un roi, je glane ma petite provision d'hiver, et après je chante comme un pinson , k

Tombre d'un peuplier ou d'un frêie , trop heureux de devenir cheveux blancs dans le pays qui m'a vu naître. Sitôt qu'on entend , dans l'été , le joli zigOj ziou, zioUj des cigales saulilleuses , le jeune moineau* »élance et déserte, le nid où il a senti venir des plumes a ses ailes. L'homme sage n'est pas ainsi... » Nous n'avons rien à ajouter à ces agréables et bonnes pensées , et nous espérons que le poète y restera fidèle. Il aime , dit-on , la louange ; tous les poètes l'aiment , et ceux de son pays plus encore que d'autres. Qu'elle ne soit pour lui, du moins , qu'un encouragement]>ien intelligible à persévérer dans la voie où il l'a su conquérir! qu'il travaille toujours ses vers; qu'il les laisse venir naturels toujours. Le beau succès èeVAveugle doit lui montrer ce qu'on gagne k des sujets que le pathétique et une certaine élévation épurent. C'est de ce côté que, Fâge venant, nous voudrions le voir de plus en plus se tourner. Il a , dans Béranger, son patron et son correspondant naturel , un bel exemple de modestie , de persévérance, et aussi de perfectionnement dans l'emploi du talent. Qu'il ne le perde point de vue; et puisse-t-il arriver à vieillir, suivant ses souhaits, dans sa ville natale, poète toujours aimable, mais de plus en plus sérieux, touchant et honoré !

!•' Mai 1837.

Nbn^ il n'est pas vrai que Famour n'ait qu'un temps plus ou moins limité à régner dans les cœurs; qu'après une saison d'éclat et d'ivresse, son déclin soit inévitable ; que cinq années j comme on l'a dit, soit le terme le plus long assigné par la nature à la passion que rien n'entrave et qui meurt ensuite d'elle-même. Non, il n'est pas

1 Quoîqae ce portrait n'ait rien de littéraire , on s'est risqué a le glisser en ces volumes ; et combien on serait heareux qu'il q'y pa-

rût pas trop déplacé , ni trop près de ces autres portraits de femmes , les auteurs de la Princesse de Clèves et de Païerie!

vrai que Tamour , en des cœurs camplets , soit comme un je ne sais quoi qu'un rien a fait naître et qu'un rien aussi fait évanouir; que cette passion la plus élevée et la plus belle soit comme un cristal précieux que tôt ou tard un accident détruit, et qui d'un coup se brise à terre, sans plus pouvoir se réparer. Cela quelquefois a lieu ainsi. Mais, quand la pensée et l'âme y tiennent la place qui convient à ce nom d'amour, quand les souvenirs déjà anciens et en mille façons charmante* se sont mêlés et pénétrés , quand les cœurs sent restés fidèles, un accident, une froideur momentanée ne sont pas irréparables. L'amour, comme tout ce qui tient à la pensée ne saurait être à la merci d'un jeu du dehors , d'un tort sans intention ; il ne se brise pas comme le verre dont le cadre neuf a tout d'un coup joué sous un rayon ardent ou sous une pluie humide. Ces sortes d'images n'ont rien de commun avec lui. Ce n'est pas même un diamant- qui peut être rayé. Car, lui, il est l'âme même; il vit d'une vie invisible ; il se guérit de ses propres baumes, il se répare , il recommence, il n'a pas cessé; il va jusqu'à, la tombe et s'éternise au-delà. Voilà bien l'amour, tel qu'il mérite d'être rappelé sans cesse, tel qu'on Ta vu en de tendres exemples. Plus d'un (et des plus beaux sans doute) ont été cachés : car c'est le propre de l'amour le plus vrai de chérir le mystère

et de vouloir être enseveli. Dévoilons-en pourtant, avec la pudeur qui sied, un modèle de plus, déjà bien ancien, et dont les monuments secrets nous sont venus dans un détail heureux où nous n'aurons qu'à choisir. On y verra, en une situation simple, toute l'ardeur et toute la subtilité de ce sentiment éternel ; on y

verra surtout la force de vie et d'immortalité qui convient à l'amour vrai, cette impuissance à mourir, cette Éculte de renaître, et cette jeunesse de la passion recommençante avec toutes ses fleurs, comme on nous le dit des rosiers de Poëstum qui portent en un an deux moissons.

Madame de Pontivy, d'abord mademoiselle d'Âuquier, orpheline, avait été appelée par une tante à Paris , et placée avec la faveur de madame de Maintenon à la maison de Saint-Cyr. Au milieu de cette génération gracieuse, jaseuse, légère et peu passionnée, qui allait devenir l'élite des jeunes femmes du commencement de Louis XV, elle gardait sa sensibilité concentrée et dormante. Une sorte de fierté modeste, ou de sauvagerie timide, isolait son âme et permettait de la méconnaître. On l'eût crue indifférente de nature , quand seulement elle était indifférente aux riens, et qu'elle attendait. Elle ne vit point Racine et n'eut point ses leçons pour Esther : il était mort qu'elle jiaissait à peine. Mais les tra-

MADAME DE PONTXVY. 45;

ditions du tendre instituteur s'étaient transmises; elle vit jouer ses pièces sacrées , elle y eut son rôle peut-être ; elle dut néanmoins peu réussir à ces jeux, comme si elle se réservait pour les affections sérieuses.

Un voile couvrait sa voix ; un voile couvrait son âme et ses yeux et toutes ses beautés , jusqu'à ce que vînt Theure. Sa vie devait être comme les vallées presque closes , ou le soleil ne paraît que lorsqu'il est déjà ardent, et sur les onze heures du matin. Pour ses sentiments, comme pour ses agréments, il y avait eu peu

de signes précurseur' et peu de nuances. On aurait pu dire d'elle, en changeant quelque chose au vers du poète :

Et la grâce elle-même attendit la beauté.

À.U sortir de Saint- Gyr, quand déjà la mort de Louis XIV entraînait la chute des pouvoirs élevés par ce roi avec le plus de complaisance , mademoiselle d'Aulquier, qui perdait l'appui de madame de Maintenon , fut demandée en mariage par un gentilhomme breton qui la rencontra k la terre de sa tante et en devint soudainement amoureux. Le peu de fortune qu'elle avait, et l'envie de sa tante de se débarrasser d'une pupille de cet âge, décidèrent à l'accorder.

M. de Pontivy remmena aussitôt en Bretagne dans un manoir des plus sombres. C'était le moment où des troubles commencent à éclater dans cette province , et Ton passa vite à la rébellion ouverte. Une correspondance avec l'Espagne envenimait la situation. La jeune fille de Saint-Cyr, tombée ainsi au milieu de ces gentilshommes révoltés, et de ce prochain de Bretagne moins jaloux et plus tumultueux que jamais, le prit sur un tout autre ton d'intérêt et d'émotion , on peut le croire , que madame de Sévigné en son temps simple spectatrice pour son plaisir, du bout de son avertissement. M. de Pontivy se trouvait au nombre des plus ardents et des plus compromis. Madame de Pontivy croyait l'aimer, et elle l'aimait d'une première amour peut-être, mais faible et de peu de profondeur : elle ne soupçonnait pas alors qu'on pût sentir autrement. Plus tard elle se rappela qu'un jour, un soir, six mois environ après le mariage, elle qui était inquiète d'ordinaire et toute à la minute quand son époux ne rentrait pas , avait laissé sonner l'heure à la petite et à la grosse horloge sans faire attention et s'oubliant à quelque rêverie. C'est qu'à partir de

ce jour-la , ce premier amour, comme un enfant qui ne devait pas vivre*, ét^t mort en elle. Mais elle ne se rendit compte de cela qu'ensuite, et alors f^

MADAME DE PONTIYY. 4^9

était simplement et ayeuglément déTouée , quoique souffrant de cette vie étrange.

La révolte manqua , comme on eût pu s'y attendre. Un grand nombre des gentilshommes

furent arrêtés. M. de Pontivy avec d'autres parvint à s'échapper par mer, et se réfugia en Es- ' pagne. Madame de Pontivy arriva en hâte à Paris, réclamée par sa tante, qu'e£frayait cette idée d'une parente compromise. Pour elle , elle ne songeait qu'à obtenir, à force de démarches, la grâce de son mari , ou du moins le maintien des biens en vue de sa fille; car elle avait, de la première année de son mariage , une fille qu'elle chérissait avec une passion singulière, telle, que M. de Pontivy n'en avsdit jamais excité en elle , et qui donnait à entrevoir la puissance de tendresse de cette âme encore confuse.

Etablie chez sa tante , elle se trouva dans le monde le plus différent de celui qu'elle venait de quitter , dans un monde pourtant à sa manière presque aussi belliqueux. On était au fort des intrigues molinistes, et madame de Noyon, sa tante, liée avec les Tencin , les Rohan , tenait bannière levée pour ce pairti. Mais, à travers toutes les sortes de discussions* sur la Bulle, et au plus vif de ses propres inquiétudes pour obtenir la grâce impossible de son mari , madame de Pontivy contra chez sa tante M. de Murçay.

M. de Murçay était un caractère très à part , fort peu extérieur et tout nuancé , qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion d'apprécier sans doute , si , pour lui rendre service dans l'angoisse touchante oii il la Tit , il ne s'était approché d'elle avec plus d'entraînement qu'il n'avait coutume. Allié ou parent éloigné de madame de-Maintenon,ilétait né protestant : on l'avait converti de bonne heure h la religion catholique. Fort jeune, il avait servi avec distinction dans la dernière guerre de Louis Xiy , et il avait été honoré à Denain d'une magnifique apostrophe de Yillars. Mais une délicatesse très éveillée et très fine lui eût défendu, même si ce règne avait duré , de se prévaloir de la faveur de sa parente et des avantages d'une conversion imposée à son enfance. Il rougissait à ce seul souvenir, peu calviniste d'ailleurs , aussi bien que légèrement catholique, homme sensible, comme bientôt on allait dire , inclinant à la philosophie , mais dissimulant tout cela sous une discrétion habituelle. Le poh de ses dehors recouvrait à la fois un caractère ferme et un cœur tendre. Quoique l'expiration du règne de Louis XIV et de la dévotion régnante fut pour lui un énorme poids de moins, quoiqu'il se sentît avec joie délivré de cette condition de faveur à laquelle il aurait pu difficilement se soustraire, et dont l'idée le blessait par une honte

secrète (lui converti y enfant, par astuce et intérêt), pourtant il ne voyait dans la Régence qu'un débordement déplorable et la ruine de toutes les nobles mœurs* Sa pensée se reportait en arrière , et ce temps , dont il n'aurait pas voulu la continuation , il le regrettait par une sorte de contradiction singulière, et qui n'est pas si rare. En un mot^ ses mœurs et ses rêves d'idéal étaient assez au rebours de ses autres opinions , et , comme e/n aursdt dit

plus tard , de ses principes. Cette espèce d'opposition s'est depuis rencontrée souvent, mais jamais, je crois, dans une nature d'âme plus noblement composée et mieux conciliante en ses contrastes que celle de M. de Murcay.

Par sa condition dans le monde et ses avantages personnels , il avait d'ailleurs conservé asscz d'ac* ces et de crédit , un crédit toujours 44sintéressé. Lorsqu'il ^ vit chez madame de Noyon cette jeune nièce, bellQ et naïve; , redevenue ou restée un peu sauvage malgré l'éducation dé Saint-Gyr, si siticèrement occupée d'un mari qui Favait mise en de cruels embarras , et apportant un dévouement vrai parmi tant d'agitations factices , il en fut touché d'abord et demanda k la tante la per^ mission d'offrir à madame de Pontivy, avec ses hommages , le peu de services dont il serait capable. Il fut agréé et se mit tiTsoUiciter, pour elle.

dans une afi'aire de plus en plus désespérée. Â force de voir madame de Pontivy , de s'intéresser à ce mari en fuite ^ de chercher du moins à maintenir les biens , à force de visiter les gens du Koi convoqués à l'Arsenal , et de rapporter son peu de succès à la cliente qu'il voulait servir, il l'aima , et ne put plus en douter un soir que son cœur,, comme de lui-même , se trahit. Madame de Pontivy était plus charmante ce soir-là que de coutume ; la mode des papiers , qu'elle adopts^it pour la première fois , faisait ressortir la finesse d'une taille qui n'en avait pas besoin ; une langue plus douce semblait attendrir sa figure , soit que ce fût l'efiGet de la poudre légère répandue sur ses boucles de cheveux jusque-là si bruas 5 soit que ce fût déjà un peu d'amour. On venait de s'entretenir avec feu du désastre du Systems j et la perte que plus d'un interlocuteur y faisait , avait animé le diiscourà. Qn y avait mêlé, avec non moins de zèle^ Teniregiatement de la

Bulle. L'affaire de madame de Pontivy venant après sur le tapis , profita d'un reste de feu et de ce zèle. Chacun ouvrait un avis et es»s, avait un conseil. Il faut dire encore que la figure et la situation de madame de Pontivy commençaient à faire bruit , que ce dévouement , si naturel chez elle et si simple » avait lui cQuin-petser, sans qu'elle y songeât , une existence à la mode,

et que madame de Noyon, d'abord indifférente ou contrariée, s'accommodait déjà mieux, dans sa vanité de tante, d'une nièce à réputation d'Alceste. On était donc à s'entendre assez comptaisaient à l'article des sollicitations de madame de Pontivy, quand madame de Tencin, qui venait de la complimenter sur son redoublement de beauté , ajouta tout d'un coup , comme saisie d'une inspiration lumineuse : « Mais que ne voitelle M. le Régent? c'est U. le Régent qu'il faut voir. » Un sourire rapide et équivoque passa sur quelques visages de femmes, mais presque toutes s'accordèrent à répéter : « C'est M. le Régent qu'il faut que vous voyiez ! » Madame de Noyon, que frappait une nouvelle perspective , entra dans cet avis avec une facilité et une satisfaction qui ne semblait en peine d'aucune conséquence; et madame de Pontivy elle-même , dans la franchise de son âme, ouvrait la bouche pour dire : « Eh bien ! oui, je verrai,, s'il le faut , M, le Régent» » quand M. de Murçay, qui jusque-là avait gardé le silence, s'avancant brusquement vers madame de Pontivy", eut le bilboquet (c'était alors la fureur) venant fort à propos de tomber à terre , lui dit assez bas en le lui réfléchissant et en lui serrant la main avec signification : « (Sachez-vous-en bien!) » Madame de Pontivy, qui allait consentir, rougit subitement, et, sans

trpp

savoir pourquoi , répondit avec bonheur : « U serait peu convenable , j'imagine , de voir moi-même M. le Régent ; » et Favis de madame de Tencin , qui allait passer tout d'une voix , se retira et tomba de lui-même comme indifféremment.

Mais , à son geste , à son bond impétueux de cœur, M. de Murçay avait senti qu'il aimait.

Madame de Pontivy avait senti aussi s'agiter en elle quelque chose d'inconnu; et, quand elle fut seule et qu'elle en chercha le nom , et que celui d'amour vint à sa pensée , elle s'effraya et se jeta à genoux dans son oratoire en cachant sa face dans ses mains ; et le lendemain , dans la matinée, comme , sans se rendre compte , elle embrassait plus fréquemment sa fille, l'enfant réveilla son effroi en lui disant : « Pourquoi est-ce que vous m'aimez encore plus aujourd'hui ? »

Elle se rassurait pourtant en pensant que toutes les démarches et toutes les conversations de ces derniers jours avaient eu pour but M. de Pontivy , son rappel , ou du moins la conservation des biens et l'honneur de sa maison. Et il arrivait que cette pensée , copimenant par M^e de Pontivy, n'aboutissait bientôt qu'à sentir et à admirer tout ce qu'avait de délicat la conduite de M. de Murçay , qui , l'aimant (elle n'en pouvait douter), agissait si sincèrement pour le

MADAME DE PONTIVY. 4^e5

retour et dans l'intérêt d'un rival. Mais cette idée de rival était un trait qui la faisait de nouveau bondir en lui montrant présent le danger. Ce qui n'empêchait pas qu'à la prochaine visite , en ne voulant causer avec M. de Murçay que des moyens de l'élever et de ramener l'absent , elle l'oubliait insensiblement tout-à-fait ,

pour jouir au charme de cette conversation si attentive et si tendre, si variée dans son prétexte unique , et si doucement conduite.

Elle luttait ainsi en vain contre une passion dont elle ne s'était pas soupçonnée capable , et qu'elle découvrit déjà formée en elle. Elle souffrait, et sa santé s'en altérait; mais, chaque jour, s'aggravait la langueur croissante, dans les traits un peu pâlis de sa beauté , redoublait la gl'âce.

Le printemps venait de l'emmenef dans une terre assez éloignée avec sa tante, lorsque M. de Murçay, qui était resfé à Paris jusqu'à la terminaison de l'affaire, arriva une après-midi de mai pour leur en annoncer le résultat. Ces dames étaient au jardin , et il les alla joindre sous les berceaux. Il ne fit qu'entrevoir et saluer en chemin madame de Noyon, qu'une visite, au même moment^ rappelait au salon-^ et il se trouva seul en face de madame de Pontivy qui ne l'attendait pas, assise ou plutôt couchée sur un banc, au pied d'une statue de l'Amour qui semblait IV. . 30

secouer'surelto son flambeau, et d'afisune efiusion d'attitude à faire envie aux nymphes. Il la put voir quelques instants du fond de l'entrée, avant qu'elle l'aperçût. Elle s'élança à sa voix , et baW butia toute troublée. — « J'arrive ^ lui dit-il; la grâce absolue a été bien loin rejetée. Le bannissement à vie, c'est à quoi il a fallu se rabattre. Voilà toute notre amnistie. A ce prix, les biens sont conservés. » — « Le bannissement! dit-elle, » et elle montra du doigt une lettre qu'elle venait de recevoir, et qui était restée entr'ouverte sur le banc du berceau. M. de Murçay, enhardi par ce signe , la prit et la lut , tandis qu'elle gardait le silence; il y vit que M. de Pontivy, qui l'écrivait , y parlait , en cas de bannissement définitif, d'un projet de départ pour elle-même qui irait le re-

joindre en Espagne : « Eh ! quoi ? partirez-vous ? » s'écria- 141; et il tint interrogeait bien nuns qu'il ne l'implorait. — « Oh! je le devrais, répondit-elle avec pleurs, je le devrais pour lui, pour moi. Ma fille, il est vrai, est un lien; mais, ma fiUe!... pour elle aussi je devrais partir;... et je ne puis, je ne puis,! » Et elle cachait sa tête dans ses mains avec sanglots. U s'approcha d'elle, el mit un genou en terre; elle ne le voyait pas. il lui prit une main avec force et respect, et, sans lever les yeux vers elle : « A toujours ! lui dit-il; partez, restez, vous avez ma vie! »

Madame de Noypn, qui ne tarda pas a rentrer dans le cabinet de verdure , rompit leur trouble. Une vie nouvelle commença pour eux. La souffrance de madame de Pontivy se changea par degrés en une délicieuse rêverie qui, elle-même, à la fin, disparut dans une joie charmante. M. de Murçay avait une terre voisine de celle de madame de Noyon. Ces dames Fy vinrent voir durant toute une semaine , et il put jouir, à chaque pas » dans ses jardins et ses prairies , de l'ineffable partage d'un amant sensible, qui fait les honneurs de l'hospitalité à ce qu'il aime. Quant à elle , la seule idée d'avoir dormi sous le même toit que lui , sous le toit de son ami^ était sa plus grande fête et l'attendrissait à pleurer. ' L'hiver, a Paris, multipliait les occasions naturelles de se voir, chez madame de Noyon et ailleurs ; leur vie put donc s'établir sans rien choquer. Les assiduités de M. de Murçay, même lorsqu'elles devinrent continuelles , changèrent peu de chose à la situation extérieure de madame de Pontivy. La plus prudente discrétion , il est vrai, ne cessait de régler leurs rapports. Et puis, le monde , ayant voulu d'abord absolument que madame de Pontivy flit une héroïne conjugale , tint bon dans son dire. Cela arrangeait apparemment. Madame de Pontivy était à peu près la seule en ce genre , et le monde, qui a besoin

de personnifier certains rôles y lui garda le sien » d'office; aucune faiblesse, il finit le dire ^ n'était bien jadis. Ce fut donc comme une immit^ convenue^ dans les propos » dur monde ^ car » ce rôle de dé-* vouement assigné à madame de Vonvry et je ne répondrais pas si bien de » femmes' n'aient cru faire une épigramme ptomaine » ^ en dissimulant et de ses rêveries ^ comme madame de Defland ne^ put s'empêcher un jour : « Quant à Madame de Pontivy ^ . on sait qu'elle n'a de pensée que pour son prochain abscon » •

La passion, l'âme qu'elle peut éclater en une âme puissante ^ imminente au dedans des jours* de madame de Jouvray. L'amour^ l'amour même et l'amour seul ! Le reste était comme anéanti à ses yeux ou ne vivait que par là. Les ruses de la coquetterie et ses défenses » gracieusement irritantes^ qui se prolongent soignent jusque dans l'amour vrai, demeurèrent absentes chez elle. L'âme seule lui suffisait ou du moins lui semblait suffire; mais, quand l'ami lui témoigna son^ France, elle ne résista pas, elle donna tant à son désir, non parce qu'elle le partageait ^ mais parce qu'elle voulait ce qu'elle aimait pleinement heureux. Puis quand les gênes de leur vie redoublaient » ce qui avait lieu en cet hiver plus observé du monde ^ elle ne souffrait pas et ne se plaignait pas de ces gênes, peur

HADAMDE DE PONTIVY. 4^9'

qu'elle le vit. Elle était demeurée à Beaumont quand elle avait pu, durant une absence de madame de Noyon, passer une journée entière avec lui sous prétexte d'aller à la Yvette de Ghaillet voir une amie d'enfance, et elle désira; alors avec pas-

sion jnurs et nuits semUables. EUe n'étsdt pas moins beureuse divinement, quand elle l'avait vu une demi-lieure de moirée au milieu d'une compagnie qui empêchait toute con^ fidence , et ce bonheur du .au seul regard et à ia présence de la personne chérie la possédait totui entièa^e sans qu'elle crût xnanquer de riea. U est des poisons si violents , qu'une goultte tue anssi bien que le feraient toutes les dosea;:^Son amour, en sens contraire « était pour elle un de ces généreux poisons. La violence du philtre rejetait les mesures^ Elle vivait jutant d'un quart d'heure de présence quasi muette, qu'elle aurait; vécu d'une éternité partagée.

M. de Murçay était aussi bien comblé; naais le bonheur dans chacun a ^es teintes ; eUes étaient pâlissantes cbej& lui. U s'y mêlait vite une sorte de tristesse qui «n augmentait peut-être le charme, mais qui en dérobaît l'éclat. G'était l'aspect habituel de so» amour : il n^y manquait rien, mais une certaine ardeur dé&irable ne le couronnait pas. Cet esprit si fin , cette âme si tendre , qui avait eu tous ses avantages dans les^

préambules de la passion , se reposait volontiers maintenant et se perdait dans les flammes de son amie , comme l'étoile du matin dans une magnifique aurore. Madame de Pontivy remarquait par instants ce peu de rayonnement d'un cœur au fond si pénétré , et elle lui en faisait des plaintes tendres qu'apaisaient bientôt de parfaites paroles ou mieux des soupirs brûlants ; et puis, son propre soleil, a elle , couvrait tout. Ils étaient donc heureux sans que le monde les soupçonnât et les troublât. Pas de jalousie entre eux, nulle vanité; elle, toute flamme; lui, toute certitude et quiétude. L'histoire des heureux est courte.' Ainsi se passèrent des innées.

Il arriva pourtant que le désaccord de la situation et des caractères se fit sentir. Madame de Pontivy ne voyait que la passion. Pourvu que cette passion régnât et eût son jour, son heure, ou même seulement un mot à la dérobee et un regard, les sacrifices, les absences et les contraintes ne lui coûtaient pas : elle Testimait de valeur unique qu'on ne pouvait assez payer. M. de Murçay, qui pensait de même, souffrait pourtant à la longue de ces heures vides ou envahies par les petitesesses. Esprit libre, éclairé, il avait fini par se révolter de cette fabrique d'intrigues molinistes dont la maison de madame de Noyon devenait le foyer de plus en plus animé. Il en avait

ri aulrefois, ils'en irritait désormais; car il lui EïUait adorer madame de Pontivy dans ce cadre, et l'en séparer sans cesse par la pensée. Son es^ prit si juste allait par moments jusqu'à l'exagération sur ce point, et, quand il se la représentait, elle^sa chère idole, comme au milieu d'un arsenal et d'une fournaise théologique, et qu'il lui recommandait de ne pas sy fausser les yeux, elle n'avait qu'un mot à dire pour lui montrer qu'il se grossissait un peu le fantôme, et qu'il oubliait les Du Deffand, les Caylus et les Parabère (sans compter lui-même), qui apportaient parfois à cette monotonie de buUes et de conciles un assez agréable rafraîchissement. Son monde à lui, en effet, selon ses goûts, aut'ât été plutôt celui dont eUe citait là les noms, ou encore le monde de madame de Lambert et de M. de Fontenelle. Il penchait assez décidément pour Içs modernes j et, s'il avait fallu placer madame de Pontivy au milieu de quelque querelle, il aurait mieux aimé qu'elle fût dans celle-*ci que dans l'autre.

Une lettre encore de l'époux arrivait à de certains intervalles, et ramenait, au sein de leur certitude habituelle, une crainte, un

point noir à l'horizon, que madame de Pontivy écartait vite de sa passion , comme un soleil d'été repousse Us brouillards; mais que lui, moins ardent quoique

472 CRITIQUES ET POKXRLLTS.

aussi sensible » ne perdait jamais entièrement de vue. Par une délicatesse rare , autant il avait été question entre eux, au début, de cet époux , leur matière ordinaire, autant, depuis Tamour avoué, il n'en était jamais fait mention qu'à l'extrémité , pour ainsi dire. M. de Murçay, qui peot^tre y peiisait le plus constamment , évitait surtout d'en parler; c'était au plus par quelque allusion de lieu qu'il le désignait ; et je croirais , en vérité , que, depuis la déclaration du berceau, il ne lui arriva jamais de nommer le mari de madame de Pontivy par son nom dans le tête-à-*tête. Cette pensée ne laissait pourtant pas d'être une épine cachée.

Madame de Pontîvy, sans être exigeante, mais parce qu'elle était passionnée, trouvait nécessaire et simple que M. de Murçay se retranchât quel* quefois certaines paroles, certains jugements, certaines relations même , qui pouvaient aliéner de lui l'esprit de sa tante, plus absolue en vieillissant, et rendre leur commerce moins fiicile. Placée au centre d'une seule idée, elle ne voyait partout alentqur que des moyens ^ et elle ne concevait pas qu'un goût de philosophie,. judi*cieux ou non, une opinion quelconque sur les oracles ou les miraScles , ou encore sur le chapeau de l'abbé Dubois, pût venir jeter le moindre embarras dans la chose essentielle et sacrée. U

MADAME o£ PONXiVY. 4?^

lui répliquait là-dessus avec toutes sortes de développements :

«r Mon amie, la passion, croyez-le, est chez moi comme en vous, mais avec ses différences de nature qu'il faut bien accepter. Vous êtes mon soleil ardent^ vous le savez; je ne suis peut-être peut-être l'astre qui s'éclaire de tous, qui s'éteint en vous, et que vous ne revoyez briller que quand vous semblez disparaître. Mais, quoi qu'il en soit de moi en particulier, n'oubliez pas aussi que l'homme a des facultés diverses, et que l'amour le mieux régissant laisse encore à un amant réfléchi le loisir de regarder. Tâchons donc que ce soit du même point que nous regardâmes même ce qui n'est pas nous. Et je ne parle pas seulement de ce qui intéresse l'honnêteté naturelle et la justice. Soyons d'accord en causant de tout, même des choses de bel-esprit, afin de mieux appuyer l'exact rapport de nos âmes. Voyons avec justesse les spectacles même indifférents à notre amour, pour que la préférence de notre amour ait tout son prix. Quand vous lisez madame de Motteville ou Retz qui vous charment tant, et que nous en causons, il nous est doux de sentir notre amour tendrement animé sous cette concordance unie de notre jugement, comme il nous était doux l'autre jour, en marchant, de causer à travers la grande charmille. On se retrouve à de certaines

474 CRITIQUES ET PORTRAITS.

ouvertures du feuillage; on se regarde un moment, on se touche la main; et Ton continue derrière le riant rideau. »

Il lui parlait souvent ainsi, essayant d'orner et d'introduire une part de raison durable dans la passion toujours vive, et rien alors ne semblait plus manquer à leur vie embellie. Mais, comme l'illusion d'une certaine perspective a besoin de se retrouver même dans les choses de l'amour lorsque son règne se prolonge, ces personnages, qui, de loin, sous leurs lambris élégants et

leurs berceaux , nous semblent réaliser un idéal de vie amoureuse , enviaient eux-mêmes d'autres cadres et d'autres groupes qui leur figuraient un voisinage plus heureux. Ib auraient voulu vivre près d'Anne d'Autriche avant la Fronde , à la cour de madame Henriette durant ses voyages de Fontainebleau, ou aux dernières belles années de Louis XIV, dans les labyrinthes encore illuminés de Versailles, entre mesdames de Maintenon et de Montespan. Ils étaient bien d'accord a former ensemble ces vœux, sur lesquels ils reportaient et variaient sans cesse leur présent bonheur. Leur roman était là, car le roman, n'est jamais le jour que l'on vit : c'est le lendemain dans la grande jeunesse; plus tard c'est déjà la veille et le passé.

Aux raisonnements aimables deM. deMurçay,

MÂDAUE DE PONTIVT. 4?^

madame de Pontivy, charmée par instants, et souriant en toute complaisance , répondait que c'était juste, mais au fond ne demeurerait pas convaincue. Elle en revenait toujours à son idée, que la passion est tout , et le reste insignifiant ou très secondaire ; ou bien elle accordait que les distinctions de M. de Murçay étaient parfaites, qu'il y avait nécessité pour elle de se rendre plus raisonnable et un peu moins tendre , et qu'elle tâcherait l'un et l'autre; ce qu'il n'entendait pas du tout ainsi. Il résultait de là , souvent de simples contradictions enjouées , parfois aussi des tiraillements réels et des froideurs , a la suite desquelles, au milieu de leurs entraves, se ménageaient bientôt des accommodements passionnés. L'entraînement, après ces désaccords, reprenant avec moins d'équilibre et de prudence , aurait pu leur devenir fatal. Eh ces instants de vrai délire , elle était capable de tout témoignage. La mort ou la ruine lui eussent peu coûté j elle désirait

mourir avec lui; elle allait jusqu'à désirer un fils. Mais ce gage si dangereux lui était refusé. Une chute qu'elle avait faite , il y avait peu d'années, sans lui laisser douleur ni trace , avait apporté quelque dérangement dans son être.

Cet amour durait depuis des saisons et composait, après tout, un rare bonheur dans une

47^ GRITlQt^BS ET POETRMTS.

exacte fidélité 9 sans aucune des coquetteries dir noonde, ni aucun échec du ctelior»; il n'était trou^ blé que de lui-mcme et par dea torts légers. Un jour qu'ils étaient à une grande Côte de Sceaux (quand la duchesse du Maine, dans les années qfù suivirent sa prison , eut rouTert aa cour) ^ la soirée avait été belle ; la nuit étoilée repoussait de sa blancheur les flambeaux qui luttaient avec eUe d'éclat ; ks promenades s'étaient prolongées tard dans les parterres , an bruit des orchestres voilés, et les couples fuyants et reparus, les^ dartés sciatUantes dans le feuillage , les douces bizarreries des ombres sur les gaxonOr<lG'^<^^î^^^' ujae magie complète où ne manquait pas le eon-^ cert des deux amante. M. de Murçay, après les lents détours vingt fois recommencés, aalua madame de Pontivy, comme pour retonner à Paris cette nuit même, y ayant une affaire dès le matin; il promettait d'être de retour à Sceaux au réveil des dames. Elle lui dit : v Quoi ? vous ne restez pas?>i — « C'est impossible , répondit*il; j'ai promis ; * et il répéta qu'il serait de retour au lever même» Mais cette idée, après une nuit presque toute passée ensemble dans les bosquets, de coucher encore sous le même toit (même sans aucune autre facilité de tendresse) , cette pure idée lui échappa : il eut un tort. Le lendemain, au réveil, il était là, il avait dévwé le

ichemin. Mais rimpression n'était pas ta même : 4t Oh! ce n eût pas été ainsi dans les premiers temps, » liû dit^elle alors, en respirant tristement la roe et le réséda du matiis qu'il lai ofirait ; et eUe le fit soutenir du sentimient délieieuit qu'elle avait eu en dormant chez lui à la campagne, sôy^ son taity dans ce premier printemps : « Oh! alorsr ce n'eût pas été ainsi ^ » répétait-elle. Il comprit qu'il avint manqué ; il se confessa coupable de n'avoir pas saisi à l'instant cette même impres*' sion. Mais la passion de madame de Ponfivy avait souffert, et elle travaillait sur elle-^même , pour la diminuer, disait-^cUe , et la mettre à ce nivefltt de raisonnable tendresse.

« Allez 1 lui disait«-elle encore d'autres foid, l'âge arrive f le cœur se flétrit, même dans le bonheur; je n'aurai plus tant d^éfforts k faire bientôt pour éteindre en moi ce dont votre juste affection se plaint , cette flamme imprudente où elle se brûle. » Et il la rassurait, la conjurant de rester ainsi ^ et qu'il l'aimait pour telle , et qu'il s'estimerait éternellement malfaetrretrx comme objet d'une passion moindre. Elle fe croyait un moment ; mais le lendemain elle revenait à la charge , et disait : « Hier, dans mon amour de vingt ans, je crôya^ qu^il n'y a rien à'impimttfU de la part d'un homme qui aime pour l'objet aimé. Mon ami, c'était une illusion,

Ifio citniQcrEs et portraits.

pehie émues , et se surprenait k désirer de se perdre i>rentôt dans d'autres Élysées funèbres , sans plus garder de sentiment in^mortel ni de souvenir.

La crise était grave. Cet amour sans infidélité, sans soupçons, sans accident du dehors, se mourait , en quelque sorte , de lui-même et de sa propre langueur. Quant k M. de Murçay pourtant , son sentiment , un peu éclipsé durant le règtie enflammé de l'autre , recomovençait k briller dans sâ nuance la plus douce ^ et cette saison solitaire lui était d'un attendrissement inexprimable, dont les plaintes n'arrivaient qu'imparfaites dans ses lettres k madame de Pontivy.

Tout pour lui donnait cours et sujet k l'unique pensée. Que ne le savait- elle? que ne le suivaitelle dans les bois? Il était sorti un matin selon son habitude ; les derniers jours avaient été ardents ; et il regagnait son avenue voilée, quoique le ciel, ce jour4k , fût plus frais et comme formé d'un dais de petits nuaf es suspendus. U remarquait pour la première fois quelque arbre qui avait déjà jonché la terre de ses feuilles jaunies : f Oh ! ce n'est pas l'automne ^ c'est un coup de soleil, disait-il ; c'est ce pauvre arbuste de» îles qui se dépouille avant l'heure.)i Mais, le soir , quand les nuages eurent fui , et qu'il vit vers les

MÂDAKE DE POimVTr" ^Sl

collines , sur un horizon transparent et froid y la lune naissante , il comprit que c'était l'automne , venu cette année-lk plus tôt, et" il en tirait présage , se demandant et demandant à ce croissant, à ce ciel pâli , k ia, nuit, si c'était; déjà aussi l'automne de l'amour.

11 y avait des moments plus sombres et comme désespérés, quand le silence de madame de Pontivy, après une lettre tendre qu'il avait écrite , se prolongeait trop long-temps. Il errait aux endroits les plus déserts, ne sachant que se redire k lui-même ces

mots : Lais^x-moij tout a fui! Et, pour continuer sa plainte et la tirer tout entière , il aurait fallu les pleurs d'Orphée.

Ce qu'il écrivait de ses pensées rompues k madame de Pontivy ne recevait que réponses rares et bonnes, mais chaque fois plus découragées. L'automne s'achevant, il revint k Paris, et il attendait, pour se présenter chez madame de Noyon , qu'il avait quittée en froid , un mot , un sigiie de madame de Pontivy , elfeⁿⁱême de retour. Mais rien. 11 allait se hasarder k une démarche, quand, un mSx^e en etntrant chez madame de Ferriol qui avait nombreuse compagnie , il y trouva madame de Noyon et sa nièce déjà arrivées. Sa vue avait porté du premier coup d'œil sur madame de Pontivy : il contint

mal son émotion.

Vf. ^e* 5i

Elle était entourée de femmes , assez proche de la cheminée > dont la séparait un seul £auteiU occupé ; et elle semblait elle-même assez émue pour ne pas songer à se prêter k un entretien BTec lui. E)le ne bougea point de sa place. Après plus d'une heure d'attente et de propos saccadés, envoles, par où s'exhalait une irritation étoufiSée, après atoir essuyé quelques traits de madame de Noyon , et ayoir fait une espèce de paix suf-fisante pour le moment , M. de Mnrçay i allant ^eroit k madame de Pondvy , toujours 6|||oorée , lui dit assez haut pour que sa voisine dii coin lie la cheminée l'entendît , qu'il désirait l'entretenir quelques instants de ce qu'elle savait, et qu'il lui en demandait la faveur avant qu'elle se retirât. « Certainement, ji répondit madame de Pontivy; et la voisine, qui voulut bien com<> prendre k demi, se leva après quelques minutes. M. de Murçay , s'asseyant k la hâte

près de celle ^u'il ne se pouvait croire ravie, commença en des termes aussi passionnés que le permettait le lieu, et avec des regards que mouillaient, malgré lui, des larmes k graïfd'peine dévorées : « Quoil lui disait-il , est-il possible? est-ce bien possible que ce soit la en effet la fin d'un amour comme le nôtre? Quoil madame, le ralentissement, le silence, et puis rien? Quoil si je n'avais insisté presque contre 4a convenance tout k l'heure ,

Je manquais, après des mois, la première occasion de TOUS parler? Quo! Totrè cœur n'a pa^ eu un cri à ma rencontre ? J'ai eu des torts , des détails de froideur, de négligence; je le confesse et j'en pleure ; mais que sont!*ils? et combien me les suis^je reprochés? combien de fois en ai«je souffert? Je les aurais rachetés aussitôt échappés, mais le monde survenant me contraignait; et ma foi en vous, d'ailleurs , répondail^ à tout* Je croyais à un feu perpétuel qui purifie. Je croyais tellement à un abîme sans fond oïi aucun de mes torts nilVitmassait ! OhJ madame, ajoutait- il, en élevant de temps en temps la voix sur ce mot (car il allait aussi songer au monde d'alentour), cette amitié, cette affection que vous m'offirez à toujours et avec fidélité , avec une fidélité a laquelle je crois tout aussi fermement que jamais, oh! je ne la méprise pas, je ne la rejette pas avec dédain, cette affection, mais je ne puis m'ep satisfaire. Elle me laisse vide et désert au prix dea précédentes douceurs* Je ne veux pas être aijqaé ainsi. Non, et si les obstacles qui séparent notre existence cessaient , si c<Am*d'Amérique mourait dem^n . dans son exil , Je ne voudrais pas , au taux de cette tendresse que vous m'offirez aana passion , je ne voudrais pas des douceurs d'un commerce et d'une union continue. Non , être aimé comme devant, ou être malheureux tou,r

jeon! Le souvenir de la passion perdue m'est plus beau qu'une tiède jouissance. Je partirai , j'irai en de lointains voyages ^ je reviendrai dans cette vieille terre pleine de vous, où je vous ai reçue; je ne vous reverrai jamais! mais je vivrai d'un passé détruit, et ma vie sera une désolation éternelle et fidèle. » Et en parlant ainsi, il reprenait ses avantages près de ce cœur qui le revoyait s'animer comme aux temps des premiers charmes. Cette nature sensible, a côté de l'autre nature plus passionnée mais lassée , jiui, rendait en ce moment tous les rayons pleine tle chaleur qu'il en avait long«temps reçus, et elle le regardait avec larmes : «Eh bien! c'est assez; demain , onze heures , à Chaillot , b lui dit-elle ; et il se retira dans une ^angoisse et une attente voisines des plus jeunes serments.

Le lendemain , à l'heure de midi , par un de ces ciels demi-riants dont on ne saurait dire la saison , ils marchaient ensemble dans les allées solitaires , et vertes encore , d'un vaste jardin non cultivé , qui ne recevait qu'eux. M. de Murçay, reprenant le discours de la veille, récapitulait leur amour, et disait : « Quoi ! tout cela brisé en un jour... sans cause! pour un mot, dit ou omis çà et là sans intention ! pour un tort indéfinissable et dont on ne saurait marquer le moment! Quoi! Tamour brisé comme un simple

Né

MADAME DE PONTIYT. 4^^

ressort y comme une porcelaine tombée des mains! Vous ne le croyez pas!-.. Laissez-moi faire, ô mon amie. Oubliez, oubliez seulement. I^romeltez que rien n'est accompli , supposez que rien n'est commencé. Redevenez Sylvie. Je veux , reconquérir votre cœur; je l'espère. Je veux remonter en vous pas a pas les

degrés de mon trône. Je le ferai; vous ne me reconnaîtrez plus , ce sera un autre que vous, croirez aimer, et ce n'est qu'à la fin, en comparant, que vous verrez que c'était bien le même. Laissez , je veux ressusciter en vous l'Amour , cet enfant mort qui n'était qu'endormi. » Elle écoutait avec charme et silence, et, soulevant du doigt, pendant qu'il parlait , la dentelle noire qui la voilait à demi , elle ne perdait rien de ce qu'ajoutaient les regards. Oh! permettez-moi, disait-il en lui tenant la main avec le respect le plus tendre , dites que vous me permettez de reprendre courage et de vous adresser mes timides espérances. Dites que vous tâcherez de m'aimer , et que vous me permettez de vouloir vous convaincre. » — « Eh bien I je tâcherai, lui dit-elle avec une grâce attendrie , et je vous permets. A ce soir donc, chez ma tante. » Et elle s'échappa là-dessus, et courut à la petite porte qui donnait vers le couvent voisin , le laissant assez étonné de sa brusque sortie , et comme si, dans ce début nouveau qu'il

implorait , elle essayait déjà les ruses, des premières rencontres.

Elle n'eut pas à s'effrayer beaucoup ni à raffiner les ruses. La jeune femme revint naturelle où l'ardeur n'avait pas cessé. Un peu plus d'attention, de volonté , s'y mêla sans doute de part et d'autre, mais pour unir tout et sans rien refroidir. Il reprit son assiduité chez madame de Noyon, et, partout où madame de Pontivy alla durant cet hiver, il était le premier, en entrant, qu'elle y rencontrât; le d'écuyer à la sortie, qui la quittât du regard. Il en résultait d'un soin affectueux, d'une fraîcheur de désir et de jeunesse, que son sentiment n'avait jamais connue d'abord dans cette vivacité , mais qu'une fois averti, il puisait avec vérité dans sa profondeur. Elle recevait tout avec une grâce plus claire

voyante , avec un sourire plus pénétré , qu'elle-même n'en avait témoigné autrefois dans les temps de l'aveugle ardeur. 11 y avait un léger échange de rôles entre eux ; ils s'étaient donné l'un à l'autre quelque chose d'eux-mêmes qui s'entre-croisait dans cette seconde moisson; on plutôt ils arrivaient à la fusion véritable et par- Êiie des âmes. Elle évitait pourtant de se prononcer encore. Aux premiers jours du printemps,, ils allèrent à Sceaux pour une semaine; la petite Cour s'y trouvait d'un brillant complet. Une

:iK

MADAME DE PONTIVt. 4^7

^près'^diée , la conversation tonma , comme il arrivait souvent , sur les questions de cœur, et on y agita les caractères et la durée de l'amour. De grandes autorités furent invoquées. On cita le grand Condé , alors duc d'Ënghien , aux prises avec Voiture et mademoiselle de Scudéry. On cita M. le Duc son fils, k la maison de Gourville à Saint-Maur, tenant tête à mesdames de Cou*» langes et de La Fayette, en leurs grands jours de subtilités. Madame du Maine , en vraie Condé qu'elle était , possédait k merveille tous ces précédents« Mais , lorsqu'on en vint k la durée de l'amour, même fidèle, madame du Deffand, de son esprit railleur, éclata, et dit que la plus longue éternité, quand éternité il y avait, en était de cinq ans. Et cc^me quelques-uns se récriaient sur ce lustre tuicé au compas , M. de Malezieu , l'oracle , et qui avait connu La Bruyère^ cita de lui ce mot : « En amour, il n'y a guèi4[v d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimés, d M. de Murçay et madame de Pon* tivy se regardèrent et rougirent; ils se taisaient dans une même pensée plus sérieuse que tous ces discours. On discuta k perte de vue; mais onjBn était généralement k adopter la pensée de La Bruyère dans le tour plus

épigrammatique d& madame du Defiand, quand Madame du Maine, s'adressant k mademoiselle de Launay qui dkt

4^3 GHITIQUfeS ET PORTRAITS.

s'était pas mêlée aux propos : « Et vous, Launay, que décidez-vous? dit-elle. » Et celle-ci, de ce ton de gaieté pourtant sensible où elle excellait: c En fait d'amour et de cœur, je ne sais qu'une maxime , répliqua-t-elle ; le contraire de ce qu'on en affirme est possible toujours. »

A un quart d'heure de là, M. de Murçay et madame de Pontivy , qui avaient le besoin de se voir seuls 9 se rencontrèrent, par un instinct secret, en un endroit couvert du jardin: De subites larmes brillèrent dans leurs yeux, et ils tombèrent aux bras l'un de l'autre. Après le premier épanchement et le renouvellement confus des aveux, M. de Murçay , promenant ses regards, fit remarquer à son atnie que ce berceau, dans sa disposition , était t<fut pareil à celui où ils s'étaient pour la première fois déclarés. Une statue 4e FÂmour était ici également; mais le dieu (sans 4oute pour les illuminations des nuits) élevait et croisait sur sa tête deux flambeaux : « Voilà notre second amour, dit-il. Oh! non, ce n'est pas l'automne encore 1 »

Ils eurent de la sorte plusieurs printemps, et, dans cette harmonie rétablie, il eût été de plus en plus malaisé de distinguer en eux les différences premières. Son ardeur, à elle, laissait les nuances ; ses lueurs , à lui , allaient à l-ardeur. 1/îfvcsse gntre eux régnait plus égale, plus

éclaircie , bien que toujours de l'ivresse. Le mari cependant, qui était aux Antilles, mourut. Mais il était tard déjà, et ils se trouvaient si heureux, si amoureux du passé, qu'ils craignirent de

rien déranger à une situation accomplie , d'où disparaissait même la crainte lointaine. Sa fille d'ailleurs avait grandi; et c'était elle plutôt qu'il fallait songer à marier. On la maria en effet; mais bientôt elle mourut k son premier enfant. Ce fut une grande douleur, et leur lien encore, s'il était possible y se resserra. Et ils s'avançaient ainsi dans les années qu'on peut appeler crépusculaires j et où un voile doit couvrir toutes choses en cette vie, même les sentiments devenus chaque jour plus profonds et plus sacrés.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Avertissement i

JdKlyn , par M. de Lamartine 1

Madame Guizot. 49

Des Jugements à Tétranger lOS

La Bruyère 118

Madame de La Fayette 152

Bernardin de Saint-Pierre . . MO

M. Nlsard |63

Affaires de Rome , par M. de La Mennais 298

M. Ulrlc Guttinguer. . . . ^ 396

Sur l'histoire de Sainte Elisabeth. 35S

M. Ampère 571

Jasmin 428 •

Madame de. Pontify ^'454

FIJN DE LA TABLE DD QUATAIÈME TOLUHE.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/critiquesetporto3saingoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.